

TRAITÉ

DE LA

FOLIE DES ANIMAUX,

DE SES RAPPORTS

AVEC CELLE DE L'HOMME

ET LES LÉGISLATIONS ACTUELLES,

Précédé d'un discours sur L'ENCYCLOPÉDIE DE LA FOLIE,
et suivi d'un ESSAI SUR L'ART DE PRODUIRE LA FOLIE
A VOLONTÉ,

Par Pierquin,

OFFICIER DE L'UNIVERSITÉ, ANCIEN MÉDECIN DE L'HOSPICE DE LA CHARITÉ, MEMBRE
DE PLUSIEURS ACADÉMIES ROYALES, NATIONALES ET ÉTRANGÈRES, ETC.,

Revu

PAR GEORGES ET FRÉDÉRIC CUVIER, MAGENDIE, SCHNOELL, MATHEY,
HUZARD, ETC.

Il philosophait, la Religion sauve.
Sidoine Apollinaire. EPIST. IV, II.

I.

PARIS,

BÉCHET jeune, Libraire de la Faculté de Médecine de Paris.
TREUTTEL ET WURTZ, Libraires, rue de Lille, 17.
CHERBULIEZ et Ce, Libraires, rue de Tournon, 17.
Mme VEUVE HUZARD, Libraire, rue de l'Eperon.

1839.

GRENOBLE, IMPR. DE C.-P. BARATIER.

A M. ORFILA,

Doyen et Professeur de la Faculté de Médecine de Paris, Membre du Conseil royal de l'Instruction publique, du Conseil municipal de la ville de Paris, du Conseil général du département de la Seine, de l'Académie de Médecine, Correspondant de l'Institut et de plusieurs Sociétés nationales et étrangères, Commandant de la Légion d'honneur, etc., etc.

Comme un faible témoignage de la plus haute estime.

Pierquin.



PRÉFACE.

Le Philosophe qui n'étudierait la pensée qu'à son état supposé de parfaite santé, serait à tous moments victime d'une véritable utopie. Où se trouve en effet cette situation normale de l'intelligence que chacun construit à sa guise? On a suivi une toute autre marche dans l'étude de la nature, et pour tracer les loisde l'ordre immatériel, il fallait aussi l'embrasser dans toute son étendue, dans toutes ses modifications. L'esprit humain, en général, isole beaucoup trop les choses de même nature : il a presque toujours beaucoup moins de peine à bien voir les détails qu'à saisir ensuite leûrs véritables rapports généraux : et cependant la science tout entière n'est que là; eux seuls la constituent lorsque les rapports sont réels, incontestables; quand ils ne sont enfin que de grandes analogies de faits et non les vaines illusions de l'esprit d'hypothèse. Dans l'étude de la Pensée chez tous les êtres, sous toutes les formes, n'est-ce pas autre chose que de l'analogie? n'est-ce pas l'identité la plus complète? n'est-ce pas toujours enfin des modifications variées de l'intelligence? car la pensée, plus ou moins malade, appartient à l'être intellectuel tout aussi bien que la pensée la plus normale, la plus saine, la plus régulière.

Dans toutes les Sciences, les travaux d'ensemble expliquent les détails, les exceptions, et la vérité

scientifique n'appartient pas à ceux qui étudient plusieurs faits isolés, mais bien à ceux qui les embrassent tous. Ou je me trompe fort, disait Claude Mamert, ou de tels hommes ont dû pénétrer beaucoup plus avant dans la raison secrète des choses que certains des nôtres qui introduisent parmi les disputes de salon, l'examen des questions les plus sublimes et sûrs des applaudissements, de quelques louangeurs stupides, s'assoupissent sur leurs siéges à la seule réminiscence de ce qu'ils nomment des opinions décrépites, des rêves de vieilles femmes, et soutiennent que l'âme est adhérente aux viscères, emprisonnée dans la capacité du corps (1). C'est là que conduit l'isolement des faits : c'est là qu'on trouva cette loi myope de l'influence du Physique sur le Moral, qui ne pourrait être vraie qu'en la renversant. Cette loi inverse serait tellement la vérité, que partout le Physique change de la manière la plus notable sous les influences multiples du Moral. Tous les jours on distingue ainsi l'homme de lettres de l'homme inculte. Les passions détériorent, détruisent même le physique et comme le disait sainte Thérèse, la lame use le fourreau. L'influence prépondérante du Moral est telle enfin que, sous ces rapports, les hommes même ne naissent point égaux, à ce point que l'on peut juger, dès les premiers jours de l'existence, les enfants nés aux deux extrémités opposées de l'échelle sociale ; grâce à cette transmissibilité à l'aptitude intellectuelle.

Voilà où conduit l'étude approfondie de l'ensemble des faits métaphysiques, et sans l'admission de cette loi, qui en émane rigoureusement, une foule de faits

---

(1) *De Statu animæ*, LIB. II, 8.

bien constatés restent inexplicables. Au moment où je trace ces lignes, il existe en Suisse un malheureux qui a successivement perdu la vue, l'ouïe et la parole : il lui restait donc le toucher, l'odorat et le mouvement; une incurable et lente paralysie vient de les lui ravir ; mais dans cette mort complète de l'être matériel l'intelligence n'est point éteinte : elle n'a subi aucune altération de l'influence prétendue du Physique sur le Moral. Seulement, comme on le suppose bien, il ne lui reste plus de moyen pour transmettre ses pensées ou pour recevoir celles des autres. Je me trompe : il existe encore un moyen de transmission : c'est la sensibilité posthume des téguments qui recouvrent la nuque. La moindre titillation lui suffit pour se mettre en rapport avec la personne qui agit : on est parvenu même à créer ainsi, pour son intelligence, un langage de signes qui lui permet de faire connaître ses principaux besoins. Il y a plusieurs années que M. de Kératry cita un fait analogue. Il s'agissait d'un fonctionnaire public qui fut successivement atteint des mêmes accidents et chez lequel les joues seules avaient conservé leur sensibilité organique. Cet écrivain élégant appelait ce malheureux *un débri de cerveau*, ce qui ne l'empêchait point d'être frappé d'étonnement et d'admiration à la vue de cette intelligence qui survit à la mort de l'être matériel, dont il retarde seul la disgrégation, etc. Est-ce que les faits de cette nature ne rentrent point dans le domaine de l'étude philosophique de l'homme et de son intelligence ?

Nous ne nous lasserons jamais de le répéter : point de philosophie sans une connaissance approfondie, non pas des doctrines ou des théories, mais de tout l'ensemble des idées, étudiées partout où elles se mon-

trent, n'importe sous quelle forme, n'importe à quel état. Avant de s'élever à l'étude de l'intelligence humaine, sous tous ses points de vue, appuyons ces recherches ultérieures sur des investigations préliminaires qui nous y conduiront aussi rigoureusement. Appliquons-nous d'abord à connaître l'Idéologie Saine et Malade d'êtres beaucoup moins compliqués et par suite plus élémentaires. Les Arabes débutèrent ainsi et seraient probablement arrivés à de plus heureux résultats, si l'imagination poétique ne les avait égarés d'une part et si les sciences physiques, mieux connues, leur avaient prêté plus de secours, d'un autre côté. Ils furent conduits toutefois, chose digne de remarque, à donner à la Môrœgraphie humaine, des dénominations empruntées à la Môrœgraphie comparée : comme si, par le trouble de son intelligence si supérieure, l'homme se trouvait momentanément placé au-dessous de celle des animaux restée saine. C'est ainsi qu'ils nommèrent Folie Canine l'affection mentale que de bons traitements adoucissent et qui n'est pas toujours féroce, tandis qu'ils réservèrent la dénomination de Folie Lupine pour l'état mental opposé. Les Grecs entrevirent aussi cette classification particulière des affections mentales.

Jusqu'à présent la Philosophie seule interrompt la liaison intime de la chaîne des êtres et cela pour flatter l'amour propre du Roi de la création, qui n'en est toutefois ni plus grand ni plus petit. Les sciences et les beaux-arts, au contraire, respectent toujours l'union divine qui les rassemblait sous une même volonté. Rattachant cette idée à sa science favorite, Lavater la poussa si loin qu'il pensa que vingt-quatre générations qui se perfectionneraient insensiblement,

quoique avec persévérance, pourraient conduire le profil de la grenouille à celui de l'Apollon du Belvéder. Christian Emmanuel Hoppius lut, le 6 octobre 1766, devant l'Académie d'Upsal, présidée par le grand Linnée, une Dissertation curieuse, dans laquelle il démontra que nous descendons du Singe. Les Anthropomorphes (les singes sans queue), disait-il, sont au physique et même au moral d'une complète identité avec l'homme. Plus tard enfin parut M. Schneitz qui, mariant ces deux opinions, dit aussi que d'abord grenouille, l'homme finit par être singe avant d'être un Apollon. Cette théorie dont on n'a saisi jusqu'à présent que le côté ridicule a pourtant en sa faveur des traditions historiques qui doivent lui faire accorder quelque attention. Un des peuples les plus anciens du monde, les Thibétains, placé sur le système des montagnes que l'on nomme l'Himalaya, véritable berceau du genre humain, les Thibétains enfin se donnent aussi pour ancêtres une race de Singes aborigènes, auxquels ils ressemblent même.

Ces rêves ne sont autre chose que l'expression vague et pénible d'une vérité sentie de tout temps instinctivement, c'est-à-dire l'intime liaison, sous tous les points de vue des anneaux d'une même chaîne pour arriver à l'abstraction complète de l'être qui réunit en lui les facultés, éparses et plus faibles, qui constituent l'être supérieurement intelligent. J'ai voulu constater aussi et respecter cette loi immuable de l'Eternel et, comme l'a dit Descartes dans une lettre inédite, si elle vient jamais en dispute, je me fais fort de montrer qu'il n'y a aucune opinion en leur philosophie, qui s'accorde si bien avec la foi que les miennes. J'ai cherché à étudier la pensée partout où elle

existe et sous toutes ses formes, sous toutes ses modifications, pour arriver en définitive à une bonne Idéologie, et ensuite à l'étude plus raisonnable de l'influence de cette même pensée sur l'organisation matérielle.

Après vingt années d'études, d'expérience, de recherches, d'observations, de méditations et de voyages, dans l'unique but d'atteindre ce résultat, appuyé sur les conseils et l'encouragement des hommes les plus marquants, tels que MM. Georges et Frédéric Cuvier, de Bonald, Double, Esquirol, Mathey, Schnœll, Bottex, etc., je présentai le premier anneau de cette chaîne idéologique à l'Académie royale de Médecine, qui en accueillit le seul titre avec une bruyante hilarité. Peu de jours après, le 3 mai 1829, il fut offert à l'Institut, d'après le conseil de Georges Cuvier qui, pour me consoler de cet échec, me garantissait qu'il était immérité en en acceptant la Dédicace (1). M. le professeur Rodet m'écrivit quelques paroles non moins encourageantes (2). Le docteur Schnœll, si justement célèbre par ses études et par ses guérisons, m'accorda les mêmes consolations (3). M. Orfila surtout acheva

---

(1) La Dédicace, Monsieur, que vous voulez bien m'offrir ne peut que me faire beaucoup d'honneur, etc. *Cuvier*.

(2) Je vous félicite, Monsieur, d'avoir entrepris d'éclaircir un point aussi important. J'attendrai avec beaucoup d'impatience, la publication que vous donnerez sans doute à cet intéressant travail. J'en conçois dès actuellement un très-favorable augure. Je suis bien persuadé d'avance que nous ne pouvons manquer d'y trouver des sujets d'instruction, pour nous surtout qui cultivons la médecine vétérinaire, etc.

(3) Je suis prêt à faire tout ce que vous désirerez pour répandre votre Ouvrage, etc.

de me convaincre que je pouvais bien n'avoir pas mérité l'accueil que l'Académie de Médecine me fit sous la Restauration (4). M. Magendie même alla jusqu'à en publier de nombreux fragments dans son intéressant Journal de Physiologie, et cependant j'attends encore le rapport qu'annonçait l'Académie des Sciences. Je pourrais ajouter enfin que M. Huzard ne m'a guère reproché que quelques néologismes, inévitables dans une science nouvelle, et quelques opinions que ce savant médecin vétérinaire ne partage point. Ainsi, par exemple, il croit pouvoir expliquer l'épizootie artificielle dont nous parlons à la page 275 du premier volume, en disant : *il est très-facile d'expliquer cet accident, qui n'est pas unique ; par la présence de quelques taons, qui auront mis le troupeau en rumeur : il suffit quelquefois d'un seul pour mettre tout en désarroi, ainsi que j'en ai été témoin.* Je persiste quoique cela dans l'opinion que j'ai émise sur ce fait (t. II, p. 201) et qui me paraît inattaquable.

Je ne partage pas davantage l'opinion de ce savant, lorsqu'il croit encore pouvoir expliquer, par une attaque d'épilepsie, l'anecdote de Charles-le-Simple (t. Ier, p. 276). Mais nous sommes en désaccord sur un point bien plus important. J'ai dit (p. 278, t. Ier) que la rage n'est pas plus dangereuse qu'incurable. M. Huzard s'écrie que : c'est une erreur ! il dit ensuite que la rage n'a rien de commun avec la folie. Je crois que c'est tout au moins une question qui, si je ne l'ai pas résolue, doit avoir, comme celle de la contagion de la fièvre jaune, etc., autant d'autorités pour elle que contre

---

(4) J'ai lu avec le plus vif intérêt l'Ouvrage sur la Folie. Je le trouve bien ordonné, bien écrit et plein de faits curieux, etc.

elle et qui, je l'espère, sera résolue de même avant peu. On dira j'espère avec Foderé, qu'elle n'est qu'un véritable délire intellectuel, et c'est ce qui explique l'utilité des bains de surprise dont on se servait au XVII[e] siècle (1). Quant à sa cause commune, je ne rappellerai pas que le célèbre médecin Russel dit que les chiens d'Alep n'en sont jamais attaqués quoiqu'ils manquent souvent d'eau (2). Nous avons accordé à cette grande question toute l'importance qu'elle méritait : il n'en est point en effet à laquelle l'homme soit plus intimement lié, plus directement intéressé. Cet épouvantail imaginaire et désastreux de la civilisation actuelle, présente journellement mille et un dangers auxquels il faut ajouter encore l'immoralité de la persécution et de la mort des animaux, données en public et à périodes fixes. Cette question valait bien la peine d'être longuement examinée avec franchise et bonne foi.

Parmi les notes que M. Huzard a bien voulu écrire sur notre Manuscrit, nous citerons ensuite avec empressement celle qui se rapporte aux faits cités à la page 386 du tome I[er]. J'ai vu pendant plusieurs années, dit ce savant, à Paris, un vieux cheval de fiacre qui avait fait les campagnes d'Hanovre : lorsqu'il était sur la place et qu'il passait de la troupe avec le tambour ou de la musique, il se remuait, trépignait, piaffait, sautait et finissait par entraîner son camarade et la voiture, pour suivre la route.

Quoi qu'il en soit, fatigué d'attendre inutilement et de perdre successivement l'occasion de témoigner toute ma

---

(1) *Sévigné*, Lettres XX et XXIII, édit. de 1671.

(2) *Natur. Hist.*, *etc.*, p. 60.

reconnaissance à la bienveillante amitié des Savants que la patrie regrette encore, je me décide à livrer enfin au public le premier anneau de mes études particulières et pratiques sur la pensée C'est alors seulement que le Philosophe aura enchaîné comme nous toutes les manières d'être de la Pensée, ainsi que les Causes et les Lois de tant de modifications notables, qu'il sera permis d'élever la parole en maître et de dogmatiser sur la véritable doctrine des Rapports du Physique et du Moral, dans toute l'étendue de l'échelle des intelligences créées, car partout la Pensée et l'Organisme seront proportionnels dans l'ensemble zoologique, à ce point que les zoophites, et parmi eux-mêmes les méduses agastriques, ont une organisation bien plus compliquée qu'on ne le pense, et possèdent par conséquent un horizon idéologique moins restreint qu'on ne l'a présumé. Sous ce dernier point de vue, il faut donc définitivement revenir encore à cette loi sublime, si bien saisie par Quintilien : *Deus ille princeps parensque rerum nullo magis hominem distinxit à cæteris animalibus quam dicendi facultate* (1).

Nous n'aurons pourtant point pour but unique dans nos travaux, l'étude de la Pensée Malade ou Saine. Comme tout se tient invinciblement dans la nature, nous retirerons de ces recherches d'autres avantages que nous ne négligerons pas non plus. L'Agriculture, le Commerce, l'Industrie, la Richesse privée et publique, la Médecine de l'homme et celle des animaux, tout ce qui intéresse enfin la Société, doit retirer de précieux avantages de cette nouvelle manière d'envisager la Pensée. La Zoopédie ensuite est si mauvaise

(1) Lib. II, cap. I.

en France, que nous présumons aussi pouvoir lui être utile, et cet espoir mérite je crois quelque attention, lorsqu'on pense que, seulement pour notre cavalerie, on va chercher à l'étranger jusqu'à vingt et trente mille chevaux, tandis que les Anglais, qui accordent un soin vraiment protecteur aux intelligences inférieures à l'homme, sont encore nos maîtres. Quant à la France, considérée isolément, il est de fait qu'elle n'a pas moins de 500,000 chevaux qui représentent, seulement à 300 fr. chacun, le capital énorme de 1,500,000,000, et en supposant qu'il n'y ait que le double de bœufs, estimés à la moitié de ce prix, cela ferait encore une somme égale. En admettant ensuite qu'il n'y ait dans la patrie que 200,000,000 bêtes ovines portées à 20 fr., nous aurions pour les trois espèces, cavaline, bovine et ovine, un capital de 7,000,000,000, qui expliquerait l'importance que nous avons dû accorder aux questions qui se rattachent à sa conservation tout au moins, si ce n'est à son augmentation. Nous ne parlerons point encore des autres animaux qui tous pourtant représentent une valeur réelle, mais prenant en ligne de compte les animaux rares, de combien ne pourrions-nous pas grossir encore ce chiffre déjà si élevé. Un lion n'a-t-il pas été vendu tout récemment, à Londres, à l'enchère, la somme de 4,000 francs? M. Wombwel qui, sous ce dernier point de vue, possède la ménagerie la plus nombreuse et la plus riche que l'on puisse imaginer, après celle du Jardin-des-Plantes, et dont les dépenses journalières ne s'élèvent pas à moins de 900 fr., estime à 30,000 fr. les pertes qu'il a pu faire en animaux sauvages et en oiseaux.

Ainsi, notre ouvrage peut-être mal conçu, mal exécuté, mais son importance ne me paraît point

contestable : il manquait aux besoins les plus impérieux de la Philosophie, de la Médecine, de l'Hippiatrique, de la Politique, de l'Economie-Politique, de l'Industrie, du Commerce et de l'Agriculture.

Je ne dirai rien ici sur mes opinions opposées à celles des pouvoirs législatifs à propos de la grande question des vices rédhibitoires. Nous serons plus d'une fois en contradition manifeste : les juges compétents se chargeront de terminer ce différend. Si la loi a Malheureusement précédé la science, il faut bien le lui pardonner cela arrive si rarement. Ce n'est pas la seule fois d'ailleurs qu'elle aurait ouvertement blessé les Sciences. Tout récemment la Chambre des Pairs n'exigea-t-elle point que les voitures de roulier abandonnassent les roues à la Malborough pour prendre les plus étroites possibles, c'est-à-dire celles qui dégradent le plus les grandes routes ?

Je n'ai rien à dire non plus sur le Mémoire qui précède cet ouvrage, ni sur celui qui le suit : le Philosophe et le Médecin jugeront encore leur portée et leur valeur, dans le cercle habituel de leurs études. Le premier est un discours d'ouverture prononcé à l'école de Médecine de Grenoble, le 7 novembre 1831. L'autre, est l'abrégé d'un grand travail qui ne verra le jour qu'autant qu'on le jugerait utile.

Les autres anneaux de cette chaîne intellectuelle, dont la publication se succédera, si celui-ci est bien accueilli, quoique privés peut-être de la même importance, n'en auront pas moins une toute autre portée quant à la Science de l'Homme, de la Société et de leurs maladies mentales, ainsi qu'aux Etudes Philosophiques.

Le troisième volume de l'Encyclopédie de la Folie

sera composé de deux ouvrages déjà jugés par la France et l'Allemagne (1). Le premier, l'Arithmétique de

(1) Dans son Rapport à la première classe des travaux de la Société française de Statistique universelle, M. le docteur Duvivier s'exprime en ces termes : *M. Pierquin a su accumuler, dans sa brochure, un grand nombre de faits précieux et envisager le sujet qu'il traite sous un point de vue philosophique, fait pour mériter toute l'attention des Gouvernements, des Moralistes, des Jurisconsultes, des Médecins et de tout homme bien pensant.*

Le sujet traité dans ce petit ouvrage, l'est d'une manière sérieuse et piquante. L'auteur remonte aux causes, à tout ce qui pourrait les faire naître : il s'en sert ensuite pour démontrer la force des principes qu'il admet. Il passe aux effets dépendants de la nature de chacune de ces mêmes causes, et termine en démontrant que l'ordre qui a été suivi jusqu'à ce jour, en procédant des effets pour remonter à leur cause, n'a fait que jeter dans le vague, sans laisser la possibilité de jamais tirer de cette méthode des inductions utiles. (Suit l'analyse de l'ouvrage.)

Je terminerai mon rapport en renvoyant à l'ouvrage de M. Pierquin, 1° parce que cet ouvrage mérite de fixer l'attention ; 2° que les principes qu'il contient sont puisés dans la nature ; 3° que les conséquences qui peuvent en être déduites tendent à répandre les lumières de la science, la morale et l'amour du travail : enfin qu'il est difficile qu'aucune statistique spéciale puisse offrir plus de choses utiles et précieuses dans un cadre aussi resserré ; car on peut dire de l'Arithmétique de la folie : In tenuitate copia ; p. 191 à 197.

M. Beuf, dans son rapport fait à la Société de Statistique de Marseille, sur le même travail, a dit que *ses recherches ont permis d'établir que les causes assignées à l'aliénation mentale, regardées comme essentielles, telles que des lésions physiques, soit du cerveau ou d'autres organes, ne jouent qu'un rôle secondaire, ou que la source de la folie se trouve dans le domaine des maladies morales. Cette façon de penser, qui porte évidemment un caractère original, conduit à des résultats d'une haute importance pour la science, l'humanité et la philosophie.*

la Folie, a été l'objet d'une bienveillance toute particulière de la part des Savants qui daignèrent s'en

---

S'il nous était possible de retracer ici les moyens que l'auteur a déployés, on verrait avec quel avantage il a défendu son opinion : il nous est agréable du moins de rappeler qu'ils vous ont paru assez persuasifs pour faire de nombreux prosélytes, et qu'à votre avis, sans une ou deux légères contradictions, avec plus de clartés et moins de redites, l'ouvrage de M. le docteur Pierquin eût été parfait.

En un mot, tout cet ouvrage tend à démontrer que les chances de folie et de crime augmentent en proportion de l'ignorance des peuples ; on ne dira donc plus que la folie est une maladie de la civilisation, et que le nombre des aliénés est en rapport avec ses progrès. Cette opinion soutenue, pendant plus de vingt ans, par le célèbre docteur Esquirol et par beaucoup de savants, a été abandonnée par M. Esquirol lui-même : ce qui n'est pas peu favorable à la manière dont M. le docteur Pierquin a envisagé son sujet. P. 26, 27. — Sur ce rapport, la Société a accordé une médaille d'honneur à l'auteur.

L'Allemagne n'a pas été moins bienveillante : on lit, par exemple, dans l'excellent Journal que rédigeait le savant Fridreich : *Pierquin a présenté, sous une forme statistique, la folie et le crime considérés sous les différentes circonstances d'âge, de sexe, de profession, etc., et il est arrivé à ce résultat que l'un et l'autre ont leur source dans l'ignorance et la stupidité, et par conséquent que la nation qui compte dans son sein le plus d'idiots, d'imbécilles, d'esprits faibles, etc., est celle qui compte aussi le plus de criminels. L'auteur a groupé ses données statistiques avec beaucoup d'exactitude, et son ouvrage tout entier mérite d'être accueilli, on ne peut plus favorablement, comme un intéressant essai sur le jugement psychologique à porter sur les criminels. Il est vivement à désirer que ces indications historico-arithmétiques ouvrent enfin les yeux des Gouvernements.* Magazyn für philosophische, etc., Seelenkunde. Seebtes Heft, 1831, p. 173.

occuper, et qu'a partagé le second sur les Maladies Intellectuelles du Sommeil, dans leurs rapports avec les législations actuelles (1). Ce volume sera terminé par un Mémoire sur la Peine de Mort et son influence sur la Santé Publique; *ouvrage fort curieux* que M. Matter, inspecteur général de l'Université, a bien voulu considérer *comme un véritable service rendu à la Législation* (2), et dont M. Quetelet a adopté les bases, quoique toutes nouvelles (3), etc.

Les deux suivants seront consacrés à l'étude des diverses Folies de l'homme dans leurs rapports avec nos Législations actuelles.

Le sixième comprendra la Biographie des Aliénés, ou mieux la Clinique de la Folie.

---

(1) *Cet ouvrage, dit le savant et profond Fridreich, est un Traité complet de toutes les maladies de l'esprit et des délires qui attaquent l'homme pendant le Sommeil, alors que l'intelligence qui lui sert de guide et son libre arbitre sont assoupis et n'exercent plus leur empire. L'auteur désigne toutes ces affections sous le nom d'insanie somnolente, et en admet un grand nombre d'espèces, dont plusieurs ont été saisies avec beaucoup de profondeur; quelques autres étaient déjà connues. L'auteur passe successivement en revue, ainsi qu'il, etc.* Magazyn für Philosophiche, etc., 4es Heft. 1830, p. 154 à 158. — Behrendt accorde la même attention à cet ouvrage, V. Neueste journalistik des Auslandes, januar. 1830, p. 60 à 64, et prend la même peine d'annoncer l'ouvrage que nous publions aujourd'hui : le *Traité de la folie des animaux dans ses rapports avec nos Législations actuelles.*

(2) De l'influence des mœurs sur les lois, et de l'influence des lois sur les mœurs, in-8°, Paris, 1832, p. 108 et 421.

(3) Essai de Physique Sociale, in-8°, Paris, 1835, t. II, p. 126 et 127, etc.

Le septième aura pour objet l'Ætiologie des maladies mentales, l'Hygiène de l'intelligence et la Thérapeutique de la folie.

Le huitième, la Bibliographie de la Pensée malade dans tous les êtres organisés.

Les deux suivants auront pour but d'étudier, ou plutôt de rechercher et de fixer définitivement les véritables lois de l'influence de la Pensée sur la matière animée, et réciproquement.

L'Encyclopédie de la Folie sera terminée enfin par un autre Ouvrage, également dépendant de l'enchaînement logique du plan général, et qui n'aura d'autre but que de retracer l'Idéologie Normale dans tous les Etres organisés.

Sans doute et je le crois, *Habent sua fata libelli,* mais quelle sera la destinée de cette fraction de l'Encyclopédie de la Folie? Ma position toute bizarre qu'elle est ne saurait m'empêcher de l'apprécier. Je dois l'avouer, je compte sur fort peu de partisans; l'avenir m'en accordera davantage car mille raisons me donneront peut-être aujourd'hui des critiques passionnés. J'aurai toutefois pour mes doctrines, le petit nombre d'hommes qui s'occupe librement et franchement de l'étude des faits, tandis que je m'attends à voir s'élever contre moi tous ceux qui ont une opinion, une doctrine ou un système arrêtés quand même, qu'ils n'ont pas le courage d'abandonner, ni même de laisser critiquer, tous ceux enfin qui, au lieu de suivre respectueusement la marche des Sciences, s'endorment obstinément dans leur position mentale, quelle qu'elle soit. Contre ces faits, contre leurs déductions s'élèveront enfin tous ceux dont les idées religieuses sont sans lumières, n'importe de quelle nature. Puis viendront les partisans de Gall et d'Hah-

nemann, de Cabanis et de Maine de Biran, de Cousin, etc., avec leurs prétentions, leur exagération, leur intolérance. Nous ne serons peut-être pas plus heureux auprès des Vétérinaires ou des Médecins qui s'occupent de la folie de l'homme. Résisterai-je à tant d'attaques? L'avenir nous l'apprendra. En attendant je me place avec confiance sous l'égide de la raison et de l'indépendance publique et je me tais.

ENCYCLOPÉDIE DE LA FOLIE.

Beati qui custodiunt judicium.
PSALM. CV.





DE

L'ENCYCLOPÉDIE

DE

LA FOLIE.

§ Ier. Ce fut sans doute une idée philosophique sublime que celle de chercher à exposer le vaste ensemble des connaissances humaines, dans un même ouvrage : mais les écrivains supérieurs qui l'entreprirent, quel que fût d'ailleurs leur génie, quelles que fussent leurs richesses morales, incontestables, quelle que fût leur excellente constitution morale, puisque pas un d'entre eux n'est devenu fou, ne

pouvaient pourtant mettre ni exactitude dans l'examen, ni perfection dans l'ensemble, quoique l'on trouve souvent ces conditions dans quelques spécialités. Une tentative analogue eut lieu de nos jours, non-seulement en Angleterre et en Allemagne, mais même en France : affirmerait-on, malgré ces exemples, que l'homme aux plus vastes capacités pourrait embrasser à lui seul ces divisions et ces subdivisions infinies de toutes les sciences dont Ampère développa l'arbre généalogique avec autant d'esprit que de science et de philosophie? qu'il saurait enfin ce que chaque homme, ce que chaque savant, chaque artiste, chaque artisan même pourrait connaître? Tel serait cependant le but de toute encyclopédie, et peut-on dire qu'il ait jamais été atteint chez aucune nation? Les moyens d'exécution, employés jusqu'à présent, furent donc les causes premières de l'insuccès : qu'un seul homme se charge de ce travail incommensurable, comme cela eut lieu dans la Péninsule au temps des Arabes, à Constantinople même par un anonyme ottoman, en Italie par des juifs, ou que, comme en Angleterre, en Allemagne et en France, une réunion d'hommes choisis l'exécute, il y a toujours ce vice radical qui ne permet à tous les hommes

de ne bien parler que de ce qu'ils savent le mieux, et qui les oblige à céder enfin la parole à l'expérience, à imposer silence à la théorie et surtout à l'imagination. La marche suivie jusqu'à présent est donc bien évidemment fautive, et pour qu'elle cessât de l'être, il faudrait procéder enfin par une méthode inverse. Il faudrait que tous les hommes spéciaux, c'est-à-dire ceux qui cultivent l'une ou l'autre des divisions et des subdivisions des diverses séries des connaissances humaines, apportassent leur contingent; que chacun enfin fît l'encyclopédie de sa propre spécialité, c'est-à-dire de la faible branche qu'il exploite, qu'il médite, et de ces recherches synergiques générales naîtraient nécessairement une encyclopédie universelle bien supérieure à toutes celles qui existent. Les corps savants seraient appelés ensuite à choisir dans cette immense collection de documents, qu'ils réduiraient à leur plus simple expression.

A cette œuvre digne du XIXe siècle, sont appelés, non par l'intérêt, mais par la gloire et l'humanité, toutes les capacités, soit isolées, soit collectives : ce n'est point une lutte, c'est un concours sans amour-propre, où nulle force intellectuelle, quelque faible qu'elle soit, ne doit être repoussée, mais accueillie

avec reconnaissance. C'est ainsi que sur un sujet quelconque serait spontanément déroulés tous les faits et toutes leurs conséquences, toutes ses théories, ainsi que les découvertes que la succession des âges a groupées autour de lui, et qu'il importe à la fin de résumer d'une manière à la fois courte et claire. Occupés depuis longues années, et par goût, de l'étude de la folie et de celle de la philosophie, riche de nombreuses observations, résultat de voyages réitérés, tant en France qu'à l'étranger, je me suis placé dès 1819 au point de vue que je viens de tracer, et il en est résulté une série de travaux successivement publiés ou inédits encore qui, dans leur enchaînement et leur ensemble, forment ce que nous avons appelé Encyclopédie de la folie et dont nous publions une grande partie aujourd'hui.

§ II. Avant de développer un arbre encyclopédique, quel qu'en soit le sujet, il importe de connaître, ce me semble, les relations diverses de toutes les parties entre elles : ainsi, l'examen de nos connaissances en idéologie pathologique appartient-il exclusivement à l'homme qui s'occupe de l'idéologie physiologique, ou bien à celui qui borne ses études au traitement empirique des maladies

mentales? Comme théorie et comme pratique, cette question n'offre absolument aucun sujet d'hésitation. Dans le premier cas, en effet, l'on ne peut considérer la folie que comme l'idéogénie ordinaire, mais s'exécutant d'une manière pathologique : elle appartient donc sous ce rapport, comme l'avait très-bien vu Kant, au métaphysicien, et nous ne concevrions réellement point un philosophe qui n'aurait étudié que l'état physiologique des facultés mentales, sans porter la plus légère attention sur leur état pathologique. Même vice de raisonnement dans le second cas. En effet, point de médecin, point de guérisseur, si, avant de traiter l'idéogénie pathologique, on n'a profondément médité sur l'idéologie physiologique. Ainsi la question pratique et scientifique de la folie appartient avec un droit égal au médecin comme au philosophe, et si ces deux qualités essentielles se trouvaient isolées, elles seraient toutes deux frappées d'impuissance par le fait même de l'absence de l'une. On ne pourrait donc en espérer aucun résultat, aucun avantage. Ainsi, que l'idéologie soit physiologique, qu'elle soit pathologique, elles se prêtent l'une à l'autre un mutuel appui; elles s'éclairent réciproquement. Examinées par des hommes qui les

ont étudiées toutes deux également, la thérapeutique a le droit d'en espérer les plus grands bienfaits, tandis que les accidents les plus graves ont presque toujours été la conséquence d'une marche opposée. Il reste donc bien démontré qu'une seule classe d'hommes est réellement appelée à connaître et très-probablement à guérir la folie, et c'est celle qui connaîtra le mieux la physiologie et la pathologie intellectuelles : hors de là, il n'y a plus ni philosophie, ni médecine mentale.

§ III. Lorsque des travaux successifs ont agrandi une branche quelconque des connaissances humaines, lorsque ces travaux occupent une place importante dans la vie sociale, sous le rapport de l'utilité, du nombre ou de la perfection, le rameau scientifique est créé : il faut nécessairement alors une dénomination particulière pour servir à le désigner, et une place à part pour le classer dans l'arbre encyclopédique. Pénétré de ces faits et de leur vérité, nous avons tenté de répondre à ces deux nécessités. Quant à la première, nous avons un mot qui nous paraît satisfaire à cette lacune ; ainsi pour nous l'expression de Môrœgraphie, abstraction faite même, si l'on veut, de son sens étymologique, exprimera tout ce qui a rapport à cette

vaste collection de faits aussi curieux qu'intéressants. De là nous faisons dériver tout naturellement les mots de Môrœgraphe, pour désigner l'écrivain qui consacre ses veilles à l'étude de la folie, de Môriatre pour le médecin qui soigne ou guérit les aliénés, et enfin de Môrœcée pour les maisons destinées à les recevoir.

§ IV. Quant à la place que la folie doit occuper dans l'ensemble des connaissances humaines, nous avons déjà laissé pressentir notre opinion. Intimement unie à l'Idéologie physiologique, de même qu'une conséquence rigoureuse a ses conditions, l'Idéologie pathologique, tour à tour nommée *Morositas*, *Insania*, *Vesania*, *Folie*, *Délire*, etc., ne saurait en être séparée : ainsi dans le cadre encyclopédique l'étude de la folie, ou mieux des aberrations intellectuelles que ce mot désigne, sera placé à côté de celle des facultés intellectuelles ou morales à l'état de parfaite santé, à l'état physiologique enfin, comme formant un tout homogène ou de même nature, de même condition; toutefois ayant subi des modifications particulières par des causes inappréciables, soit dans son origine, soit dans sa nature intime et dont il faut constater la progression réelle et variée; car, ainsi que

l'a dit le Livre saint, la folie n'est point une maladie de l'intelligence, mais seulement du jugement. Là se terminent les devoirs du philosophe, ici commencent maintenant ceux du médecin.

Connaissances exactes en plus grand nombre, science profonde de l'idéologie physiologique et pathologique, et jusqu'à ce que leur étude simultanée ait produit toutes ses conséquences, empirisme absolu, c'est-à-dire tentatives de guérison par analogie, par théorie, par induction ou par imitation. Ainsi l'étude des facultés mentales, soit saines, soit malades, appartient exclusivement à la philosophie éclairée par la physiologie, et le traitement des dernières comme l'hygiène des autres à l'art de guérir éclairé par la philosophie.

§ V. Ces conditions une fois bien déterminées, nous pouvons aborder la question.

Il arrive un âge social où des esprits généreux conçoivent le besoin de rappeler les facultés mentales altérées à leur état de santé normale, à leur bien-être primitif. Alors les affections intellectuelles sont considérées isolément, c'est-à-dire en elles-mêmes, sans rappeler ou provoquer le moindre rapprochement entre elles et les facultés normales. De là

résulte un ordre de faits incohérents dont l'importance néanmoins ne fut jamais douteuse. Cette collection se transmet en se grossissant toujours depuis Hippocrate, Cælius Aurélianus, etc., et ces observations textuellement citées et répétées si fréquemment, deviennent enfin si nombreuses, qu'elles déterminent la nécessité de les classer : de là la théorie proprement dite.

On conçoit déjà parfaitement qu'en isolant artificiellement les deux modifications de l'existence intellectuelle, la théorie ne peut jamais être que fautive : c'est pourtant ce qui a constamment eu lieu. Ainsi pendant plusieurs siècles on confondait toutes les variétés de la folie, toutes ses espèces sous des noms divers et nombreux. Plus tard, la Môrœgraphie, livrée à l'empirisme orgueilleux, reçut d'autres dénominations antiphilosophiques prises la plupart du temps d'un symptôme éminemment fugitif, ou quelquefois aussi d'un phénomène moral permanent, mais complétement étranger au caractère principal de la maladie, et nous n'eûmes point une technologie utile ou raisonnable. Ainsi les formes constantes ou passagères, accessoires ou intimes, prirent la place qu'exigeaient l'importance ou la nature même du délire, et qui of-

frirent presque toujours identiquement les mêmes aberrations, avec cette exception pourtant qu'ils étaient toujours accompagnés de tristesse, de fureur ou de gaieté, symptômes presque physiques de maladies morales.

§ VI. Le temps est enfin arrivé de donner une bonne classification de toutes les maladies du jugement, d'appliquer de meilleures dénominations à chacune de leurs variétés : nous l'avons essayé dans le traité de Môrœgraphie-Légale, ainsi que dans la Clinique Môrœgraphique. Pour y parvenir, nous avons cru devoir partir de ce principe éternel que l'univers moral est mû par la même loi que l'univers physique ; en d'autres termes, que la loi découverte par Newton est aussi celle qui régit tout ce que le globe métaphysique enserre. Ainsi, de même que dans l'ordre matériel, tous les phénomènes s'exécutent selon les lois de l'attraction et de la répulsion, de même dans la série des faits moraux, soit sains, soit pathologiques, on découvre encore l'action incontestable du même principe. En effet, tous les délires de l'intelligence créée, qu'ils soient d'ailleurs sous forme de passion ou sous forme de folie, opèrent leurs mouvements divers dans ces deux orbites d'où ils ne sortent jamais non plus : l'un est l'amour,

l'autre est la haine, la sympathie ou l'antipathie, l'attraction ou la répulsion. Telles sont, en effet, les conditions auxquelles tous les genres de folie peuvent être ramenés : hors de là il n'y a plus que stupidité, imbécillité, idiotisme, crétinisme, degrés variés et plus ou moins profonds de l'absence, complète ou non, de l'intelligence, le néant enfin, et le néant ne saurait avoir de lois, puisqu'il n'a point d'existence. De là maintenant découle d'autres conditions, c'est que les affections mentales qui entrent dans ces deux grandes divisions conservent constamment leurs symptômes accessoires : ainsi, quoique la même idée puisse bien évidemment procurer ou mieux constituer une espèce de délire appartenant à l'une et à l'autre de ces deux divisions, il n'en reste pas moins fidèle, dans tous les symptômes, au caractère typique, triste ou gai, que supposent l'antipathie ou la sympathie. Là viennent encore s'ajouter, comme dans toutes les volontés contrariées, saines ou malades, le désespoir, la fureur, la gaieté, la colère, la joie, la loquacité, etc., qu'elles soient motivées intérieurement ou extérieurement, c'est-à-dire qu'elles émanent directement ou indirectement des divers objets qui environnent le malade, ou seulement de la série ha-

bituelle d'idées qui l'anime. Cette dernière circonstance, l'apparition brusque ou lente de ces épiphénomènes, est absolument indifférente pour la Nosographie, et n'importe en quelque sorte qu'au guérisseur dont nous avons parlé, et je ne me sers de ce mot que dans son acception honorable. Les deux autres phénomènes moraux que nous avons mentionnés, quelque opposés qu'ils paraissent, ne se réunissent pas moins pour aider à tout classer, et ce sont réellement les deux points culminants sur lesquels pivotent incontestablement l'Idéologie physiologique et l'Idéologie pathologique. De là naissent donc, aussi naturellement que philosophiquement, deux grandes divisions : folie avec haine, avec antipathie, avec répulsion, avec crainte, avec horreur, et folie avec bienveillance, sympathie, attraction, amour ; à droite et à gauche, en avant et en arrière de ces deux orbes est le néant moral, c'est-à-dire la démence infantile ou sénile, l'imbécillité, l'idiotisme, le crétinisme, etc.

Restent maintenant les dénominations des espèces, des variétés, pour toutes les Folies qui viennent se ranger sans nul effort dans l'une ou l'autre de ces grandes classes, d'après leur plus ou moins grande affinité,

leur plus ou moins forte analogie dans l'ordre des idées saines. Le point important peut-être pour la thérapeutique elle-même, est de savoir d'une manière précise à quelles familles chacune d'elles appartient, et sous ce rapport la philosophie de la médecine ancienne, toute fautive qu'elle était, me paraît on ne peut plus utile. Les dénominations doivent en général être prises dans l'idée dominante du délire, quelles que soient d'ailleurs les idées accessoires. Ainsi, nous dirons folie érotique, folie ascétique, folie joyeuse, folie malicieuse, folie mendiante, etc., ou bien ces dénominations naturelles seront traduites en un seul mot grec, comme cela a constamment eu lieu.

§ VII. Jusqu'à présent nous avons beaucoup parlé de philosophie, il serait peut-être bon aussi de savoir quel sens nous attachons à cette expression. Pour nous, la philosophie proprement dite et séparée de tout ce que la scolastique a pu comprendre sous ce même mot, est une suprême sagesse, une sublime exactitude, une irréprochable raison, une parfaite méthode, une profonde habitude de bonne réflexion, une inaltérable rectitude de jugement, c'est dire assez, ce me semble, qu'elle n'est point un but, mais qu'elle est le plus

sûr, le plus court et le meilleur moyen d'y arriver. Nous n'avons pas eu d'autre idée : nous savons trop quels maux ont causé les divers systèmes de philosophie qui tour à tour agitèrent l'Europe scolastique : nous savons aussi combien ils furent variables de leur nature. Telle est donc notre acception de ce mot, et ce que nous avons aussi désigné, c'est tout simplement encore cette partie de la philosophie qui s'occupe de la génération des idées, et à laquelle la médecine fournit ses éléments les plus sûrs. Ici il ne s'agit point de savoir, en effet, si nous avons deux âmes, l'une divine, l'autre humaine, l'une céleste, l'autre terrestre, l'une immatérielle, l'autre matérielle ; si, comme le pensait Willis, l'une d'elles seulement était affectée dans la folie, etc., il s'agit tout simplement de connaître l'origine et le mécanisme des idées saines, et de rechercher dans cette origine malade, dans cette source pervertie, dans ce mécanisme altéré, la nature réelle des aberrations intellectuelles. C'est de cette manière seulement que l'on concevra comment l'aliéné obéit à une impulsion criminelle irrésistible, malgré les cris de sa raison, malgré les efforts de sa conscience : affreuse dualité qui n'est malheureusement que trop démontrée dans

toutes les intelligences servies par des organes dès qu'elles sont altérées. Il y a alors deux êtres bien distincts dans l'aliéné, dont l'un n'agit que pour être blâmé par l'autre, dont l'un ne vit que pour torturer l'autre : la conscience poursuit l'intelligence : tout enfin dénote deux rôles, l'un de victime, l'autre de vengeur : c'est la lutte désespérante du bourreau et du condamné. L'intelligence organique succombe à la fin malgré la résistance de l'intelligence céleste, et ce combat déchirant, entre ces deux principes intellectuels, où le plus fort succombe sous le poids du plus faible, serait incompréhensible sans l'admission métaphysique de ces deux principes, de ces deux éléments, de ces deux adversaires.

Quel est l'homme, en effet, qui concevra jamais, qui pourra jamais expliquer cette lutte intérieure entre deux génies opposés : l'un poussé au mal, l'autre voulant partout et toujours le juste, le bon, le raisonnable, et qui rappellent si bien ces mythes naïfs des religions primitives de presque tous les peuples. Là c'est une mère éplorée et tendre, craignant de ne pouvoir résister à l'horreur que lui inspire la seule idée de l'infanticide, et suppliant qu'on protége, contre son irrésistible fureur, ses propres enfants ? Tantôt c'est un

roi : le plus galant, le plus grand, le plus généreux de la vieille France, eh bien ! cet homme, placé si haut dans l'échelle humanitaire ou sociale, qui disait : L'amour est mon revenu, ne peut résister à cette impulsion intérieure, et commet journellement des délits inutiles qu'il condamne lui-même. Ainsi, ce grand monarque dérobe un mouchoir, une épingle, une montre, et les moyens qu'il emploie pour s'assurer ses vols, ne dénotent que trop combien il les désapprouve. Depuis longtemps la voix puissante d'un être invisible et mystérieux crie à un autre infortuné : Egorge ton père, ta mère, ta femme, tes enfants ! Il résiste, il combat et finit par obéir à cet ordre suprême, en déplorant son destin. La même voix ordonne à un autre d'incendier un édifice : il lutte aussi ; mais subjugué bientôt, il cède, et son délire est accru par son désespoir même. Un officier supérieur au Corps Royal du Génie, doué de spécialités variées, mais par cela même peu profondes, entendait toujours une voix extérieure qui lui ordonnait d'assassiner le prêtre à l'autel, l'enfant sur le sein de sa mère, le vieillard abandonné, etc. Est-ce que je serais condamné, me disait-il un jour, si je succombais dans cette lutte affreuse ? Comment ! je pourrais ainsi déshonorer ma famille ?

Mais vous répondriez de moi au Jury n'est-il pas vrai ? Vous diriez surtout que je fus coupable malgré moi, et que si ma main est criminelle, mon cœur est innocent ! Au moment où j'écris ces lignes, une femme de quarante-six ans, d'une constitution robuste, très-grasse et forte, quoique petite, brune, réglée à douze ans, née à Grenoble, vient me consulter et réclamer mes soins en pleurant. Depuis six semaines, dit-elle, plus de deux cents fois par jour l'idée de me suicider vient m'assaillir, et cela après avoir éprouvé une bouffée de chaleur qui de l'estomac monte à ma tête : aussitôt je me jette à genoux, je veux prier Dïeu et la Sainte Vierge de me délivrer d'une pareille tentation, et au lieu de prier avec ferveur, je ne puis leur dire que des injures, que des grossièretés. Telle est la folie. Le jugement est toujours plus ou moins profondément altéré, ou bien la raison, l'âme, la sagesse sont constamment aux prises avec des aberrations de l'intelligence acquise et malade. Quel est l'homme, du reste, qui n'a point éprouvé de semblables combats, que la Religion, cette sublime sagesse, a personnifié aussi, et qu'elle appelle si poétiquement des tentations? Comme le dit un Evangéliste : Montrez-moi l'homme pur, l'homme qu'une impulsion illicite n'a

jamais agité : à celui-là seul il est permis d'être sévère quand la société l'arme de sa justice : tout autre n'est que cruel et barbare.

§ VIII. Pour établir une classification exacte et complète de tous les cas de folie, on sait déjà qu'il faudrait un travail immense, tel qu'un seul homme ne pourrait peut-être jamais l'accomplir consciencieusement, et qui, selon nous, ne tendrait à rien moins qu'à prouver d'une manière incontestable les vérités générales que nous avons déjà émises, et de plus qu'il n'est pas une seule idée, quelque disparate qu'elle puisse paraître, qui ne fût à même d'acquérir le degré d'exaltation et de fixité nécessaire pour constituer ce que nous sommes convenu d'entendre par le mot Folie. Ainsi, dans celles de la subdivision nouvelle que je nommerais volontiers folies conséquentes, en adoptant comme vrai le principe d'où partent les malades dans leurs idées fausses, il est évident que celles-ci cessent de l'être : on suit aisément leur enchaînement parfait, leur conséquence naturelle; tout est logique dans la liaison, la coordination, la génération des idées, et très-certainement si le malade était dans la position où il se croit à tort, il ne serait plus possible de trouver la folie ni dans ses actes, ni dans ses paroles, car tout

est en parfaite harmonie avec l'état supposé. Ainsi l'aliéné qui se croit le Père éternel reste conséquent en tout point avec son idée pathologique ; il agit absolument comme l'homme le plus intelligent pourrait calculer que le Père éternel lui-même se comporterait dans des circonstances déterminées, et il le représente aussi bien qu'il est possible à l'humanité de représenter le type de toute grandeur, de toute justice, de toute perfection. Celui qui se croit roi distribue ses faveurs à tout venant, ou accable de son regard de colère celui qui ose douter un moment de sa puissance. La série d'idées est encore juste, quoique émanant toujours d'une erreur manifeste sur sa propre position. Quelquefois ces folies sont moins généralisées. Ainsi on aime le rang, mais on choisit le personnage ; car dans la folie même on ne voudrait pas être Louis XI plutôt qu'Henri IV. Celui qui a la passion exagérée des voyages choisit aussi parmi les hommes illustres ceux dont les découvertes sont les plus glorieuses : ainsi tel aliéné se croit Christophe Colomb et je dois bien le dire, je n'ai point imaginé d'homme instruit qui pût aussi bien représenter ce personnage célèbre, qui sût aussi bien toute sa vie, y compris pour ainsi dire les faits conservés dans

ses Mémoires autographes récemment publiés par l'Académie Royale de Madrid, et c'était à ce point même que si cet aliéné eût vécu du temps de cet Italien célèbre et qu'il lui eût ressemblé, on eût pu le condamner difficilement comme faussaire. Un autre se croira Napoléon, et regardez également avec quelle fidélité il imite tout ce grand homme! sa détention même sert à prouver la vérité de son erreur. Je me rappelle encore une amante trahie *qui perdit la raison en perdant son amour*, chez laquelle la folie conséquente était on ne peut plus manifeste. Appartenant à la classe inférieure de la société, elle avait été courtisée par un professeur en médecine de l'une de nos Ecoles : elle fut vaincue et par suite oubliée. Ses rêves de jouissance et d'élévation qui flattaient à la fois son cœur et son amour-propre persistèrent, et son délire consista à se croire Marie-Louise. Dès ce moment son intelligence malade acquit aussi un inexplicable développement : elle eut surtout un sentiment inconcevable et spontané des convenances, un tact extraordinaire, enfin la révolution morale fut complète : elle sut tout en quelque sorte par inspiration : elle s'identifia complétement avec sa nouvelle position ; une prescience lui révéla

sa dignité; son pouvoir même; et toutes ses actions, toutes ses paroles en furent empreintes. Un fait entre mille prouvera peut-être quels furent les progrès de son intelligence malade (car il est très-remarquable qu'il y a progrès de l'intelligence dans la folie même, ce que notre théorie biblique permet seule de concevoir et d'expliquer) dans cette direction pathologique. Je lui annonçai le premier la mort de Napoléon : elle en fut profondément accablée, et me dit mystérieusement, après quelques minutes de stupeur, et comme si elle se débarrassait d'un rêve pénible : ils l'auront empoisonné !

On le voit, l'ambition est une folie constante et conséquente quoiqu'elle varie dans les positions qu'elle prend : il en est de même de toutes les autres idées dont l'intelligence s'empare d'une manière pathologique. Sans doute la cruauté, la barbarie, la férocité sont une, mais dans leur mode d'application ou d'expression, elles sont également on ne peut plus nombreuses. Que la tendance à la férocité soit acquise ou native, ce qui ne s'est jamais peut-être vu, elle n'en est pas moins pathologique : maintenant que ses moyens d'expression soient différents, rien de plus naturel : c'est ainsi, par exemple, que la Rage

du bœuf diffère dans ses moyens d'assouvissement de celle du Cheval, du Chat, du Chien, etc. Ainsi Néron, Louis XI, Ulbach, Papavoine, etc., assassinent directement ou indirectement. D'autres plus éclairés écrivent avec une facile atrocité, tels sont Torquemada, Laubardemont, Muyart de Vouglans (*Traité des matières criminelles, etc.*). Robespierre, Marat, etc., mais c'est toujours la même affection : ainsi, l'abbé Terray, au ministère, suit dans tous ses actes les infernales impulsions de sa férocité : un père de famille, qu'il venait de ruiner, lui demande vainement une place : eh bien! lui dit ce malheureux, que ferai-je de mes seize enfants, faut-il que je les égorge? — Peut-être leur rendriez-vous service. Ne serait-ce pas une réponse d'homme-tigre, comme le dirait Grimm, si l'on n'était en droit de supposer une lésion intellectuelle chez celui qui eut le malheur de la sentir agiter son être et se faire jour à l'extérieur.

Toutes les folies sont bien loin d'être aussi coordonnées sans doute : assez ordinairement, dans tout ce qui n'est point Monomanie, les idées sont disparates, et quoique conséquentes quelquefois, on ne peut en découvrir l'origine ni en suivre la liaison. Ainsi nul métaphysicien

n'expliquera, je crois, comment un homme peut arriver à l'idée profonde, intime, indestructible qu'il est une boule de beurre, et qu'il persiste obstinément à fuir jusqu'à la chaleur solaire, quoique sous l'influence atmosphérique la plus basse. Suivra-t-on mieux la série d'idées qui conduit un autre à penser que s'il urinait il produirait un déluge général? Celui qui se croit un chien, comme ce personnage de la cour de Louis XIV; celui qui se croit un loup, un taureau, une vache offre-t-il une série d'idées ou de conséquences plus compréhensibles ? Un homme passe les journées entières à pincer son nez avec le pouce et l'indicateur de la main droite, il fait passer dans leur intervalle l'indicateur de la main opposée avec laquelle il cherche à le saisir avec une extrême rapidité. Quelle est encore la source de cette erreur? Comment ce malheureux a-t-il pu finir par croire qu'il attraperait un des doigts de la main même qui cherche à le prendre? Il est évident que toutes ces folies sont tellement inconséquentes, qu'on ne pourrait point saisir de prime abord la série d'idées fausses qui put y donner lieu.

§ IX. Malgré ces différences apparentes, la folie, considérée du reste abstractivement, considérée en elle-même est-elle une? ou plutôt

les affections mentales observées, n'importe sous quelle latitude, à quelle époque de la vie humanitaire, sous quelle forme d'association politique, dans quelle race d'hommes, sont-elles essentiellement identiques? Les animaux sont-ils également sujets à ces maladies et diffèrent-elles beaucoup de celles de l'homme? Dans tous ces cas y a-t-il des vices de construction acquis ou naturels qui puissent faire annoncer ou dénoter d'une manière à peu près certaine l'explosion future des maladies mentales chez les uns et chez les autres? Est-ce que chez l'homme et chez les animaux on ne pourrait point aussi déterminer à volonté l'apparition et le développement de telle ou telle folie? Le délire des uns et des autres a-t-il la même physionomie pendant le sommeil que pendant le veille, c'est-à-dire ne serait-on pas en droit de considérer dès à présent les Rêves, les Songes, les Somnambulismes, les Somniloquies, etc., comme n'étant absolument autre chose que de véritables folies, n'atteignant l'intelligence que durant le repos absolu et général de tous les sens de relation : situation particulière complétement étrangère aux phénomènes qu'amènent les révolutions diurnes dont l'antiquité même a noté l'influence : tel est le cas de ce Cabaretier

de Tarente, qui ne délirait que la nuit, tandis que le jour il vaquait très-sensément à ses occupations (1), etc. Les conditions de l'âge et de la pleine jouissance de tous les sens sont-elles des causes d'exclusion de la folie? Le moral est-il enfin si intimement lié au physique que celui-ci ne puisse être malade sans que l'autre soit affaibli ou perverti? Les maladies mentales ont-elles constamment une cause matérielle ou bien laissent-elles toujours des traces physiques après elles, que la mort ou la guérison y mettent fin? En d'autres termes, le cadavre de l'homme et des animaux conserve-t-il des traces de la cause ou du résultat de la folie? Y a-t-il une condition générale, particulière et propre à un développement plus ou moins général de la folie? N'existe-t-il point quelque relation directe entre le Crime et la Folie, ou plutôt l'acte criminel considéré en lui-même et dans les phénomènes moraux qui le précèdent, l'accompagnent et le suivent, n'est-il pas déjà une preuve d'un trouble intellectuel profond et vraiment pathologique?

Chacune de ces questions est assez impor-

---

(1) Aristote, *de mirabilibus auscultationibus*, *etc.*, *edente Beckmann*, cap. 31.

tante pour mériter aussi d'être abordée isolément : mais il est évident que la réunion d'une collection d'hommes instruits peut seule les approfondir, aussi nous contenterons-nous pour le moment d'en indiquer les points principaux.

§ X. Sous toutes les latitudes, la Folie reste constamment une affection identique : les climats, les accidents géologiques, les phénomènes célestes, les événements politiques, etc., ne sont que des causes prédisposantes ou déterminantes ou occasionnelles, ne lui imprimant guères ensuite que de légères modifications et déterminant de préférence l'espèce de folie qui domine dans une localité déterminée. Leur influence s'étend encore, il est vrai, sur la forme qu'elle revêt, c'est-à-dire qu'ils déterminent son acuité, sa faiblesse ou sa chronicité, et ce résultat même est assez naturel, puisqu'au lieu d'être une lésion physique, la Folie est constamment une lésion purement vitale que tout désordre matériel exclut inévitablement, parce que la matière est antipathique à l'intelligence, qui n'est qu'une partie caractéristique de la vie humaine : c'est, en un mot, une maladie purement intellectuelle, parce que l'absence complète ou incomplète du jugement ne saurait

être le produit d'une inflammation topique ou d'une ossification cérébrale.

Il en est tout autrement des conditions morales auxquelles l'homme, en tant qu'être pensant, est réellement soumis sans que la folie cesse d'être une; l'objet du délire peut varier à l'infini, mais les caractères généraux n'en restent pas moins fixes. C'est ainsi que la politique ou la religion de chaque Etat, de chaque Nation donne toujours lieu à des folies qu'on peut aisément rattacher sans doute à la classification générale, mais qui pourtant ne roulent point sur le même sujet. Ainsi la Monomanie ascétique, commune à tous les peuples parce qu'elle n'est que l'exagération pathologique d'une idée juste et naturelle, reçoit toutefois son caractère général de l'esprit même de la Religion ou bien de ses prédicateurs. Dans les pays où elle est indulgente et consolatrice, la monomanie religieuse est gaie, c'est-à-dire avec bonheur. Dans les contrées où elle est austère et vengeresse, cette même monomanie est triste, c'est-à-dire avec terreur. Tels sont les caractères assez communs de cette folie particulière chez les nations catholiques, tandis que chez les musulmans elle est presque toujours unie à la Monomanie érotique, c'est-à-dire qu'elle émane aussi di-

rectement de l'une des croyances de l'islamisme.

Dans les états despotiques, les Monomanies ont aussi un caractère spécial : ainsi jadis à Venise, plus tard en Espagne, en Portugal on remarquait surtout les deux affections mentales dont nous venons de parler, unie aussi de temps à autre à la Panophobie. Toutes les maladies de cette dernière famille y étaient extrêmement communes avant la diffusion actuelle des lumières par la voie du Journalisme, tandis que dans les gouvernements militaires, et surtout dans les gouvernements libres, on observe de préférence les variétés nombreuses de la Monomanie ambitieuse; mais que l'une ou l'autre de ces conditions sociales se présentent soit en Amérique, soit en Afrique, ou bien qu'elles se rencontrent dans les contrées glaciales du pôle ou sous la zone torride, l'influence si nuisible du climat, du ciel, de la terre disparaît complétement et subitement. Les mêmes phénomènes moraux se reproduisent sous l'empire de tous ces stimulants intellectuels, parce que, quoi qu'on ait dit, il y a constamment relation intime entre les effets et les causes, parce que les faits moraux agissent de préférence sur les conditions morales, parce que l'intelligence

de l'homme est une, et que l'aristocratie de la peau est aussi peu philosophique que physiologique.

M. le docteur Duvivier s'est inscrit en faux contre cette doctrine, qui n'a point, j'en conviens, l'attrait des idées généralement reçues. Dans un rapport fait par ce médecin recommandable sur mon Arithmétique de la Folie dans le sein de la Société de statistique universelle, il prétend que les accidents géologiques ont une influence majeure sur les maladies du jugement. A l'appui de cette vieille idée, il dit que dans l'un des arrondissements d'un département voisin de Paris, on a eu souvent occasion de constater que, pendant un grand nombre d'années, la strangulation et la submersion ont été les seuls genres de mort employés par ceux qui, atteints de folie, se suicidaient, avec cette différence que les strangulés habitaient le côté nord de la montagne, et les noyés le côté sud, les uns et les autres sans acception d'âge ou de sexe. Au Sénégal, on a aussi remarqué que les Européens qui sont atteints de fièvre sont portés par une force irrésistible à sauter *de haut en bas*, sans égard pour les distances à franchir : ainsi dans les forts occupés par les Français, et dont les fortifications sont à plusieurs cen-

taines de pied de hauteur, de malheureux soldats se sont précipités *de haut en bas*. D'autres sur les bâtiments se sont élancés de dessus le pont dans la mer.

Je ne nierai certainement point des faits rapportés avec autant de conviction, mais on conviendra, j'espère, que leur importance et leur nouveauté surtout exigeaient plus de détails dans leur exposition, plus de précision dans leurs circonstances, dans la détermination des lieux, et par-dessus tout le soutien de cas analogues pris dans d'autres localités ou corroborés par d'autres auteurs, car je défie qu'on puisse m'en citer un autre recueilli antérieurement, tandis que tous les Médographes conviennent unanimement que les suicides par submersion ou par strangulation arrivent constamment dans des conditions d'âge et de sexe identiques, car cette allégation a cela de particulier, qu'elle contredit tous les faits et qu'elle ne prouve nullement ce qu'on voulait démontrer, puisqu'il est évident que la Monomanie suicide s'est développée également dans les deux conditions géologiques opposées. Quant aux Européens atteints de phrénésie, ils sont exactement dans le même cas : ils ont obéi à l'impulsion délirante, et n'ont pu choisir pour consommer

leur suicide pathologique que les moyens qu'ils avaient en leur pouvoir, etc.

§ XI. Par je ne sais quelle préoccupation, les savants n'ont que trop souvent porté dans leurs travaux ces préjugés populaires, si désastreux quelquefois. Semblables aux habitants de ces contrées qui croient que Dieu est noir ou blanc, selon leur propre couleur cutanée, ils ont dit les Blancs ont de l'intelligence, et les Noirs n'en ont pas : la folie étant une maladie de l'intelligence, les Noirs ne doivent donc point y être sujets. Des hommes éclairés et par conséquent généreux, parmi lesquels j'ai l'orgueil de compter un de mes aïeux, ont parfaitement démontré que l'anatomie et la physiologie du Nègre et du Blanc sont complétement identiques (1). D'autres se sont glorieusement chargés de démontrer l'intelligence africaine, et de prouver que leur esprit avait la même ardeur que leur soleil. Les Môrœgraphes, il est vrai, n'ont jamais fait mention des affections mentales atteignant les Nègres, mais combien y a-t-il donc d'années qu'on était encore à prouver qu'ils pouvaient mourir phthysiques, tandis qu'on accordait ce déplorable privilége aux Singes. Plusieurs

---

(1) Pierquin, *OEuvres de physique, p.* 320.

Môrœgraphes illustres, et nous placerons à leur tête M. Esquirol, ont positivement nié la possibilité du développement de la Folie chez les sauvages de l'Afrique : nous aurons l'occasion de démontrer ailleurs que cette opinion était aussi une grande erreur, et il me paraît complétement inutile d'ajouter qu'appliquée aux hommes cuivrés ou rouges, elle ne serait pas moins forte. Ainsi, règle générale et absolue, tous les hommes sont égaux en intelligence, et leurs capacités diverses ne diffèrent en aucun cas que d'après l'âge de civilisation auquel ils ont le bonheur ou le malheur d'appartenir. Il en est exactement de même de leurs folies, et sous toutes les latitudes, on retrouve cette affreuse infirmité.

§ XII. Partout où l'on rencontrera l'intelligence, quelque étendue qu'elle ait ou qu'elle conserve, en descendant l'échelle zoologique, les mêmes fonctions seront toujours suivies des mêmes altérations : tel est l'ordre éternel qu'on refuse de reconnaître ou plutôt qu'on ne pense point à constater. On peut donc poser comme un principe vraiment absolu que toute intégrité de fonctions est la santé, que sa plus faible altération constitue la maladie. Ainsi partout où se trouve l'intelli-

gence, quel que soit d'ailleurs son degré de développement, elle peut sans doute varier à l'infini dans sa force, dans son étendue ou dans sa direction habituelle; mais dès qu'il y a aberration, il y a maladie. Si de l'échelle inférieure des êtres on remonte vers les différentes races d'hommes, on voit l'intelligence suivre en quelque sorte une progression anatomique : au fur et à mesure elle s'élève, tandis que la folie en suit une tout à fait inverse. La raison de ces deux extrêmes est toute simple; l'intelligence forte, robuste, développée est intimement liée au plus parfait développement anatomique : plus l'esprit est élevé, plus son enveloppe est compliquée, tandis que la folie est l'affliction naturelle des intelligences faibles, peu développées et par suite d'un moindre dègré de perfection organique, parce que ce qui n'est pas précieux n'a pas besoin d'être à l'abri de toute atteinte. Les facultés se multiplient, se perfectionnent, s'agrandissent, se compliquent; l'attention, la réflexion, la mémoire, l'amour, la tendresse maternelle, etc., enfin toutes les qualités morales les plus précieuses se dessinent plus fortement, et qu'elles disparaissent ou s'exagèrent, il y a évidemment folie. Voilà de ces vérités qu'on ne peut contester, ce me sem-

ble ; comment se fait-il donc qu'elles ne soient point populaires en médecine et surtout en Môrœgraphie ? Quelle que soit d'ailleurs l'opinion philosophique admise, comment, en bonne règle, n'a-t-on donc pas conclu de l'existence d'un organe à celle de ses fonctions, et de l'intégrité de celles-ci à leur altération probable par des causes suffisantes ? J'avoue qu'il me paraît on ne peut plus difficile de s'expliquer ce non-sens, mais je conçois bien moins encore comment les professeurs des Ecoles Vétérinaires, traitant de la physiologie comparée, omettent constamment de parler des fonctions du système nerveux, et s'obstinent à matérialiser tous les phénomènes moraux ou plutôt à n'en pas faire mention.

Il y a certainement ici inadvertance, obstination ou craintes chimériques indignes de leurs lumières. Convenons pourtant, et hâtons-nous de le dire, qu'il y a d'honorables exceptions, quoique rares ; car du point physiologique où se trouve actuellement M. le professeur Dupuy, par exemple, de celui bien plus louable encore où s'est placé M. le professeur Rodet à celui où nous rencontrons leurs collègues, il y a une distance immense. Admettre le délire aigu, dans les

animaux inférieurs à l'homme, n'est-ce pas en effet être bien près de reconnaître aussi l'existence de la même altération à l'état chronique? Voilà dès lors la Môrœgraphie comparée toute créée. Nous adressons encore les mêmes reproches à tous les médecins qui se sont occupés de la folie des hommes. Nul d'entre eux n'a fait mention de cette maladie chez les animaux, et presque tous au contraire ont argumenté comme si c'était une monstrueuse erreur : j'excepte pourtant aussi de cette règle générale un seul médecin, et c'est le docteur Charles Dunne, qui, dans une très-médiocre brochure, a dit que tous les Animaux étaient certainement sujets à la Folie et n'a pas cru devoir aller plus loin. Par une préoccupation moins excusable encore, nous avons vu l'un de nos physiologistes, le plus célèbre de ce siècle, passer sa vie entière à prouver l'existence de toutes nos facultés, de toutes nos passions chez les animaux, démontrer même quelquefois l'exagération pathologique de toutes leurs qualités intellectuelles ou morales (car nul philosophe n'a nié franchement leurs passions, qu'une quantité presque innombrable d'auteurs ont plus ou moins bien décrites), et s'obstiner pour ainsi dire à ne pas reconnaître leur état de folie, quoiqu'il en

rapporte lui-même plusieurs exemples bien constatés.

Le peuple a très-certainement donné une preuve d'un bien meilleur discernement et d'un plus parfait mépris pour les préjugés : il n'a pas craint de proclamer cette importante vérité, résultat de son expérience journalière : il a depuis longtemps admis des Chiens ou des Oiseaux en folie. Un autre médecin, dont la littérature est immense, n'a point abordé cette question d'une manière philosophique : il a tout simplement formulé son opinion dans un jeu de mots ; car dire que les animaux ne perdent jamais l'esprit, parce qu'ils n'en ont pas, n'est certainement pas émettre une doctrine. Nous n'oublierons point de mentionner ici une opinion d'un grand poids, celle de Georges Cuvier, qui, après une double audition de nos Recherches, m'a dit à plusieurs reprises qu'il partageait entièrement notre avis : même sanction de la part de son illustre Frère et de MM. Double, Esquirol, Magendie, Geoffroy Saint-Hilaire, Mathey Schnell, etc., et nous ajouterons même qu'antérieurement à toutes ces approbations, l'École Secondaire de Médecine de Grenoble eut l'honneur d'entendre proclamer cette vérité, dans une excellente Monographie sur la Douleur.

Quoi qu'il en soit des opinions émises, la plupart du temps sans nulle attention, sans nulle réflexion, la vérité inaperçue ou niée reste la même, et la possibilité de la folie des animaux me paraît aujourd'hui généralement admise et même populaire en Allemagne, quoique avec d'inexplicables et d'irraisonnables restrictions. Maintenant les causes qui la déterminent, les conditions qui la préparent, les symptômes qui l'accompagnent, les conséquences qui la terminent, les formes particulières qui la distinguent sont-elles absolument les mêmes que chez l'homme? Quelques têtes anti-philosophiques, je dirais presque anti-religieuses, ont pensé que ce serait dégrader l'homme que de ne pas réserver pour lui seul le privilége de la folie; ils ont dit que c'était ravaler le premier anneau de la chaîne zoologique que d'accorder une part d'intelligence aux êtres qui jouissent des mêmes sens, des mêmes organes; ils n'ont pas vu qu'au lieu d'élever l'homme au-dessus de sa dignité réelle, ils le plaçaient bien au-dessous de la brute elle-même, puisque par ce refus ils accordaient à celle-ci le privilége exclusif de ne jamais voir pervertir ses facultés intellectuelles, quelles qu'elles fussent d'ailleurs, tant il est vrai que rien de ce qui n'est

pas la vérité n'est ni utile, ni honorable à l'homme; il est temps de la rétablir et d'accorder aux animaux les mêmes infirmités qu'à nous qui sommes pourtant si au-dessus d'eux : ce sera même une consolation pour notre orgueil : c'est aussi une vérité, et celle-là du moins n'affligera pas notre amour-propre. Puisque leur pathologie physique est absolument identique, j'avoue que je ne concevrais pas comment ils pourraient avoir la faveur inappréciable et exclusive de se soustraire aux atteintes cruelles de la pathologie mentale. Après avoir longtemps étudié toute l'étendue de cette partie des maladies qui affligent les intelligences créées, nous pouvons affirmer qu'elle est absolument identique aussi avec celle de l'homme, toutes les fois qu'elle ne dépasse pas les idées que les animaux observés peuvent percevoir, et sur lesquelles par conséquent ils peuvent délirer : que son étude ne se borne pas à agrandir le domaine déjà si vaste de l'Hippiatrique, mais qu'elle lui apporte encore des lumières thérapeutiques importantes dont la Môrœgraphie humaine tirera un jour les plus grands avantages : que la Médecine-Légale Vétérinaire en reçoit aussi une étendue, une importance qu'elle n'avait pas encore, et qu'enfin la ri-

chesse privée comme le trésor public sont accrus et conservés par ses soins.

§ XIII. Il est une autre vérité non moins importante aussi sous tous les points de vue et qu'Hippocrate et Montaigne avaient parfaitement entrevue, qui doit être au moins mentionnée dans l'Encyclopédie de la Folie, que nul médecin n'a développée postérieurement, et qui était pourtant une conséquence en quelque sorte naturelle de la physiologie du Sommeil. Le Vieillard de Cos avait dit : *Somnia et vigilia utraque modum excedentia, morbus*. Cette vérité est incontestable : toutes les fois que la Veille ou le Sommeil empiétent l'un sur l'autre, il y a maladie. Le philosophe de Bordeaux rendit cette idée avec son originalité particulière : *Nous dormons veillant* , dit-il, *et veillons dormant*. Il est évident aussi qu'Eschyle désignait cet état spécial de l'intelligence lorsqu'il disait : Voyez, en esprit, ces blessures; *l'esprit, quand on dort, à des yeux, et quand on veille, il est aveugle ;* or tout état de Somnambulisme, de Noctisurgie est surnaturel. Il s'agit de rechercher maintenant si, l'intelligence restant éveillée, quand tous les autres organes de relation sommeillent, il y a maladie. Nul doute, puisque le sommeil est un état de complet repos : dès lors quel que

soit l'organe dont l'exercice est suivi d'énervation, qui continue alors ses fonctions, il y a maladie. Ensuite, si l'épuisement ordinaire et diurne du cerveau n'amène point également un repos absolu, si les fonctions s'exécutent encore, il y a maladie, et cette maladie ne peut-être évidemment que la Folie, parce qu'il y a presque toujours en outre délire véritable, puisque l'intelligence marche en l'absence du libre arbitre, et que celui-ci ne préside point en quelque sorte, quoi qu'en disent Eschyle et Schubert, à ses opérations, qu'alors qu'elle devrait se reposer aussi, puisqu'enfin le principe régulateur de l'intelligence ne préside point à l'exercice insolite de cette fonction. En un mot, la physiologie, la médecine et la philosophie nous obligent à considérer la classe nombreuse des affections mentales diverses nommées Rêves, Rêvasseries, Songes, Cauchemar, Somnambulisme, etc., comme n'étant absolument autre chose que les divers degrés de la Folie de l'homme endormi, communes également à toutes les intelligences créées, et si nous supposons un cadre complet et minutieusement détaillé de toutes les espèces, de toutes les variétés de Folie de la veille, nous verrons qu'elles se trouvent toutes aussi affecter, dans des proportions égales, l'in-

telligence de l'homme et des animaux endormis.

Une remarque, qui ne tient en quelque sorte qu'à la forme des maladies, est importante à mentionner aussi : elle trouve également son analogue dans la pathologie intellectuelle de l'état de veille : c'est-à-dire que de même que les affections intellectuelles sont aiguës ou chroniques à l'état de veille, elles deviennent également actives ou passives dans l'état de sommeil. Dans la première classe se rangent toutes ces observations importantes, recueillies ou non, mais connues de temps immémorial sous les noms ridicules et bizarres de Somnambulisme, de Noctisurgie, Somniloquie, Noctambulisme, etc., et dans le second cas se trouveront tout naturellement classés les Songes, les Rêves, les Rêvasseries, le Cauchemar, etc., et par suite toutes ces affections nombreuses dans lesquelles l'exaltation de l'intelligence ne se communique point électriquement au système égestif, c'est-à-dire dans lesquelles la motilité continue d'être suspendue. Telle est l'importance d'une vérité qu'elle féconde à la fois toutes les branches collatérales d'une science. De cette doctrine nouvelle, ou plutôt de cette manière d'envisager les Songes, objet de tant de divagations depuis Aristote jusqu'à nous, résul-

tent encore des conséquences importantes d'un ordre supérieur et de la plus grande utilité. Là, l'Hygiène, la Séméiotique, la Médecine-Légale, etc., trouveront aussi une bonne partie des conditions importantes qui leur manquaient encore.

Il serait peut-être utile et curieux à la fois d'examiner ici quel rôle ces illusions du sommeil ont joué dans nos croyances, dans nos erreurs, dans nos passions, dans nos crimes, et je suis persuadé qu'une bonne physiologie du sommeil aurait épargné, par exemple, de sanglantes méprises à la justice. Les faits et les inductions ne manqueraient point pour prouver que certaines des plus épouvantables aberrations de l'homme éveillé, telles que la Sorcellerie, la Lycanthropie, le Vampirisme, etc., sont très-évidemment des maladies mentales de l'homme endormi, de même que toutes les autres folies inconséquentes. Il est vraiment déplorable que de pareilles questions soient encore la proie des Onéiromanciens ou des Charlatans, et qu'on ne les trouverait pour ainsi dire qu'indiquées dans les livres où on les chercherait le moins (1).

(1) Charles Nodier, *Mélanges d'une petite Bibliothèque, etc., in-8° Paris*, 1829, *p.* 211.

Cette opinion d'un homme plein d'esprit et de science, bien supérieure à celle qu'on trouve dans tous nos philosophes et nos médecins, nous la partageons entièrement, et ce n'est ni le français Jean Belot, ni l'arabe Apomazar, ni le grec Artemidore, etc., qui nous donneront des idées plus sensées sur la question la plus intéressante de la psychologie ou de l'idéologie. Nous pensons aussi, par conséquent, que notre illustre maître Foderé commit une erreur indigne de lui lorsqu'il dit qu'il ne fallait pas excuser entièrement les crimes exécutés pendant le sommeil, parce que les malades n'auraient fait qu'accomplir les projets dont ils se seraient occupés durant la veille. Il y a ici deux erreurs manifestes : la première consiste à regarder, avec le peuple, tous les rêves comme la suite nécessaire, naturelle, inévitable des préoccupations de la veille, ce qui arrive même très-rarement. Ensuite, cela fut-il même vrai, il y aurait encore une condition légale d'excuse, l'absence du libre arbitre, qui me paraît ne pouvoir être contestée. Et en troisième lieu, c'est que le somnambule a commis le crime, à cette époque de la vie diurne, précisément parce que le libre arbitre se serait opposé violemment à l'exécution de l'acte illicite pen-

dant l'état de veille. Convenons-en, depuis Denys de Syracuse nul n'avait osé émettre deux idées aussi dénuées de physiologie, et par conséquent de philosophie. Dire comme ce Médographe que celui dont la conduite est toujours conforme aux devoirs sociaux, ne se dément pas quand il est seul avec son âme, c'est dire, ce me semble, qu'une femme jeune, bonne, douce, humaine, ne saurait être atteinte de Monomanie Infanticide ou Incendiaire, et que cette Folie ne peut atteindre que les scélérats, et c'est justifier Denys d'avoir fait trancher la tête à son Barbier, qui avait rêvé qu'il lui coupait le cou en le rasant : conclusion homicide et conséquente à une théorie aussi absurde. Il arrive souvent d'entendre, pendant le sommeil, une poésie ravissante, une musique enivrante, telles qu'il n'en existe point sur terre. Répondra-t-on que c'est le souvenir d'une sensation antérieure? Mais comment se pourrait-il donc faire qu'un simple souvenir fût plus parfait que la sensation même? Faudrait-il dès lors attribuer la même cause à ces intuitions sublimes, à ces soudaines illuminations qui, pendant le sommeil, brillent tout d'un coup à l'esprit d'un poëte, d'un métaphysicien, d'un philosophe, d'un orateur, d'un musicien, au

lieu d'y voir, comme je serais porté à le croire, une révélation d'en haut.

Le professeur Foderé, qui malheureusement n'a fait qu'effleurer les questions qui nous occupent actuellement, et qui par conséquent n'a guère pu émettre que des erreurs très-dangereuses, a pourtant essayé de donner un moyen de reconnaître de prime abord si la folie somnolente active était simulée. Jamais, dit-il, les Somnambules ne font des choses et ne vont en des lieux dont ils n'avaient aucune connaissance, et lorsqu'ils rencontrent des obstacles extraordinaires, comme leurs sens ne reçoivent aucune impression, ils heurtent de la tête ou d'une autre partie du corps, ce qui les réveille : on fera donc l'essai d'opposer un obstacle à la marche du Somnambule, et si au lieu d'aller se heurter contre, il se détourne pour l'éviter, on peut dire que ses sens sont éveillés et que le Somnambulisme est supposé.

On voit que l'illustre professeur de Strasbourg ne connaissait qu'une espèce de somnambulisme, c'est celui dans lequel le malade marche, car dans celui où il écrit, où il parle, où il vole, où il viole, etc., la règle générale indiquée n'est point applicable ; mais il y a plus encore, c'est qu'il paraît que non-seulement ils peu-

vent marcher sans se heurter, même dans des lieux inconnus, qu'ils peuvent éviter certains obstacles, mais encore que l'organe de la vue partage aussi la vitalité pathologique du cerveau, que les malades voient parfaitement, et dès lors évitent très-bien tous les obstacles.

Maine de Biran et M. Cousin trouvent *le caractère fondamental de l'état de veille dans la présence de la volonté*, et ils expliquent le *Sommeil, les Songes, le Somnambulisme et tous leurs phénomènes les plus divers, par le jeu continuel de toutes nos autres facultés dans l'affaiblissement ou l'abolition de l'élément personnel et volontaire*. Je suis obligé de dire que les faits physiologiques et pathologiques sont loin de corroborer une semblable doctrine, et que je ne comprends pas, en présence de tant d'observations décisives, qu'on puisse encore soutenir que le Somnambule qui parle, raisonne, agit et passe la Seine à la nage pour aller commettre un crime, n'a pas évidemment l'intention et la volonté de parler, de raisonner, d'agir, de nager et d'assassiner : c'est en revenir à l'Homme plus que Machine. Et quand M. Cousin dit que le *Sommeil, le Songe, le Somnambulisme sont des états tout aussi naturels que la veille elle-même*, il est plus qu'évident que cette grave erreur a très-

certainement échappé à l'illustre philosophe. Je ne saurais terminer cet article sans m'inscrire en faux encore contre une autre idée de Maine de Biran. Il n'y a rien de plus instructif, dit-il, pour l'homme éveillé, que l'histoire des Songes, comme rien de plus utile pour l'homme raisonnable que l'histoire de la Folie. J'avoue que je ne saurais voir dans cette phrase symétrique autre chose qu'un jeu de mots, car on ne peut tirer absolument aucune utilité de l'histoire des Songes, et l'homme raisonnable ne saurait que faire de l'histoire de la Folie. Enfin, le dirai-je? lecture faite du Mémoire si impatiemment attendu de Maine de Biran, je n'ai trouvé rien à effacer dans ma théorie, tandis que je suis loin d'en pouvoir dire autant de celle de Biran.

§ XIV. Parmi les questions importantes et graves qui se rattachent à l'Encyclopédie de la Folie, et que nul Môrœgraphe n'aborda pas davantage, à l'exception toutefois de Chiarruggi, encore le fit-il d'une manière extrêmement incomplète, sans même entrevoir de quelle importance elle pourrait être un jour pour la Médecine-pratique, et surtout pour la Médecine-légale; je veux parler de ces moyens nombreux que l'étude approfondie de

la thérapeutique a mis en notre pouvoir, de déterminer la folie à volonté, science entièrement neuve à laquelle nous avons imposé la dénomination de Môrœgraphie artificielle. Dès la plus haute antiquité, quelques esprits privilégiés avaient entrevu cette partie si importante de toute Môrœgraphie humaine ou comparée. Je sais que l'achat des substances, leur quantité, leur nombre et le prix des animaux placés au sommet de l'échelle zoologique sont tout à fait au-dessus de la portée des fortunes ordinaires : on conçoit pourtant combien de lumières en rejaillirait non-seulement pour l'Idéologie, la Crânioscopie même, c'est-à-dire pour déterminer enfin d'une manière positive le siége réel des passions, ou des affections mentales, ou des folies, mais encore pour leur véritable traitement et pour leur production certaine à volonté.

En vertu de leur nature même, les exaltations mentales qui entrent dans le cadre d'une Môrœgraphie artificielle ne sauraient être de longue durée. Elles sont à la fois passagères et vives comme tout ce qui émane de la main de l'homme ; mais elles sont aussi comme tout ce qui est créé, susceptible d'une durée égale à celle de la vie même, c'est-à-dire qu'en soutenant l'emploi du même moyen, du même

agent, on peut maintenir le délire ou le désordre de l'intelligence aussi longtemps qu'on le veut, et cet état d'aberration imprimée ainsi volontairement pourrait bien, si nous avons raison, et surtout s'il y a quelque chose de vrai dans la doctrine de Hahnmann, devenir un jour le seul moyen de guérison pour toutes les Folies naturelles : oui, nous osons l'espérer, c'est de cette partie même de l'Encyclopédie de la Folie que naîtra la véritable thérapeutique des maladies intellectuelles de la veille et du sommeil.

Dans la Môrœgraphie artificielle, comme dans celles du sommeil et de la veille, on retrouve exactement les mêmes espèces de perturbations intellectuelles rentrant aussi dans les deux grandes divisions et subdivisions que nous avons admises dans l'étude de la Folie.

§ XV. Quel est l'âge auquel se développe la folie chez l'homme, chez les animaux, à l'état de veille ou de sommeil, ou bien encore artificiellement ? Pour tous ceux qui se sont occupés de Môrœgraphie humaine, il paraît y avoir unanimité d'opinion quant à la première question. Willis comme Pinel, B. Rush comme Esquirol, c'est-à-dire les temps modernes comme les temps anciens, l'Europe comme l'Amérique, ont généralement admis

que la folie ne saurait se développer avant l'âge de puberté. Il y a encore ici irréflexion et inobservation des faits ; car quelles sont donc les conditions nécessaires à l'établissement, à l'explosion de toute espèce de folie de la veille ou du sommeil, de l'homme ou des animaux ? 1° Développement plus ou moins faible de l'intelligence, par rapport à l'espèce ou au genre d'animaux ; 2° incohérence ou désordre de cette même intelligence, ou bien connaissance théorique ou pratique de l'objet du délire exclusif ; 3° exagération pathologique ou fixité, ou mobilité extrême des idées : or l'intelligence, cette condition première de toute aberration mentale, commence et se développe évidemment avec la vie, avec l'usage des sens. La faiblesse de celle-là et l'extrême activité fonctionnelle de ceux-ci, voilà les causes les plus fréquentes de la folie.

Ce que nous disons est si vrai, qu'il arrive souvent que la folie, développée avant la puberté, s'éteint avec elle : je citerai à l'appui de cette assertion le passage suivant de M. de Beausset, ancien préfet du palais :

Presque tous les jours, à deux heures après midi, S. M. Mme la duchesse de Parme (c'est le titre qui était donné à l'impératrice

Marie-Louise) se rendait au palais de Vienne pour visiter l'empereur son père. Mme de Brignolé et moi avions l'honneur de l'accompagner, et nous attendions ordinairement dans un petit salon qu'une simple porte vitrée séparait d'une magnifique serre chaude, formant un jardin d'hiver dans l'une des dépendances du grand appartement de l'empereur. Ce prince, ami des arts et des sciences, avait un goût particulier pour la botanique, et cultivait lui-même les plantes les plus rares et les mieux choisies. A travers la porte vitrée, il nous était facile d'apercevoir tout ce qui se faisait dans la serre chaude; nous admirions, Mme de Brignolé et moi, ce goût des occupations tranquilles et pures, auxquelles Marie-Louise et ses jeunes sœurs étaient admises, et nous trouvions que ce bonheur de famille était bien préférable aux graves et longues conférences de la politique. L'innocence qui régnait dans cet emploi du temps, formait un contraste frappant avec les agitations tumultueuses qui dominaient dans toutes les autres parties du palais. Une seule des filles de l'empereur ne paraissait jamais dans ces réunions intimes. On parlait tout bas du dérangement des idées de l'archiduchesse Marianne, la plus jeune des sœurs de Marie-

Louise. Elle était élevée à part, et l'on espérait un heureux succès des soins que l'on employait; on ne la voyait jamais que lorsque l'heure de la promener en voiture était arrivée. On disait que l'une de ses manies était de faire tomber habituellement le chapeau du valet de pied qui baissait le marche-pied, et que cet homme était si bien accoutumé à cette fantaisie assez innocente, qu'il avait soin de se tenir à portée, de manière que son chapeau seul reçut la faveur qui lui était réservée. Au reste, il passait pour constant qu'une grande partie des princes de la branche régnante avaient éprouvé, dans leur jeunesse, des attaques nerveuses qui souvent avaient retardé le développement de leurs forces vitales. Ces erreurs de la nature disparaissaient avec l'âge, sans effacer toutefois une teinte de mélancolie parfaitement en rapport avec la douceur de leurs habitudes et la noble simplicité de leur caractère. Peut-être est-ce à l'empreinte de ces altérations qu'il faut attribuer ce goût des sciences et des arts qui exigent une vie sédentaire et des études suivies, qui distinguent si éminemment les princes du sang d'Autriche. Le plus jeune des frères de l'empereur, l'archiduc Rodolphe, n'avait pas encore passé cette jeunesse climatérique, si je puis m'ex-

primer ainsi ; pendant notre séjour à Schœnbrunn, il en fut atteint quelquefois dans le salon de Marie-Louise. Ces nuages, à la vérité, duraient peu, et commençaient à s'effacer tout à fait. Aimable prince ! rien n'égalait l'inexprimable bonté de l'aménité de ses manières ! il excellait sur le piano, qu'il avait appris du fameux Bethowen, et peignait d'une façon ravissante. Il est aujourd'hui cardinal et archevêque d'Olmutz (1).

La même chose a lieu en ce moment dans la famille impériale de Russie. Le Cesarevish a un goût prononcé pour la littérature dramatique et surtout pour le théâtre français, ce qui lui fait négliger ses études et même ses devoirs : enfin, ce qui ne fut d'abord qu'un délassement est devenu une véritable passion et très-violente. Son confident et son meilleur ami est un ancien acteur de l'Odéon (Alphonse Giniés), qui l'accompagne dans ses voyages et l'initie aux secrets de son art. Ce prince ne se contente pas de réciter des rôles, il veut également en composer, et, jusqu'à présent, toute son ambition paraît être d'effacer, dans cette carrière, la gloire de son aïeule, Catherine II, et des prétendus chefs-

---

(1) *De Beausset, Mem. anecd., etc.*, 111, *p.* 112 *et seq.*

d'œuvre de son théâtre de l'Hermitage. Cette folie passera, et il n'en restera que des résultats bienfaisants, etc.

Cette maladie peut donc exister dès que l'intelligence même rudimentaire paraît, dès que les sens exécutent leurs fonctions jusqu'au moment où l'intelligence s'éteint, où les sens émoussés ne perçoivent plus aucune sensation. Non-seulement cette doctrine est réellement la seule qui puisse nous faire concevoir cette aberration intellectuelle si cruelle qui conduisit au tombeau le jeune nourrisson dont parle saint Jérôme, ainsi que Guillaume Postol, et cette femme centenaire qui se pendit, en décembre 1835, dans le district d'Oppeln, en Silésie. Comme cette malheureuse avait survécu à toute sa famille, son idée fixe était que Dieu avait oublié de la rappeler de ce monde. C'est encore la seule manière qui permette d'expliquer tous les cas de manie ou de monomanie qu'on rencontre dans le monde comme dans les Môrœcées, et qui parurent aussi bien avant l'âge de dix ans qu'après celui de cent. Il est on ne peut plus concevable que le développement successif des facultés intellectuelles, qui commence pour ainsi dire à la naissance, peut se faire également d'une manière phy-

siologique ou pathologique ; peut-on dire qu'il y ait dans les deux cas exécution pure et saine des fonctions morales ? Ne pourrait-on pas plutôt affirmer que, dans le dernier cas, il y a réellement maladie ? Qu'il y a enfin véritable état d'aberration mentale, véritable folie ? Cet accroissement progressif du domaine intellectuel peut-il être subitement arrêté ou anéanti ? Un désordre que nous ne pouvons déterminer *à priori*, quant à ses causes, peut-il réellement brouiller, confondre, amalgamer pour ainsi dire toutes ces idées si bien casées ordinairement ?

Sans nous arrêter à démontrer l'extrême certitude de la solution affirmative de cette question, nous pouvons nous borner à l'émettre, et je ne crois pas qu'on puisse encore la contester. Ainsi la folie est évidemment une maladie intellectuelle de tous les âges de la vie : elle est plus rare dans les derniers périodes que dans les premiers, parce que tous les progrès journaliers de l'intelligence, véritable gymnastique mentale, ont donné plus de force, plus de santé à l'organe central de la pensée : c'est ce qui fait qu'elle doit être d'autant plus fréquente dans la première moitié de la vie, qu'il y a beaucoup moins de connaissances acquises, par suite une moins

bonne constitution morale, et que la sensibilité physique plus vive est moins modérée par une intelligence plus calme, plus pesante, plus lourde d'expérience, la mobilité morale plus grande, l'intelligence plus faible, et que l'expérience, et par suite l'ignorance, sont en rapport avec la brièveté de la vie; mais comme toutes nos pensées saines, les pensées pathologiques ne peuvent, dans aucune circonstance, dépasser le cercle des connaissances acquises et conserver, même dans leurs divagations, les points naturels de relation entre elles. Ce que nous venons de dire s'applique aussi d'une manière parfaite à toutes les intelligences créées, et l'on n'y peut saisir aucune espèce de différence. Ce que nous disons de la Môrœgraphie humaine, s'étend naturellement aussi à celle des animaux aussi bien qu'à celle du Sommeil, ainsi qu'aux folies artificielles de l'homme et des animaux.

§ XVI. La folie exige-t-elle plus impérieusement, pour se développer, la présence et l'intégrité de tous les sens? Cette opinion est celle de MM. Esquirol, Itard, etc.; elle a même tant de poids, généralement parlant, qu'il est bien peu de Môrœcées où l'on ne confondît avec les fous, les sourds et muets, par exemple; pour nous, la question posée et résolue affir-

mativement par les célébrités que nous venons de citer, équivaut à celle-ci : Peut-on penser sainement en l'absence de tel ou tel sens? Si, comme ces médecins ne le nient pas, la chose est plus que possible, c'est-à-dire qu'elle est d'expérience journalière, comment la folie ne pourrait-elle donc pas apparaître malgré ces vices d'organisation? En somme, quelle différence y a-t-il donc, quant aux idées et à leur succession, entre le fou et l'homme qui pense sainement? aucune assurément, quant à l'accomplissement de la fonction : elle s'exécute chez l'un et chez l'autre, de même que l'urine altérée des diabétiques continue d'être secrétée plus abondamment; mais elle a perdu quelques-unes de ses qualités physiologiques ou normales : elle en a acquis de pathologiques, c'est-à-dire d'entièrement opposées aux premières. Ainsi, chez l'un et chez l'autre les idées existent, et ce qui manque à l'un c'est le jugement : ils pensent tous deux; mais la différence entre eux est tout entière dans cette circonstance, que chez l'un l'idéologie a lieu sainement, c'est-à-dire selon toutes les règles de l'éternelle raison, tandis que chez l'autre elle s'exécute contrairement aux lois générales et même particulières de la logique. Or, dès qu'en l'absence de la vue, de l'ouïe, du

goût, etc., on peut penser et penser bien, on peut également être fou, c'est-à-dire penser mal, d'une manière incohérente et irraisonnable, puisque leur présence n'empêche nullement cet accident. Sans doute ceci est une conclusion toute logique, et pourtant je ne crois pas que ces assertions rigoureuses aient besoin, pour être admises, de l'autorité de l'observation : dans tous les cas, les sujets ne nous manqueraient pas, et la précieuse collection de la Gazette des Tribunaux en fournirait un très-grand nombre.

§ XVII. On a dit encore que le beau sexe était plus sujet à la folie : cette opinion, devenue générale aussi, ne nous paraît pas avoir plus de fondement que les précédentes. La théorie d'où l'on est parti pour arriver à cette conclusion est également fausse. On a supposé, comme point de départ, que l'extrême sensibilité était favorable à la folie : mais c'est une grave erreur en ce qu'une sensibilité telle qu'on la suppose, dans l'intérêt d'une opinion préconçue, est aussi une condition majeure et on ne peut plus favorable, de sensations plus nombreuses partant d'une constitution cérébrale plus énergique, et l'on ne s'est pas aperçu, en outre, que la grande mobilité morale, due à cette profonde sensibilité, se

servait encore d'antidote à elle-même, en sorte que tout calculé, toutes chances égales d'ailleurs, la femme est beaucoup moins apte que l'homme à voir la folie obscurcir son intelligence. Une autre raison encore en faveur de cette constitution intellectuelle plus robuste, c'est qu'en donnant toujours un libre cours à ses égarements, les femmes en diminuent presque tout le danger et annihilent ainsi tout ce que cette précieuse disposition organique pourrait avoir de dangereux; outre ces conditions importantes, il en est encore une autre non moins propice à l'éloignement de la folie et des crimes, c'est, toutes choses égales d'ailleurs, un beaucoup plus haut degré d'intelligence presque généralement reconnu. Voilà quelques-unes des circonstances particulières qui protégent toujours la femme contre les atteintes de la folie.

Si je voulais invoquer à l'appui de cette opinion des faits qui n'ont d'importance que pour mes adversaires, ils prouveraient encore bien mieux la vérité de ce que nous avançons, car que ne peut-on pas prouver? Il résulte, par exemple, de la pondération du cerveau que plus il est léger, plus il est intelligent et par conséquent moins il est sujet à la folie : ainsi à la naissance cet organe est le

sixième total du poids du corps; à deux ans, il n'en est déjà plus que le quinzième; à trois ans, le dix-huitième; à quinze ans, le vingt-quatrième, à vingt ans seulement, le trente-cinquième; depuis vingt jusqu'à soixante-dix, c'est-à-dire alors que l'expérience ou l'instruction ont donné le plus grand développement possible aux facultés intellectuelles, il reste entre le 35e et le 45e. Puis lorsque l'intelligence revient à celle de l'enfant, il redescend de plus en plus aux chiffres de l'enfance, et, règle générale, le cerveau de la femme, à toutes les époques de la vie, a communément de quatre à huit onces de moins que celui de l'homme. Donc, d'après cette théorie ou plutôt d'après ces faits même, la femme est encore moins sujette à la folie que son antagoniste.

L'opinion générale est donc encore évidemment fausse dans cette circonstance, et nul doute qu'elle n'ait été aussi une conséquence de la théorie absurde des Rapports du Physique et du Moral de l'homme et nullement de l'observation. Lorsque du vaste champ des conjectures on est descendu à la contemplation des faits, lorsqu'on a, en un mot, cherché à réduire l'observation même et toutes les conséquences à une simple formule mathéma-

tique, l'erreur de cette assertion est bientôt démontrée, et l'on reste à l'instant convaincu qu'il n'y a réellement de plus grande disposition à la folie, chez les deux sexes, que celle qui dépendait uniquement du plus ou moins d'instruction individuelle ou d'expérience intellectuelle. Si l'on avait différemment rendu cette opinion, si l'on avait dit, par exemple : parmi les causes matérielles indirectes de la folie, ou plutôt parmi les causes organiques accidentelles, la femme en compte quelques-unes de plus que l'homme, on n'eût réellement exprimé qu'une vérité absolue, mais, malgré cela, on n'aurait point encore été autorisé à conclure que le nombre des folles dépasse considérablement celui des fous. L'on a dit pourtant que cette dernière circonstance était surtout fréquente dans les climats chauds, tels que l'Espagne, l'Italie, l'Amérique, l'Asie, l'Afrique, etc. ; j'aurai l'occasion de démontrer le contraire ailleurs. Il paraît même que les femmes, dans les sociétés à l'état sauvage ou de première enfance sociale, y sont beaucoup moins sujettes que les hommes, car on rencontre fréquemment ceux-ci vaguant de ville en ville, et surtout dans les rues de Tembouctou, tandis qu'il n'en est pas de même des femmes. Ces vérités, découvertes

par le raisonnement, sont donc certifiées par l'observation, et c'est en dernière analyse à cette preuve que tout doit aboutir, mais comment se fait-il donc que les voyageurs donnent presque toujours ou des aperçus nuls ou des résultats faux quant à l'objet actuel de nos méditations? C'est, comme nous l'avons dit ailleurs, parce qu'ils ne portent nullement leur attention sur ce point, et que les médecins ne voyagent guère : mais si pourtant il s'en trouvait un, et qu'il eût publié le résultat des recherches que nous désirons, nul doute qu'elles ne servissent à confirmer notre doctrine, et ceci n'est pas du tout une supposition gratuite, puisqu'il existe en effet un chirurgien des établissements anglais de la Côte-d'Or de Guinée et de l'Etat-Major Général des établissements anglais dans les Indes-Occidentales, auteur de plusieurs ouvrages sur la Môrœgraphie, qui dit positivement : En Afrique, il est rare de trouver une folle, quoique les hommes soient souvent atteints de folie (1), résultat important que nous avons eu l'occasion de vérifier, et qui concorde parfaitement avec nos idées, puisqu'ainsi que nous

(1) Charles Dunne, l'*Homme considéré dans l'état d'aliénation mentale*, in-8°. Bruxelles 1819, p. 76.

le dirons, les femmes, dans les conditions sociales inférieures surtout, ont toujours plus d'intelligence que les hommes, et partant elles sont beaucoup moins sujettes à la folie. Le Tableau de l'état de la folie en France, en 1833, que nous aurons l'occasion de relever plus tard, prouvera la vérité de ces assertions. Toutes ces circonstances démontrent encore une autre vérité, c'est que chez l'homme comme chez les animaux, il n'y a toujours que les bêtes qui deviennent folles.

§ XVIII. Si notre doctrine était absurde, comment expliquerait-on donc certaines circonstances bizarres de causalité qu'on s'obstine à regarder comme des miracles? Ainsi les cas les plus communs prouvent que des coups violents, des chutes, etc., portant sur la tête, amènent inévitablement la folie ou l'imbécillité. En règle générale, cela paraît assez vrai; mais combien de fois ces mêmes conditions matérielles n'ont-elles point au contraire donné un plus grand essor aux facultés intellectuelles? Un projectile traverse dans le même sens le cerveau de deux individus, un coup de sabre, un coup de lance enlèvent la même portion d'encéphale, dans le même endroit; un coup, une chute fracturent les mêmes os du crâne, causent le même ébranlement ner-

veux dans tout l'organisme, la même commotion cérébrale : dans tous ces cas, l'un devient imbécille ou fou, tandis que l'autre conserve toutes ses facultés, ou les voit même se développer dans des proportions étonnantes. Cet accident bizarre eut lieu chez Pascal, dont le génie étonna le monde; et certes si le génie était à deux pas de l'imbécillité, où pourrait-on trouver des conditions organiques plus favorables que chez cet homme célèbre? Cette lésion profonde de la substance propre du cerveau, que révéla la nécroscopie, produisit-elle la folie? Non, certes : une simple hallucination, marchant de pair avec l'intelligence la plus supérieure, les conceptions les plus vastes et ne les altérant jamais. Les faits de ce genre sont communs pour toutes les causes qu'on allègue journellement comme produisant directement la folie. Il faut donc, et nous insistons beaucoup sur ce point, une condition préalable essentielle et première, celle enfin qu'on peut nommer idyosincrasie morale particulière et dont nous avons déjà dépeint le caractère spécial. En faut-il d'autres preuves? Rappellerons-nous que Grétry dit positivement qu'il ne dut aussi son génie qu'à la chute d'une poutre sur la tête; que Collin d'Harleville, selon Andrieux, n'obtint le

sien qu'après une chute qu'il fit au collége. Placé dans une chaire pour lire pendant le repas, il voulut en descendre ensuite avec trop de précipitation et tomba, la tête la première, sur le carreau. Talma racontait que son illustre prédécesseur n'avait dû son talent qu'à un accident analogue, et il convenait que lui-même n'avait obtenu cette étonnante perfection dans l'art dramatique qu'après une maladie dangereuse éprouvée en 1813 et 1814. Les Biographies fourmillent d'exemples semblables; elles en apprennent certainement plus que l'observation étroite d'un seul Môrœcée. Mais, disons-le franchement, les faits opposés sont bien rares, et veut-on savoir pourquoi? nous l'avons déjà dit, c'est que tout dépend de la vigueur de la constitution intellectuelle : ainsi la chute d'une poutre sur la tête de Cyrano de Bergerac détermina précisément l'explosion de la folie dont il mourut; et nous sommes donc pleinement en droit de conclure que les causes matérielles, regardées jusqu'aujourd'hui comme les plus puissantes, ne déterminent réellement la folie, comme toutes les autres du reste, que chez ceux dont l'intelligence est faible, maladive, débile, chez ceux enfin qui n'ont point une heureuse idyosincrasie morale, chez les sots enfin.

§ XIX. L'ignorance ou la faiblesse de l'intelligence ou l'étroitesse de ses limites sont si bien les causes premières de la folie, que la même situation, la même série d'événements amène, comme on le voit, le délire chez l'homme doué d'une intelligence commune, tandis que l'homme aux capacités supérieures acquises ou naturelles n'en éprouve pas la plus légère atteinte morale, et le plus souvent même voit augmenter ses richesses intellectuelles : ainsi que d'hommes devenus fous en prison ou près de l'échafaud, tels que le général Travot, etc., tandis que Fourcroy, Bailly, Chénier, Roucher, Lacondamine, etc., conservent, dans cette fatale situation, toute l'intégrité de leur haute intelligence. Mais ces exemples ne prouveraient peut-être rien pour ceux qui voudraient qu'on opposât ces faits à d'autres, et voir leur parfaite identité produire des résultats dissemblables, ou n'entraîner enfin aucun accident. Eh bien! cherchons encore d'autres faits dans l'histoire, car les Biographies ne recueillent pas les hommes de cette trempe, et laissons ensuite au lecteur le soin de les apprécier.

Le 13 juillet 1603, un Cordelier du grand couvent de Paris, nommé Boucher, se dépouilla du cordon et de l'habit de St-François,

et vint à Ablon pour professer le Calvinisme. Il était si ignorant, que le ministre Couet fut obligé de parler pour lui lors de son abjuration. Il était non-seulement ignorant, mais inconstant et débauché. L'impossibilité de satisfaire ses goûts, dans son nouvel état, aussi librement qu'il l'avait pensé, ses remords, ou bien la légèreté de son caractère, ne lui permirent pas de vivre longtemps dans le Calvinisme. Le 15 septembre suivant, il quitta Ablon et les ministres, et vint se jeter dans les bras de ses frères les Cordeliers, qui lui firent faire abjuration publique de ses erreurs, une amende honorable, la torche à la main, et puis le fustigèrent fort dévotement (1).

Urial Acosta, d'abord chrétien, puis matérialiste, ensuite juif, fils d'un gentilhomme portugais, était né avec une imagination mobile : ce qu'il croyait et ce qu'il ne croyait pas l'inquiétait également : il se tua vers l'an 1640 (Bayle).

Guillaume Postol, homme très-érudit, mais dont l'esprit était un peu aliéné, vécut plus d'un siècle.

---

(1) Voyez encore, Charles Nodier, *Souvenirs*, t. II, p. 263 et suiv.

Un homme de lettres, ami de Marot, étant devenu fou, se perça de son épée en 1542; mais c'était également un poëte très-médiocre qui n'avait que de la gaieté (1).

Antoine de Dominin avait été jésuite, il avait fait imprimer *De fluxu et refluxu maris*. Il était très-savant, se fit huguenot par dépit, et puis se fit catholique, et revint à Rome s'imaginant qu'il deviendrait cardinal. Il rentra dans Rome, avec un grand faste, dans un carosse à six chevaux, puis se voyant frustré de son espérance, il fut vraiment relaps, et fut remis en prison, où il mourut, et puis fut traîné à la voirie (2).

Le poëte Antony Gaulmier, qui ne manquait peut-être pas de sensibilité, mais qui était loin d'avoir le talent d'André Chénier et de tant d'autres, était atteint de nécrophobie :voici comment il décrivait lui-même ses angoisses à son père : Ma pensée dominante est la crainte de la mort : elle exerce dans mon esprit un empire despotique : elle absorbe toutes les autres : elle me plonge dans une sorte d'indifférence pour les personnes qui m'entourent et désenchante ma vie en

---

(1) Dulaure, *Singularités historiques*.

(2) Naudœana, 1701.

l'isolant de celle de mes semblables. Voilà où cette pensée m'a conduit, moi qui, brûlant d'un noble enthousiasme, me préparais, dans l'avenir, un sort doux et brillant au milieu d'un monde que j'aimais, que je portais avec moi dans mon cœur, dans le sein de la gloire qui était le but de mes études et devait en être le prix. Malheureux! Quels dons ont été ensevelis dans cette fatale affection! à quels travaux elle m'enlève! à quels sentiments elle m'arrache! Hélas! je ne considère qu'avec effroi la destinée qui m'attend : j'ai usé de tous les remèdes, ils m'ont tous manqué : mes facultés s'évanouissent, mon ardeur s'éteint, ma jeunesse se flétrit et mon bonheur s'envole avec mes espérances! O toi, à qui j'adresse cet écrit, ô mon père, éveille et soutiens mon courage, il a besoin d'un appui; le mal fait des progrès, il me consume!

S'il demeurait quelques instants libre à lui-même, dit son frère, auteur de sa vie, la sombre pensée de la mort lui apparaissait plus menaçante : on le retrouvait le front couvert de sueur, les yeux baignés de larmes, abîmé dans la douleur, haletant sous le poids du mal qui l'accablait. Un jour, pour mettre fin à ce supplice, il eut recours à la promenade : il marcha longtemps sans détourner la tête : mais

quand il s'arrêta et qu'il mesura des yeux la distance qui le séparait de sa famille, des terreurs violentes s'emparèrent de lui : un froid de glace le saisit : son courage l'abandonna, puis tout à coup recueillant les forces qui lui restaient, il regagna précipitamment sa demeure dans une anxiété inexprimable. Depuis ce jour, il n'osait plus franchir le seuil de sa porte : c'était sa jeune sœur qui l'accompagnait..... Il passa quatre ans dans ces agitations.

Certainement si Louis XV a été remarquable, ce fut par son incapacité, aussi le voyons-nous victime de deux monomanies ; car nous regardons comme telle le satyriasis et la monomanie ascétique. La moindre inquiétude sur sa santé, faisait renaître les effroyables accès de la dernière de ces affections mentales. Il avait une terreur indéfinissable de l'enfer, ce qui se réveillait, comme le dit Grenier, à la plus légère indisposition. Dans sa dernière maladie, il ne voyait aussi que la mort en perspective, et ne parlait que de l'abîme de feu qui allait s'ouvrir pour punir sa vie jusqu'à la fin si luxurieuse. Dans son testament, daté de 1766, quinze jours après la mort du Dauphin, le Roi proteste, dans son préambule, de son attachement à la religion,

de son zèle pour la maintenir, et se met sous la protection spéciale de la sainte Vierge, etc., etc.

Nous ne saurions clore ce paragraphe sans rapporter un fait aussi curieux qu'important, et qui vient à l'appui de la doctrine que nous émettons. Les Crétins sont surtout nombreux depuis Aiguebelle jusqu'à la Chambre, c'est-à-dire dans une étendue de cinq à six lieues, qui comprennent les territoires des communes d'Argentine, d'Epierre et de la Chapelle, sur la rive droite de la rivière d'Arc, et sur la gauche, celles de St-Georges d'Hurtières, de St-Alban, de St-Pierre de Belleville, de St-Léger et de St-Remy : Eh bien, il est à remarquer que de tout l'ancien département du Morbihan, c'est précisément la seule partie qui soit privée de toute industrie, de toute activité. Les nombreuses familles atteintes de cette maladie, dit l'auteur de la statistique du Montblanc, languissent dans la misère et n'en peuvent sortir que lorsqu'un étranger sain et vigoureux vient s'y marier. Alors l'agriculture se ranime et le mélange se rétablit, mais ce meilleur état de choses n'est malheureusement pas de longue durée : l'infortuné, après avoir épuisé ses forces, ne laisse souvent après lui qu'une génération déjà languissante et dégradée. Eh bien, cette langueur cérébrale

permanente, l'une des causes les plus puissantes du Crétinisme qu'on est allé chercher dans les eaux et dans la neige, a partout la même influence, quel que soit le point du globe sur lequel on l'étudie; les vallées reculées n'ayant que peu de relations sociales, ou commerciales, ou industrielles, comme la Maurienne, quelques points de l'Isère, de la Meurthe, de la Valachie, de la Moldavie, etc., etc., sont celles où l'on trouve des Crétins; mais que, par une révolution sociale, industrielle, politique ou commerciale, les relations deviennent fréquentes, que l'instruction et l'expérience de la vie viennent à y pénétrer, insensiblement le Crétinisme disparaîtra. Ceci n'est pas une présomption non plus, c'est encore un fait appuyé sur l'observation, c'est ainsi que le séjour prolongé de l'armée française dans les gorges des Alpes ou des Apennins a fait diminuer d'une manière frappante le nombre de Crétins existants avant leur arrivée.

§ XX. On a beaucoup exagéré dans le monde ce que l'on doit entendre, scientifiquement parlant, par l'expression de Folie; et les médecins eux-mêmes n'ont que trop souvent élargi les cadres môrœgraphiques pour obéir à cet empiétement : quant à moi, j'avoue

que j'aurai toujours une répugnance extrême à considérer comme de véritables folies certaines habitudes, certaines idées qu'on nomme bizarreries, et qui sont bien loin aussi d'être l'apanage exclusif du génie; ainsi l'empereur n'aimait pas qu'on le crût malade ou blessé, tandis que d'Alembert ne pouvait pas supporter qu'on le crût bien portant, quel que fût d'ailleurs le florissant état de sa santé. A coup sûr ni l'un ni l'autre de ces grands hommes n'avaient pas plus de traces de folie que celui qui, comme J.-J., est sans cesse accablé sous le poids d'une méfiance exagérée, quoique motivée, ou qui croit voir partout des ennemis, ou que tel autre au contraire dont la confiance excessive ressemble à de l'imbécillité. Parce que le maréchal d'Albret fuyait devant les cochons, parce que le chevalier d'Alcantara se trouvait mal toutes les fois qu'il entendait prononcer le mot *lana*, parce que Mithridate, Auguste, Domitien et Marc-Aurèle croyaient aux songes et que le premier craignait les années climatériques, parce que Bacon tombait en syncope à toutes les éclipses de lune, parce que Bayle tombait en convulsion lorsqu'il entendait l'eau fuir par un robinet, parce que le duc d'Epernon s'évanouissait à la vue d'un levrault, parce

que Henri III ne pouvait rester dans une chambre où se serait trouvé un chat, parce Jacques II, d'Angleterre, ne pouvait voir une épée nue sans tomber en syncope, parce que Lamothe-Levayer ne pouvait souffrir le son d'aucun instrument quelque harmonieux qu'il fût, tandis qu'il tombait en extase au bruit du tonnerre, aux sifflements du vent, parce que Louis XIV ne pouvait souffrir la vue du clocher de St-Denis, parce que Scaliger éprouvait un frisson involontaire lorsqu'il fixait du cresson, parce que Tycho-Brahé changeait de couleur et sentait ses jambes défaillir à la vue d'un lièvre ou d'un renard, parce que Uladislas, roi de Pologne, se troublait à la vue d'une pomme, etc., oserait-on dire qu'ils furent fous, dans l'acception scientifique de ce mot? Nous pourrions multiplier à l'infini ces exemples de bizarreries inexplicables dont nous aurons encore l'occasion de parler ailleurs (1) et qui n'ont absolument rien de commun avec la folie. Scaliger, qui aurait mieux aimé avoir fait la troisième ode du quatrième livre d'Horace que d'être roi d'Arragon,

---

(1) Môrœgraphie-Légale ou Traité des maladies de l'esprit appliquées aux législations actuelles. Liv. III, ch. V, VI et VII.

Nicolas Bourbon, qui aurait préféré être l'auteur de la paraphrase des psaumes de Buchanan à l'honneur d'être archevêque de Paris, Passerat qui estimait l'ode de Ronsard pour le chancelier de l'Hospital, plus que le duché de Milan, Cujas qui voulait que l'on vendît ses culottes pour acheter les œuvres de Paul de Castro, etc., passeraient pour fous auprès de bien des gens, et j'en conviens sans peine, mais je ne croirai jamais qu'un seul médecin les déclarât affectés de folie.

John Black (1), partageant l'opinion commune, croit à la folie de Tasso et regarde ensuite comme la cause productrice la plus puissante de cette prétendue folie, la continence extrême du poëte ; mais depuis quand la sagesse est-elle une cause inévitable de la folie ? La proposition inverse ne serait-elle pas plutôt l'expression de l'exacte vérité ? Qui ne sait donc que rien ne fut plus rare que de rencontrer des aliénés dans ces confréries nombreuses qui faisaient vœu de célibat et de chasteté ? Un fait incontestable, une règle utile à connaître, la voici : c'est

---

(1) Lite of Torquato Tasso, With an historical and critical acounts of his Writtings, 2 vol. in-4, London, 1810.

que la continence est la garantie la plus sûre de la santé morale et le meilleur moyen thérapeutique de la folie. Malgré ces deux erreurs graves, les détails de John Black n'en méritent pas moins l'attention du Môrœgraphe et sont on ne peut plus dignes de ses méditations, mais au fond qu'avons-nous donc de plus favorable à la solution de cette question qu'une lettre de Tasso lui-même, adressée à l'illustre Mercuriali (1), et dans laquelle il décrit ses infirmités physiques avec une déchirante vérité. Lettre sublime que l'histoire de l'art peut placer à côté de la consultation de Mirabeau.

Des hommes qui, j'en conviens, jouissent d'une certaine renommée, ont vu leur esprit souillé par la folie, à ce que l'on dit : tels sont Lucrèce, Gilbert, Legouvé, etc. Mais examinons de plus près ces éternelles allégations. Sans doute chez ces hommes de lettres la sensibilité physique fut extrême, aussi les plus petits chagrins étaient-ils violemment ressentis ; mais Racine était dans le même cas, et pourtant personne n'a regardé comme une folie la douleur qui le conduisit au tombeau : d'ordinaire, ces afflictions puériles peu-

---

(1) Vide Serrassi, pag. 324.

vent bien être de véritables malheurs, mais dans la plupart des cas elles viennent se briser et s'anéantir contre la vigueur intellectuelle des hommes de lettres. Voyez l'existence si tourmentée de Voltaire, etc. Mais ni Racine, ni Eschine ne perdirent la raison parce qu'une de leurs pièces fût trouvée mauvaise, tandis que le docteur Roubeau-Luce se pend, parce qu'une femme d'esprit avait critiqué devant lui son excellente thèse sur la Mélancolie. Lucrèce n'était pas fou non plus ou du moins il est mort en état de folie artificielle, ainsi que nous le verrons ailleurs, déterminée par un philtre : Tasso était-il fou ? Oui, certainement, si l'amour est une folie, si son exaltation même n'est pas naturelle en présence des fers, des cachots et de la privation de ce qu'on aime. Gilbert était-il fou ? Oui, si tout suicide est aveuglément considéré comme une preuve de folie, n'importe le degré du malheur qui nous accable, de la misère, du dénûment, de l'injustice par lequel passe une âme de poëte. Cette explication de tous les suicides n'est point satisfaisante ; cette hypothèse est d'ailleurs toute gratuite et l'on est bien forcé de convenir sans doute qu'il peut être accidentel ou philosophique : aussi parmi les modernes, Whitebread, Romilly, Can-

ning, Valazé, etc., étaient certainement des hommes de hautes capacités, et personne n'a dit ni pensé, jusqu'à présent du moins, que leur suicide fût la conséquence inévitable d'une aliénation mentale.

Quant à Marini, à Legouvé, sans doute leur esprit s'éteignit dans la folie, mais quel que soit leurs mérite ou leurs travaux, l'on conviendra qu'ils sont loin d'annoncer l'énergique et robuste constitution morale de Dante, de Voltaire ou des Bénédictins. Dire que ces génies étaient fous, à cause de telle ou telle bizarrerie, à cause de telle ou telle issue forcée, volontairement imposée à leur vie, est tout simplement une erreur empruntée à la langue vulgaire ; il est à remarquer d'ailleurs que les poëtes eux-mêmes ne prennent pas non plus ce mot dans la même acception que les médecins : ainsi nous ne pouvons pas dire avec J.-B. Rousseau :

> Des gens d'esprit souvent la *folie* est le lot,
> Et parfois la *sagesse* est la vertu d'un sot.

Ici le mot folie est pris évidemment pour bizarrerie, de même que sagesse est pris pour raison, et comme cela la maxime du Capricieux est assez juste, tandis que prises dans leurs véritables acceptions, ces deux idées seraient

complétement fausses. Ainsi on peut poser comme une vérité incontestable, que Démocrite, que Sophocle, qu'Eschine, que Tasso, que Gilbert, Whitebread, Romilly, Canning, poëte et ministre, Valazé, etc., n'ont jamais été fous. Il restera donc par conséquent bien prouvé aussi que dans tous les temps, comme dans tous les lieux, la folie est le partage des facultés intellectuelles les plus faibles relativement à celles départies, de toute éternité, à l'espèce. Arrêtons-nous encore un instant sur cette idée : elle importe trop à l'humanité pour laisser quelque chose à désirer et pour ne point chercher à établir une conviction profonde.

§ XXI. Y a-t-il une cause prédisposante et des causes occasionnelles de la folie? Nul doute, et de même que pour toutes les autres maladies, le praticien remonte, à chaque pas, à une Idyosincrasie particulière, qui dispose à telle ou telle affection plutôt qu'à toute autre, il faut arriver au même résultat dans les circonstances qui nous occupent. Maintenant, qu'on nomme cette condition organique, faiblesse constitutionnelle, ou tout autrement, le fait n'en existe pas moins. Il en est absolument de même pour les maladies mentales, et cette Idyosincrasie intellectuelle, si favorable à l'apparition ainsi qu'au développement

des diverses espèces de folies, n'est précisément autre chose que la faiblesse acquise ou naturelle de l'intelligence, c'est-à-dire que plus l'intelligence est faible ou débile, peu ou point fortifiée par l'exercice ou le travail, plus ses maladies sont imminentes, plus leurs chances sont nombreuses. Quant aux moyens de remédier sûrement à ces deux conditions de systèmes opposés, il est absolument le même, et si, dans le premier cas, le praticien ordonne avec succès les jeux gymnastiques, nous indiquerons avec non moins d'assurance l'étude, c'est-à-dire le travail ou les jeux gymnastiques de l'intelligence. Ce qu'il manque et ce qu'il faut dans les populations où ces faiblesses, ces débilités mentales sont endémiques, c'est l'éducation et l'instruction, en rapport avec la faiblesse de l'intelligence, et progressivement graduées. Voilà le véritable moyen d'extirper le Crétinisme des belles contrées où il est endémique.

Veut-on maintenant quelques exemples ou quelques preuves de l'influence salutaire et tonique de cette gymnastique intellectuelle? Qu'on ouvre les Biographies de tous les temps, de tous les lieux : qu'on y compte le nombre de fous qui s'y trouvent et l'on verra toujours, 1° qu'il est en très-petite portion; 2° qu'il

tombe précisément sur ceux qui méritent le moins d'y figurer. Je sais très-bien que depuis Sénèque jusqu'à nous, tout le monde a répété: *Nullum est magnum ingenium sinè mixturâ dementiæ*; mais ou l'on traduit mal aussi cette pensée du Philosophe de Cordoue, ou elle est évidemment fausse, à moins qu'on ne veuille entendre par *mixturâ dementiæ*, ces désirs, ces appétences, ces habitudes insolites, bizarres, dont nous parlions tout à l'heure et qui sont à la folie ce que le génie est à l'imbécillité. Du reste, elles sont rarement sans motifs plausibles, toujours passagères et communes à tous les hommes, en sorte que si elles suffisaient pour être déclaré fou, il est plus que probable que l'univers ne serait bientôt plus qu'un vaste Môrœcée. A l'appui de ce que nous disons, nous n'appellerons d'autres témoignages que celui de Spiess. Qu'on lise en effet sa Biographie des Suicides, celle des Fous, et l'on verra quelle est l'espèce d'hommes qui les compose. Voyez-vous en effet, dans le torrent des âges, figurer parmi les aliénés aucun des génies dont le monde s'honore? On dit bien qu'Homère et Milton étaient aveugles, Camoëns et Cervantes borgnes, Byron et Walter-Scott boiteux, Pope et Scarron contrefaits, Virgile asthmatique,

qu'Horace avait une fistule lacrymale, Louis XIV et Philippe II, une fistule anale, etc.; rien de plus naturel et de plus concevable : sujets comme tous les hommes aux maladies physiques, ils furent toujours exempts de maladies mentales, grâces à l'énergique équilibre de leur constitution morale et remarquez qu'on ne citera pas un seul fou qui ait eu leur génie ou leur mérite. La raison tout entière en est exclusivement dans cette gymnastique continuelle de leur intelligence, car l'oisiveté n'en est pas moins le poison le plus activement mortel : voilà pourquoi le travail, la lecture et la prière surtout sont encore d'excellents moyens curatifs de la folie.

Maintenant veut-on encore une preuve de la forte résistance, de la bonne et vigoureuse santé que procurent à l'intelligence les travaux de ce genre? Qu'on étudie soigneusement la vie de chacun de ces grands hommes, n'importe la carrière qu'ils illustrèrent, et l'on verra qu'ils ont tous eu une somme de malheurs plus que suffisante pour pervertir l'intelligence d'une foule d'hommes vulgaires. Galilée est jeté dans les fers, Bélisaire mendie, l'illustre auteur de la Géométrie du Compas, Mascheroni, meurt de faim dans un grenier, le Dante français, l'auteur de la seule épopée

que possède la France, de Grainville, embelli par M. Creuzé de Lesser, se jette à l'eau, Dante est proscrit, Poussin persécuté, Rousseau meurt exilé, Jean-Jacques passe dans la misère une vie dont il connaissait toute la valeur, Voltaire est tour à tour exilé ou embastillé, Fénélon, tourmenté par Louis XIV et Bossuet, Marie-Joseph Chénier déchiré par d'infâmes calomnies, etc., Sapho, Théocrite, Plaute, Lucrèce, Ovide, Sénèque, Lucain, Milton, etc., etc., donnèrent-ils jamais aucun signe de folie? et certainement si les calamités aussi nombreuses qu'horribles dont toutes ces célébrités furent assaillies frappaient, par-ci par-là dans la masse, l'intelligence d'un homme vulgaire, il est incontestable qn'aucun n'y résisterait et qu'une folie incurable en serait très-probablement l'inévitable conséquence. Ainsi les causes occasionnelles de la folie sont les revers, les malheurs, les chagrins, les passions qui ne sont autre chose que la folie elle-même à moindre durée, certains poisons déterminés, etc., mais leur puissance destructive a d'autant plus de force que l'idyosincrasie morale est plus mauvaise.

De tous ces faits dont il serait extrêmement facile de multiplier encore le nombre, on peut hardiment conclure que plus l'homme ou la

société seront voisins de l'état intellectuel qui caractérise l'enfance de l'un et de l'autre, c'est-à-dire de la plus grande faiblesse, de la profonde débilité morale, plus ils seront exposés à la folie, en sorte que nous serions peut-être plus qu'autorisé à considérer cette lésion vitale comme véritablement et constamment endémique chez les sauvages, c'est-à-dire dans la première enfance des sociétés. On doit pouvoir conclure aussi dès lors que le pouvoir politique peut à volonté diminuer ou augmenter le nombre des fous, en rétrécissant ou en élargissant les limites de l'instruction populaire.

§ XXII. Nous avons parlé plus haut des théories diverses sur le physique et le moral de l'homme, depuis Marat jusqu'à Cabanis : on ne peut calculer au juste tout ce que ces sortes d'ouvrages ont occasionné de malheurs en Médecine-pratique et même en Politique. Je suis loin de nier sans doute que l'enveloppe soit complétement étrangère à l'instrument, que l'épée n'ait aucun contact avec son fourreau, mais j'affirme hautement, comme expression d'une profonde conviction que nous aurons l'occasion d'établir ailleurs (1), que

---

(1) *Des relations véritables du physique et du moral des intelligences créées.*

loin d'être soumise d'une manière despotique au physique, l'intelligence robuste, saine, n'en est que faiblement influencée, tandis qu'il en est bien autrement de l'influence du moral sur le physique : c'est ainsi qu'on a vu des passions guérir fréquemment des maladies organiques incurables, telles que la paralysie, le mutisme congénial, etc., mais a-t-on donc jamais observé quelques faits qui tendraient à démontrer la proposition opposée, c'est-à-dire que des lésions organiques produiraient des passions et par conséquent des folies? L'on a beau dire enfin, l'intelligence est tellement la Providence du corps et la source de sa vie, que quoique très-malade, il peut vivre encore très-longtemps, si elle est complétement saine, tandis qu'on ne peut pas dire l'inverse. L'aliéné en effet ne jouit jamais d'une longue carrière; la lame use bien vite le fourreau; et l'existence est pour ainsi dire frappée de mort aussitôt que l'intelligence est malade, non pas toutefois que l'aliéné ne puisse jouir pendant quelque temps d'une très-bonne santé physique, mais l'agonie intellectuelle a toujours de l'écho dans l'organisme, et point d'aliéné incurable dont on ne puisse prédire la mort, plus ou moins prochaine, avec assurance. Tout le monde a vu les idées vieillir le

corps, mais je n'ai lu nulle part que le corps pût vieillir l'esprit. Quelles liaisons trouve-t-on donc, par exemple, entre le physique et le moral d'un aliéné? Est-ce que les fous ne peuvent point être ou très-bien portants ou très-gravement malades? Est-ce que tous les jours nous n'observons point des maladies concomittantes à la folie, parcourant leurs périodes comme si l'intelligence était dans son état normal d'intégrité sanitaire? Le physique est à peu de choses près pour le moral ce que l'habit est pour le corps : il faut qu'il y soit à l'aise, ou il souffre et s'attriste. Ainsi lorsqu'avec Ludwig, Esquirol, etc., on a vu la cause et l'origine de la folie exclusivement dans les différents degrés de dureté qu'un os peut acquérir, ou, avec d'autres Môrœgraphes, dans la dilatation ou le rétrécissement d'un intestin déterminé, dans l'inflammation chronique d'un organe indiqué, dans l'épaississement ou la granulation d'une membrane désignée, dans l'endurcissement ou le ramollissement d'un viscère spécialisé, etc., il faut bien convenir que les investigateurs n'usaient guère de ce privilége exclusif qu'a l'homme de regarder le ciel. En effet, ces idées et ces recherches ne supposent pas du tout l'élévation nécessaire à l'appréciation exacte de la vérité : une fois

dans cette ornière, il est douteux qu'on puisse jamais cesser de s'y traîner. La preuve en faveur de cette crainte, c'est que pour étudier la Môrœgraphie on a cru devoir toujours se dépouiller de cette philosophie qu'on avait l'intention d'appliquer à tout le reste de la Pathologie. En effet, lorsqu'un organe était lésé dans l'exercice de ses fonctions, on se bornait du moins à supposer qu'il l'était également dans sa texture intime, mais on n'en accusait pas l'affection d'un autre organe, on n'allait pas chercher le *pars mandans*, l'organe enfin dont la maladie était réfléchie sur celui-ci.

En appliquant cette manière de philosopher à l'étude de la folie, j'aurais très-bien conçu qu'on eût dit dans tous ces cas, le cerveau est malade; mais comme le fait était matériellement faux et que la doctrine des Rapports était regardée comme infaillible, il a été beaucoup plus simple de disséminer dans tout l'organisme les causes physiques des maladies de l'intelligence. Lorsque ces investigations cadavériques ne démontrent ni un os plus dur, ni un cerveau plus mou, ni un intestin plus étroit ou plus large, ni un tissu plus rouge, etc., à quoi conclut-on? à ce que la cause de la folie demeure inconnue. Eh bien! voilà la seule vé-

rité pour tous ces cas. La cause occasionnelle de la folie est insaisissable, et ses traces restent fugitives comme la pensée, ou bien comme la voie de l'aigle dans les airs, ou de celle du poisson dans l'eau : en sorte qu'on ne peut pas dire après la guérison ou la mort, ce qui revient au même en ce cas, la folie a passé par là. J'adopterai volontiers une opinion opposée lorsqu'on m'aura déterminé par la seule inspection cadavérique, si la folie existait, sans même désigner l'espèce. Je propose dès aujourd'hui un prix de mille francs pour celui qui résoudra cette question d'une manière satisfaisante.

§ XXIII. On a beaucoup parlé de lésions physiques et de lésions vitales : je ne sais trop, mais si par hasard une opinion théorique quelconque pouvait avoir quelque influence en thérapeutique, je croirais de préférence que la folie est une lésion vitale de l'organe pensant, ou plutôt d'une seule des facultés intellectuelles, le raisonnement ; quoique je déclare encore ignorer complétement aussi le mécanisme matériel d'une fonction immatérielle, de l'enfantement physique de la portion éthérée de notre être. En un mot, il me paraît aussi impossible de matérialiser la pensée que d'idéaliser la matière : ce sont des

objectifs d'ordres divers, et s'adressant à des sens différents.

Quoi qu'on en dise enfin, l'intelligence et par conséquent ses lésions innombrables sont tellement essentielles, qu'elles ne peuvent être partout déterminées que par la parole et occasionnées que par des stimulants moraux c'est-à-dire dans un rapport intime avec son essence, avec sa nature, car je ne comprends pas qu'on puisse classer parmi les folies ni l'idiotisme, ni le crétinisme, ni l'imbécillité.

Parmi les causes diverses, notées par tous les Môrœgraphes, et presque toujours mal recherchées ou mal désignées, cherchez à établir en quelque sorte une formule mathématique propre à spécifier la valeur des causes morales et des prétendues causes physiques, et vous verrez bientôt que celles-là sont à celles-ci comme 1000 sont à 50. Recherchez ensuite dans tous les Môrœcées, auprès de parents attentifs, ces mêmes causes, et cette même proportion, toute rétrécie qu'elle paraisse, diminuera certainement encore, si toutefois elle ne s'évanouit même pas complétement. Ainsi, règle générale : influence très-faible du physique sur le moral, et nulle trace incontestable de la pensée malade ou saine sur les organes, parce qu'après tout on ne

saurait trouver des vestiges de vitalité dans la mort, de ce qui fut dans ce qui n'est plus, d'un souvenir dans son abolition, etc.

§ XXIV. L'homme, dans ses bizarres prétentions, ne s'est même pas borné à rattacher l'intelligence à la matière. Il a étendu beaucoup plus loin encore ses étonnantes conceptions, et ceux qui s'élevaient au-dessus de l'humanité par leurs lumières, proposèrent, à leur tour, des moyens géométriques, propres à calculer *à priori* le degré d'intelligence de chaque individu de l'échelle zoologique. Cette espèce de toisé moral, d'arpentage intellectuel eut aussi ses règles et ses lois, ses professeurs et ses élèves. Camper calcula l'intelligence de l'homme et des animaux d'après les différents degrés d'un angle pris sur la face dans ses rapports avec le crâne : Daubenton, Cuvier, Oken, Spix, etc., tirèrent des lignes dans divers sens, et c'était entre elles seules que pouvait se trouver le génie ou l'idiotisme. Les Môrœgraphes s'emparèrent tout naturellement de ces moyens, les appliquèrent à l'étude de l'intelligence malade, et il demeura certain qu'on pouvait annoncer ou prouver non pas le degré de l'intelligence et de sa perversion, mais de sa privation plus ou moins absolue, et cela à l'aide d'un angle ou d'une ligne.

L'étroitesse du coronal fut aussi un signe certain de manie, et l'on ne s'aperçut pas du tout que des hommes justement célèbres avaient des angles assez semblables à ceux des idiots. On ne vit pas enfin que, partant de ces principes, la tête de Montesquieu, par exemple, était exactement celle d'un idiot, dont le portrait est conservé dans le Dictionnaire des Sciences Médicales. Voilà pour ainsi dire la doctrine de J. B. Porta appliquée à l'étude de la folie humaine. Dans des notes que M. Magendie a mis à mon Traité de la Folie des Animaux, ce physiologiste raconte un fait de ce genre observé tout récemment.

De plus longs détails sur ces diverses méthodes d'appréciation morale *à priori* seraient superflus, d'autant que nous devons exposer ailleurs toute leur théorie en les étudiant les unes après les autres.

§ XXV. La plus hideuse de toutes les maladies morales, celle dont la vigueur instantanée paralyse complétement le libre arbitre, disparaîtra aussi dans une proportion égale, et cela par le seul effet des lumières disséminées, c'est-à-dire de la gymnastique intellectuelle appliquée à toute la nation : je veux parler des crimes, soient réels, soient personnels, car le moraliste, pas plus que le médecin, ne peu-

vent concevoir un pareil état sans admettre pour l'expliquer une aberration mentale, irrésistible, fugitive ou permanente. Tout crime, en effet, suppose l'absence complète de la liberté morale, puisque celui qui le commet est absolument hors d'état de calculer que son plus grand intérêt, sous tous les points de vue possible, est très-certainement de résister à cette fatale impulsion.

Cette intime affinité qui lie la Folie et le Crime, est démontrée d'ailleurs par toutes les conditions diverses qui y prédisposent, ainsi que par les causes qui les déterminent, et s'il est difficile de supposer un crime quelconque sans nulle aberration mentale, on sait qu'il ne l'est pas moins de concevoir une aberration mentale sans possibilité de crime. De cette identité parfaitement juste, et que nous développerons plus longuement, résulte la nécessité de punir dans tous les cas, parce que l'on ne peut inspirer une salutaire terreur à la folie elle-même que par une punition exemplaire et sévère.

Les travaux intellectuels, cette gymnastique mentale, dissiperaient donc également ces deux maladies, résultat incontestable d'une faible et vicieuse constitution intellectuelle, et ceci n'est point un frivole espoir, comme nous au-

rons l'occasion de le démontrer. Les Comptes-Rendus de la Justice Criminelle, en France, le prouvent chaque année. On a dit quelque part que si le nombre des ignorants est plus grand parmi les criminels, c'était parce que ceux-là étaient aussi plus nombreux dans la société. L'homme irréfléchi qui émit le premier cette idée, digne d'une toute autre époque, ne fit sans doute pas attention que pour arriver à la vérité que nous proclamions le premier, il fallait essayer de ramener toutes ces quantités à des proportions relatives. S'il eût pris le temps de faire ce travail, il se fût bientôt convaincu que la Folie et le Crime ont une intime liaison, une profonde affinité, qu'ils sont l'apanage presque exclusif de l'ignorance, et qu'ils ne diffèrent même dans leur exécution, dans leur horreur, dans leur objet, qu'en vertu du degré d'instruction ou de capacité de ceux qui le commettent, quoiqu'en dise M. Quetelet.

§ XXVI. Ainsi, la question qui nous occupe, que l'on peut et que l'on doit envisager sous tant d'autres points de vue encore, se rattache aux intérêts les plus chers à l'humanité, à l'Hygiène Publique, à la Médecine-légale, à la Médecine-politique, à la Médecine-pratique, à la Politique elle-même, à la Richesse privée et publique, à l'Industrie, au Commerce, à

l'Agriculture, etc., qui en retireront aussi d'immenses bienfaits.

Si, après avoir étudié la Biographie des aliénés, la Thérapeutique et l'Hygiène de la Folie, etc., nous cherchons encore à appliquer les incontestables variétés de la folie humaine aux diverses jurisprudences qui nous régissent, nous nous apercevrons bientôt aussi que sous ce point de vue nos Codes réclament une foule d'améliorations importantes, et les magistrats, ainsi que les avocats, des lumières indispensables à leur conscience, car je défie également qu'on puisse me citer un seul acte illicite, contre lequel la loi porte une pénalité quelconque, qui n'ait été commis par un être humain en état de folie flagrante. Si la Môrœgraphie légale avait été cultivée à l'époque de la codification française, quelques dispositions particulières n'y eussent point trouvé place, et d'autres qui n'y furent point admises seraient venues ajouter à son extrême sagesse.

§ XXVII. De l'étude de la Môrœgraphie comparée résulte aussi des omissions législatives de la plus haute importance et qui nuisent au Commerce. La propriété particulière serait mieux exploitée, et la richesse publique plus grande : aussi est-ce par celle-ci que nous allons débuter, afin de procéder logiquement ensuite du simple au composé.

§ XXVIII. Quant à l'étude des Maladies intellectuelles du Sommeil, il en résulte aussi des vérités d'un autre ordre, non moins importantes sans doute, et qui furent totalement ignorées du Législateur : on ne sera plus enfin au XIX[e] siècle où la Médecine-légale en était sous ce point de vue, c'est-à-dire au règne de Denys de Syracuse, et non-seulement on ne punira plus la criminalité d'un Songe, mais on ira même plus loin, car on excusera la criminalité réelle des Songes actifs. On posera du moins la question, non de préméditation, mais de liberté morale, et le barreau éclairé, communiquant ses lumières au jury, fera prononcer non l'acquittement, mais simplement la séquestration de l'homicide, de l'incendiaire, etc., jusqu'à parfaite et complète guérison.

§ XXIX. D'autres considérations politiques ressortent encore et d'un ordre bien plus relevé peut-être, de l'étude de la Môrœgraphie artificielle. Non-seulement il y a acte illicite, mais il y a de plus ingestion d'un agent vénéneux. Celui qui fut victime de cette administration d'un toxique est-il responsable de ses actes? ou bien est-ce celui qui suscita cette aberration mentale? Ne le sont-ils enfin ni l'un ni l'autre? Le dernier doit-il seulement être considéré comme ayant volontairement

DE LA FOLIE DES ANIMAUX.

Première partie.

M. Pierquin a eu raison d'avancer que la folie n'est point une maladie particulière à l'espèce humaine. BOTTEX.

A M. ESQUIROL.

TRAITÉ

DE LA

FOLIE DES ANIMAUX.

CHAPITRE PREMIER.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Etre utile aux intérêts particuliers, c'est prendre indirectement soin de la fortune publique : servir à augmenter même faiblement les fortunes privées ou tout au moins enseigner à les conserver, c'est agrandir ou garantir les richesses nationales. C'est donc sous ce

point de vue que je me suis cru obligé de communiquer aux Agriculteurs, aux Vétérinaires, aux Médecins, le fruit de mes recherches, de mon expérience et de mes voyages nombreux entrepris dans le but de connaître à fond une pathologie négligée, une pathologie à créer ou plutôt à révéler, car elle se compose incontestablement de maladies réelles, complétement méconnues, souvent funestes, presque toujours ruineuses, inaperçues ou niées jusqu'à présent, et qui n'en déciment pas moins la plupart de nos animaux domestiques, depuis le plus utile jusqu'au plus agréable, depuis le plus grand jusqu'au plus petit.

Je sais très-bien que l'intérêt majeur de la Médecine vétérinaire est en quelque sorte indirect pour la médecine humaine, car nous paraissons ne nous être chargé du soin d'entretenir la santé et de prolonger la vie des êtres créés que dans la proportion de leur degré d'utilité pour nous-mêmes; il est donc bien évident que les animaux n'ont droit à nos soins qu'autant qu'ils sont un moyen de richesse ou de plaisir, et par conséquent l'Hippiatrique ne doit son existence qu'à la cupidité. Lorsque l'homme s'est partagé la création, il a nécessairement dû, pour maintenir son autorité, pour accroître ses richesses, conduire aussi

les êtres créés à la plus grande somme possible de production dans son unique intérêt. La plupart des animaux devinrent sous ce rapport des serviteurs importants, et dès lors il fallut, en vertu même des services que chacun d'entre eux lui rendait et du prix qu'il lui coûtait, que l'homme s'occupât aussi non-seulement de leur nourriture et de leur abri, mais encore des soins que réclamaient le maintien ou le rétablissement de leur santé, avec ce soin, cette industrie, cette patience qu'il met toujours à la conservation de sa propre vie. On ne pouvait guère espérer d'ailleurs que cette vérité fondamentale en économie politique serait généralement adoptée avant que les hommes connussent les éléments réels des richesses particulières. Ainsi, le plus haut point de civilisation sera très-certainement celui où l'on accordera le plus d'attention à toute l'étendue de la pathologie vétérinaire, née pour ainsi dire et par la force même des choses, immédiatement après la pathologie humaine, et pour n'en citer qu'une preuve récente, qu'on se rappelle en effet que c'est seulement lorsque le célèbre docteur Quesnay eut fondé l'économie politique, que l'on vit s'élever en France les premières Ecoles de Médecine vétérinaire, et que cette science

fut dès-lors estimée comme elle le méritait.

Aujourd'hui nous sommes plus avancés encore dans l'appréciation de tous les moyens d'économie politique. Des populations nombreuses n'ont réellement d'autres richesses que les animaux qu'ils élèvent. Plusieurs provinces même se livrent presque exclusivement à ce genre de commerce : c'est là aussi une des ressources majeures de l'empire du Brésil, de l'Empire ottoman, des provinces d'Afrique, du Mexique, etc. : les propriétaires concevront donc aisément dès lors leurs véritables besoins, et les écrivains y répondront bientôt. Mais ces derniers ont-ils, jusqu'à présent du moins, bien rempli la tâche qu'ils s'étaient imposée ? c'est ce qu'il est permis de se demander lorsqu'on parcourt les nombreux traités de Médecine vétérinaire publiés depuis que le successeur de l'illustre Bourgelat a donné une impulsion vraiment génératrice à une science qui n'était encore qu'une série de préjugés, abandonnée aux mains des maréchaux ferrants. Aussi peut-on reprocher à eux seuls, à leur impéritie, à leur ignorance, les désastres nombreux qu'occasionna l'erreur qui consiste à regarder les animaux beaucoup moins comme des êtres sensibles que comme des automates, et ce fut encore eux enfin qui fon-

dèrent si maladroitement la Pathologie et la Thérapeutique vétérinaires sur cette idée absurde.

En considérant l'Animal comme une plante, on concevra sans doute facilement qu'on ne lui ait jamais appliqué d'autres lois physiologiques ou médicales que celles si limitées de la pathologie végétale, celles enfin qui ne supposent absolument aucune trace, qui ne font aucune mention de l'intelligence, de son influence et de ses maladies. Mais dès le moment qu'on l'a regardé comme une créature, comme une existence intelligente, servie aussi par des organes, s'éloignant insensiblement et progressivement toutefois de la perfection intellectuelle de l'homme, ces conditions imposaient au médecin vétérinaire l'incontestable obligation de lui appliquer les lois connues de la Môrœgraphie humaine, en tenant compte toutefois des modifications anatomiques et physiologiques, des influences de causalité, etc. Parmi ces modifications nombreuses on eût remarqué sans doute des différences constitutives du cerveau, si le rôle de cet organe est aussi important, aussi essentiel qu'on l'a cru jusqu'à ce jour. On eût pu, suivant du reste les théories reçues, supposer dès-lors une physiologie, une vie fonctionnelle moins étendue, sans contredit, que celle

de l'homme. Mais il fallait admettre alors que cet organe, que ces fonctions pouvaient également être lésés. La crainte d'une conséquence aussi rigoureuse a peut-être fait nier le principe, et on l'a jusqu'à présent poussé si loin, qu'un professeur de médecine vétérinaire n'a jamais parlé en chaire ni du cerveau, ni du système nerveux, ni de leur physiologie.

Quant à la pathologie intellectuelle, il faut convenir qu'on ne pouvait guère l'aborder avec de pareils antécédents : il fallait vaincre d'abord une pareille répugnance. Le temps est enfin venu de voir tout ce qui est, tout ce que l'auteur de la nature a fait et de reconnaître partout l'admirable liaison, la merveilleuse perfection de tous ses ouvrages. Le moment est venu de proclamer enfin des vérités de tous les temps. Pour l'homme : intelligence saine et malade avec une ame immortelle; la première, soumise à l'autre comme un esclave à son maître : l'une, susceptible d'erreurs; l'autre constamment juste et sage, assistant au délire de l'autre et blâmant ses désordres; portion éternelle de l'éternelle justice. Pour l'animal : intelligence également acquise par les organes et la réflexion, beaucoup plus sujette aux désordres émanant des

organes perceptibles devenus malades. Voici toute la différence : ame et raison pour l'un, raison sans ame pour l'autre, et altérations intellectuelles plus fréquentes précisément parce que l'intelligence est plus faible, parce que la portion juste et régulatrice des facultés morales manque entièrement, parce que dans les animaux comme dans l'espèce humaine ce sont les bêtes qui deviennent folles.

Mais pourquoi, demandera-t-on peut-être, pourquoi les vétérinaires instruits, qui professent la pathologie interne à Lyon, à Alfort, à Toulouse, ne laissent-ils même point entrevoir la possibilité de cette physiologie et de ses désordres? Est-ce que l'intérêt des propriétaires et par conséquent de l'Etat ne s'en trouve point compromis? Est-ce que le succès obtenu jadis par les frères Franconi, par exemple, qui rendirent à la raison la plus extraordinaire le superbe cheval le Régent, ne le prouve pas? Cet animal ne fut-il pas comme auparavant une source inépuisable d'admiration, de plaisir et d'orgueil? Est-ce qu'une foule d'exemples analogues, cités ou non textuellement dans cet ouvrage, n'est point une amère et sanglante critique d'une pareille pusillanimité scientifique, on ne peut plus nuisible à l'intérêt général ainsi qu'à l'intérêt privé? On calculerait

difficilement encore tout l'avantage que procurera à la richesse nationale ou particulière l'objet actuel de nos études. Pour en avoir une faible idée, qu'on aille tous les jours à Montfaucon, qu'on tienne note exacte de tous les chevaux de luxe qu'on y abat, et l'on répondra bientôt à cette question, à ce doute avant la fin de l'année. Il serait curieux en effet autant qu'utile de faire un relevé de tous les chevaux assommés depuis le commencement du siècle seulement, afin de pouvoir le comparer à celui des années qui suivraient la publication de ce travail, la popularisation de nos idées, l'admission générale de ces connaissances.

Grâce à nos essais, tout imparfaits qu'ils sont d'ailleurs, plusieurs maladies mal classées, et regardées comme incurables, fixées aujourd'hui à leur véritable place nosologique par l'analogie et par l'adoption d'un principe dont l'existence est incontestable, celui de l'intelligence comparée, occupent, dans le cadre des maladies, la position qui leur convient, et leur thérapeutique, dirigée dans ce sens, pourra très-certainement être suivie de succès inespérés dans une proportion égale au moins à ceux qu'on obtient chez les aliénés humains. Des recherches de ce genre faites

partout et de bonne foi (1) pourront en outre terminer une grave question longtemps débattue, et qui doit avoir la plus grande influence thérapeutique sur les maladies intellectuelles de l'homme : enfin, grâce à cette nouvelle carrière d'expériences et de travaux, l'on pourra peut-être aussi décider bientôt entre les opinions de Pinel, d'Esquirol, de Broussais, etc., et celles de Gall, Spurzheim, Georget, etc. Cependant il faut en convenir, les diverses nécropsies (2) que nous rapportons,

---

(1) Depuis que le professeur Magendie a inséré quelques extraits de ce travail dans son excellent Journal de Physiologie (juillet et octobre 1830) plusieurs médecins, tel est M. Bottex, médecin de l'hospice des Antiquailles (*du Siége et de la nature des maladies mentales*, 1 *vol.*, *Lyon*, 1833, *p.* 15); plusieurs médecins vétérinaires, tel est M. Jacob, qui reproduit toutes mes idées sans me citer (*V.* Bullet., de la Société d'Agriculture de Lyon), ont déjà répondu à cet appel.

(2) Le mot *Autopsie* ne représentait nullement l'idée que nous y attachions; il avait en outre l'inconvénient de rappeler des idées de désastreuses superstitions. Les Démonographes entendaient par ce mot une extase particulière dans laquelle les fous se croyaient en commerce avec les esprits. Cette acception convient beaucoup mieux en effet au sens étymologique, aussi l'avons-nous réservée pour désigner cet état mental,

et nous n'avons jamais négligé ce moyen d'investigation lorsque nous avons pu l'exécuter, seraient plus favorables peut-être aux opinions des premiers. Elles n'ont en effet démontré le plus souvent que des lésions organiques placées le plus fréquemment hors du cerveau et dont nous n'avons jamais pu apprécier la liaison directe avec les idées malades, ni l'influence réelle sur la production ou l'entretien de la folie. Ce résultat, quoi qu'il en soit, est-il constant? c'est ce que des investigations subséquentes pourront seules permettre de décider.

Il y a plus peut-être encore, c'est que les mêmes nécroscopies ont déjà démontré que les lésions cérébrales entraînent exclusivement la destruction incomplète ou complète de l'intelligence, mais pas autrement que le cœur ou le centre phrénique, tandis que la folie paraît avoir constamment pour siége des organes éloignés du centre idéologique; tels que le tube gastro-intestinal, le foie, les or-

---

magnétique ou non, dans lequel les malades font sur eux-mêmes des investigations pathologiques, et dès 1820, nous dénommâmes les recherches cadavériques, des nécroscopies ou nécropsies, ce qui ne saurait du moins faire épigramme en médecine vétérinaire.

ganes générateurs des deux sexes, le cœur, les poumons, etc., et notez que ces résultats cadavériques, devinés par la médecine humaine antique, corroborés par la Môrœgraphie comparée, serviraient à expliquer cette dualité morale remarquée dans la folie humaine comme dans celle des animaux, et constatée, comme nous le verrons plus loin, jusque dans la Môrœgraphie artificielle de l'homme et des animaux. Mais la grande question, l'immense difficulté n'est point résolue : ce que nous regardons comme les traces ou les causes des affections mentales ne seraient-elles point autant de maladies étrangères et concomitantes à la folie? Des Vétérinaires distingués, et Gilbert entre autres, ont clairement proclamé que ce que nous nommons folie n'était qu'une céphalite secondaire, c'est-à-dire dans laquelle le cerveau n'était affecté que consécutivement et qu'il se trouvait ainsi subsidiairement compromis dans son existence physiologique. D'autres encore, tels que MM. Hurtrel d'Arboval, Peter Ecker, etc., ont cru pouvoir admettre des encéphalites primitives et des encéphalites secondaires. Pour accorder ces opinions, en apparence extrêmes, il eût peut-être mieux valu s'efforcer de mettre les faits en harmonie par des recherches ultérieures plus nombreuses et plus suivies.

Quoi qu'il en soit pourtant, les nécroscopies de l'homme et des animaux, en état de folie, semble du moins devoir rendre ces diverses assertions on ne peut plus limitées. Ainsi des lésions graves du crâne, des méninges, du cerveau même, etc., ont coexisté sans aucunes lésions intellectuelles. Les faits de ce genre sont aussi nombreux que connus dans l'espèce humaine : les nécroscopies des animaux nous offrent très-souvent aussi les mêmes résultats, et parmi les faits de ce genre, que nous pourrions citer, nous rappellerons seulement le cas du chameau (*camellus dromedarius*, Lin.) dont parle aussi le docteur Gall, qui avait plusieurs hydatides dans le cerveau et dont les facultés intellectuelles n'avaient pourtant subi aucune espèce d'altération. Duverney présenta, dit-on, à l'Académie royale des Sciences, le cerveau entièrement ossifié d'un bœuf qui avait également conservé toute l'intégrité de ses fonctions intellectuelles. Pinel, parlant aussi du cerveau ossifié d'un autre animal de race bovine, ne fait nulle mention de l'état de son intelligence (1), ce qui semblerait prouver qu'elle devait être intacte. Plusieurs autres faits de même nature viennent corroborer en-

(1) *Journal de Physique*, 1793, p. 462.

core cette opinion non-seulement chez les animaux, mais aussi chez l'homme. Valisnieri citait aussi des observations d'ossifications du cerveau que l'on ne devrait peut-être considérer après tout que comme des ossifications particlles ou générales de la dure-mère ou des autres membranes cérébrales. Il est donc évident qu'il ne faut pas chercher dans l'anatomie pathologique la raison des fonctions physiologiques altérées ou saines, ce qu'on ne peut évidemment y trouver après la vie, un dérangement pur et simple peut-être des fonctions vitales, comme l'a fort bien établi monsieur le docteur Bayle. Cependant il faut en convenir, l'anatomie pathologique nous éclaire quelquefois aussi sur les causes de l'aliénation mentale des animaux : les hydatides, par exemple, dont nous parlions tout à l'heure, qu'on a vus ne déranger en rien les fonctions mentales, déterminent quelquefois une sorte de folie, pour me servir de l'expression même de monsieur le professeur Dumeril, qui tient beaucoup de la démence, c'est-à-dire de cet état intellectuel qui précède ordinairement la cessation de la vie chez les aliénés, comme si l'intelligence, tout à fait étrangère à la matière, l'abandonnait avant qu'elle fut inanimée.

Comme nous le disions en commençant ce chapitre, on a donc fait peu d'attention à l'aliénation mentale des animaux, et cependant, par une bizarrerie singulière, il suffit pour ainsi dire d'en parler pour qu'à l'instant même tout le monde réunissant ses souvenirs vous en raconte quelques cas, résultat de l'expérience personnelle ou de la lecture, et qu'on ne savait à quoi rattacher, aussi avons-nous fort peu d'observations complètes ou recueillies avec tout le soin que mériterait une semblable question. Il est vrai que jusqu'à Pinel il en fut exactement de même pour la folie humaine. Je pourrais faire valoir en faveur de notre assertion que nul auteur n'en avait parlé avant la publication de nos idées par l'illustre professeur Magendie, idées devenues aujourd'hui populaires en Allemagne et en Suisse. Il faut nécessairement dès-lors qu'on ait dédaigné ou qu'on ait craint de s'occuper d'une pareille question, et l'on a presque toujours préféré, et l'on préfère même encore, tuer les animaux atteints de folie, tantôt sous le prétexte qu'ils étaient ensorcelés, tantôt sous celui qu'ils sont enragés, sans que l'on crût même le plus souvent qu'il fût utile d'en faire mention. La vérité est seulement que les animaux sont beaucoup moins

sujets à la folie par causes morales que l'espèce humaine, mais si les observateurs de tous les temps, de tous les lieux, de toutes les classes apportaient comme moi tous les faits parvenus à leur connaissance, la Môrœgraphie comparée acquerrait bientôt une étendue égale à celle de l'homme. Ils rempliraient enfin une grande lacune dans la Nosographie vétérinaire, et jetteraient de vives lumières sur la Morœgraphie humaine en posant enfin sur des bases aussi nombreuses que certaines la pathologie mentale vétérinaire.

Qu'on n'oublie point que cet ouvrage n'est qu'une pierre d'attente, un résumé d'une science qui n'existe pas encore et que nous n'avons pas le temps de prouver, par les faits que nous possédons, toutes les assertions que nous émettrons et qui seraient d'ailleurs sans importance. On peut croire même, si l'on veut, jusqu'à plus ample informé, que cette idée neuve est fausse, mais il n'en restera pas moins vrai que les recherches nombreuses qu'elle a nécessairement entraînées peuvent cependant finir par lui donner une importance incalculable. On peut sans doute, à force de réfléchir sur une idée, se familiariser avec elle au point de finir par la regarder comme une vérité : on y fait converger alors tous les rayons

scientifiques, tous les faits accumulés et il reste au moins de tant de travaux, de tant de recherches, de tant de réflexions, une question de plus à ranger parmi celles qui ont été agitées et définitivement résolues. On ne s'occupa jamais de celle-ci, et il appartient à la première nation de l'univers de décider enfin ce que nous devons en rejeter, ce que nous devons en admettre. Tout ce qu'on peut espérer dans l'état actuel des choses, tout ce qu'on peut désirer, c'est un examen aussi impartial que l'esprit qui guida nos propres travaux, dépouillé enfin de toute idée étrangère ou préconçue. La gravité des différentes questions qui s'y rattachent, les intérêts publics et privés qui en découlent, tout enfin impose là loi de juger froidement.

Lorsqu'on a été frappé par un phénomène quelconque de la nature, lorsqu'on l'a observé seul ou mieux que les autres, c'est très-certainement un devoir que de rechercher avec empressement et consciencieusement surtout ce que l'on a pu en dire. Lorsqu'on est parvenu ensuite, d'observations en observations, d'investigations en investigations, à trouver des faits propres à corroborer l'opinion émanée d'un ou de plusieurs faits isolés, il faut se hâter, ce me semble, de consulter l'opinion

publique sur les résultats qui forment à la fin la conviction de l'expérimentateur et s'en rapporter au dernier avis de la classe d'hommes qui peut seul en juger. Je n'ai dédaigné aucun de ces moyens, et j'en appelle au public. Pour obtenir la vérité cherchée de bonne foi, il faut exposer avec une irréprochable véracité ses propres observations comme celles des autres; il faut enfin toujours dire exactement ce que l'on voit clairement et jamais ce que l'on a cru voir; sans crainte, sans détour, dût-on n'être compris, dût-on n'être approuvé que par une seule capacité scientifique, par une seule puissance intellectuelle. J'avoue que je ne crains cependant ni l'envie, ni les reproches, car ce n'est point une découverte, ce sont tout simplement des faits épars que je mets à leur place. Ils ont même, pour la plupart du moins, été recueillis par d'autres, et je les ai toujours préférés aux miens. Il est très-possible, malgré cette précaution constante, qu'on refuse encore de les admettre dans la crainte unique d'être forcé d'adopter leurs conséquences : dès lors j'en appellerai à l'observation indépendante, à l'expérience éclairée. D'autres encore ne voudront peut-être pas y croire non plus parce que Hippocrate n'en a rien dit : pour les rassurer nous leur dirons

que le fou de Démocrite s'en occupait avec suite et constance, et qu'alors que ces mêmes recherches le faisaient accuser si stupidement d'aliénation mentale par le vulgaire, Hippocrate n'hésita point à déclarer que ses accusateurs seuls étaient fous. Quoique je sois loin de valoir le philosophe d'Abdère, et que les Hippocrate soient bien rares, j'en trouverai peut-être un aussi qui osera me défendre; et puis d'ailleurs je ne saurais croire que des obstacles semblables puissent jamais enrayer à présent les progrès des sciences. Bacon a dit avec raison que l'excessive admiration pour les écrits et les inventions d'autrui jointes à une vénération outrée pour l'antiquité nuisaient à la marche des sciences, autant peut-être que le préjugé qu'il est impossible de faire de vraies découvertes, que tout est dit, etc.

Quoi qu'il en soit enfin je n'accumule ici que les faits constatés par d'autres : j'y joins quelques-uns des miens avec une extrême réserve, et si j'ai essayé de les coordonner tous, c'est que je l'ai cru utile à plus d'une spécialité. Cette amélioration importante de l'une des parties du cadre scientifique, de l'une des branches de la pathologie comparée n'est donc point une innovation : en fût-elle une pourtant, il faudrait encore l'admettre; si elle offrait à la fois

toutes les qualités propres à la rendre recommandable, la vérité d'abord et l'utilité ensuite; car ce reproche inepte, qui fait tant d'impression sur les sots, dit Hallé, ce reproche d'innovation, l'appel aux usages reçus, ce moyen si victorieux auprès des âmes paresseuses, ce respect prétendu, ce respect oisif pour l'antiquité, si peu digne d'elle, si funeste aux progrès des sciences, tout fut réuni pour anéantir les objections d'un homme (Santorini) qui avait voulu ajouter quelque chose aux travaux des anciens. Quant à nous, et je l'avoue ingénument, nous n'avons même pas la prétention d'ajouter une ligne à leurs découvertes, nous voulons tout simplement rassembler les faits qu'ils ont laissés, en déduire des principes, en former enfin un corps de doctrine, propre à prévenir une foule d'inconvénients très-graves.

Jusqu'ici les médecins ou les vétérinaires appelés pour traiter les accidents intellectuels des animaux n'ont jamais dirigé leurs recherches diagnostiques vers ce but : ils n'ont accordé aucune attention à l'état moral, à moins toutefois que ce ne fut un loup ou un chien, et dans ce cas encore, toutes les maladies mentales se résumaient dans un seul mot, dont on s'était fait un épouvantail, dans le

mot rage. Toute exploration ultérieure était arrêtée à l'instant par la prononciation magique de ce seul mot, et par suite la mort était à la fois l'unique moyen de détruire et de prévenir la maladie : de là le proverbe épigrammatique : Quand on veut tuer son chien on dit qu'il est enragé. Cependant il faut en convenir, si l'on n'avait pas autant négligé jusqu'ici d'exposer fidèlement tous les phénomènes moraux offerts par les animaux malades mentalement, nul doute que la Môrœgraphie comparée ne fut tout aussi avancée que celle de l'homme, et qu'elles pourraient toutes deux se prêter de mutuelles lumières.

On ne peut pas dire pourtant que la France reste indifférente, inhumaine même dans cette question ; elle n'est pas sans doute au niveau de l'Angleterre, car elle ne possède pas encore une seule *Société philanthropique des amis des bêtes* : sa législation ne protége pas non plus les animaux contre la brutalité de leurs propriétaires ; mais Paris a déjà vu pourtant s'élever plusieurs hospices pour les chevaux et pour les chiens : l'attention une fois dirigée sur cette branche de la pathologie vétérinaire pourra certainement en agrandir la thérapeutique. L'Angleterre, il est vrai, nous en donna le premier exemple ; mais bien longtemps avant

elle d'autres nations, moins civilisées même, lui avaient servi de modèle. Mahomet II et Bajazet, son successeur, établirent de grands et magnifiques hôpitaux à Constantinople, et Lovicerus (*Histoire des Turcs*) raconte qu'ils en firent construire aussi pour les animaux; Amadabad, capitale du Guzarate, en possédait également trois depuis très-longtemps. Un autre, sur une plus grande échelle, fut aussi élevé aux environs de Surate : on y porta même la bienveillance si loin, qu'on alla jusqu'à y nourrir les insectes importuns; on loua pour cela de pauvres gens qui s'obligeaient à se laisser piquer moyennant un salaire déterminé. Depuis bien des années, les Chinois ont aussi de semblables hospices, quoiqu'ils n'en ont point pour les hommes, parce qu'ils regardent leurs propres maladies comme une punition du ciel qu'on ne doit ni prévenir, ni arrêter; mais il paraît que dans aucun de ces établissements on ne traite les maladies dont nous avons le projet de nous occuper. C'est aussi ce qui m'est arrivé à Alfort même en 1826 pour une macaque dont j'aurai l'occasion de rapporter l'observation.

Maintenant qu'on me dise pourquoi nous ne nous réserverions pas l'honneur d'apprendre aux diverses nations que ces différents hospices doivent ou peuvent être ouverts à d'autres

maladies dont ils seraient aussi des asiles de guérison? Pourquoi, au lieu de faire tuer tous les animaux aliénés ne chercherait-on pas à les guérir dans ces mêmes établissements bien dotés afin d'exciter l'intérêt des médecins, et cela du moins jusqu'à ce que nous ayons obtenu les résultats importants que nous avons le droit d'en attendre pour la richesse nationale, pour la santé publique et pour la police hygiénique de l'Etat? Pourquoi n'y recevrait-on pas aussi les chevaux célèbres, et cela gratuitement : croit-on que la curiosité publique ne suffirait pas à solder leurs dépenses? Le cheval du grand Frédéric du moins est mort de vieillesse dans les écuries de son successeur; mais celui de Napoléon n'est-il pas mort au brancard d'un maréchais? semblable à ce Scythe, cheval de Bélisaire, qui, après avoir porté son illustre maître, couvert d'or et de pierreries, au milieu de Constantinople, expira misérablement sous une charge de bois pourri, lorsqu'on nétoya la rade de Byzance. On n'en agissait point ainsi dans une antiquité plus reculée : parmi les vainqueurs aux jeux olympiens, dit Barthélemy, quelques-uns font rejaillir les distinctions qu'ils reçoivent sur les chevaux qui les leur ont procurées : ils leur ménagent une vieillesse heureuse : ils leur

accordent une sépulture honorable et quelquefois même ils élèvent des pyramides sur leurs tombeaux, etc. Et pourquoi enfin, puisque l'Angleterre possède déjà plusieurs clubs dans le but de poursuivre devant les tribunaux les brutalités commises envers les animaux, n'en avons-nous pas aussi, quand ce ne serait que pour garantir la santé publique, la sécurité des citoyens et pour adoucir nos mœurs journellement dépravées par le spectacle de la guillotine? La caste des Brachmanes, les habitants de l'Inde, etc., qui ne sacrifient aucun animal, sont doux, humains, hospitaliers et pacifiques : rappelons-nous encore le proverbe : qui aime les bêtes aime les gens.

Ne nous laissons pas égarer par des vœux légitimes et rentrons dans notre sujet en faisant remarquer encore qu'on ne pouvait réellement point procéder ainsi dans l'exploration des êtres qu'il était généralement convenu de regarder comme privés d'intelligence et qu'on assimilait dès-lors à la matière brute : c'était l'opinion générale. Le docteur Wolf, par exemple, publie l'observation d'une blessure faite par un bœuf, et voici dans quels détails il entre sur l'état mental de l'animal homicide, ou plutôt voici tout ce qu'il dit : Le 1er juillet 1820, un paysan de Randen,

dans le cercle de Valau, fut dangereusement blessé par un bœuf très-méchant qui avait brisé sa chaîne; l'animal le frappa de ses cornes; lui perça le scrotum, le porta ainsi pendant quelques minutes sur la tête et le jeta ensuite avec beaucoup de violence contre les murs de l'étable. On n'en aurait certainement pas dit moins d'un arbre ou d'une tuile. A coup sûr ce n'était pourtant point là l'état normal de l'intelligence de cet animal, et pour le porter à cet acte de fureur il fallait nécessairement qu'il existât un désordre intellectuel préalable, soit aigu, soit chronique, auquel on ne faisait aucune attention, dont on ne se doutait même point, et que dès-lors on n'a même point cherché à constater ni à prévenir, et de là un accident déplorable de plus. Voilà pourtant la marche constamment suivie : on verra plus loin quels en sont encore les dangers pour l'homme même; car dans l'étude de la Mòrœgraphie comparée rien ne saurai lui être indifférent.

On s'apercevra facilement dans le cours de cet ouvrage que j'ai pourtant découvert par-ci par-là quelques jalons, quelques guides, quelques étincelles de lumière, quelques observations antérieures qui m'ont permis d'apprécier les uns et de classer les autres : j'ai con-

stamment vu cependant que tout n'en était pas moins à faire, à constituer sous le rapport de la pathologie mentale vétérinaire. Nous n'avons pourtant pas tout dit, et nous sommes très-convaincu que l'étude ultérieure de cette branche importante de la médecine vétérinaire ajoutera encore de nouvelles espèces de folies à celles que nous avons décrites avec tant de réserve, parce que nous avons voulu nous borner toujours et strictement aux faits, et de préférence rester même fort souvent en arrière des idées hardies, quant à présent, qu'ils pouvaient rigoureusement susciter. Parler à leur place ensuite n'est-ce pas s'exposer toujours à être démenti : ainsi, nous le répétons avec conviction, tout notre mérite, si toutefois nous en avons un, consiste tout simplement dans l'explication, dans la valeur, ou dans l'ordre que nous assignons aux différents faits recueillis.

Malgré les ouvrages nombreux que nous possédons, l'Hippiatrique est assurément beaucoup plus arriérée et beaucoup moins certaine, conditions inséparables, que la médecine humaine. La raison en est simple : à part l'ignorance de ceux qui la cultivèrent, presque jusqu'à Bourgelat, peut-être même jusqu'au moment de la révolution, il faut regarder

aussi comme cause première de cette négligence universelle cette manie de généraliser que les médecins communiquèrent aux Hippiatres et qui leur fit entreprendre une nosologie avant d'avoir recueilli les masses d'observations qu'un travail de cette nature suppose nécessairement. Aujourd'hui seulement on commence à cultiver la médecine vétérinaire d'observation; on collige de toutes parts les éléments indispensables d'une bonne pathologie, et bientôt cette médecine rendra à la pathologie humaine tout ce qu'elle lui a emprunté : il sera donc permis sous peu d'années d'extraire des principes généraux de la nature même des faits, et non de leur grande analogie, de leur incontestable affinité avec nos propres affections. L'Hippiatrique, devenue alors une science à part, pourra réellement éclairer la médecine humaine et aider à désigner enfin quelle est la véritable ligne de démarcation entre les deux sciences.

Quant à nous, notre travail, nos recherches ont dû avoir un terme. En acceptant la division zoologique du professeur Lamark, nous dirons que nous nous sommes limité à l'étude des maladies intellectuelles des deux premières classes, c'est-à-dire des Mammifères et des Oiseaux, de celles, en un mot, dont

l'existence est après tout la plus utile et la plus journellement en contact avec nos intérêts les plus graves, avec nos plaisirs les plus purs, celles par conséquent qui peuvent être le mieux étudiées, le mieux connues. Quant aux reptiles, comme ni l'intérêt, ni la curiosité ne les font remarquer, nos recherches auraient été nécessairement peu avantageuses, aussi nous sommes-nous bien gardé de les multiplier.

Nous en dirons autant de la dernière classe, de celle que l'homme ne connaît guère que par ses besoins et pour ainsi dire après la mort des individus qui la composent; mais on concevra facilement sans doute que pour descendre aussi bas dans l'échelle des êtres, tout nous manquait. Il fallait ici comme ailleurs, en effet, connaître d'abord l'état physiologique afin de pouvoir bien déterminer l'état pathologique, et de bonne foi, les expériences propres à connaître les mœurs des poissons, si spirituellement entreprises sous Louis XVI, par l'infatigable abbé Dicquemare, n'ont malheureusement point été continuées, et celles que nous avons faites nous-même sur un très-petit nombre d'individus de familles différentes sont restées complétement sans résultats jusqu'à ce jour. Nous nous sommes donc ar-

rêté où l'observation nous a manqué, sans vouloir affirmer toutefois que l'intelligence en décroissant encore ne soit aussi susceptible de quelques aberrations dont nous ne rechercherons point à fixer la nature ni les limites. C'est si peu notre opinion d'ailleurs, que nous aurions même pu descendre plus bas encore dans l'échelle des êtres et trouver, pour ainsi dire, jusque dans la fourmi (*formica rufa* Lin.) une espèce de folie, comme l'a fort bien dit M. Latreille. Ainsi, notre silence même est loin de dire qu'une organisation moins compliquée, qu'une sensibilité moins étendue, qu'une intelligence plus rétrécie ne soit susceptible aussi d'altérations pathologiques et par suite d'aliénation mentale, de délire, d'hallucinations.

Durant les siècles d'ignorance et de superstition on avait une autre manière d'expliquer la folie des animaux, et sous ce rapport la rage est, pour ainsi dire, d'invention moderne; on prétendait alors que tous les animaux dont l'intelligence était dépourvue de raisonnement ou de régulateur étaient possédés. C'est incontestablement cette erreur, qui remonte à la plus haute antiquité, que Démocrite voulait détruire et que nous trouvons à chaque pas, qu'il faut définitivement attribuer l'inattention

dont a été frappée jusqu'ici la Môrœgraphie comparée.

Lorsqu'on se dépouilla violemment des préjugés qui donnèrent lieu à cette théorie antique, on ne crut point d'abord que ces phénomènes intellectuels, que ce délire des actes, peut-être même aussi le délire du langage existassent. Une philosophie sceptique et destructive, née pour ainsi dire, au sein d'une aveugle crédulité générale, commença par nier en masse tout ce que l'on avait adopté avant elle, en proposant, toutefois, une explication peut-être moins ridicule, mais non pas moins funeste certainement. On ne se donna plus la peine d'observer ; on jugea la nature avec l'étroitesse des capacités humaines, lorsque de temps à autre les mêmes faits se reproduisaient, il fut beaucoup plus commode de les nier encore que de chercher à les évaluer, à les expliquer, à les classer, et l'on persista à croire qu'ils n'étaient qu'une branche égarée de la théorie combattue ou bien le fruit enfin d'une pure prévention. On conclut dès lors que les premières observations n'étaient pas moins imaginaires que les secondes. Un résultat plus heureux et plus vraisemblable eût certainement été obtenu si l'on avait examiné la question sans aucune prévention ; si

au lieu d'emprunter la philosophie impuissante de Voltaire, on eût accepté je ne dirai même pas, l'observation seule pour base des opinions, mais la théorie biblique de la possession dont on connaissait déjà toute la portée. Cette philosophie destructive et nullement réparatrice ne mit par conséquent rien à la place du préjugé religieux, beaucoup moins dangereux, qu'elle renversait, si ce n'est toutefois un autre préjugé bien autrement homicide, tant l'erreur est attachée à l'espèce humaine, et tant lorsqu'un de ces génies heureux coupe une tête à cette hydre effrayante, à l'instant même il en repousse une nouvelle.

Presque généralement oubliés, voici le moment de reprendre les faits anciens, expliqués il est vrai par une aveugle superstition dont les savants du moins avaient la clef, et de les joindre aux faits postérieurs obscurcis par une plus aveugle philosophie et dont on paralysa l'intérêt, ainsi qu'aux faits actuels dont on méconnaît l'importance. On ne verra certainement de nos jours ni une obsession, ni une possession dans toutes les observations que nous citerons, mais de bonne foi, ils ne présentent pas davantage non plus des faits de contagion rabique. Ainsi lorsque Albert Krantz rapportera l'histoire d'un certain roi de Dane-

marck, nommé Fronthon, que les Chroniqueurs disent avoir été tué par une sorcière, transformée en vache, nous ne verrons là que le résultat pur et simple d'une lésion profonde, avec fureur, de l'intelligence, un véritable délire des idées et par suite des actes de cet animal : lorsqu'un philosophe du siècle passé viendra nous dire, cet animal est enragé, nous sourirons de pitié, après avoir étouffé notre indignation, et pour essayer de réparer une partie des maux irréparables produits par cette nouvelle théorie, nous accorderons l'intérêt le plus soutenu à l'examen approfondi et consciencieux de cette importante question.

Cette erreur si funeste de Voltaire et de ses sectateurs émanait tout simplement du besoin de triompher des erreurs des théologiens, tandis que ceux-ci ne supposaient la possession ou l'obsession que parce qu'ils pensaient qu'admettre l'intelligence des animaux était leur accorder une âme, c'est-à-dire une faculté immortelle et immatérielle, reconnue dès la plus haute antiquité, qu'Hippocrate nommait, Phusis, Aristote, *Antélecheia,* Helmont, *Archée*; Boerhaave, *Impetum faciens*, Stahl, *Autocratia naturæ*, Scaliger, *Sapientissima vis plastica*, Cullen, *Puissance conservatrice et médicatrice*, etc., et ils préférèrent partager l'erreur des

païens sur la présence des mauvais génies, du malin esprit dans le corps des aliénés. C'est à cette même idée, à ce même préjugé qu'il faut rapporter la pensée de Chrysippe, qui disait que l'âme du pourceau lui servait de sel pour conserver sa chaire pendant la vie. Ces divagations de toute espèce sont à jamais écartées de la théologie, de la philosophie et des sciences. La folie ne fait plus supposer par tout qu'une lésion plus ou moins profonde, plus ou moins longue de l'intelligence, faculté pour ainsi dire matérielle et éminemment distincte de l'âme immortelle.

Autrefois encore, on le verra plus loin, l'on tuait tous les animaux aliénés sous le prétexte de cette même possession imaginaire, tout comme on brûlait l'espèce humaine pour le même motif; la conduite actuelle est absolument identique, la théorie seule est différente : aujourd'hui l'on motive le massacre des chiens, par exemple, seulement sur la crainte de la contagion reconnue d'une rage à venir, parce que tous les phénomènes môrœgraphiques observés dans tous les lieux, dans tous les temps, sont attribués à cette entité. Le ridicule ne se borne même point encore là, il finit par être barbare, et l'on va jusqu'à empoisonner périodiquement une seule espèce d'animaux entre toutes celles

qui sont sujettes à la folie, qu'on est convenu même encore d'appeler rage, on ne sait trop pour quoi. De là ces exemples légaux et publics d'inhumanité exercés par l'autorité même, de là encore l'idée publique de l'empoisonnement ou du meurtre, avec laquelle on est déjà tout familiarisé dès la plus tendre enfance.

Est-ce que l'existence d'animaux quelconques n'est d'aucune importance? Dans le cas où l'on croirait leur existence utile, précieuse même, d'où vient pourtant qu'on accorderait moins d'attention à leurs maladies morales qu'à leurs maladies physiques? Comme propriétaire, comme médecin, j'ai vivement senti toutes ces lacunes immenses de la pathologie ainsi que leurs conséquences funestes, et quoique je n'aie pas la prétention de les combler, j'espère du moins fixer sur leur existence l'attention générale, et bientôt des maladies nombreuses, universellement regardées comme incurables ou comme contagieuses, auront pour les combattre avantageusement des moyens faciles de guérison, presque assurée et dès lors plus de terreur, plus de poison, plus de meurtres d'animaux sur nos places, plus de pertes pour les propriétaires, plus d'exemples immoraux, plus de sang versé dans nos rues.

Ce n'est donc point une discussion purement scientifique, un luxe médical, ce n'est point non plus un livre pour soutenir un paradoxe, ce sont les résultats nécessaires d'un besoin que je ne suis pas certainement le seul à avoir ressenti, c'est enfin comme le dit Montaigne, ung livre de bonne foy. En voici l'origine, elle remonte à 1820. Une démence absolue succédant à une encéphalite aiguë, chez un mulet de grande valeur, un délire général ou variant beaucoup chez un callitriche (*Simia sabœa*. Cuv.) auquel j'étais fort attaché, le silence complet des Vétérinaires sur des cas analogues me livrèrent à mes propres forces à une époque où comme tant d'autres, le délire, des actes ne me suffisait pas joint même à l'expression de la physionomie, pour croire à l'existence de la folie chez les animaux. Privé du délire des paroles, je fus obligé d'apprendre à estimer toute la valeur séméiotique des autres symptômes et réduit au secours unique de la Môrœgraphie humaine je fondai les bases de la science nouvelle que nous allons étudier. Dans deux cas méconnus, ma patience, mes fatigues, mes soins furent suivis du plus heureux succès. Des recherches ultérieures me permirent enfin de bannir une crainte mal fondée : j'osai parler de ces observations recueillies avec soin,

appuyé bien tôt sur l'autorité d'un grand nombre d'auteurs, car je ne pouvais pas décemment avoir raison tout seul. J'osai dès lors concevoir l'espérance de diminuer les pertes journalières que peuvent éprouver partout les fortunes particulières. D'autres animaux tués journellement, réputés enragés ou pouvant le devenir, m'engagèrent à résumer aussi tous les faits de cette importante question. D'autres égorgés encore comme affectés de maladies incurables et traités avec succès dans des circonstances analogues m'ont vivement engagé à publier ce fruit de mes travaux; puissent-ils pour toute récompense, réaliser mes espérances!



CHAPITRE DEUXIÈME

DE QUELQUES OPINIONS SUR L'INTELLIGENCE ET LA FOLIE DES ANIMAUX.

Les découvertes les plus importantes en anatomie, en physiologie, en pathologie même sont peut-être le résultat immédiat de l'observation médicale appliquée à l'étude des animaux sous ces différents rapports. Cette marche éminemment philosophique esquissée par Démocrite, Hippocrate, etc., suivie par une foule de médecins modernes, recommandée par la plupart des méthodologistes allemands, français, anglais ou italiens, fut négligée par un grand nombre de médecins et exécutée par plusieurs. Aujourd'hui que l'ensemble de la pathologie vétérinaire tend sans cesse à former aussi une science exacte, c'est-à-dire uniquement basée sur l'observation, aujourd'hui qu'elle est cultivée par des hommes vraiment instruits, qu'elle a été totalement arrachée des mains de l'ignorance, elle est plus que jamais digne de fixer l'attention des médecins qui

peuvent, sans déroger, unir leurs efforts scientifiques à ceux des Hippiatres pour perfectionner la science de l'homme malade. On est assez généralement convaincu de l'importance de l'étude de l'art vétérinaire, non-seulement pour les progrès de la médecine humaine, mais encore pour l'intérêt des fortunes ; dès lors rien de ce qui s'y rattache n'est au-dessus de la dignité de la Philosophie ni de celle de l'Art de guérir. Comme l'a fort bien dit Moreau de la Sarthe, la Médecine ne borne pas ses recherches à l'espèce humaine, elle les étend aux animaux.

On se plaint assez journellement de ce que l'ensemble des observations d'aliénations mentales recueillies dans l'espèce humaine ne permet point encore de les classer. Nous nous sommes déjà expliqué indirectement sur la valeur de ce reproche ; ce qui manque, ce ne sont pas les observations, mais une idée exacte de classification, la découverte d'un cadre qui puisse admettre à la fois les faits recueillis et ceux qui ne se sont même point présentés encore ; ce qui manque enfin c'est une bonne méthode de généraliser et d'abstraire, c'est la marche suivie jusqu'à présent qu'il faut accuser, c'est une ardeur anticipée, opposée à l'avancement comme à la création de toutes les sciences, qui a fait tenter d'expo-

ser la pathologie d'un état avant même de connaître ses lois physiologiques. Dans tous les cas tout semble présager encore que nous attendrons longtemps avant de pouvoir composer un bon traité de Môrœgraphie générale, malgré les nombreux travaux entrepris depuis vingt ou trente ans sur la physiologie et la pathologie cérébrales. Si avec les faits immenses recueillis depuis Hippocrate et Arétée nous ne pouvons parvenir à une bonne classification de la Môrœgraphie humaine, il est évident que la marche suivie est essentiellement mauvaise, qu'elle s'oppose réellement à toute régularisation génératrice, que dès lors il faut en changer et remonter plus haut dans nos recherches. Un fait certain c'est que nous savons aujourd'hui tout ce que nous pouvons espérer d'apprendre sur ce sujet, un autre fait non moins douteux encore, c'est qu'on n'a pas accordé jusqu'ici la plus légère attention à la Môrœgraphie comparée. Ne serait-ce donc pas là précisément une des causes qui s'opposeraient si invinciblement en quelque sorte à toute abstraction utile et juste en Môrœgraphie humaine ? Nous pouvons nous tromper sans doute, mais en attendant que notre erreur nous soit démontrée, il faut tenter une nouvelle route, parce qu'il nous semble incontesta-

ble qu'elle peut du moins être utile à l'étude des désordres intellectuels de l'homme.

Il paraît, jusqu'à présent du moins, que la méthode empirique est la seule qu'on puisse employer. Classons donc les faits recueillis, plus tard on les expliquera et l'on fondera la pathologie générale. Sans doute il est déjà permis de dire aujourd'hui que la Môrœgraphie humaine est parvenue, comme toutes les autres sciences, à ce degré de maturité si voisin de la perfection : mais les vices incohérents qui l'environnent, la base qui lui manque, sont autant de circonstances qui ne permettent pas que ses progrès soient en rapport avec nos travaux et nos efforts. Il est vrai qu'en général les hommes n'entrent jamais dans la carrière du vrai par la route l a plus courte et la plus sûre. Impatients de connaître, de savoir, de posséder, ils n'atteignent que trop souvent le but avant d'avoir parcouru l'espace, ou mieux, sans avoir eu le temps de l'étudier, de le voir, de l'observer, de le connaître. Ils ont voulu de même fonder l'idéologie avant d'avoir une bonne physiologie et sans connaître même ni l'une ni l'autre de ces sciences fondamentales, en établir une pathologie, qui n'est strictement après tout que l'étude des perversions diverses de l'une et de l'autre.

Ils ont voulu déterminer enfin en quoi consistaient les aberrations intellectuelles, avant de connaître parfaitement l'état complet de santé morale.

Dans toutes les sciences pourtant, on procède du simple au composé : l'étude entière de la médecine est ainsi divisée et ceux qui franchissent ou qui amalgament la connaissance graduée de chacune de ses parties, ou qui les négligent, en sortent rarement avec avantage. Avant d'expliquer ou de construire une mécanique à rouages compliqués, on commence par étudier la machine la plus simple et son mode d'action. Dans l'étude de la vie intellectuelle, dans celle de la vie matérielle il faut procéder ainsi, et cette philosophie générale des sciences obtiendra dans cette circonstance des résultats inespérés. Pour établir la pathologie intellectuelle de l'homme, la connaître et surtout la guérir, il me semble donc qu'il est aussi naturel qu'important de l'étudier dans les maladies les plus simples chez les animaux les moins composés, les moins élevés dans l'échelle des êtres. Il fallait enfin, pour nous limiter au point qui va nous occuper, avant de parler de la physiologie et de la pathologie mentales de l'homme, étudier celles bien moins compliquées des ani-

maux, et suivant ensuite une marche rétrograde ou mieux ascendante, remonter des zoophites à l'homme, d'après l'échelle si admirablement calculée par G. Cuvier ou Lamark.

Après avoir philosophiquement établi l'anatomie et la physiologie du cerveau dans chaque espèce, travail auquel il est inutile de nous livrer grâce aux recherches précieuses de tant d'anatomistes célèbres, il faudrait poser d'une manière aussi certaine que possible l'étendue probable de leur intelligence, la tendance naturelle et les chances diverses de ses perversions. En parcourant ainsi l'échelle des êtres animés, on verra progressivement les facultés intellectuelles naître, se développer, s'étendre, s'agrandir, et les chances de folie diminuer dans les mêmes proportions, quoique toujours en raison directe de leurs relations multipliées avec les objets extérieurs. On pourra suivre, dans cette graduation progressive de l'intelligence, des rapports extrêmement constants avec les différents degrés de perfection anatomique. Il résultera probablement de cette étude générale une grande vérité : c'est que les probabilités en faveur de la folie croîtront toujours en raison inverse de l'imperfection organique ou de la débilité in-

tellectuelle acquise ou naturelle. Ainsi dès qu'on serait arrivé, je suppose, aux êtres privés du grand sympathique, toute passion, quelle que fût sa force ou sa durée, aurait disparu et ces altérations morales auraient été limitées aux aberrations des sens de la vie intérieure ou à ceux de la reproduction, et ainsi de suite.

Nous l'avons déjà dit, la médecine humaine a retiré d'immenses avantages de la culture de l'anatomie et de la pathologie des animaux, pourrait-on sérieusement croire que l'idéologie comparée serait moins utile à la physiologie de l'intelligence de chaque espèce? Un organe isolé de ses fonctions, par exemple, n'est absolument rien ; pour être utile, il faut nécessairement l'étudier concurremment avec ses produits. Les auteurs qui se sont occupés de l'étude anatomique du système nerveux, depuis les insectes jusqu'à l'homme, n'ont nullement pensé à baser l'idéologie de chaque être sur les matériaux qu'ils recueillaient. Ce travail important est presque entièrement neuf, une belle portion de gloire est réservée à celui qui l'accomplira.

En limitant l'étude de la Môrœgraphie comparée aux seuls animaux vertébrés ovipares ou vivipares, peut-on croire que les passions et les

folies par conséquent observées dans toute la simplicité primitive n'éclaireraient pas aussi l'étude des aberrations intellectuelles de l'homme? Ces cas seront peut-être fort rares tant à cause des étroites limites de relation, d'idées, etc., des animaux, qu'à cause même, si l'on veut, des dispositions organiques du cou, de la tête, du cerveau, etc., de plusieurs d'entre eux, à l'exception pourtant des quadrumanes; mais à coup sûr elles le seront d'autant moins qu'on y apportera une plus grande attention, et certes l'aliénation mentale passagère, nommée délire, a très-fréquemment compliqué les affections typhoïdes observées chez les animaux. Pourquoi dès lors ce même délire aigu ne pourrait-il pas se représenter, ou prolonger sa durée, sous une forme chronique? Ce n'est après tout qu'un mode d'existence différent d'une même affection. Quoi qu'il en soit, il me semble qu'on ne peut se refuser plus longtemps de se rendre aux lois des devoirs et des besoins scientifiques. Il faut démontrer enfin l'exacte vérité d'un principe reconnu par plusieurs médecins, tels que Fracastor, Charles Dunne, Darwin, Duméril, etc., approuvé par Buffon, D'Obsonville, etc., et contredit très-positivement par tous les autres. Il est temps de voir enfin jusqu'à quel

point est vraie une proposition de Gall, qui a dit que le plus grand obstacle qu'on ait jamais pu opposer à la connaissance de la nature humaine, était précisément de l'avoir isolée des autres êtres et d'avoir voulu la soustraire aux lois qui la gouvernent.

L'opinion de ces hommes illustres contrarie sans doute celles qu'ont écrites MM. Virey, Godines jeune, Bérard, Bégin, Hurtrel d'Arboval, etc., mais cette circonstance me paraît précisément une raison de plus pour se donner la peine de les examiner. Il ne suffit pas sans doute, dans une discussion aussi grave, qu'un homme de mérite d'ailleurs ait écrit, même avec réflexion et connaissance de cause : aucun animal ne devient fou, maniaque, hypocondriaque : s'il ne perd pas l'esprit, c'est qu'il n'en a pas ; l'esprit des bons mots, c'est possible, mais M. Virey pense-t-il donc bien sérieusement que l'on ne puisse pas en dire autant de tous les fous? Est-ce que l'aliéné d'ailleurs perd son esprit? Cette théorie de la folie convenait à l'Arioste mais non à un médecin naturaliste. Quant à moi, j'ai connu beaucoup d'aliénés avant, pendant et après leur folie, et je suis forcé de répéter qu'il n'en est pas un seul qui s'élevât au-dessus du commun des hommes, chacun dans sa spécialité. Mais il

y a plus, c'est qu'après cette assertion si tranchée, il en est encore une autre qui ne l'est pas moins et qui lui est complétement opposée. C'est lorsque cet habile écrivain pousse démesurément loin l'existence des passions fortes chez les animaux, dans deux articles à peu près identiques (1). Cet aveu d'une aliénation mentale passagère, plus ou moins profonde chez les animaux me paraît devoir entraîner rigoureusement la possibilité, pour le moins, de l'aliénation mentale moins vive, moins violente, mais par conséquent d'une beaucoup plus longue durée. Si l'opinion du savant docteur Virey était d'ailleurs appuyée sur des faits ou discutée au moins avec son éloquence ordinaire, on eût pu regarder son aphorisme comme une vérité médicale, et non comme une saillie, comme un bon mot; on eût pu se dispenser alors d'entreprendre de longues recherches, pour l'apprécier à sa juste valeur; mais une vérité présentée ainsi ne serait même pas reçue.

Darwin qui, dans son immortel ouvrage, a fait preuve d'autant de connaissances que de génie observateur, n'a point négligé non plus

(1) *Dict. des Sciences med., t. XLVI, p.* 20; *t. LVII, p.* 528.

de parler de la folie des animaux. Il regarde comme leur étant exclusivement dévolue celle qu'il nomme involontaire. Quoique nous ne partagions pas davantage son opinion, nous ne prenons pas moins acte de ce nouvel aveu pour combattre encore des présomptions entièrement opposées à la nature des choses. Il pense ensuite que les animaux sont en général peu sujets à la folie. Cette dernière opinion est basée sur une erreur relevée ailleurs. Il conclut enfin que la folie doit être rare parce que les animaux ne pleurent ni ne rient. Cette raison, en la supposant juste, ne paraîtra pas très-peremptoire, mais ensuite pourquoi donc leur avoir accordé ailleurs ces mêmes facultés? Telle est la faiblesse de l'esprit humain, qu'elle combat sans cesse elle-même, dans une occasion, la vérité qu'elle avait proclamée dans une autre et qu'elle détruit souvent une vérité par une erreur.

J.-J. Rousseau, dont l'opinion est beaucoup moins importante, a fait cette question : Pourquoi l'homme seul est-il sujet à devenir imbécille? N'est-ce pas parce qu'il revient à son état primitif? On s'extasie parce que la brute ne devient pas imbécille, pourquoi n'être pas surpris que les quadrupèdes ne perdent pas la faculté de voler? Le besoin de diriger une épi-

gramme contre l'espèce humaine, le désir intarissable de soutenir des paradoxes, empêchaient sans doute le philosophe de Genève de voir que ces diverses assertions n'avaient pas l'ombre du bon sens. Si c'est de l'imbécillité congéniale, accidentelle ou sénile dont il voulait parler, il est déjà presque inutile de dire que les animaux y sont très-évidemment aussi sujets que l'espèce humaine, et c'est peut-être même de toutes les affections intellectuelles la plus fréquente, et dès lors, la plus facile à étudier : des chiens, des chats, etc., issus de mêmes parents, offrent d'ailleurs assez souvent un développement fort inégal dans leur intelligence. L'étude des animaux, sous ce rapport, est à peu de chose près aussi étendue que celle de l'homme, et il y a très-certainement la même distance morale entre les castors (*Castor Faber*, Cuv.) et le paresseux (*Bradypus*, Linn.) qu'entre Voltaire et les Crétins.

L'illustre professeur Broussais, dans son Traité de l'Irritation et de la Folie, n'a nullement fait mention de l'existence ni de la probabilité de la folie des animaux, mais il a eu le soin de dire : lorsque les expérimentateurs auront trouvé le moyen d'établir une superexcitation durable dans la matière nerveuse intra-cérébrale des singes et des chiens, ils feront des

folies à volonté. Dire qu'on peut développer la folie artificiellement chez les animaux comme chez l'homme, ainsi que l'a démontré Chiaruggi, c'est reconnaître incontestablement que cette maladie peut exister comme toutes les autres sans excitation artificielle ou sous des conditions pathologiques souvent inappréciables. Quoi qu'il en soit, il est toujours à regretter que le célèbre médecin du Val-de-Grâce se soit borné à formuler ainsi son opinion.

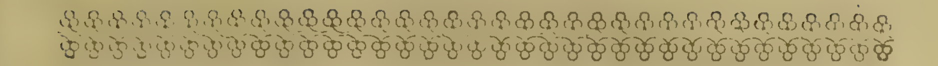
L'histoire des variations de l'esprit humain, dans toutes les sciences, serait un travail curieux à faire : nous allons en rapporter encore un exemple. M. Hurtrel d'Arboval, médecin vétérinaire du plus grand mérite, après avoir admis l'existence de la manie dans les animaux, déclare que les animaux ne peuvent point être atteints de monomanie, comme si la première concession n'entraînait pas rigoureusement la seconde. Il ajoute ensuite, on n'en connaît point d'exemples chez eux, et l'on verra dans le cours de cet ouvrage, combien M. Hurtrel d'Arboval était dans l'erreur.

Flottant entre des idées aussi opposées, penchant pour l'opinion du plus petit nombre, nous avons voulu définitivement connaître quelle était celle que l'on devait rigoureuse-

ment regarder comme l'expression des faits. Notre ouvrage sera donc en quelque sorte un inventaire abrégé et rapide de tout ce que nous possédons sur ce sujet, et l'on conviendra qu'il y a souvent autant d'utilité à déterminer l'état de nos connaissances positives sur un objet, qu'à abstraire des principes généraux : sans les premières données, ce dernier résultat serait matériellement impossible, l'on ne formerait qu'un tissu d'erreurs dangereuses. Il faut bien le dire avec le professeur Broussais, celui qui constate un fait d'une haute importance doit se montrer indifférent à la qualification qu'il plaît aux sectaires de lui donner. Il faut donc, marchant sur des traces célèbres, riche de faits bien constatés, remonter à l'Idéologie, c'est-à-dire fonder en quelque sorte sur la Môrœgraphie humaine, la Pathologie intellectuelle des animaux. Nous pourrons errer peut-être, mais il est plus que probable qu'à une époque même très-rapprochée, la Môrœgraphie comparée servira à son tour à éclairer celle de l'homme, car si, comme le font observer Reil, Georget, etc., on avait étudié de concert la névrotomie et la physiologie cérébrales des animaux, on n'aurait point placé le siége des affections et des passions dans les nerfs situés le long de la co-

lonne vertébrale, puisque certains animaux possèdent incontestablement les unes sans les autres, et que les unes et les autres se prononcent fort obscurément dans les espèces différentes. Dans tous les cas, si l'on peut dire des êtres organisés ce que le paganisme disait de l'homme, qu'il était un animal raisonnable, une épithète plus juste et plus vraie restera toujours à lui seul, en disant avec Tertullien, que l'homme est un animal religieux.





CHAPITRE TROISIEME.

HISTORIQUE DE L'INTELLIGENCE DES ANIMAUX.

Jamais on n'a mieux compris la dignité de l'intelligence humaine, jamais non plus un concours aussi nombreux de savants ne s'empressa d'étudier avec autant d'assiduité les maladies qui consistent exclusivement dans ses altérations diverses. C'est surtout depuis que l'esprit du Christianisme, introduit dans la politique moderne, fait de l'intelligence une véritable fortune, que les affections mentales sont mieux étudiées, mieux traitées et plus souvent guéries. Le besoin de prolonger la vie physique dans toute son intégrité, fit rechercher dans la pathologie comparée des analogies qui favorisaient on ne peut mieux cette sublime science, d'éloigner ou d'adoucir la douleur et de prolonger la vie. La force des choses et les événements publics dirigèrent ensuite dans un autre sens les travaux des médecins. La civilisation actuelle qui donne tant de supériorité aux facultés intellectuelles, qui prouve à chaque instant que la vie n'est rien sans elle, a tourné de ce côté ses explo-

rations de tout genre. Il n'en a pas encore été de même pour les animaux : nos besoins ne leur demandent que d'être et de rester ce qu'ils sont : on tient fort peu au développement ou au progrès de leur intelligence, et nous serions assez volontiers de cet avis, si pourtant on voulait bien être du nôtre, lorsque nous considérons leurs perversions mentales comme un accident nuisible ou dangereux. Mais en revenant à l'être qui rapporte tout à lui d'abord, on conviendra que nous avons également droit d'être étonné qu'il n'ait point encore entrevu que la pathologie mentale comparée aiderait très-probablement à atteindre plus sûrement le but qu'il se propose, celui de maintenir ou de rétablir l'intégrité de sa propre santé morale. Comment se fait-il, en effet, que pour trouver cette idée il faille remonter le torrent des années? Est-ce que par hasard le développement de l'intelligence serait intimement lié à l'orgueil? Est-ce que l'homme, bien au-dessus du reste des intelligences créées, sous ce point de vue, n'apercevrait donc plus ce qui l'environne? Pourquoi dès lors au milieu de ces écrits nombreux n'en compte-t-on pas un seul qui ait même légèrement parlé des troubles intellectuels des animaux?

Ce n'est certainement point ainsi qu'en jugèrent les savants de l'avant-dernier siècle : on crut du moins cette question digne d'être agitée, et, quelle que fut l'opinion particulière, la discussion fut très-animée, se termina malheureusement en arguments théologiques. On a fait justice depuis longtemps de ce mélange incohérent des sciences humaines avec les sciences divines, aussi nos recherches n'offriront-elles rien de ce disparate.

L'homme, dit un médecin de l'Université d'Edimbourg et de S. M. Britannique, a été considéré, jusqu'à présent, comme un être sans analogie avec les autres animaux (John Gregory), l'anatomie comparée, cultivée avec soin, a cependant été la source des plus utiles découvertes; mais la physiologie de l'homme et des animaux, le rapprochement de leur état, de leur manière de vivre, etc., ont peu fixé l'attention des hommes de l'art. La Philosophie ne s'incline pas aisément et ne reçoit de leçons des animaux qu'autant qu'elles sont bien déguisées ou cachées sous les fleurs de la poésie, semblable à cet enfant de Tasso qui n'accepte le breuvage salutaire qu'alors que les bords de la coupe sont dorés de miel. Cette conduite est certainement bien plus au-dessous de l'homme que la vérité qui ne pourra

jamais rien enlever à sa véritable suprématie. La nature est un tout composé de différentes parties qui, quoique distinctes, sont intimement liées entre elles, et cette union est tellement étroite, que souvent une espèce s'étend à une autre, sans que l'on puisse dire bien positivement où commence l'une, où finit l'autre. C'est ce qui a presque toujours lieu quant à une portion spéciale d'une classe immédiatement au-dessous de celle qui la précède. A cet égard, aucun anneau de la grande chaîne ne peut être parfaitement connu si l'on n'étudie à fond les anneaux intermédiaires. En comparant les diverses espèces d'animaux, nous les voyons douées de facultés et de puissances qui leur sont propres, admirablement adaptées surtout à la sphère d'action dans laquelle la Providence les a renfermés.

Vers le milieu du XVIIe siècle seulement, une impulsion générale porta les observateurs à recueillir des faits nouveaux en faveur de l'intelligence comparée et quelques-unes de ses perversions à l'état aigu, mais on oublia d'y joindre les études anatomiques et médicales. Buffon les regarda même comme entièrement inutiles, et l'on aperçoit aisément la cause de cette pensée : on sait, en effet, à combien d'erreurs ce dédain entraîna le Pline

français, et l'on se rappelle sans doute encore avec quelle apreté alpestre Condillac les releva, quoique tombant souvent dans les mêmes défauts. Tout ce qu'on peut conclure aujourd'hui d'une polémique souvent virulente, c'est que les deux adversaires démontraient mathématiquement l'existence intellectuelle des animaux. Cependant il faut bien le dire aussi, on ne trouve pas une seule phrase dans le philosophe Dauphinois, pas un mot même qui puisse faire supposer qu'il pensât que cette fonction physiologique pût se pervertir ou se troubler comme toutes les autres.

Cette abnégation formelle de tous les travaux antérieurs tenait à l'esprit de l'époque, car dans le XVIIIe siècle on était beaucoup plus empressé de détruire que de construire, et l'on ne citait plus du tout, précisément parce que l'on avait trop cité auparavant. Depuis lors, la faible impulsion donnée à l'idéologie comparée s'éteignit insensiblement. Les progrès faits par toutes les sciences permettent aujourd'hui de reprendre enfin ce travail important, et de donner à la Môrœgraphie comparée tout le développement qu'elle mérite. Willis avait pour ainsi dire donné le signal : une foule de savants y répondirent bientôt, et l'on vit enfin cette question posée et presque una-

nimement approuvée. On vit paraître de tous côtés des ouvrages qui tendaient à perfectionner ce qu'il n'avait fait qu'entrevoir. Une fois l'intelligence mise hors de doute, il ne resta plus qu'à prouver l'existence des passions et des maladies mentales, conséquences rigoureuses de l'adoption du premier principe. Une foule d'écrivains se chargèrent encore de recueillir les faits, et il fut généralement reconnu que l'existence des facultés intellectuelles entraînait celle de leurs perversions aiguës plus ou moins profondes; mais dès le moment que l'on s'aperçut qu'il était impossible de constater la portée de ces mêmes facultés chez l'homme, il devait l'être bien davantage encore de le faire chez les animaux. Néanmoins une incalculable quantité de faits prouve que plusieurs sont doués d'une intelligence quelquefois supérieure à celle de l'homme civilisé et presque toujours à celle de l'homme sauvage. Ils n'ont pas sans doute un langage révélateur de leurs pensées, mais il est incontestable qu'ils ont une langue, qu'ils comprennent très-bien entre eux à l'étude desquelles Dupont de Nemours, Claude Duret, etc., n'ont point dédaigné de s'appliquer. Ainsi, par exemple, Buffon fait observer avec beaucoup de justesse que les hirondelles de cheminée

(*Hirundo urbica*, Cuv.), outre les différentes inflexions de voix qu'il décrit, ont encore le cri d'assemblée, celui du plaisir, de l'effroi, de la colère, et enfin celui par lequel la mère avertit sa couvée des dangers qui la menacent, et beaucoup d'autres expressions composées de toutes celles-là. Supposons même que ces moyens de relation n'existassent point, mais le mutisurde et certaines peuplades seraient dans le même cas, et l'on n'a jamais dit qu'ils étaient sans idées. Dans tous ces càs, ainsi que chez l'enfant, ce n'est pas du tout le délire des paroles qui doit indiquer la folie, car le délire de l'œil, de la physionomie, du système égestif, etc., a toujours une valeur séméiotique suffisante. Un examen attentif de leur conduite prouvera l'existence de sentiments très compliqués et de combinaisons on ne peut plus justes. Ainsi dans son voyage autour du Monde, le capitaine A. Duhaut-Cilly dit : Rien de plus triste, de plus désolé et de plus infertile que le Haut-Pérou, ce pays classique des métaux précieux. Non-seulement la végétation et les productions les plus ordinaires du sol le plus ingrat ne s'y rencontrent qu'à de rares intervalles, mais encore quelques villes y sont complétement dépourvues d'eau. Ainsi Payla, ville de

deux mille âmes, est obligée d'aller chercher cet objet de première nécessité à Colan, village éloigné de plus de quatre lieues au nord. Les chiens de la ville n'ont pas, ainsi qu'on le pense bien, de part à cet approvisionnement dispendieux, mais soit instinct particulier, soit effet de l'éducation, ils se réunissent sur la plage à une certaine heure de la journée et tous ensemble se dirigent sur Colan, où ils vont se désaltérer pour vingt-quatre heures.

Un homme passait dans les rues de Worcester avec un ours (*Ursus arctus*, Cuv.) et un singe *Simia cinerea, etc.*, Cuv.). Un boucher lui proposa de lâcher son bull-dog, de forte race, contre l'ours : il y consentit, et le chien montra dans ce combat autant d'acharnement que de courage. Le singe, craignant pour son compagnon, s'élança sur le dos de l'ours, mais le maître le rappela et le combat cessa. Le boucher en fut fâché; car, disait-il, mon chien n'eût fait qu'un morceau de votre singe : je parie trois guinées contre une qu'il est mort dans six minutes. Le pari fut accepté, sous la seule condition que le singe aurait un bâton d'un pied de longueur. Le chien arriva le premier au rendez-vous donné : on commençait à croire que le meneur d'ours avait eu peur : il arriva enfin, portant son petit champion. Il

le plaça sur un escabeau dans le centre d'un cercle de spectateurs : le singe n'était pas d'une grande espèce, tandis que le chien était d'une masse trois fois plus forte, en sorte que tous les paris étaient de huit à neuf contre un en faveur du dogue. Le boucher demanda encore si on ne lui ferait point payer le singe quand son chien l'aurait tué : il fut convenu qu'il ne donnerait pas même un dédommagement. Alors l'étranger tira de sa poche le petit bâton qu'il donna au singe, et lui dit : Tiens, Jacob, tu vois ce chien là bas ! prends garde à toi, mon garçon ! Le boucher avait peine à retenir son chien; il finit par le lâcher en lui disant : Avale-moi ça. Jamais tigre ne s'élança avec plus de fureur : il fondit comme un trait sur son ennemi : celui-ci, avec une adresse merveilleuse, fit un saut en l'air à l'instant même où il allait être joint, et, retombant sur le dogue, il se cramponna sur son dos de manière à ne pouvoir pas être mordu. Il le saisit sur le cou avec les dents, lui empoigna fortement l'oreille de la main gauche, en lui faisant tordre la tête qu'il assujettissait dans cette position gênante, tandis que de la main droite il frappait à coups redoublés sur le museau du malheureux chien, qui jetait les hauts cris. Enfin, au bout de très-peu d'instants, si

le boucher n'eût demandé grâce, son dogue serait mort sous le bâton, et il était si malade que son maître fut obligé de l'emporter, après avoir payé le pari, et essuyé les sarcasmes et les huées de la population. Les faits de ce genre sont extrêmement nombreux, et l'on n'a que l'embarras du choix. Le singe de Joséphine montra souvent une intelligence beaucoup plus étonnante : c'était une femelle, il est vrai, et qui avait à coup sûr bien plus d'esprit que certaines gens (1). Que dirai-je de l'intelligence qui s'est développé tout récemment sous nos yeux ? Paris, si oublieux, aurait-il déjà perdu le souvenir de Jacques, amené de Sumatra au Jardin des Plantes? Ce jeune orang-outang (*simia satyrus*, Cuv.) fut on ne peut plus remarquable sous le rapport de son caractère et de son esprit. Jamais de colère ni de mauvaise humeur; des caresses pour tout le monde, et la patience la plus infatigable envers l'enfant de son gardien. Il comprend tout ce que lui commandent les personnes avec lesquelles il vit, et il leur obéit comme font les espiègles pour faire immédiatement après quelques mauvais tours. Il avait l'habitude de dîner à cinq heures, et il

---

(1) Constant, *Mémoires*, t. IV, p. 20, etc.

ne l'oubliait jamais : dès que l'heure avait sonné, il s'accrochait à la corde pendue au plafond de sa chambre, se balançait et s'élançait par son oscillation jusqu'à la serrure de la porte qui conduit à la chambre où l'on dîne. Il la secouait jusqu'à ce qu'on lui ouvrît. Un jour le gardien fit trois nœuds à la corde afin de la raccourcir pour que le singe n'arrivât point à la serrure. S'apercevant qu'il avait beau se balancer, qu'il ne touchait jamais au but, il défît successivement tous les nœuds. Le dernier était presque au bout de la corde; il n'essaie pas de le dénouer en se tenant au-dessous, il avait très-bien calculé qu'il l'aurait serré au lieu de le défaire : il se place également au-dessus et le dénoue aussi facilement que les autres, se balance à la corde, saisit la serrure, se fait ouvrir la porte et va dîner, etc.

Je me garderai bien de citer ici les faits épars dans tant d'écrivains à l'appui de l'existence intellectuelle des animaux. Les hommes vulgaires n'ont-ils pas chaque jour l'occasion de s'en convaincre aussi bien que les hommes célèbres : il nous suffira de dire qu'aucun de ces derniers n'hésita à proclamer cette vérité. Mahomet lui-même, qui accorda si peu à l'intelligence humaine, probablement

fondé sur les actes irrécusables de leur volonté et de leur libre arbitre, fit un paradis pour eux, et Leibnitz pensa qu'ils y avaient quelque droit (*Théodicée*). Quelques auteurs plus hardis poussèrent bien plus loin encore leur croyance. Quelques-uns allèrent jusqu'à inventer des peines pour punir leurs défauts; d'autres se bornèrent à constater leurs vertus, leurs mœurs, leur religion; d'autres fondèrent leur Idéologie sur des bases plus ou moins larges, poussèrent leurs recherches jusqu'aux lois de leur logique, à l'étendue de leur imagination, à leurs qualités morales, et enfin jusqu'à leurs langues même, ainsi que nous l'avons dit.

Il me semble que quelle que soit la crédulité des penseurs, ils ne peuvent pourtant point, sans déraison, admettre tous les faits publiés, quel que soit d'ailleurs le mérite des auteurs tels que Plutarque, Chr. Sommer, Joh. Fréd. Mayer, John Hermanson, Frid. Schrader, Joh. Frid. Schneider, Toussaint Bridoul, Condillac, Ger. Meïer, Stéph. And. Mozler, Hier. Rovard, Le Grand, le P. Bougaut, Waldschmidt, Bailly, Hanvood, Rudolphi, etc. Ils peuvent être exagérés, sans doute, mais ils n'en prouvent pas moins l'existence des facultés intellectuelles. Je suis loin

de dire toutefois que cette propriété organique, ainsi qu'on voudrait la dénommer, se trouve également distribuée dans tous les animaux : je conviens même qu'elle suit, en apparence du moins, le développement de la perfection organique de l'échelle des êtres. Si l'Européen est à la tête de l'espèce humaine par l'immense étendue de ses facultés, les Samoïedes, etc., paraissent être l'anneau intermédiaire entre les hommes et les animaux. Certainement l'orang-outang (*simia satyrus*, L.) marche dans la chaîne intellectuelle non loin du nègre : F. Cuvier, qui examina, avec toute la portée d'observation et de philosophie qu'on lui connaît, un jeune quadrumane de cette espèce, regarde comme complétement irrécusable la propriété qu'il a d'associer, de généraliser ses idées et de les abstraire par la force de son raisonnement. Si, comme je n'en doute pas, cette existence morale est irrécusable, on ne peut nier, ce me semble, celle des passions fortes, des besoins impérieux, et par suite, l'action plus ou moins profonde des causes physiques sur leurs fonctions mentales, et par suite aussi, l'on ne peut se refuser à admettre leurs perversions qui seront toujours mêlées de beaucoup plus de désordres physiques que chez l'homme. Ici, comme chez

l'idiot humain, on trouvera peut-être plus de symptômes matériels marchant de front avec les lésions morales.

Une philosophie plus réfléchie, parce qu'elle n'admet pour point de départ que les faits, a relégué hors de la science les partisans de l'automatisme des animaux. On place aujourd'hui cette hypothèse auprès des rêves athées de Lamétrie et de Marat. Nier maintenant l'intelligence des animaux, c'est se placer immédiatement au-dessous des connaissances les plus vulgaires. Nul doute que notre époque figurera honorablement dans l'histoire de l'idéologie comparée. Déjà plusieurs auteurs ont étudié celle des animaux les plus simples par leur organisation, et tout permet d'espérer des résultats extrêmement utiles et dignes de marcher de pair avec ceux obtenus récemment par le professeur Agatino (1). Elle repousse également l'opinion exagérée de Soldini et de ses émules qui placent, en quelque sorte, l'intelligence des animaux au-dessus même de celle de l'homme. Ces deux opinions extrêmes sont la conséquence naturelle d'une mauvaise méthode de philosopher, et c'est ce

---

(1) *Giornale delle scienze*, *etc.*, *sopra l'ideologia degli animali*.

qui arrivera toutes les fois qu'au lieu d'examiner les faits attentivement, on voudra les plier au joug d'une étroite prévention. Lorsque dans l'étude de la nature, dit Gall, on introduira la religion, les ignorants invoqueront la révélation pour combattre ce qu'ils n'entendront pas ou ce qu'ils voudraient avoir découvert.

Dans tous les cas, les recherches scientifiques doivent avoir l'observation seule pour base : il ne faut voir et chercher que la vérité, éblouissant rayon de la clarté divine et dont l'homme ne peut pas toujours supporter l'éclat. En général, quelle que soit la simplicité d'une créature, son mécanisme explique constamment l'action directe de la puissance créatrice : tout est son ouvrage, et rien de ce qu'il a fait n'est à dédaigner : *Delebo hominem quem creavi à facie terræ, ab homine usquè ad animantia, à reptili usquè ad volucres cœli, pænitet enim me fecisse eos.* A ces paroles du Tout-Puissant Soldini ajoute : *Patet igitur evidentissimè, vitæ spiritum ut in hominibus, ità et in brutis omnibus ex æquo vigere.* Sans doute, en donnant l'existence à tous les êtres créés, Dieu les doua d'une intelligence décroissant comme l'organisation, mais relative à leurs besoins et susceptible aussi de perfectionnement. C'est

précisément ce degré d'intelligence et sa perfectibilité qu'il faudrait pouvoir déterminer pour chaque espèce. Sans doute toutes les exagérations possibles peuvent être combattues par des arguments plus ou moins forts, mais jamais par des faits bien vus. On peut également, comme l'a fait Soldini, accumuler les nombreux passages des livres saints en faveur de l'intelligence des animaux, mais il faut bien davantage encore pour l'objet qui nous occupe : il vaut infiniment mieux arriver avec les moyens employés par Aristote, Plutarque, Galien, etc., puisque ces faits sont assez généralement connus. Je ne sais par quelle fatalité, dans la discussion polémique sur l'intelligence des animaux, on mît toujours plus d'aigreur ou d'esprit que d'observation ou de philosophie. Lorsqu'on agita cette question, lorsqu'on parla du principe qui anime les animaux, la théologie fut toujours plus consultée que les faits, et quand bien même les Livres Saints n'eussent point clairement tranché cette question, il n'est point de discussion possible qui pût forcer d'admettre que la brute, sortie aussi des mains du créateur, était mue par le même principe universel qui guide l'homme. Quant à l'analogie évidente de leur intelligence acquise, elle fut bien

aperçue, mais elle fut niée. Antonio Pereira, par exemple, faussant le premier la route de l'observation, déviant la médecine du but qu'elle devait atteindre, imagina de refuser aux animaux toute espèce d'âme. Une doctrine diamétralement opposée fut à l'instant émise. Quelques actes prouvaient incontestablement l'intelligence des animaux ; ils furent ridiculement exagérés. On étendit ensuite l'existence de l'âme, de l'esprit, à toute la chaîne des êtres : le génie même finit par être accordé aux insectes par ceux-là qui le refusaient à l'homme, et Christian Krause, l'un de ceux qui poussa le plus loin cet esprit de contradiction, alla jusqu'à admettre dans les animaux microscopiques l'existence d'une âme d'autant plus sublime, disait-il, que l'être était moins matériel.

Si Soldini a, comme tant d'autres, exagéré l'étendue de l'intelligence des animaux, nous ne saurions adresser de reproches à la vaste érudition qu'il développa pour prouver leurs passions, et souvent même, il faut le reconnaître, leurs folies, sans toutefois s'élever jusqu'à cette idée, c'est-à-dire à la perversion plus ou moins profonde, plus ou moins générale de cette même intelligence dont il a rapporté tant de preuves et tant d'exemples. Il est

cependant loin d'avoir imité l'exagération de l'abbé Massy qui, niant l'intelligence des animaux, dit positivement qu'ils connaissent la médecine, la physique, les mathématiques, etc., par infusion. Dans ce conflit d'opinions extrêmes, et par conséquent ridicules, la vérité resta certainement entre la pensée de St-Thomas qui regarde les animaux comme des machines, et celle de St-Augustin, de Lactance, etc., qui croient que Dieu leur donna la raison et une âme.



CHAPITRE QUATRIÈME.

DE L'INTELLIGENCE DES ANIMAUX.

Nous ne nous sommes point dissimulé que l'étonnement sera peut-être le premier mouvement moral qu'excitera l'objet de nos recherches actuelles ; mais si pourtant nous avons bien conçu l'esprit et le besoin du siècle, le second sera très-certainement une froide et sévère attention. Une impartialité réfléchie jugera seule la véritable valeur de tous ces faits. Nous ne sommes plus dans ces temps où des craintes mal fondées pour la majesté du Tout-Puissant exagéraient ridiculement les conséquences d'un médiocre ouvrage, dans lequel on accorderait enfin ce qui existe, ce que nulle puissance humaine, luttant contre l'auteur de toutes choses, ne pourrait jamais détruire. Il est incontestable, en effet, que l'intelligence, progressive même, a été donnée de toute éternité aux êtres les plus voisins de la perfection humaine.

On discuta beaucoup jadis et l'on ne se comprit pas précisément parce que l'on parlait mal. Une philosophie plus sage, une médecine plus

éclairée permettent aujourd'hui d'établir des distinctions réelles, solides, incontestables, sur la double existence morale de l'homme. Tous les faits viennent se grouper naturellement autour de la vérité; il suffit ensuite de choisir pour la démontrer et de les présenter sous leur véritable jour. Mais on ne se bornait point autrefois à imposer silence aux faits : on les forçait encore à dire autre chose que ce qu'ils exprimaient, et de plus on raisonnait très-mal au temps où l'on niait l'intelligence des animaux avec une furibonde opiniâtreté. Sans doute l'âme est le principe de toute raison : elle est immortelle; c'est une portion de la Divinité. Donc, l'âme ne peut exister chez les animaux : c'est juste; mais faux principe, fausse conséquence. L'âme est Dieu, rien d'humain ne peut l'atteindre : l'esprit est l'acquisition morale de la vie physique; c'est la fortune, c'est le bien qu'il ramasse encore dans la proportion de la valeur et de l'exercice de ses sens, et c'est lui qui peut se pervertir avec eux et par eux, ou plutôt le trouble d'une seule faculté entraîne celui de tout l'entendement. Dans tous les cas, l'âme ne saurait jamais changer de nature, et quoique éclipsée momentanément, elle n'en porte pas moins toujours le cachet de son auteur et de son ori-

gine : ni l'âge, ni le temps, ni le sexe, ni la mort, ni tout ce qui a quelque influence sur la vie n'y apportent aucune modification : supérieure à tout ce qui est, elle est entièrement au-dessus de notre sphère d'action, voilà ce dont l'état actuel de la science ne permet plus de douter; mais ce que l'on nomme intelligence, esprit, facultés, propriétés cérébrales ou intellectuelles sont très-évidemment des acquisitions sensoriales communes à toutes les intelligences servies par des organes, et d'autant meilleures que les organes générateurs sont plus parfaits. Elles sont partout proportionnées au cercle des besoins, et se développent avec eux ; elles tendent à leur perfectibilité à mesure qu'on s'élève dans l'échelle des perfections anatomiques. L'Ai (*bradypus tridactylis*, L.) est aussi bien doué de la force motrice, puisqu'il a des muscles, des os, des résistances et des leviers que le Cerf (*cervus elaphus*, Cuv.). Dans ces deux cas, il n'y a absolument que l'étendue à parcourir du plus au moins et il ne m'est jamais arrivé d'entendre dire que le Tardigrade fût une plante dénuée de mouvement, ou n'ayant que celui qu'on remarque dans certains végétaux voyageurs parce qu'un seul pas lui coûtait pour ainsi dire une semaine et des efforts inouis. Si la progression

diffère tant entre les mammifères, pourquoi n'admettrait-on pas aussi que l'intelligence créée pût éprouver les mêmes vicissitudes à mesure qu'on met un bien plus long intervalle entre chaque espèce? Et d'ailleurs, cette faculté si supérieure à la matière, quel que soit son terme de perfection, est-elle donc toujours et partout égale dans les individus d'une même famille? Pourquoi donc exiger qu'un animal ait autant d'intelligence que le Roi de la création? L'instinct est l'âme des bêtes, si je puis toutefois associer ces deux mots si disparates : c'est leur principe conservateur ; mais il y a incontestablement autre chose dans leur nature morale : ainsi pour l'un, âme et esprit; pour l'autre, instinct et esprit.

En un mot, il est hors de doute que l'intelligence, conséquence naturelle des sensations perçues, est commune à tous les êtres en proportion du nombre et de la bonté de leur sens et surtout de l'importance de chacun; car elle varie dans la plupart des familles. L'ordre de l'énumération des sens ne saurait en effet être le même pour toutes, puisqu'ils ne sont point classés arbitrairement, mais bien d'après leur puissance pour chaque individu d'une ou de plusieurs familles. Ainsi,

pour l'homme nulle autre classification possible des sens ; mais, par la même raison, il est bien évident que dans les quadrupèdes le premier de tous les sens est l'odorat, puis le goût, puis la vue, puis l'ouïe et enfin le toucher. Parmi les oiseaux, au contraire, la valeur relative des sens n'est plus la même : ici c'est la vue, l'ouïe, le toucher, le goût et l'odorat qui forment l'échelle idéogénique. L'importance des sens dans tous les êtres dérive du service intellectuel qu'ils remplissent, et son résultat est cette masse de connaissances si difficile à reconnaître, à constater. Si le langage articulé ne l'exprime pas d'une manière sensible pour nous, les gestes, les actes, les yeux, la physionomie surtout cette parole matérielle, sont plus que suffisants pour le démontrer. C'est en effet dans cette seule incapacité relative qne l'on doit chercher toute la cause qui s'oppose d'une manière si énergique à leur perfectibilité et qui ne leur en permet qu'une relative aussi et purement individuelle, fruit nécessaire de l'expérience personnelle et surtout de la sensibilité physique et de l'action sensoriale. Chez eux comme chez l'homme, le développement de l'intelligence est limité aux besoins de l'individu : au-delà s'arrêtent également les deux

vies dans tous les êtres créés. Ainsi, il est plus que probable, dira-t-on par exemple, que les sauvages de même que les animaux n'ont point de moyens phonétiques pour se transmettre leurs pensées, qu'ils n'ont pas la moindre idée du beau puisque cette conception morale est le résultat d'une série de faits de différents ordres et de longues combinaisons intellectuelles entièrement au-dessus de leur portée. Eh bien! des expériences nombreuses, et que j'ai répétées plusieurs fois, tendent à démontrer que ces assertions ne sont point exactes. Quant au langage sonore ou phonétique, il est de fait que nous ne le comprenons pas toujours ou totalement; mais il n'en est pas de même des sauvages et des animaux. Quant au beau, je sais très-bien que même chez les nations éclairées, ainsi que chez les personnes lettrées, on est loin d'être d'accord sur son type général et qu'il diffère entièrement de peuple à peuple, soit dans la théorie, soit dans son application aux arts. Chez toutes les nations il y en a pourtant un, tout conventionnel, et qui diffère entièrement de peuple à peuple, soit dans la théorie, soit dans ses rapports avec les beaux arts. Chez toutes les nations, enfin, il y a un type du beau, ridicule souvent pour les autres, mais enfin il y est. Il

en est exactement de même chez les animaux : faites choix d'une belle femelle et défigurez-en une autre de la manière la plus dégoûtante, ou bien, prenez-en une vieille et laide, présentez-les toutes deux au mâle (et notez que je ne désigne ici ni l'espèce, ni le genre, ni la famille), vous verrez incontinent les effets de la sympathie ou de la répugnance.

Quand bien même les animaux n'atteindraient point encore ce degré d'élévation morale, serait-on en droit de conclure qu'ils ne pensent point? serait-on plus fondé à soutenir ce paradoxe parce qu'ils n'ont aucun moyen de nous révéler leurs pensées? Et cependant, une des conditions regardée comme majeure dans la discussion est précisément celle de ne pouvoir rendre leurs idées. Voici comment raisonnent les automatistes : ne point exprimer ses idées ou les exprimer de manière à ce qu'on ne les comprenne pas toutes clairement et sans une étude particulière, c'est n'en point avoir. N'est-ce pas ignorer que l'on puisse penser et réfléchir ? N'est-ce pas ignorer que les idées ont plusieurs modes d'expression? N'est-ce pas ignorer enfin ce que l'on sait très-bien aujourd'hui, combien les organes de la parole sont étrangers au développement et par

suite aux progrès de l'intelligence (1), et si l'on ne voulait absolument pas juger de celle-ci

---

(1) Nous sommes loin de soutenir pourtant que le langage n'influe pas du tout sur le progrès des idées : sans doute, une langue primitive, qui ne ferait aucune acquisition, conviendrait mal, par exemple, à l'état actuel de notre civilisation : c'est si vrai, qu'une foule de mots usuels de nos langues modernes n'ont point d'équivalents non-seulement dans les langues mortes, mais encore dans celles fondées ou formées dans le moyen âge. Après cela, nous conviendrons aussi que c'est avec raison que Platon blâmait déjà l'art d'écrire comme meurtrier de la mémoire, parce qu'au lieu de la charger d'une foule de faits ou de souvenirs, cette invention la dispense de cette fatigue, favorise sa paresse et tend directement à paralyser, à abolir cette faculté si précieuse; moyen excellent pour transmettre, elle devient onéreuse pour conserver. Les faits sont notés et la mémoire reste impuissante et pauvre : de là vient que les meilleurs écrivains sont les plus faibles improvisateurs : de là vient aussi que les animaux ont en général meilleure mémoire que nous; qu'ils connaissent un chemin sinueux et fort long où ils n'ont passé qu'une fois; en sorte qu'un chat, qu'un chien, qu'un cheval, etc., volés, reviennent à leurs maîtres à des distances inconcevables. Antisthène se moquait très-plaisamment d'un homme qui, perdant ses tablettes, ne se rappelait plus de rien comme s'il eût en même temps perdu le cerveau tout entier. Les animaux ont donc évidemment sur l'homme l'avantage de conserver et d'agrandir la puissance de la mémoire.

par les actes qu'elle détermine, si l'on croyait les paroles exclusivement propres à révéler les idées et les sentiments, on pourrait dire qu'il existe des peuples entiers qui n'ont pas une idée parce qu'ils n'ont pour correspondre, pour s'entendre, qu'un gloussement analogue à celui du coq d'Inde. La plupart des peuplades sauvages sont dans ce cas, et si M. de Humboldt a vu que la folie est très-rare chez ceux de l'Amérique, c'est évidemment une erreur, ou bien il faut en rechercher les causes dans le calme plat de leur cœur et de leur esprit.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que dans tous les cas le degré d'intelligence de chaque être est entièrement indépendant, jusqu'à un certain point cependant, de son mode d'expression; ce qui n'empêche pourtant pas le cheval, le chien, le chat, le perroquet, la perruche, le corbeau, etc., d'entendre nos différentes langues et de nous répondre très à propos dans la leur, ou par leurs actes. En voici un exemple rapporté par M. Dureau de la Malle dans un excellent discours lu à la séance annuelle des quatre académies (1). Un voisin

(1) *De l'influence de la domesticité sur les animaux, depuis le commencement des temps héroïques jusqu'à nous.*

de campagne, M. de Fontenay, était maître d'un chien remarquable pour son intelligence. Un jour qu'il avait un message pressé à faire remettre à un ami, M. du Fougeray, qui habitait aussi une maison de campagne assez éloignée, à défaut d'autre personne pour faire sa commission, il imagina d'en charger son chien, sans trop d'espoir de se voir obéi. Il lui attache une lettre au cou et lui dit : Porte cela à Fougeray. L'animal y va tout droit et rapporte une réponse. Depuis ce jour on l'a maintefois employé au même objet. Il fait la commission, va dîner pendant qu'on prépare la réponse, vient la prendre et la rapporte à son maître.

Il est arrivé aux animaux ce que l'on observe en général chez les imbécilles : presque incapable d'instruction communiquée, ils restent constamment à un point infime de développement intellectuel, quoiqu'ils parcourent la vie comme les autres êtres, avec la même organisation et les mêmes besoins physiques. Ici il y a, non pas incapacité d'instruction, comme dans le cas supposé, mais privation absolue des moyens de développement moral. L'espèce humaine, au contraire, qui depuis le déluge hérite de l'expérience accumulée des siècles, s'est éloignée de plus en plus de l'in-

telligence normale, en sorte que les animaux et les hommes ont fini par ne plus s'entendre, et ceux-ci marchant toujours, finirent par refuser l'intelligence à ceux qu'ils avaient si démesurément laissés en arrière. Les enfants de Saturne, dit Platon, vivaient et conversaient non-seulement entre eux, mais encore avec les animaux. Ils pouvaient parler à tous les êtres, et tous pouvaient leur répondre et leur apprendre à devenir plus sages et plus heureux : c'est le seul privilége qu'ils possèdent encore. Dans la Bible, les choses se passent de même : Dieu punit le serpent parce qu'il avait abusé de son éloquence pour séduire Eve : voilà des êtres au même degré d'intelligence, ayant une même langue pour converser. Josèphe, Philon, saint Bazile, saint Ephrem, Dom Calmet, etc., ne doutent nullement de la vérité de cette conversation entre deux êtres, si éloignés dans l'échelle zoologique, au berceau de la création. Plusieurs autres passages des Livres Saints font encore mention d'animaux parlants. Le Seigneur, y est-il dit, par exemple, ne dédaigna pas de faire un pacte tant avec les animaux sauvages qu'avec les animaux domestiques. Dans la loi juive, ces animaux sont à peu près traités comme les hommes : le repos du Sabbat leur est com-

mun, ainsi que la législation afflictive : l'homme enfin n'avait rien de plus que la bête, aussi les premiers-nés de l'homme et des animaux furent-ils également frappés dans les plaies d'Egypte. Jonas, prêchant à Ninive, imposa le jeûne aux uns et aux autres, Josué les confond dans le sac de Jéricho, Dieu les unit avec l'espèce humaine dans le déluge, etc., d'où l'on peut justement conclure que depuis lors, que depuis même la Tour de Babel, les hommes ont mainte fois changé de langage, véritable punition de Dieu, tandis que les animaux ont soigneusement gardé le leur dans leur famille, si bien qu'ils le savent même sans l'apprendre. Oserons-nous, à l'appui de cette vérité, rapporter un passage de Marcgrave, cité textuellement dans Buffon? Il y a certainement de l'exagération, mais enfin ce n'est peut-être qu'un demi-mensonge. Cet auteur raconte donc que tous les jours, matin et soir, les Ouarines s'assemblent dans le bois, que l'un d'entre eux prend une place élevée et fait signe de la main aux autres de s'asseoir autour de lui pour l'écouter : dès qu'il les voit placés, il commence un discours à voix si haute et si précipitée, qu'à l'entendre de loin, on croirait qu'ils crient tous ensemble, cependant il n'y en a qu'un seul, et pendant tout le temps

qu'il parle, tous les autres sont dans le plus grand silence ; ensuite, lorsqu'il cesse, il fait signe de la main aux autres de répondre, et à l'instant tous se mettent à crier, jusqu'à ce que, par un autre signe, il leur ordonne le silence : dans le moment ils obéissent : enfin le premier reprend alors son discours ou sa chanson, et ce n'est qu'après l'avoir encore écouté bien attentivement qu'ils se séparent et rompent l'assemblée. Qu'ont-ils dit? Qu'ont-ils résolu? pour nous c'est à peu près comme si un homme du peuple de nos contrées méridionales assistait à quelques débats du parlement.

Voilà très-certainement autant de faits qui prouvent que les animaux ont une langue, et qu'elle est la même que celle qu'ils avaient lors de la création, puisqu'ils la parlent héréditairement et sans l'apprendre : nul doute aussi que Dieu ne fit point de différence entre eux et l'homme, parce que sortis tous de ses mains, ils ne formaient chacun que des anneaux différents de l'immense chaîne de ses œuvres. Mais à mesure que les hommes se perfectionnèrent par les bienfaits de l'association, à mesure qu'ils s'éloignèrent de la nature; ils perdirent aussi le privilége de se comprendre. Cette circonstance, aussi remarquable qu'in-

contestable, explique peut-être pourquoi toutes les littératures primitives seules sont riches de poëmes dans lesquels figurent uniquement l'homme et les animaux, et pourquoi les législateurs de l'enfance humanitaire jugèrent et punirent les actes malfaisants commis par les animaux.

Ce serait évidemment une erreur que de croire que tous les animaux ont conservé leur langue primitive intacte et pure. Il ne pouvait pas en être ainsi pour les animaux domestiques. Les chiens, par exemple, n'aboyaient certainement pas : ils poussaient des accents plaintifs, grondaient, hurlaient, mais l'aboiement est l'expression de la civilisation, c'est une acquisition faite dans l'état social, c'est une conquête sur la nature organique. Sonini raconte que les chiens de berger qu'on rencontre dans les déserts de l'Egypte ne possèdent point cette faculté. Christophe Colomb dit que ceux qu'il avait emportés en Amérique avaient cessé d'aboyer quand il les revit à son retour dans le Nouveau-Monde. Les deux Ulloa attestent formellement que les chiens de l'île Juan-Fernandez n'aboyaient pas avant que ceux d'Europe fussent introduits parmi eux. Ils les imitèrent bientôt, mais d'une manière très-imparfaite d'abord et comme

s'ils avaient appris une chose qui ne leur fût pas naturelle. Nous ne nous étendrons pas davantage sur cette vérité. L'auteur de la Zoonomie a accumulé les preuves en faveur de l'opinion que nous soutenons : maintenant à quelle époque introduisirent-ils cette vaste amélioration dans l'expression de leurs pensées? C'est ce qu'il serait assez difficile de déterminer. Ce qu'il y a de sûr, c'est que déjà du temps de Périclès et d'Auguste les chiens aboyaient : c'est que du temps du saint Roi cette révolution s'était déjà opérée, puisqu'il compare le bruit de ses ennemis aux aboiements des chiens qui errent autour de la cité. Il a bien fallu tout ce temps, en effet, pour rendre le nouveau langage aussi expressif et surtout aussi varié, et j'ajouterai aussi intelligible même pour l'homme et pour les animaux, car aucun d'eux ne se méprend sur le caractère annoncé par les diverses manières d'aboyer.

Si dans toutes les circonstances les animaux naissent avec une aptitude égale au développement de leur intelligence, si celle-ci n'a réellement pas d'autres limites que les besoins de l'individu, si la nature a voulu qu'elle fût soumise aux mêmes vicissitudes que celle de l'homme, à ses mêmes accroissements et

décroissements, à ses mêmes perversions, etc., pourquoi négligerions-nous de constater toutes ces vérités importantes? Dans quelques-unes de ces situations dernières on voit même souvent ce que l'espèce humaine n'offre pas toujours, un respect illimité, des soins touchants pour la démence infantile ou sénile, même chez les animaux les plus féroces, chez les carnivores. J'ai eu l'occasion de l'observer plusieurs fois chez les chats, les chiens, etc.; la génération d'un lion, par exemple, entoure le vieillard décrépit, chasse pour lui, et lorsque l'impuissance musculaire se joint à l'incapacité intellectuelle, lorsque enfin l'animal est réduit à une vie purement végétative, toute cette progéniture pleine de soins et d'attention marche même à la place du vieillard, c'est-à-dire qu'elle le traîne ou le porte doucement dans les cas de péril imminent; si ses mâchoires ont perdu leurs dernières armes, elle s'empresse de mâcher pour lui; met l'aliment dans sa bouche, éloigne tout danger avec la plus vive sollicitude et ne reçoit pour toute récompense que de débiles caresses inégalement ou aveuglément distribuées : mais de quels soins aussi ne furent-ils pas l'objet alors que faibles lionceaux un rien pouvait

compromettre leur existence! Il faut bien que la nature ait attaché la même volupté à la reconnaissance qu'à l'amour pour que des animaux aussi naturellement étrangers, à ce que nous pensons, aux sentiments de bienveillance et de pitié, se conduisent ainsi, sans conserver le plus léger espoir ni la plus faible crainte; mais que l'on ne croie même pas que ce généreux sentiment de respect et de pitié soit toujours le résultat égoïste de la réconnaissance; il est quelquefois complétement dénué de tout intérêt personnel. M. de Bouffanelle fait mention dans ses *Observations militaires*, qu'en 1757, un cheval de sa compagnie, hors d'âge, très-beau et du plus grand feu, ayant tout à coup les dents usées, au point de ne pouvoir plus mâcher le foin et broyer l'avoine, fut nourri pendant deux mois et l'eût été davantage si on l'eût gardé près des deux chevaux de droite et de gauche qui mangeaient avec lui : ces deux chevaux tiraient du râtelier du foin qu'ils mâchaient, le jetaient ensuite devant le vieillard; ils en usaient de même pour l'avoine qu'ils broyaient bien menue et la mettaient ensuite devant lui, etc.

Voilà, à coup sûr, des preuves évidentes du sentiment le plus combiné et le moins

susceptible d'exalter l'imagination. Cependant rien ne le prouve que les actes, et je demanderai si le témoin de ces douces sollicitudes aurait besoin de comprendre le langage des animaux pour y croire? Il y a inévitablement erreur patente dans cette manière de raisonner, et les hommes, les savants surtout, ont seuls pu généraliser autant cette idée si absolue et si éloignée de la vérité. Habitués à calculer non sur des probabilités, mais sur des faits mathématiques en quelque sorte, ils sont en général très-peu propres à apprécier le développement ou le degré d'intelligence autrement que par ses moyens ordinaires de transmission. Aussi quelle distance n'y a-t-il pas, sous ce rapport, entre les capacités d'une femme même peu instruite expliquant les volontés par les différentes valeurs des pleurs, des cris, et des autres actes de la première enfance, par la physionomie même, et cet homme supérieur qui ne comprend absolument rien à tout cela, qui ne possède pas enfin le dictionnaire hiéroglyphique de la première enfance? Ici ce n'est plus une ou deux fractions d'un tout qu'on doit additionner ou retrancher pour obtenir un résultat, il n'y a point de dynamométrie intellectuelle et dès lors ces hautes capacités perdent toute leur

puissance appréciatrice. C'est ainsi que Descartes lui-même ne pouvait apercevoir aucune des preuves journalières de l'intelligence des animaux et leur refusa une âme, un esprit, fort de toutes les armes de la philosophie corpusculaire. Malgré sa supériorité incontestée, il ne put pourtant point faire partager son opinion à sa propre nièce, qui s'obstina à trouver de l'intelligence et du sentiment même à sa fauvette. Je n'ai jamais du reste entendu traduire d'une manière plus plausible, plus juste, moins équivoque, plus naturelle, les actes des animaux et des enfants que par des personnes du sexe.

De tous les animaux, l'homme est sans contredit le plus parfait, lorsqu'il habite au sein d'une civilisation avancée ; mais dans l'échelle zoologique, parmi les êtres non cultivés, y a-t-il donc entre les animaux et lui une distance aussi grande qu'on pourrait le croire? La raison et la physiologie de concert avec l'histoire prouvent évidemment le contraire à propos de communication entre l'intelligence de l'homme et celle des animaux. Les quadrumanes, par exemple, n'ont probablement acquis que fort peu de choses par la succession des siècles, tandis que l'homme a su constamment profiter de

toutes les connaissances individuelles, de tout le fruit de l'expérience étrangère. Les différences de structure n'ont pourtant point varié. La nature est sortie aussi parfaite des mains du créateur, elle n'a pu tout au plus que se détériorer dans celles de l'homme et d'autant plus qu'elle s'éloignait chaque jour davantage de l'aurore de la création, mais il n'en reste pas moins certain que cette modification mentale imperceptible est transmise héréditairement et c'est même là en quelque sorte le principe fondamental de la Mégalanthropogénésie. Nul doute en effet que cette aptitude à apprendre, à connaître, à savoir, qu'on remarque chez tous les animaux civilisés, ne tienne à cette même modification qu'imprime si profondément chez l'homme l'expérience héréditaire et dont le mécanisme aussi bien que l'effet organique échappent également à nos investigations anatomiques. Les Buffles (*Bos bubalus*, Linn.) si longtemps indomptables, commencent à se plier aujourd'hui aux exigences humaines, leur progéniture sera certainement plus soumise, et dans peu de générations ils y seront aussi habitués que les autres espèces bovines. C'est ainsi du reste qu'ont commencé tous nos animaux domestiques et l'on voit à quel point opposé ils

sont parvenus, combien ils sont étroitement liés pour la plupart aux bienfaits de notre civilisation. Une nouvelle existence entraîne inévitablement de nouveaux besoins et ceux-ci de nouvelles idées. Dès le jour où le Buffle sauvage a fini par être soumis au joug aratoire, une autre sphère intellectuelle s'est développée en lui : il a été chargé de travailler pour l'homme, et celui-ci s'est chargé de pourvoir à tous ses besoins de subsistance et de bien-être. Les chances nombreuses et désagréables de l'état sauvage ont disparu, il se trouve entouré de toutes les commodités qui peuvent, avec le travail, lui assurer une existence heureuse, paisible et longue. Maintenant comment pourrait-il se faire que l'âge amenât chez lui un décroissement physique, tandis que le moral irait sans cesse en se développant ? S'il en était ainsi, que deviendrait donc la loi d'action presque réciproque du physique sur le moral, aussi applicable incontestablement aux animaux qu'aux hommes?

Les adversaires de l'intelligence des animaux n'ont jamais pu nier l'existence de leurs sens internes et externes : ils se sont bornés à limiter à l'organe même les facultés des premiers, ils ont enfin réduit la vie entière aux actes qu'ils ont quelquefois daigné décorer du

nom d'instinct, mot vague, insignifiant et qui n'explique pas le moindre phénomène moral. Il me semble cependant qu'en accordant l'existence des sens, on ne peut guère nier leurs fonctions. Il ne reste plus alors qu'à chercher où doivent aboutir leurs perceptions, et savoir ensuite si ce centre de perceptibilité générale rend en effet raison de la distance qui sépare l'être humain le plus intelligent de l'animal dans la même situation, mais relative. Cette question serait peut-être plus difficile à résoudre aujourd'hui que nous possédons tant d'opinions différentes même sur des sujets matériels, sur des points d'anatomie, science qui paraîtra pourtant devoir être à l'abri de toute erreur, de toute controverse. Nous ne pouvons donc pas à travers ce chaos chercher, à l'aide de nos propres expériences ni de celles des autres, à découvrir si l'organisation encéphalique explique réellement les divers degrés d'intelligence, en admettant toutefois, comme un fait incontestable, que c'est là précisément qu'aboutissent toutes les sensations venant de l'intérieur et de l'extérieur. L'opinion la plus généralement admise aujourd'hui, celle qui paraît être le résultat naturel des recherches anatomiques et pathologiques nombreuses, ainsi que d'expériences

exécutées de toutes les manières, est que l'intelligence est constamment développée en raison directe des plissements de l'encéphale. Reil, Gall, Spurzheim, Desmoulins, etc., disent qu'alors la différence matérielle amène rigoureusement les disproportions intellectuelles remarquées. Dans cette opinion dont j'ai eu souvent occasion de vérifier les nombreuses exceptions, on ne fait aucune mention du degré de perfection de chacun des sens et pourtant leur importance idéologique n'est nullement douteuse, car enfin ces plissements ne répondent qu'à l'aptitude, tandis que les sens sont les seuls moyens de la satisfaire. Ajoutons à ces raisons la nécessité d'observer en même temps la valeur intrinsèque de chacun des sens externes sous le point de vue idéogénique.

Citerons-nous maintenant des exemples à l'appui de toutes ces assertions, pour prouver l'intelligence des animaux même à l'état complet de sauvagerie et ensuite à l'état de civilisation relative? Ils se trouvent partout et nous ne serions embarrassé que sur le choix : la plupart d'ailleurs sont connus ou peuvent l'être facilement. Suivrons-nous la gradation de l'intelligence en descendant des plus grosses masses organisées jusqu'aux plus petites?

Nous obtiendrons partout les mêmes résultats : les faits que nous préférons toujours sont ceux que l'on ne connaît guère ou que l'on ne peut trouver qu'ici. La *Loxia Philippina* craint les serpents et les singes, tous deux très-friands de ce petit oiseau. Pour garantir sa vie et celle de ses petits il construit son nid avec de longues herbes ou des branches très-délicates et le suspend avec une corde de même matière, de deux pieds de longueur, à l'extrémité d'une des branches les plus frêles de l'arbre qu'il a choisi ; ce nid, ainsi suspendu, a la forme d'une gourde et n'a qu'une ouverture placée à la partie inférieure : il est divisé en trois chambres, dans la première est le mâle qui fait sentinelle, dans la deuxième la femelle, dans la dernière la couvée ; le mâle fait constamment une garde vigilante et pour assurer sa surveillance nocturne, il place sur un morceau d'argile un ver luisant, voilà son réverbère.

Dans les Alpes, on conduit les chevaux sur les montagnes où ils paissent durant tout l'été ; là ils sont livrés à eux-mêmes et n'ont devant eux que de bons pâturages : la nuit une pluie froide tombe souvent sur eux et le vent du nord en augmente encore l'action réfrigérante : à l'instant ils se lèvent, se mettent à galoper et bravent ainsi les rigueurs atmosphériques.

J'ai observé le même phénomène intellectuel dans les pâturages de la Hollande pendant les nuits d'hiver de 1829. Les vaches et les bœufs partagent cette vie nomade, mais ils craignent les loups pour leur progéniture ; afin de la protéger, ils se mettent en cercle, placent les veaux au centre et font ainsi de toutes parts, face à l'ennemi. S'il se présente, ils se lèvent et sont tout prêts à combattre. Lorsque les chevaux et les bœufs ont soif, le vétéran de la troupe les conduit à une source distante souvent de deux ou trois lieues, etc., etc. Tout cela ne prouve-t-il donc pas que Cardan a encore eu raison de dire qu'il y avait plus loin des facultés d'un homme à celles d'un ange, que des facultés d'un chien à celles d'un homme?

On remarque en général que les animaux qui vivent en société sont beaucoup plus intelligents que ceux qui vivent isolés ou qui s'accouplent seulement. Il y a donc bien évidemment échange d'idées et concours de volonté. Cette sphère d'action de tous les sens si étendue dans cette circonstance l'est encore bien plus au milieu de la société humaine. A l'appui de cette vérité, citons encore un fait après avoir commencé par transcrire l'opinion de M. Frédéric Cuvier sur l'intelligence de

l'animal dont nous allons parler. Les notions acquises sur les Orangs, dit cet illustre naturaliste, et les Pongos suffisent pour que d'après l'étendue de leur intelligence l'on soit en droit de les placer à la tête du règne animal, en en exceptant l'homme, qui, sous ce rapport, est hors de pair. L'emploi que les jeunes Orangs font de leur intelligence ne semble point proportionné à leur âge et dès les premiers mois de la vie, ils paraissent être plus avancés qu'un enfant de quatre ou cinq ans, etc.; ceux qui les ont vus dans les régions où ils se trouvent, nous assurent qu'ils vivent en troupe, que leur taille égale la nôtre, que leur force est prodigieuse, qu'ils sont extrêmement sauvages et qu'il est très-dangereux pour les hommes et pour les femmes de les rencontrer. Ces animaux attaquent les hommes à coups de bâton et à coups de pierre : ils enlèvent les femmes qu'ils nourrissent, dit-on, avec soin, etc. Ils savent se faire des espèces de huttes pour abri, et portent la haine de toute contrainte à un tel point, qu'il est impossible, lorsqu'ils sont arrivés à l'âge adulte, de les prendre vivants (1). Maintenant voici le fait dont nous ne garantissons pourtant pas

(1) *Dictionnaire des Sciences Naturelles*, t. XXXVI.

tous les détails ; ils sont contenus dans une lettre de M. Paul Sidney, adressée à M. Hogg, le Berger-poëte de l'Ecosse, sous la date du 31 octobre 1832, de Vender-Creek (Afrique méridionale).

Mon petit Charles n'avait alors que onze mois et il têtait encore, car je n'avais pu obtenir de sa mère qu'elle le sevrât. Ce fut à cette époque que notre établissement fut envahi, une nuit, par une bande de ces gros singes appelés Orangs-Outangs, Pongos ou Hommes des bois, qui firent grand ravage parmi nos fruits et nos légumes. Depuis cette invasion nous nous tenions sur nos gardes ; un jour un cri d'alarme nous avertit de leur arrivée. Nous sortîmes tous bien armés, à notre vue ils prirent tous la fuite, et, après une décharge, nous nous mîmes à les poursuivre jusqu'à la rivière de Keys, où ils se jetèrent à la nage et disparurent.

Comme nos fusils n'étaient chargés qu'avec du menu plomb, il n'y eut de blessé qu'un jeune de ces voleurs, qui tomba en criant si piteusement et avec une voix si enfantine, que je le pris dans mes bras, tout ému. Un gros monstre, son père, haut de six pieds, s'apercevant qu'il avait perdu son petit, revint sur ses pas, brandissant un énorme bâton

et me faisant une horrible grimace, je désirais lui rendre sa laide progéniture, car je ne pouvais me décider à la tuer, tant elle ressemblait à une créature humaine, mais avant que cela me fût possible, mes compagnons tirèrent plusieurs coups de fusil au monstre, qui se mit à fuir en se retournant maintes fois et m'adressant des gestes de menaces; un domestique Kousy, que nous avions à notre service, acheva malheureusement le jeune Orang-Outang et je le fis enterrer.

Trois jours après, ma Sophie (sa femme), était sur la pelouse avec sa négresse, occupées à traire les vaches, moi dans le jardin et notre petit Charles s'amusait à cueillir des fleurs; les femmes furent tout à coup alarmées à la vue d'un effroyable Orang-Outang, qui sortait de notre maison; la frayeur et la surprise les privèrent de la voix, car aucune d'elles ne poussa un cri jusqu'à ce que le monstre, s'élançant sur l'enfant, le saisit et l'emporta; au lieu d'accourir à moi, les femmes le poursuivirent, sans trop savoir, je crois, ce qu'elles faisaient. Je ne fus averti que par l'accent de terreur de leurs voix, et je courus à la pelouse; imaginant que *les vaches se seraient révoltées contre les laitières, comme cela arrive quelquefois dans ce pays, où ces quadrupèdes s'irri-*

tent facilement. Mais avant que j'arrivasse, l'Orang était déjà loin et il n'y avait à sa poursuite que les pauvres femmes épuisées par la fatigue, l'émotion et leurs cris. Je ne pouvais bien comprendre ce dont il s'agissait; mais ayant ma bêche à la main, je suivis machinalement la même direction. Je n'avais pas encore atteint les femmes, que j'entendis les cris d'angoisse de mon pauvre enfant, dans les pattes du monstre. Kella-Kal, notre négresse, pleine de présence d'esprit, décrivit une tangente en sa course pour aller prévenir les autres colons, tandis que je continuais à courir, haletant et perdant du terrain au lieu d'en gagner.

Je crois qu'averti à temps, j'aurais pu atteindre le monstre, mais je reconnus bien vite que j'étais accouru trop tard, quoique l'Orang ne fût pas peu embarrassé de sa proie. Je ne saurais vous expliquer techniquement la nature de ces animaux; mais ils ont cette particularité de conformation et d'habitude, que lorsqu'ils vont au pas ou qu'ils descendent une hauteur, ils marchent de bout comme un homme, s'ils emportent leurs petits, ils vont deux fois plus vite qu'un homme, car les jeunes Orangs se cramponnent à leur corps avec leurs quatre mains. Mais comme mon petit Charles faisait tout le contraire, le mon-

stre était obligé de l'embrasser étroitement avec une de ses pattes pour fuir sur trois, jusqu'à ce qu'il fût au bord de la rivière de Keys. Là s'évanouit mon dernier espoir; je ne savais pas nager, tandis que l'Orang jeta l'enfant au travers de ses épaules, le tenant d'une main par les pieds et fendant l'eau au moyen des trois autres avec une prodigieuse rapidité. Je ne pus pousser plus loin ma poursuite, je m'arrêtai, ne voulant pas laisser ma femme plus longtemps seule, je fus tiré de l'état d'angoisse où je me trouvais par l'arrivée de douze de mes compatriotes qui avaient trouvé mes traces à travers la plaine, et dont quatre excellents nageurs plongèrent immédiatement dans l'eau. Je remontai la rivière avec les autres pendant une demi-journée où l'on nous transporta sur l'autre rive. Là nous nous procurâmes un Kousy qui avait un chien capable de suivre la piste d'un Orang jusqu'au bout du monde. Dans la journée l'un des quatre nageurs avait perdu ses compagnons; ils étaient convenus de se tenir à la portée de la voix, mais tout à coup Pierre crut distinguer les cris et les pleurs d'un enfant devant lui, à droite; il tourna dans cette direction et n'entendit plus rien; cependant en cherchant il aperçut un Orang, s'échappant comme à

regret d'un taillis. Pierre, armé d'un sabre et d'un pistolet, voulut faire usage de ses armes, mais l'amorce avait été mouillée dans la rivière, et l'Orang effrayé d'abord, reprit courage, se rapprocha de lui et parut disposé à lui disputer l'entrée du taillis; enfin le monstre avec une incroyable intelligence et une sorte de générosité, vient à Pierre avec deux bâtons et lui en jeta un. Pierre ne le ramassa point et tira sa rapière du fourreau; voyant reluire le fer, l'Orang se mit à fuir avec deux ou trois grognements, puis, à quelque distance, tournant court, il lança son bâton à Pierre avec tant de violence que, l'ayant atteint, il le renversa. Nous le retrouvâmes étourdi du coup, et, sur ses indications, nous pénétrâmes dans le taillis et nous n'y trouvâmes rien, etc.

Ce fut au moins trois mois après cet affreux malheur qu'un soir, revenant des champs, je ne trouvai plus ma femme, ni la servante, et personne ne put me dire ce qu'elle était devenue. Mes soupçons tombèrent d'abord sur le chef kousy qui en était amoureux, car je savais qu'il avait chassé dans notre voisinage, et je me souvenais de sa menace. C'était pour moi un coup bien cruel et afin de ne rien négliger pour recouvrer ma pauvre femme, je

me mis en route avec trois hommes de l'établissement; nous voyageâmes nuit et jour jusqu'à ce que nous fûmes arrivés aux cabanes du chef, qui nia l'accusation de manière à confirmer mes soupçons; je le menaçai de la vengeance du gouvernement anglais, et de le faire brûler vif ainsi que sa femme et sa tribu; il pleura de peur et de chagrin, m'offrit une de ses femmes, puis deux, etc.; à force de perquisitions, un domestique noir vint me dire que je ne devais pas faire la guerre ni tuer son chef karou, parce qu'il n'avait pas la femme blanche; je lui demandai de s'expliquer : je l'ai vue moi-même enlevée, dit-il, à travers la rivière par les Pongos, et je n'avais pas voulu vous le dire de peur de vous faire de la peine, car il n'était plus temps de les poursuivre : il ajouta qu'ils l'avaient emportée sur leurs bras morte ou évanouie, ses longs cheveux traînant dans l'eau.

Je passai une année dans la plus profonde douleur, au bout de ce temps je trouvai des larmes et je revins à moi presque résigné à la volonté de Dieu. Au commencement de l'année dernière, deux jeunes frères de Kanboo, ayant été cueillir des fruits dans les montagnes de Norroveldt, y avaient vu, disait-on, un Pongo plus grand qu'aucun kousi et qui

avait avec lui un enfant blanc qui gambadait, jouait et lui sautait sur les épaules. Cette nouvelle extraordinaire s'accordait si bien avec l'enlèvement de mon enfant, que tout le monde y ajouta foi, et il fut convenu qu'on irait à la découverte.

Nous réunîmes cinquante Malais ou Kousis, et neuf soldats anglais et tous les colons de notre établissement en état de porter les armes, nous partîmes environ cent hommes tous armés, nous marchâmes toute une semaine et surtout de nuit, et nous arrivâmes enfin au campement de la tribu errante des Lockos. Ces sauvages rassurés sur nos intentions, nous offrirent leurs secours. Ils nous apprirent qu'une colonie entière de Pongos avait pris possession du canton voisin, et qu'ils menaçaient d'envahir tout le pays, car le Grand-Esprit leur avait envoyé une reine des régions au-delà du soleil pour leur enseigner à travailler, à combattre, et peut-être à parler.

Nous arrivâmes en les cernant, je montai avec les soldats anglais sur la cime d'un rocher pour essayer de reconnaître si c'était ma Sophie; mais je ne pus la distinguer au milieu des Orangs mâles ou femelles pressés contre elle; je l'appelai à haute voix, elle m'entendit, car cinq minutes après les rangs des Orangs

s'ouvrirent, et je pus m'avancer jusqu'au centre de leur camp. Sophie tenait Charles de sa main droite et une petite fille de la gauche, de deux ans environ : Sophie s'évanouit dans mes bras, les enfants effrayés se réfugièrent vers les Pongos étonnés. Aussitôt qu'elle fut revenue à elle je lui proposai de s'éloigner de cette peuplade sauvage, mais elle refusa en me disant qu'il convenait qu'elle quittât ses protecteurs en de bons termes, sans paraître contrainte et méprisante, de peur de les offenser. Nous nous reposâmes toute la journée sous les arbres construits par cette race nomade de la forêt. Ma femme alla, comme d'ordinaire, au magasin des provisions et distribua à chaque Pongo sa part de fruits, d'herbes succulentes, de racines, etc., qu'ils mangèrent fort gravement. C'était une scène curieuse comme j'en avais vu dans une ménagerie : il fallait voir mon petit Charles, servant les petits Pongos à l'imitation de sa mère, et donnant par-ci par-là quelques tapes aux moins dociles, qui, flattés de cette marque d'attention, rentraient dans l'ordre de bonne grâce. On nous offrit à notre tour une collation de fruits délicieux ; je n'eus pas le cœur d'en goûter. Enfin Sophie se leva et fit aux Pongos une harangue accompagnée de gestes ex-

pressifs pour être comprise ; elle leur déclara son départ et leur fit ses adieux ; ce fut alors un cri général de douleur. Plusieurs Pongos vinrent se traîner à ses pieds et elle leur mit la main sur la tête. Il fallut interrompre cette scène, nous formâmes un cercle autour de Sophie et nous l'emmenâmes, les Pongos nous suivaient toujours, ne cessaient de se lamenter, et ne nous quittèrent qu'à notre établissement (1).

Voilà un de ces mille traits que l'on pourrait citer en faveur de l'intelligence des animaux qui vivent en société, et surtout en faveur de celle des Orangs-Outangs. Mais ces mêmes facultés se développent bien plus encore dans la société de l'homme : les idées changent entièrement alors ; l'animal n'a plus besoin, comme nous le disions, de veiller sans cesse aux soins de sa propre subsistance : sous ce rapport son esprit perd peut-être autant qu'aux ruses qu'il est obligé d'employer aussi dans l'intérêt de sa conservation. L'homme supplée à tout ce que l'intelligence la plus industrieuse pourrait découvrir sous ce point de vue ; ces recherches souvent si pénibles, si dangereuses, si insuffisantes deviennent im-

(1) Revue de Paris, 1834.

possibles et inutiles. Les sentiments primitifs sont réduits à la tendresse pour leur progéniture, qui est même plus civilisée, c'est-à-dire beaucoup loin d'être aussi forte, aussi fanatique qu'à l'état sauvage ; il a des besoins artificiels, des devoirs nouveaux, des passions étrangères à sa nature, qui exercent une miraculeuse influence sur l'éducation des organes de la vie animale et dès lors sur leur aptitude héréditaire, ainsi que sur l'intelligence et ses aberrations. L'on ne voit pas avec moins de surprise, dit Bosc, le changement qui s'opère sur la montagne dans l'instinct des vaches. Ces animaux qui, dans leurs étables et dans les pâturages même des villages sont si paisibles, si doux et que les plus grands efforts ont de la peine à mettre dans une certaine activité, montrent à la montagne un air courageux, un aspect fier et sauvage. Si un loup paraît dans le paccage, elles s'entr'avertissent aussitôt par un cri connu, elles accourent de tous côtés vers l'endroit d'où est parti le signal d'alarme : elles se rangent en cercle autour de l'ennemi, et s'il a eu l'imprudence de se laisser envelopper, il est bientôt percé de cent coups de cornes. Telle est l'influence des localités et des dangers imminents et journaliers sur l'intelligence des animaux domestiques.

Les poulets, les dindons, etc., font cercle aussi en criant au tour d'un crapaud, d'un serpent, d'une couleuvre, etc.; s'ils sont petits, ils les tuent, s'ils sont grands, ils ne les quittent que lorsqu'on arrive à leurs cris et qu'on les écrase devant eux. Bichat avait très-bien vu que la société donnait constamment à certains organes externes une perfection qui ne leur est pas naturelle et qui les distingue spécialement des autres. L'abbé Chaupy, ce savant archéologue, qui publia, il y a quelque soixante et dix ans, trois gros volumes sur la maison d'Horace, avait un petit cheval si bien fait à ses goûts, qu'il s'arrêtait de lui-même devant toute ruine de quelque intérêt. Plus d'une fois l'antiquaire, sommeillant au trot mesuré de son coursier, se réveilla tout étonné, devant un monument échappé à ses investigations, et l'archéologue devait à sa bête la découverte d'un monument inédit. En déterminant de nouveaux besoins, le génie de l'association donne de nouvelles ressources pour les satisfaire et fait naître enfin une foule d'idées étrangères. Cette vérité incontestable une fois établie, comment ne s'est-on point aperçu qu'elle s'étendait également à la physiologie comparée? On a cependant instruit des chiens à concourir d'une manière plus ou moins effi-

cace aux besoins et aux travaux de l'homme. Pour y parvenir, on a dû nécessairement exagérer un sens, une faculté, une propriété organique. Chez l'un, c'est l'odorat, que le philosophe de Genève appelait le sens de l'imagination et qui finit par être tellement exalté que l'animal reconnaît la route suivie par un lièvre plusieurs heures après, plusieurs jours même après son passage. Un autre devine instinctivement peut-être l'approche d'un être malfaisant, d'un voleur. Tous enfin remplissent dans la société des fonctions qui leur étaient complétement étrangères, et l'on voit tour à tour le cerveau, les sens, les organes locomoteurs détournés de leurs fonctions naturelles, ou celles-ci être vivement exagérées. Pourquoi refuserait-on de croire que dans un pareil bouleversement des facultés physiques et morales il ne puisse arriver quelquefois aussi un trouble notable dans les facultés mentales? Comment détruirait-on la prédominance naturelle du cerveau chez les singes; de la locomotion chez les carnassiers, etc., sans opérer un changement extraordinaire et dès lors pathologique dans leurs idées (1)?

---

(1) Un principe dont on ne saurait se départir dans l'éducation des animaux, c'est de ne point les éloigner

Le chien, celui de tous les mammifères qui habite le plus constamment avec l'homme et

---

de leurs facultés intellectuelles primitives, et de ne point détourner leurs organes de leurs fonctions naturelles. Ce principe ne semble pas partagé par M. Pierquin ; cependant l'observation nous prouve que l'éducation dans les animaux ne fait que développer leurs facultés naturelles et transporter ailleurs le but de ces facultés. Le chien est naturellement vigilant, le temps de la nuit ne fait qu'exalter cette faculté, que l'éducation peut avoir développée, mais peut-être le but de cette vigilance n'est-il pas changé, et le chien de garde vigilant pour sa propre sûreté est en même temps la sauve-garde de celle de l'homme. Une autre espèce de chien poursuit naturellement le gibier, sans doute afin de pourvoir à sa subsistance : l'éducation s'empare de cette disposition naturelle, la perfectionne, apprend, à l'aide du fouet, à l'animal craintif qu'il ne doit pas en faire sa proie, et dès lors le but de cette disposition est étranger : ceci est pour lui, c'est pour l'homme que le chien va chasser desormais (a). Si le singe femelle hait tant la femme (b), c'est qu'elle la craint (c). L'édu-

(a) Une disposition organique, une antipathie physique inexplicable si l'on veut, mais incontestable, est la cause de ce phénomène moral et non l'éducation, c'est-à-dire que le chien de chasse n'aime pas le gibier, par la même raison que d'autres l'aiment beaucoup.

(b) Les Macaques, les Guenons, etc., n'abhorent les femmes qu'à cause du sexe, n'importe presque leur âge, leur mise, leur beauté même.

(c) C'est qu'elles en sont jalouses à tel point que l'homme qu'elles

près de lui, qui est le plus caressé, le plus choyé, dont l'intelligence est aussi le plus dé-

---

cation ne détruit pas cette antipathie, mais elle en transporte ailleurs le motif, et l'animal, qui, dans l'état primitif, croyait se préserver de mauvais traitements, en attaquant la femme, a appris que cette mesure, au contraire, les attirerait sur lui, et ce qu'elle entreprenait autrefois pour sa sûreté personnelle, elle l'évite aujourd'hui pour la même raison.

La physiologie nous a appris depuis longtemps que l'exercice modéré d'un organe perfectionne toujours les fonctions qu'il est appelé à remplir : mais l'anatomie Pathologique ne démontre pas plus que la Môrœgraphie comparée, que ce développement soit suivi d'un résultat pathologique, soit dans les fonctions physiques, soit dans les fonctions intellectuelles. Nous ne pouvons donc pas dire que l'influence de la civilisation sur les causes de la folie soit aussi importante en Môrœgraphie comparée que M. Pierquin semble le penser.

MAGENDIE.

aiment, qu'elles redoutent, qui les bat ne peut ni par des menaces, ni par des coups, modérer les résultats souvent affreux de cette passion, qu'elles assouvissent tôt ou tard, bon gré mal gré, même sur la femme habillée en homme. Du reste les femmes laides ou mal mises, déguenillées excitent fort peu ou même pas du tout leur colère. J'ai eu et j'ai étudié assez de singes pour pouvoir hautement affirmer tous ces résultats. Nous ne partageons donc nullement à notre tour les opinions de M. Magendie, et après avoir plusieurs fois relu sa note, nous avons cru devoir maintenir nos idées : il serait beaucoup trop long de citer tous les faits qui nous donnent raison et qui prouvent l'erreur du célèbre physiologiste.

veloppée par la civilisation et la plus authentiquement reconnue, offre sur tous ces points des arguments irrésistibles. Il est peu de personnes qui n'aient été à même de voir son caractère et tout ce qu'il doit surtout à son frottement avec notre espèce. Nous sommes chaque jour à même de vérifier, sous ce dernier point de vue, l'entière vérité des assertions de Cotte. Plus docile que l'homme, dit cet écrivain, plus souple qu'aucun des animaux, non-seulement le chien s'instruit en fort peu de temps, mais même il se conforme aux mouvements, aux manières, à toutes les habitudes de ceux qui commandent : il prend le ton de la maison qu'il habite, comme les autres domestiques, il est dédaigneux chez les grands et rustre à la campagne. Aujourd'hui empressé pour son maître et prévenant pour ses seuls amis, il ne fait aucune attention aux gens indifférents et se déclare contre ceux qui, par état, ne sont faits que pour importuner. Il les connaît aux vêtements, à la voix, à leurs gestes et les empêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié pendant la nuit la garde de la maison, il devient plus fier et quelquefois féroce, il réveille, il fait la ronde, il sent de loin les étrangers et pour peu qu'ils s'arrêtent et tentent de franchir les barrières, il s'élance, s'y oppose et

par des aboiements réitérés, des efforts et des cris de colère, il donne l'alarme, avertit et combat. Aussi furieux contre les hommes de proie que contre les animaux carnassiers, il se précipite sur eux, les blesse, les déchire, leur ôte ce qu'ils s'efforçaient d'enlever, non content d'avoir vaincu il se repose sur ses dépouilles, n'y touche pas même pour satisfaire son appétit, et donne en même temps des exemples de courage, de tempérance et de fidélité. La majeure partie de ce que Cotte dit du chien, s'applique parfaitement, à la défense près, à un autre animal domestique qu'on croirait pourtant fort peu propre à cette étrange participation à la vie humaine, je veux parler du chat. Cet animal en effet montre la même aversion ou la même prévenance pour les ennemis ou les amis de la maison. Il tourne autour des personnes suspectes en murmurant, en grognant, sans qu'il soit possible de le faire taire ou fuir. On croirait enfin voir une chatte prête à défendre ses petits qu'on veut lui ravir.



CHAPITRE CINQUIÈME.

DES MOYENS DIAGNOSTICS DE L'INTELLIGENCE DES ANIMAUX.

On a dit que les conditions physiques étaient toujours dans une relation intime avec la perfection organique, et, dans cette hypothèse, toutes les fois que celle-ci s'éloigne du type ordinaire de toute perfection, l'intelligence faiblit dans la même proportion. Tous les animaux qui s'éloignent le plus du point désigné, ont supérieurement le crâne de niveau avec la racine du nez. Si l'on recherche cette disposition anatomique dans les quadrumanes, par exemple, tels que le callitriche (*Simia sabœa*, L.), l'orang-outang (*Simia satyrus*, Cuv.), c'est-à-dire l'être raisonnable des bois, on la trouvera bien sans doute, mais pas du tout dans la proportion nécessaire pour être autorisé à croire à leur intelligence et les détacher entièrement de l'espèce humaine sous le rapport qui nous occupe. Telle est la méthode de diagnostique morale que Camper imagina, mais il suffit de mettre en rapport l'intelli-

gence bien connue ou bien appréciée de chaque animal, et les résultats de cette mensuration pour se convaincre qu'elle ne peut donner une détermination exacte dans aucun cas. D'après ce moyen géométrique de calculer une substance, une matière, un objet incommensurable, on trouve, par exemple, que l'Européen a de 85° à 90°, le nègre de 75° à 80, l'orang 65°, les guenons et les sapajous 60°, les magots et les macaques 45°, le cheval 23°, etc. On voit déjà, sans qu'il soit nécessaire de pousser plus loin cette échelle mentale, que ses résultats sont entièrement opposés à l'observation journalière.

Pour déterminer par une règle générale les capacités matérielles, il aurait fallu commencer par fixer d'une manière approximative les capacités intellectuelles de chaque être afin de savoir d'une manière à peu près certaine quelles relations pouvaient exister entre les unes et les autres, c'est ce que l'on n'a jamais fait : or, comment accorder quelque confiance à un moyen dont les résultats sont d'une si haute importance, mais qui malheureusement ne reposent sur aucune autre base que les préjugés et le classement intellectuel des animaux, non d'après les idéologies spéciales des observateurs modernes, mais d'après l'at-

tention fugitive, l'attention incomplète ou la croyance irraisonnée des gens du peuple, d'après des approximations enfin auxquelles les savants ont resté complétement étrangers, et qu'ils ont acceptées même sans les vérifier. Dans quelques espèces très-intelligentes, le front est disposé comme celui de l'homme-enfant et l'idiot humain présente quelquefois la tête fidèlement exacte d'un Montesquieu! Avant de vouloir donner des moyens physiques d'apprécier *à priori* le développement de l'intelligence, il faut nécessairement commencer par étudier l'idéologie comparée et ses limites réelles dans chaque espèce.

Si l'on établissait un parallèle anatomique, physiologique et pathologique entre l'homme et les animaux, les quadrumanes surtout : si l'on considérait un instant la masse encéphalique, non quant à sa forme, mais quant à son volume, on trouverait encore des ressemblances approximatives, on ne peut plus propres à démontrer un rapport intellectuel entre eux ; on trouverait, par exemple, un développement égal du système nerveux, et dans certains mammifères même jusqu'au produit ordinaire de la révolution menstruelle : telles seraient les femelles de quelques espèces de singe, la vache dans quelques circonstances,

quelques espèces de chiennes, etc. Un parallèle établi sous ce triple rapport, aurait pu mettre hors de doute l'analogie morale qui rapproche les hommes des animaux. On retrouverait facilement sans doute cette vérité sans s'écarter de la ligne tracée, en bornant les recherches à la classe la plus voisine de l'espèce humaine, et descendant même ensuite jusqu'à certains mammifères qui offrent entre eux des degrés bien différents d'intelligence. On ne pourrait se refuser à constater une identité remarquable avec toutes les différences toutefois qu'entraîne irrésistiblement le degré de leur classement anatomique.

La doctrine cranioscopique est basée sur la coïncidence de certains penchants avec certaines proéminences cérébrales déterminées et très-reconnaissables. Ici, du moins, il y a presque toujours eu appréciation préalable de l'intelligence et moyen diagnostic indiqué postérieurement, en sorte que de toutes les théories idéoscopiques ou idéométriques, celle-ci est encore la meilleure (1). Les expériences

---

(1) D'après Gall, certaines circonvolutions du cerveau se développent en même temps que certains penchants, et toujours en un rapport direct avec eux : il en résulte des bosses plus proéminentes que d'autres

ont été tour à tour faites chez l'homme et chez les animaux par les mêmes moyens. Comment se fait-il dès lors qu'en recueillant ainsi des preuves nombreuses de l'intelligence comparée, en constatant ces mêmes facultés intellectuelles dans toute l'étendue de l'échelle zoologique, Gall n'ait pas même présumé que l'exaltation pathologique de ces mêmes facultés pouvaient avoir lieu sous l'empire de causes quelconques. C'est ce qu'on ne peut expliquer sans en appeler à la prévention continuelle où le plaçait le besoin de prouver l'excellence de son système. Il me semble qu'une vue plus large aurait, au contraire, pu l'aider plus

---

à la surface de l'encéphale, qui, exerçant une pression continue sur la boîte osseuse, déterminent à sa surface externe des éminences et des impressions exactement en rapport avec le développement des bosses encéphaliques, en sorte que d'après l'examen de la calotte osseuse on peut connaître les passions et les penchants de l'individu. Bichat avait déjà indiqué que les impressions du crâne ne sont pas toujours en rapport avec les circonvolutions cérébrales : mais l'existence du liquide céphalo-spinal nous semble être le plus fort argument contre ce système cranioscopique ; en effet, ce liquide enveloppe de toutes parts le cerveau et le sépare de son enveloppe osseuse par un intervalle qui n'a jamais moins d'une ligne, et qui, en certains endroits peut-être est de quatre et même plus :

avantageusement, et qu'en mettant ainsi en parallèle le plus grand développement d'un organe avec les penchants, les passions et leur exagération pathologique, il y serait parvenu d'une manière plus convaincante; mais il n'a cherché dans le cerveau que les traces des passions humaines. Il paraît que Démocrite alla beaucoup plus loin, et qu'il y chercha très-distinctement les causes de la folie. C'est même là l'unique cause de l'accusation irréfléchie des Abdéritains. *The most considerable circumstance concerning Democritus is the dissections of animals, to discover the causes of madness*, dit le docteur William Rowley.

---

or que l'organe encéphalique vienne à se développer inégalement, c'est-à-dire que certaines circonvolutions prennent plus d'extension que d'autres, la présence de cette couche liquide rend la pression exercée par ce développement égale dans tous les différents points du crâne en vertu de ses propriétés physiques, c'est-à-dire de la grande mobilité de ses molécules et leur indépendance réciproque. Il faut donc reconnaître que l'enveloppe cérébrale ne peut se modeler sur les circonvolutions de l'encéphale, et reconnaître que les éminences de cette enveloppe ne sont point développées sous l'influence d'une pression mécanique exercée de dedans en dehors : dès lors on ne conçoit plus quel rapport peut exister entre les bosses craniennes et les circonvolutions du cerveau.

MAGENDIE.

Parmi les organes reconnus par le Physiologiste allemand, son émule et son disciple, il en est un qui se trouve à la racine du nez sous forme de légère protubérance : il désigne la mémoire réelle qui n'est absolument autre chose que la faculté d'être, modifiée et formée par les sens externes, la disposition, l'aptitude, enfin au perfectionnement intellectuel. Cet organe se trouve non-seulement chez l'Européen, le nègre, l'orang-outang, mais encore chez l'éléphant, le caniche, le lévrier, etc., aussi nous permettrons-nous, à l'appui de la détermination de cette faculté, de rappeler l'histoire de l'orang dont parle Vosmaër, et celle d'un autre qui acquit une grande célébrité dans l'Inde anglaise. On avait appris au premier à manger avec la cuiller et la fourchette. Quand on lui donnait des fraises, il les piquait une à une, les portait à la bouche et tenait l'assiette de l'autre main. Il prenait une bouteille et la débouchait, buvait dans un verre et s'essuyait les lèvres avec une serviette. Lorsqu'il trouvait un cure-dents, après ses repas, il s'en servait parfaitement. M. de la Brosse assure que ce n'était point à une pure imitation machinale qu'il devait ses habitudes, mais bien à une suite d'idées, à une incontestable propriété de perfectibilité.

On a fait voir dans les principales villes de l'Inde anglaise, en 1828, un orang-outang qui avait été pris fort jeune à Bornéo, acheté par un maître de navire français, et revendu enfin à un marchand français de Chandernagor. Cet animal aimait avec passion la toilette et les beaux habits : il valsait et figurait très-bien dans un quadrille, trinquait, fumait, montait à cheval et tirait très-adroitement un coup de fusil. Il se plaisait à se regarder dans la glace, huilait et frisait ses moustaches et ses favoris : Son mouchoir était toujours parfumé, il prenait du tabac et se servait toujours d'un cure-dents après les repas. J'ai eu aussi l'occasion d'observer un fait analogue, et je me suis plusieurs fois convaincu que tous ces actes, si compliqués d'ailleurs, n'étaient que le résultat de besoins très-faciles à satisfaire. Quoi qu'il en soit, qu'on étudie avec soin les mœurs, le caractère, l'idéologie de l'orang, du pithèque (*Simia Sylvanus*, L.), de l'espèce appelée Barris ou Varis (*Lemur macaco*, L.), et l'on aura des preuves non équivoques de leur haut degré d'intelligence et d'aptitude qu'ils ont à se servir de toutes les commodités, inventées par les progrès de la civilisation, lorsqu'elles sont également en rapport avec leurs besoins.

Si, dans ce système, nous comparions maintenant les facultés du Nègre avec celles de l'Européen, nous trouverions qu'en général il jouit de peu d'aptitude pour les sciences abstraites, et que, comme chez les Singes, la nature paraît les avoir placés dans la classe des animaux imitateurs, dont on a tant exagéré les merveilles. Comme eux, ils montrent en effet une tendance innée à l'imitation; leur adresse est la même, leurs succès sans pareils; mais elle est loin de s'appliquer indifféremment à tout comme on l'a dit, et elle est, comme chez l'homme, complétement limitée à certains objets. Cette condition morale n'appartient en quelque sorte qu'aux animaux intelligents : ils l'a transmettent à leurs enfants qui dès l'âge le plus tendre en font la plus divertissante application. C'est-là même que se borne pour ainsi dire une grande partie de leur existence intellectuelle, et c'est ici le cas de faire remarquer qu'on ne trouve réellement cette puissance d'imitation, dont nous aurons l'occasion de parler ailleurs, que dans les animaux qui se rapprochent le plus de la perfection mentale de l'homme, et chez celui-ci, l'imitation est d'autant plus puissante et vraie, qu'il est lui-même doué d'un tempérament encéphalique très-prononcé.

Gall, que nous citions tout à l'heure, qui, de tous les médecins, a très-certainement le mieux étudié la physiologie intellectuelle comparée, a reconnu dix-neuf facultés communes aux êtres créés. Parmi les huit qu'il regarde comme exclusivement dévolues à l'humanité, ne pourrait-on pas en réclamer encore? Ne serait-on pas autorisé à croire, par exemple, que l'absence présumée de quelques-unes d'entre elles, ou mieux leur non-existence, ne tienne précisément qu'à l'impossibilité matérielle de les faire connaître, de les expliquer? Cet illustre anatomiste aurait-il craint de discréditer son système en disant toute la vérité, ou bien son système n'aurait-il pas une plus longue portée? Il n'y a qu'un sot, dit Georget, qui puisse porter l'homme à rabaisser les animaux, sans doute pour prétendre s'élever d'autant et se placer dans un cadre tout à fait distinct. Il n'y a qu'à observer journellement les animaux qui nous approchent, pour se convaincre de la fausseté du principe de ces sectaires, et rendre enfin à l'animal le rang qu'il occupe dans l'échelle des êtres.

C'est donc également à tort aussi que l'on a cru voir une cause de développement intellectuel dans un accident indifférent. L'on a donc

dit sans raison que l'intelligence était d'autant plus étendue que le volume du cerveau était plus fort comparativement à la masse des corps. Il est bien démontré pour nous que si l'on se hasardait à baser sur cette règle l'intelligence probable des animaux fossiles, on risquerait de commettre de graves erreurs, qu'on ne pourrait point démontrer, il est vrai, car dans l'état actuel des choses, les masses cérébrales les plus grandes accompagnent on ne peut plus communément les plus faibles capacités, parce que le cerveau seul ne fait point les idées, et qu'il faut, dans tous les cas, le concours indispensable des organes des sens et de la sensibilité physique générale. Si la masse cérébrale était toujours en rapport avec l'intelligence, l'homme en aurait en général beaucoup moins que les sapajous dont le saïmri (*Simia Securea*, L.) fait partie, et qui, avec le renard (*Canis Vulpes*, L.), en aurait moins que le rat (*Mus Rattus*, L.), le cheval (*Equus Caballus*, Cuv.), moins que l'âne (*Equus Asinus*, Cuv.) et celui-là moins que l'éléphant (*Elephas Indicus*, Cuv.). Des faits beaucoup plus nombreux encore démontrent que la somme totale du cerveau, relativement à la masse du corps, ne forme enfin aucun indice certain, ainsi que nous l'avons répété

plusieurs fois, et que le même volume chez les divers individus d'une même famille, présente constamment des différences notables dans les degrés d'intelligence.

En discutant avec sagacité les moyens de connaître *à priori* l'étendue réelle de chaque domaine intellectuel, Gall me paraît avoir démontré, du moins mathématiquement, leur insuffisance. Les disproportions légères ou fortes même qui sont le résultat de la mensuration cranienne ne sauraient s'opposer à ce que l'on regardât l'aliénation mentale comme possible dans les animaux inférieurs à l'homme. M. Broussais a justement fait observer que du temps de Voltaire il existait un très-grand nombre de littérateurs qui avaient certainement un crâne plus volumineux que le sien et qui étaient cependant fort loin d'avoir les mêmes talents, la même imagination (1).

(1) On tomberait dans de graves erreurs si on voulait juger le volume de l'encéphale par le volume du crâne : en effet, l'épaisseur du crâne, dans les différents individus, peut varier de deux lignes et demie à trois : le liquide céphalo-spinal peut également varier en quantité d'une manière notable, et nous n'avons aucun moyen de nous assurer de ces variations dont il faudrait indispensablement tenir compte pour établir le volume de l'organe cérébral d'après celui de son enveloppe.

MAGENDIE.

Des exemples nombreux ne nous manqueraient pas à l'appui de cette assertion. Il arrive tous les jours que des individus doués d'une masse cérébrale extraordinaire sont imbécilles, tandis que d'autres, dont la périphérie du crâne est extrêmement resserrée, sont pleins d'esprit (1). Il faut le proclamer hautement,

(1) Nous avons été à même de soumettre à l'examen de plusieurs de nos confrères, le cerveau d'un célèbre mathématicien de notre époque, en comparaison avec celui d'une idiote morte dans nos salles de la Salpétrière : presque tous regardaient celui de l'idiote comme ayant dû appartenir au savant exercé : en effet, sa forme, au premier aspect, se rapprochait plus de celle que nous sommes convenu d'assigner à un cerveau bien développé : il offrait un volume beaucoup plus considérable ; son diamètre antero-postérieur l'emportait de beaucoup sur celui du sens vertical ; sa couleur était plus blanche, les ventricules latéraux énormes : le cerveau du mathématicien, au contraire, était remarquable par son peu de volume et par la forme, en quelque sorte, arrondie de toute la masse : son diamètre antero-postérieur l'emportait peu en longueur sur le diamètre vertical, tant était prononcée la proéminence que formait inférieurement le lobe moyen : sa couleur paraissait plus foncée : les ventricules latéraux n'offraient point un développement remarquable ; mais dans ce dernier la partie antérieure des deux hémisphères l'emportait de beaucoup en largeur sur cette même partie du cerveau de l'idiote.

l'hyperthrophie du cerveau n'est pas le génie. Le volume ou le poids de la masse cérébrale ne peuvent donc pas prouver davantage le degré réel de l'intelligence, car si l'éléphant, qui pèse 5000, a une masse encéphalique de sept livres, si le bœuf, qui pèse ordinairement de huit à neuf cents, a seize onces de cerveau, si le cheval, qui ne pèse guère plus de sept cents, a vingt onces et plus de pulpe cérébrale, il s'ensuit nécessairement que l'éléphant aurait plus d'intelligence que les autres animaux, ce que l'étude pratique et historique de l'idéologie comparée est bien loin de confirmer. On a beau dire, tout dans la nature semble prouver que l'intelligence est entièrement indépendante des formes de la matière : ainsi le volume du cerveau est on ne peut plus fort dans l'enfance, toute proportion gardée, et c'est l'époque de la vie où les facultés intellectuelles sont très-certainement le moins développées. Tiedmann, Flourens, Serres, etc., ont cru remarquer dans le cerveau des animaux des différences notables ; mais Gall les contredit avec une non moins grande supériorité de raison. Dans ce conflit d'opinions l'Idéologiste et le Môrœgraphe se bornent à constater les faits jusqu'à ce que des observations ultérieures puissent enfin au-

toriser l'adoption d'une théorie quelconque.

Il suffit d'avoir souvent mesuré des crânes dans les Môrœcées pour être bientôt convaincu qu'on ne peut plus rarement le développement de telle ou telle affection mentale est dans un rapport direct avec la forme ou le volume du crâne. Il en est de même partout, et il est probablement fort peu de Môrœgraphes qui n'aient eu l'occasion de noter de pareilles anomalies. Buffon dit positivement aussi que le cerveau de l'orang-outang (*Simia Satyrus*, L.) était exactement semblable à celui de l'homme. C'est une circonstance anatomique incontestable sans doute, mais il n'a certainement pas tous ses sens développés dans une proportion égale : celui du tact, par exemple, est extrêmement borné, parce que la peau de ses mains est aussi calleuse que celle de ses pieds : c'est ainsi que le léger chatouillement n'a presque point d'action sur l'une ou l'autre de ces extrémités. Il n'a pas non plus cette vaste aptitude héréditaire qui fait jouir l'individu des connaissances et de l'expérience de l'espèce entière, héritage moral inappréciable et immense; car, ainsi que l'a très-bien vu St-Simon, l'homme n'eut une supériorité d'intelligence sur tous les autres animaux, que lorsqu'il eut formé un assez grand nombre de

signes de convention pour en composer une langue (1), richesse indispensable au développement surnaturel de l'intelligence, et dont les animaux seront toujours privés, quoi qu'on ait pu dire, non à cause de leur état d'esclavage, comme autrefois les nègres, mais en vertu de leurs dispositions anatomiques qui s'opposent à l'émission des sons articulés, semblables à ceux dont l'homme se sert pour communiquer ses idées.

Dire, aujourd'hui que tous les salons regardent avec assurance le réseau de courbes phrénologiques qui couronne toute la tête, que cette craniomancie, basée tout simplement sur le développement du cerveau et du crâne proportionnellement au développement des facultés intellectuelles, est aussi une rêverie, serait courir un danger moindre encore que celui de le démontrer. La vérité, en effet, ne serait-elle donc pas plutôt dans la proposition inverse ? L'observation des animaux, et surtout de la Môrœgraphie comparée le démontre chaque jour, et l'étude de l'homme moral vient corroborer cette vérité. En effet, pris d'une manière absolue dans les deux

(1) *Introd. aux travaux scientifiques du XIX*[e] *siècle, t. II.*

cas et sans aucun égard pour la stature, le développement général du cerveau des animaux et des hommes frappés d'idiotisme ou d'imbécillité est un peu moindre que celui des hommes d'une intelligence ordinaire, ou de 20/1000 environ, et le moindre développement du crâne paraît s'effacer sensiblement à mesure que l'intelligence grandit : et jamais nous n'avons eu l'occasion de constater ce parallélisme parfait entre les gros crânes et les bonnes idées. Mais il y a plus encore, c'est que presque constamment la partie antérieure du cerveau est plus grande chez les idiots de la chaîne zoologique comparés aux animaux intelligents d'au moins trois ou quatre millièmes : ce développement va même chez quelques idiots, quelques crétins, jusqu'à 15 et 16 millièmes.

La loi qui présida dans toute l'échelle zoologique au développement des organes n'émane point de leurs fonctions, mais bien du parallélisme général : ils sont tous proportionnés à la taille, et comme les idiots ont de 50 à 60 millimètres de moins que les hommes d'une intelligence ordinaire, il en résulte que leur crâne est de 15 à 16 millièmes plus grand que ceux de ces derniers, et que les lobes antérieurs du cerveau sont plus avancés de 18 à 20 millièmes. Que devient la craniomancie en

face de ces faits que l'expérience générale peut convertir en une vérité?

Abordons plus rapidement encore un autre ordre de preuves. Il existe dans l'Algérie une espèce de renard, inconnue à l'Europe. Le physique et le moral de cet animal viennent donner aussi le démenti le plus formel aux théories cranioscopiques. Dans toutes les variétés connues du renard le crâne est arrondi, convexe à sa partie supérieure, le diamètre transversal est plus grand que le diamètre longitudinal, le col est raccourci : ici peuvent se placer la ruse et la prévoyance; mais ici le crâne est excessivement étroit, aplati, la tête est allongée, et les oreilles sont placées sur le sommet de la tête. Quant au moral, il n'est pas moins remarquable : au lieu de vivre isolé, ainsi que les carnivores à pupille transversale, ceux de cette espèce se réunissent en bandes nombreuses : ils poursuivent leur proie et se défendent en commun : ils attaquent les moutons, les Gazelles, les taureaux, etc., n'habitent point les montagnes, aussi ne les trouve-t-on pas dans le massif d'Alger, mais seulement dans les plaines de la Métidja, et en nombre prodigieux dans le désert de Sahara : dans la plaine ils se sentent plus forts que les chacals et les attaquent avec intrépi-

dité. Quelle est l'organisation qui répond à la faculté d'association, au courage, à l'instinct de la destruction, etc., si développés chez cet animal dont j'ai pu examiner plusieurs crânes?

Malgré ces défectuosités organiques, il faut convenir pourtant qu'il est peu de médecins observateurs qui aient refusé des qualités morales aux animaux; dès le moment qu'on est obligé de convenir généralement de ce fait, dès que l'observation seule conduit forcément à cette concession, à cette vérité, on ne peut disconvenir que par une cause imprévue, indéterminable, ces mêmes qualités peuvent se troubler, se pervertir, mais toujours dans la sphère de leur intelligence. L'on sait, par exemple, jusqu'à quel point de fureur les quadrumanes, et parmi eux les agamis (*Psophia crepitans*, L.), etc., sont sujets à pousser les égarements d'une jalousie inspirée même par l'homme. Or, ce symptôme commun à plusieurs passions suppose très-certainement l'intelligence, puisqu'il est on ne peut plus compliqué, et l'on ne peut se refuser à le considérer toujours et partout comme une véritable lésion intellectuelle.

Si l'on compare exactement le système nerveux cérébral des singes, par exemple, avec celui de l'homme fait, on trouve, sans doute,

des différences proportionnelles, mais non-seulement elles ne peuvent point s'opposer à ce que l'on présume la possibilité d'une aberration fonctionnelle quelconque, mais encore on sait, et Gall l'a même prouvé d'une manière incontestable, combien les règles générales de diagnostic sont peu justes. De tous les anatomistes, ce médecin est celui qui a le plus multiplié les faits matériels et physiologiques propres à établir que les différences les plus marquées de structure encéphalique correspondent aussi à des différences intellectuelles marquées. Ici, nous avons à redouter sans doute les erreurs involontaires de la prévention; car ce physiologiste a moins cherché à établir l'étendue de l'intelligence des animaux et de ses perversions, qu'à démontrer la vérité de ses opinions cranioscopiques, sur des faits tirés des deux Môrœgraphies. C'est donc avec la plus grande réserve que l'on doit disposer des matériaux qu'il a recueillis.

Ce que nous venons de dire de la mensuration du crâne pour démontrer l'impossibilité de l'appréciation, même approximative, de l'intelligence et même de la masse cérébrale elle-même, s'étend à tous les moyens analogues proposés dans le même but par Oken, Spix, Daubenton, Cuvier, etc., et parmi ces for-

mules proscrites, nous n'hésitons même point à classer la cranioscopie, parce qu'après tout la meilleure manière d'apprécier l'intelligence, d'étudier l'étendue de la portée de la raison, sont toujours des actes qui les représentent réellement. C'est à ce résultat que Condillac a été conduit lorsqu'il a voulu baser enfin l'étendue de l'intelligence comparée sur des bases certaines ; c'est en effet la seule route qui ne puisse point égarer, et celle d'où l'on doit constamment partir pour déterminer en quoi consiste l'intelligence ou ses aberrations.

Pour appuyer sur des bases certaines l'étendue du domaine intellectuel pour chaque animal, il faudrait le mettre en parallèle avec celle des sauvages ou de l'homme inculte, sans qu'il soit nécessaire d'avertir de ne point faire choix d'animaux affectés d'idiotisme ou d'imbécillité. Il faudrait, par exemple, les rapprocher du singe, du castor, du chien, etc., dont l'intelligence ne serait nullement pervertie et l'on verrait bientôt quelle distance immense les sépare. Une jeune fille de sept ans, dit Pinel, paraît insensible aux menaces comme aux caresses, et ne distingue pas même de toute autre la fille de service qui lui apporte ses aliments. Qu'on lui donne la nour-

riture, elle ne témoigne aucun plaisir; elle ne paraît reconnaître une substance pour aliment qu'autant qu'on la met dans sa bouche. Il suffit d'avoir visité quelques Môrœcées pour reconnaître la fidélité de ce tableau, et l'on peut se demander, dès-lors, s'il est parmi les animaux quelque individu sain au moral, dont l'intelligence ne soit infiniment supérieure à celle de cette jeune fille? A-t-on trouvé ensuite des causes physiques, des causes matérielles à cette privation d'intelligence, et peut-on en étendre les symptômes communs ou accidentels jusqu'aux animaux?

Il est un fait irrécusable, prouvé par mille exemples, c'est que dans tous les cas le moral décroît en proportion de l'imperfection organique; en un mot, le contenant est partout digne du contenu : il faut, dès-lors, qu'on retrouve dans les quadrumanes, par exemple, les rudiments intellectuels, les idées grossières au moins les plus voisines des capacités de l'homme inculte. Cette concession une fois faite, n'aura-t-on pas le droit de réclamer encore l'influence morale de la civilisation sur les animaux à l'état de domesticité? On n'a qu'à mettre en parallèle leur intelligence et celle des sauvages, qu'on n'a pu civiliser, et l'on verra de quel côté sera l'avan-

tage. En supposant, comme l'a dit Rousseau, que notre état social fût réellement contre nature, il est incontestable que celui des animaux ne l'est pas moins : Kotzebuë raconte qu'il trouva, dans un village de Sibérie, un jeune garçon imbécille, âgé d'environ dix-huit ans, qui marchait à quatre pattes, et non-seulement, ajoute cet auteur, ce garçon trottait fort vite quand il voulait, mais encore il tenait, en marchant, la tête comme le reste des hommes, c'est-à-dire verticalement, et il se redressait rarement sur les jambes, et ne marchait jamais de cette façon, seulement il s'y accroupissait très-souvent. L'intelligence de cet homme était également au-dessous de celle de la plupart des vivipares et des ovipares vertébrés qui l'environnaient, et la majeure partie des sauvages, soit hommes, soit animaux, trouvés au sein de la civilisation, offraient certainement les mêmes circonstances intellectuelles : c'était tout simplement des idiots égarés, et voilà pourquoi ils avaient réellement moins d'intelligence que la plupart des individus de leur espèce et que les animaux les moins aptes à l'éducation.

En descendant l'échelle des êtres animés, on remarque toujours une diminution progressive bien plus importante dans le déve-

loppement des systèmes nerveux et qui explique bien mieux que tous les moyens proposés, le décroissement effectif des facultés morales. Dans les familles supérieures à celles des zoophites, par exemple, on trouve l'intelligence bornée à l'expression des plus simples besoins, aussi le système nerveux est-il réduit à quelques amas de substance gélatineuse, filamenteuse, diversiforme, diversicolore, et plutôt enseigne, étiquette que cause ou origine du degré d'intelligence. Au dessous, chose bien merveilleuse, bien admirable, on trouve encore non-seulement l'intelligence, mais même des passions et des passions féroces, c'est-à-dire immorales. Examinez au microscope cette myriade d'animalcules qui nagent dans l'Océan d'une goutte de liquide, et vous verrez. A mesure qu'on remonte ensuite dans l'échelle, ces accidents vasculaires dont nous parlions tout à l'heure sont plus compacts. Ces éléments diagnostics ou pronostics de l'intelligence, ces moyens uniques, d'une véritable idéoscopie, se dessinent avec plus de force et forment des renflements, des cordons plus prononcés qui se rendent et s'épanouissent aux différents organes. Ici, l'intelligence commence à être appréciable de même que l'organisation qui

la révèle et ne la produit pas, plus saisissable, plus perceptible. Ces systèmes nerveux, ces lignes qui permettent de lire et de déterminer *à priori* le degré de l'intelligence, se multiplient ensuite au fur et à mesure que l'on s'approche de la perfection intellectuelle, c'est-à-dire des animaux qui jouissent du système nerveux cérébro-spinal, indice révélateur du plus haut degré possible d'intelligence, mais non de l'intelligence même, car il peut très-bien exister sans elle : tout le moral est très-peu la conséquence du physique. Quoi qu'il en soit, que le cerveau soit le siége de l'intelligence, et que le grand sympathique, beaucoup plus développé chez les animaux, soit celui des passions, des folies, ou que ce soit d'autres organes tels que l'estomac, le foie, le cœur, les intestins, le diaphragme, etc., caractères anatomiques qui spécifient les espèces et non l'intelligence, mais qui l'annoncent; les animaux parfaits ne manquent ni des uns ni des autres : on n'y rencontre que des modifications peu importantes, d'ailleurs, ou très-propres à expliquer l'infériorité relative de chaque être. Il y a plus encore, c'est que dans les grands mammifères, ces systèmes différents sont plus volumineux que chez l'homme, toutes propor-

tions gardées. Comment, dès lors, Gall a-t-il pu dire que les passions et les affections ne sont ni aussi nombreuses, ni aussi énergiques dans ces espèces? C'est qu'il est parti de ce principe que l'organisation était le facteur de l'intelligence, de même que ses maladies déterminaient celles de l'esprit : idées complétement fausses, comme nous le verrons de plus en plus.

Si nous appliquons aux nègres et aux singes, non-seulement la cranioscopie, mais encore tous ces aperçus, toutes ces lignes géométriques de Camper, de d'Aubenton, d'Oken, de Spix, de Robert, de Pinel, de G. Cuvier, etc., on verra bientôt qu'aucun de ces systèmes ne soutiendrait l'attention comparative de l'intelligence réelle et des lignes appréciatrices. Tout vicieux qu'ils soient, nous obtiendrions peut-être encore des résultats qui placeraient certains animaux à des distances bien moins éloignées que celles qui séparent le nègre du blanc, d'après la méthode de Camper; par exemple, les nuances intellectuelles qui rapprochent l'orang du Hottentot Boshmann sont certainement beaucoup moins fondues, beaucoup moins adoucies. Voilà réellement par quel point de contact l'animal physique et moral se rapproche réellement de l'humanité.

L'échelle des êtres va ensuite dans une gradation inverse en s'affaiblissant insensiblement. Sous ce rapport même, les insulaires des Molluques et des îles de la Sonde, qui vivent parmi les orangs et les pongos (*Simia Pongo,* Cuv.) sont très-persuadés, ainsi que les nègres de nos anciennes colonies, qu'ils sont les descendants directs de leurs ancêtres, conservant et leur paresse et leur liberté primitives. Cette liaison intime resterait sans doute inaperçue toutes les fois qu'on rapprocherait les deux points extrêmes de l'intelligence créée : comparer l'orang à un homme civilisé, c'est placer un Samoïède à côté de Voltaire ou d'Homère. Il y a sans doute une différence immense entre les uns et les autres ; elle n'est peut-être point aussi tranchée toutefois, et le plus parfait des singes, même éloigné de la civilisation et de ses bienfaits, a constamment une intelligence supérieure à celle du nègre sauvage. Le museau du Hottentot est le sien, le rétrécissement de la boîte osseuse de l'encéphale, le reculement du trou occipital, la courbure de sa colonne vertébrale, la position oblique de son bassin, ses genoux mi-fléchis, ses fémurs plus larges et plus aplatis d'avant en arrière, leur crête postérieure plus saillante, leur cou court, plus gros, moins obli-

que, etc., offrent, comme le dit Cuvier, des traces d'animalité qui les rapprochent des Orangs. M. Virey a établi les mêmes rapports avec beaucoup de sagacité. Voilà donc sur quels fondements doivent être basés réellement les calculs approximatifs des facultés intellectuelles des animaux, lorsqu'on ne sait ou qu'on ne peut point absolument les estimer ou les juger d'après leurs actes ou leurs langages ; moyens naturels et logiques cent fois plus certains. Dans cette investigation, il y a une autre base dont il ne faut pas non plus oublier l'usage ; c'est la valeur importante de chacun des sens sous leur rapport idéogénique pour chaque espèce.





CHAPITRE SIXIÈME.

DES PROBABILITÉS DE LA FOLIE CHEZ LES ANIMAUX.

Un grand nombre de médecins ou de philosophes ont cherché à établir une ligne de démarcation entre l'intelligence de l'homme et celle des animaux. Tout récemment encore, le docteur Broussais vient de faire une nouvelle tentative de ce genre, après avoir cité quelques faits à l'appui de ses idées : malgré la logique de l'illustre auteur nous sommes forcé de convenir qu'il est loin d'avoir atteint le but : il n'a pas, selon son habitude, embrassé tous les faits publiés, parce qu'il n'a point accordé d'attention ni à l'Idéologie ni à la Môrœgraphie comparées, et le moindre vice de ses inductions théoriques serait certainement de faire inévitablement confondre le mutisurde avec les animau xd'une échelle inférieure. Lorsque la Môrœgraphie animale sera soigneusement étudiée, lorsqu'on y joindra même, si l'on veut, les prétendues lumières de l'anatomie pathologique, on pourra

vraisemblablement découvrir cette véritable limite dont la connaissance est si désirée et très-certainement si peu utile : l'on verra enfin le point approximatif où cesse l'intelligence des animaux et que dépasse celle de l'homme. Dans l'état actuel de nos connaissances, il faut le dire, toute tentative analogue serait sans succès. C'est seulement par cette route philosophique qu'on parviendra à établir en outre la véritable physiologie du cerveau, et c'est très-probablement encore l'étude de la Môrœgraphie comparée qui nous y conduira ; car il est très-certainement impossible que, contre toutes les lois de la nature, l'intelligence cesse brusquement à l'homme au lieu d'aller progressivement en décroissant, comme l'organisation même qui annonce toujours le degré d'intelligence possible. En un mot, dans l'opinion même de nos adversaires, il est absolument inconcevable qu'un organe existant n'ait point de fonctions, et que dès qu'elles ont lieu elles puissent jouir d'une perpétuelle intégrité. Partout l'anatomie d'un organe fait à bon droit supposer sa physiologie, et celle-ci entraîne nécessairement l'existence d'une pathologie spéciale.

Il y a sans doute une grande différence entre le degré d'intelligence possible de l'homme et ce-

lui des animaux, mais l'organisation matérielle l'annonce toujours suffisamment. La première doit l'étendue de sa portée, si souvent sublime, à ses sens internes dirigés par une âme immortelle, à la délicatesse de ses tissus, à ses nombreux moyens de relation, etc., l'autre la tient au contraire de ses qualités morales inférieures, de ses sens internes, de ses sens externes, moins parfaits pour la plupart. Ici c'est une vie excentrique, là une vie intuitive qui ne manque même pas d'être utile à l'accroissement de l'intelligence, parce que la parole dissipe la pensée et qu'on réfléchit d'autant plus qu'on parle moins. Pour la même raison encore ces passions sont extrêmement véhémentes chez les animaux comme chez l'homme sourd-muet, parce que tous deux sont extrêmement bornés dans les moyens de les soulager en les faisant connaître, parce qu'elles retentissent dans tout leur être tandis que dans l'homme sain tout tend à les affaiblir en les laissant émaner, et que celui-ci a la faculté d'alléger réellement leurs poids en les exprimant de mille manières. C'est ainsi que les traitements les plus durs, les plus cruels ne parviennent jamais à imposer silence à la jalousie du singe, à la colère du tigre, à la rage du chacal, etc., c'est ainsi que rien ne

peut modérer, dans le temps du rut, la fureur du cerf timide, etc.

On a dit que l'homme ne partageait avec les animaux que ce qui pouvait assurer l'existence automatique, celle de la vie intérieure. Je doute fort qu'elle soit aussi étendue, aussi positive chez l'homme. Toute idée de corps extérieur, dit M. de Tracy, suppose des impressions de résistance, et celles-ci ne deviennent distinctes que par le sentiment de mouvement attaché à la volonté qui l'exécute. L'impression qui en résulte donne la conviction de l'existence; c'est elle qui révèle et qui démontre qu'il est entièrement attaché à la volonté qui l'exécute. Ainsi le moi pour l'homme et pour les animaux réside dans la perception et la volonté; or je le demande, quel est l'animal un peu élevé dans l'échelle des êtres dont l'intelligence ne puisse acquérir cette certitude, qui ne puisse s'élever jusqu'à être convaincu qu'il ne fait pas corps avec une pierre? Quel est enfin celui qui n'a point une volonté propre à lui faire éviter dès lors tout ce qui n'est pas lui, tout ce qui peut nuire à sa conservation, ou au libre exercice de cette volonté? Sans doute c'est une chose vraiment extraordinaire, que nous-mêmes qui avons si souvent des volontés contraires à nos devoirs, à nos obligations, à nos intérêts nous

trouvions les animaux si constamment dociles à tous nos caprices, à tous nos besoins : mais là est la meilleure preuve de la plus haute sagesse, car c'est l'obéissance réfléchie. On refuserait ces qualités aux animaux des classes supérieures, tandis que nous les trouvons bien nettes, bien dessinées jusque dans les animalcules microscopiques? L'idée que les animaux, dit Voltaire, ont tous les organes du sentiment pour ne point sentir, est une contradiction ridicule : aujourd'hui c'est quelque chose de pire, c'est une ineptie (1).

---

(1) Je n'ai pas cru devoir parler ici ni précédemment des opinions opposées, des diverses sectes philosophiques, sur l'intelligence des animaux : étrangères à la physiologie humaine ou comparée, elles n'ont guère proposé que des rêveries : elles n'avaient enfin aucune des connaissances nécessaires pour traiter une semblable question. Livrées à des spéculations au-dessus de la nature réelle, elles n'ont pu juger sainement ce qui est. Elles manquaient d'ailleurs de tout moyen d'investigation, et n'en voulaient même tenir aucun compte, parce qu'elles sont réellement incapables de juger de ce qu'elles ne voient ou n'entendent pas clairement ; elles sont d'ailleurs dans l'habitude de théoriser non sur des faits, mais sur des probabilités, et elles nient le plus souvent ce qui est : enfin, parler ou raisonner sont pour elles synonymes, et dès que l'organe de la parole n'existe pas, ou même qu'ils ne le comprennent pas,

On a dit aussi que les animaux ne pouvaient former de raisonnement, mais jusqu'où ne va donc pas chez le chien le sentiment de la reconnaissance? Si de l'absence d'une qualité du cœur, on concluait à celle de l'intelligence, convenons que l'espèce humaine serait bien mal dotée. On a dit que dans la plupart des cas l'instinct seul guidait les chiens : si l'on entend par ce mot leurs sens intimes, leur *aiguillon* intérieur, leurs impressions organiques, la chose est vraie, mais on peut en dire autant de l'homme. Lorsqu'on réfléchit un instant sur la conduite et les actions du chien de Montargis et de tant d'autres dont parle saint Bazile, Cedrène, Le Gendre, etc., peut-on bien raisonnablement dire que c'est l'instinct qui les portait à déchirer les meurtriers de leurs maîtres? Lorsque d'autres meurent dans les regrets et la douleur morale la plus vive, est-ce encore l'instinct seul qui les anime ou qui les mine? Est-ce aussi l'instinct qui, après les journées de juillet 1830, cloua le

---

il ne saurait y avoir raisonnement, tandis qu'ils auraient pu conclure que c'était de nouveaux langages à étudier avec Cornemus (*Janua linguæ latinæ.*), Dupont de Nemours, pour celui des oiseaux, Duret (*Hist. des Langues de cest univers.*), pour celui des animaux, etc.

chien caniche sur la tombe de son maître, victime des balles suisses devant la colonnade du Louvre? Voilà sans doute des preuves non-seulement d'intelligence, mais même d'intelligence malade : que l'on appelle ces différents états du nom de passion ou de folie ; ce n'est pas de l'amour certainement, mais c'est une franche et vive amitié que l'on ne retrouve que bien rarement dans les sociétés humaines actuelles.

En admettant la définition de Condillac, en regardant avec lui comme un fait que l'instinct est une espèce d'imagination dont l'exercice n'est point du tout volontaire, on ne pourra certainement point nier que cette espèce d'imagination ne puisse également être pervertie. En réduisant l'existence morale des animaux à cette seule faculté, leur folie n'en serait pas moins possible; mais au lieu de délires intellectuels, ce ne seraient plus que des délires organiques, et l'on sait qu'il est souvent on ne peut plus facile de les confondre. En admettant les passions physiques et les passions morales dans l'étude générale de la Môrœgraphie humaine, nous avons clairement spécifié quels étaient les actes que nous rapportions à chacune de ces subdivisions, et, comme on le verra, les animaux n'en sont point exempts.

Le métaphysicien que nous avons cité plus haut, rendant hommage au préjugé de son temps, cédant à de vaines terreurs, exclut de cette capacité idéologique celle de la mémoire, de la réflexion et les autres opérations de l'entendement. Or, qui peut nier de bonne foi que ces trois propriétés des êtres pensants ne soient aussi le partage d'un très-grand nombre d'animaux? La supériorité de l'instinct exclut la raison, dit-il : c'est probable, mais pourvu toutefois que l'un ou l'autre puisse s'affaiblir, délirer ou s'éteindre, il est, on ne peut plus conséquent d'affirmer que les actes s'en ressentent, et c'est là que commence déjà la Môrœgraphie comparée. Ainsi lorsque nous voyons un chien caressé par son maître, exprimer la joie et le bonheur par tout son corps, sauter, japper, etc., il y a très-certainement là mouvement moral correspondant parfaitement à l'acte du maître et par conséquent très-raisonnable; mais il y aurait incontestablement folie s'il agissait d'une manière complétement opposée. Un autre est violemment grondé par une voix colère qu'il redoute, il marche à plat ventre sous un bâton menaçant, sa voix est toute différente, il crie, il gémit, etc., il y a mouvement moral opposé, passion vive, sentiments qu'on ne peut refuser aux animaux

puisqu'on les observe tous les jours. Supposons que dans les trois cas le maître ne soit pas présent, qu'il n'y ait dès lors ni caresse, ni bâton, ni fureur, ni crainte motivées, quel nom donnera-t-on à cette situation mentale? Ne sera-ce pas un acte de complète folie, d'incontestable déraison? car remarquez-le bien, le temps n'apporte aucune différence dans les exemples : que la folie soit continue, intermittente ou passagère, elle n'en existe pas moins. S'unir dans un but d'utilité générale ou personnelle est sans doute une très-grande preuve de facultés morales étendues. L'association des Loups, des Isatis, les ruses du Glouton, du Renard, etc., sont à coup sûr des preuves d'une haute intelligence, car elles finissent souvent par triompher de toute l'attention, le désir, le besoin, la finesse même des hommes qui voient leurs projets les mieux combinés rester sans nul succès. Maintenant si ces animaux manquaient, pendant plus ou moins longtemps, à ces lois constitutives de leur nature morale éternelle; s'ils en éprouvaient des dommages, si tout à coup enfin les loups devenaient timides comme la Brebis et oublieux de leur propre subsistance : si le Renard, perdant sa finesse supérieure, devenait aussi stupide qu'une oie, etc., il y aurait

très-certainement dégradation morale, il y aurait donc aliénation mentale bien dessinée. Ne serait-on pas en droit de conclure dès lors qu'une cause inconnue jusqu'ici a moralement déplacé ces êtres de la position que la nature leur avait assignée? S'il existait des oiseaux grands et forts, armés d'un bec robuste, pourvus de longues ailes et de pieds entièrement et largement palmés, ayant tous les attributs nécessaires à l'exercice de leurs facultés physiques, soit dans l'air, soit dans l'eau, s'ils avaient tout ce qu'il faut enfin pour agir et vivre et qu'ils semblassent complétement ignorer ce qu'il faut faire pour agir et pour vivre, c'est-à-dire pour éviter les embûches de toute nature qui recèlent la mort, s'ils ne pouvaient jamais parvenir à reconnaître leur plus cruel ennemi, si l'aspect de l'homme ne les effrayait pas et ne les intimidait pas, alors qu'ils en sont le plus près possible, s'ils se laissaient même prendre non-seulement sur les vergues des navires, mais encore à terre où ils se laisseraient tuer à coups de bâton, sans que leur réunion, sans que leur troupe se dispersât ou prît son essor, sans qu'elle se détournât des chasseurs armés qui pourraient les assommer les uns après les autres : que cette indifférence en fait du péril le plus certain ne vînt positi-

vement ni de fermeté, ni de jactance, ni de courage, ni de mépris de la mort, mais plutôt de leur inscience, puisqu'ils ne sauraient ni résister ni se défendre et encore bien moins attaquer, quoiqu'ils en eussent réellement tous les moyens, tant par la force de leurs corps que par celle de leurs armes naturelles; on conviendra bien j'espère qu'il y aurait encore là une absence si complète de relation entre le physique et le moral que ces animaux pourraient être considérés à bon droit comme étant frappés d'imbécillité congéniale : ce serait en un mot les crétins de l'espèce. Eh bien, ce tableau n'est point une supposition gratuite : la description entière en est fidèlement copiée d'après les écrits de tous les naturalistes, et ces oiseaux se nomment les fous (*Pélecanus bassanus*, Cuv.)! Si d'autres, habitant au sein de la tempête, dédaignaient la fureur des flots, ayant aussi tous les organes nécessaires à leur conservation, loin de fuir le danger, couraient au-devant, venaient même se percher sur les mats et sur les mains des matelots qui les appellent, il y aurait évidemment encore absence complète de prudence, et par suite déraison, véritable étourderie pathologique! Aussi les voyageurs anglais nomment-ils l'oiseau, dont nous venons de décrire les habitu-

des intellectuelles, *Noddi*, pour représenter sa folle sécurité, tandis que les naturalistes mieux instruits l'ont dénommé moineau fou (*passer stultus*, Cuv.). On voit déjà que les idiots sont assez communs parmi les oiseaux : le gros-bec (*loxia cocothranstes*, Cuv.), le bec croisé (*loxia curvirostra*, Cuv.), etc., etc., sont à peu près dans la même position intellectuelle. Ce dernier qui a tant de rapport au gros-bec, dit Buffon, lui ressemble encore par son peu de génie ; il est plus bête que les autres oiseaux : on l'approche aisément, on le tue sans qu'il fuie, on le prend quelquefois à la main, et comme il est aussi peu agile que peu défiant, il est la victime de tous les oiseaux de proie. Il est muet pendant l'été et sa voix, qui est fort peu de chose, ne se fait entendre qu'en hiver. Il n'a nulle impatience dans la captivité ; il vit longtemps en cage, etc.

Certainement lorsque par des causes organiques, impossibles à déterminer jusqu'à présent si tant est qu'elles existent, un animal quel qu'il fût, ne parvenait jamais au degré d'intelligence dévolu à son espèce ou, selon nos antagonistes, promis ou révélé par son organisation matérielle, s'il ignorait enfin jusqu'à sa mort le rôle qu'il était appelé à jouer dans l'é-

chelle des êtres, on ne pourrait disconvenir qu'il n'y eût encore imbécillité. Mais si cette inaptitude profonde en face d'une organisation régulière et normale, qui s'il était mort ferait supposer en lui de hautes capacités intellectuelles, ne se bornant même plus à l'individu s'étendrait à l'espèce entière, qu'elle devînt même héréditaire, ces animaux ne seraient-ils pas encore les crétins de leur espèce? Telle est la condition mentale des fous dont nous venons de parler. Qu'on n'oublie jamais que ce ne sont pas des théories que nous développons, mais bien des corollaires tirés de faits qu'on n'avait point encore classés.

Comment nos adversaires ont-ils donc pu concevoir que les animaux partageaient avec l'homme toute la cohorte innombrable des lésions organiques, et que les lésions intellectuelles seules ne pouvaient troubler leur existence? Des maladies épidémiques ou contagieuses se sont propagées réciproquement de l'homme aux animaux : leur pathologie entière est si absolument identique, si semblable, qu'on n'a pas hésité un seul instant à baser la toxicologie humaine sur la toxicologie vétérinaire, et l'on n'admettrait pas que leur intelligence, quelle qu'elle soit d'ailleurs, quelque limitée qu'on la suppose, ne puisse un jour

être dérangée aussi ? Leur organisation matérielle est si exactement semblable, qu'il n'est peut-être pas une maladie de l'homme qu'on ne puisse retrouver dans la pathologie vétérinaire, et cependant l'on s'obstine à croire, malgré tous les faits, qu'ils ne partagent pas avec l'homme le triste privilége de voir s'aliéner leur raison, leur esprit. Si les choses étaient réellement ainsi, il faudrait convenir que les animaux au lieu d'être inférieurs à l'homme leur seraient supérieurs, puisqu'ils seraient constamment à l'abri d'une aussi cruelle dégradation. Les réflexions les plus justes, l'intelligence la plus sage, l'expérience la plus longue, l'âme la plus noble s'opposent également à ce que l'on adopte plus longtemps une erreur aussi désespérante. Non, la faible portion d'intelligence acquise par les animaux n'est point seule exempte des diverses dépravations intellectuelles, et si elles paraissent moins fréquentes, c'est incontestablement parce qu'on ne les regarde pas, parce que leur intelligence ne cherche point à agrandir ses limites, et qu'elle est moins sujette aux combinaisons morales, variées et nombreuses qui font faire explosion à la folie. Sans nulle contradiction possible, s'ils partagent avec nous toutes nos maladies physiques,

c'est qu'évidemment ils ont les mêmes organes, et dès le moment qu'ils ont un cerveau et des sens, mes adversaires doivent convenir qu'ils ne peuvent légitimement supposer qu'ils seraient exempts des troubles pathologiques de ces mêmes organes.

Comment, l'homme, cet être doué d'une âme immortelle, verra chaque jour sa raison détruite, son âme paralysée en quelque sorte, tandis que les animaux plus heureux conserveraient le privilége inaltérable de voir constamment leur intelligence dans un état de parfait équilibre ! On ne conçoit vraiment pas qu'on ait pu ainsi généralement adopter une pareille erreur, un tel blasphème, et l'on comprendra bien moins encore comment l'homme annonçant une vérité pareille est obligé de la discuter, de la soutenir, et de combattre des incrédules qui regardent le résultat de l'observation même comme un préjugé individuel, comme une hypothèse sans preuve, comme une rêverie isolée ! Explique qui pourra ces contradictions de tant d'écrivains, cet aveuglement de tant d'observateurs, et certainement s'il est des êtres pensants qui puissent être fréquemment la proie de la folie, ce sont les bêtes, c'est-à-dire ces intelligences créées qu'un rayon de la clarté divine ne guide ja-

mais. C'est évidemment dans cette absence accidentelle ou naturelle de l'âme qu'il faut rechercher la cause unique et primitive de la déraison dans tout ce qui pense, n'importe dans quelle proportion. De tous les êtres, les animaux sont certainement ceux qui devraient le plus fréquemment voir leur intelligence flétrie par la folie, par cette cause même qu'ils ont toujours moins de raison et d'éducation que l'homme civilisé, avec beaucoup moins d'empire sur leurs besoins, sur leurs appétits, sur leurs volontés, sur leurs passions. Il y a plus même, c'est que les limites de leurs fonctions physiologiques intellectuelles en rapprochent encore un très-grand nombre de l'idiotisme absolu ou des idioties partielles. Cette infériorité notable de la liberté morale est déjà en quelque sorte une démence congéniale, et leur attention ne peut, en général, être longtemps soumise à une volonté étrangère. C'est précisément cette faiblesse d'organisation intellectuelle qui fait que le magnétisme humain n'a qu'une très-faible influence sur les animaux quelles que soient d'ailleurs l'irritabilité et la perfection de leur système nerveux.

Qu'on analyse sévèrement tous les actes des animaux, on trouvera bientôt qu'ils sont in-

contestablement le résultat évident d'idées combinées et la conséquence irrécusable d'une éducation toute expérimentale, puisqu'ils n'ont entre eux, autant du moins que nous pouvons en juger, que des moyens très-limités de correspondance et de relation. On les verra clairement, par exemple, aptes à la crainte, cette passion débilitante qui réclame tant d'idées combinées, que l'homme en son extrême jeunesse est encore inhabile à l'éprouver, etc.

On a dit, et c'est peut-être encore une des raisons qui a fait négliger l'étude de la Môrœgraphie comparée, que l'enfance de l'homme n'était point sujette à la folie, et comparant son intelligence à celle des animaux, on a tout naturellement conclu que l'honneur qu'on accordait à ceux-ci prouvait suffisamment déjà qu'ils ne pouvaient être aliénés. Pourquoi s'empresser ainsi d'abstraire ou de conclure lorsqu'on n'a point de faits ou qu'on les a mal vus, ou pourquoi généraliser lorsqu'on ne les connaît pas? Certainement l'aliénation mentale n'est point rare chez l'homme ni chez les animaux avant l'époque de la puberté, et même longtemps auparavant : elle y est constamment dans une proportion exactement en rapport avec le développement de l'intelligence, et sa faiblesse, relati-

vement à la puissance des causes productrices, de même que l'homme civilisé ne peut être aliéné comme le sauvage. L'un et l'autre délirent dans le cercle de leur science, et il en est absolument de même pour l'enfance et les animaux. Ainsi, dans la Sénégambie les idiots sont beaucoup plus nombreux qu'en France : il en est de même dans les gorges élevées de la Maurienne, des Alpes, des Pyrénées, etc.

De ces détails résulte une vérité, c'est que la civilisation imprime également son cachet sur la folie, et lorsqu'on étudiera soigneusement la Môrœgraphie comparée, on verra que les mêmes résultats ont lieu chez les animaux. Il y a, sans doute, chez l'enfance, les animaux et l'homme une distance intellectuelle relative immense, mais celle qui existe entre les deux premiers n'est pas moins forte. Les chiens s'en aperçoivent tellement, qu'il est extrêmement rare qu'ils ne protégent l'enfance et qu'ils ne dédaignent de venger les douleurs qu'elle lui impose si souvent. Ce n'est donc point dégrader l'homme enfant que d'assimiler le développement progressif de son intelligence à celui des animaux les plus parfaits. S'il n'existait point d'animaux, dit Buffon, la nature de l'homme serait encore plus incompréhensible. Une foule de dé-

couvertes utiles à l'humanité ont suffisamment prouvé cette vérité. Si jusqu'à présent ensuite l'homme a constamment paru supérieur aux animaux, sous le rapport de l'intelligence et de ses maladies, c'est que l'on n'a jamais approfondi simultanément ces deux questions importantes. L'Idéologie comparée, esquissée par l'abbé de Condillac et négligée depuis, est peut-être aussi utile qu'on a le droit d'espérer que le sera la Môrœgraphie comparée. Quand il n'en résulterait même actuellement que cette vérité, que l'intelligence seule est en proie à des maladies et jamais l'âme immortelle ; que c'est l'acquisition sensoriale qui peut seule se pervertir ; on serait en droit d'en conclure que, dès qu'elle existe, elle peut s'aliéner par la perversion même de ses moyens d'existence ou d'acquisition.

Si l'intelligence des animaux entièrement formés est supérieure à celle de l'enfance, si elle se rapproche beaucoup de celle de l'adulte ; si elle se pervertit dans ceux-ci, comment ne pourrait-elle donc pas s'aliéner aussi dans les autres? Le règne végétal n'a qu'une vie, dit Bichat ; le règne animal en a deux : l'une physique ou matérielle ; l'autre métaphysique ou morale : celle-ci doit se subdiviser en instinctive ou immortelle, et l'autre en

rationnelle ou mortelle. Détermination très-sage indiquée par la conscience ou l'inspiration dans l'antiquité, que Buffon, Bordeu, etc., adoptèrent. De nombreuses observations, recueillies par St-Jérôme, Chrichton, Chiaruggi, Pinel, Esquirol, etc., prouvent incontestablement que la folie peut se déclarer immédiatement après la lactation jusqu'à l'époque la plus voisine de la puberté : j'en ai vu plusieurs exemples ; et pourquoi, dès lors, toutes choses égales d'ailleurs, ne pourrait-on pas supposer que l'intelligence rationnelle ou mortelle pût être pervertie par l'altération des organes mêmes qui la produisent ? Pourquoi enfin se refuserait-on à reconnaître que soumise aux mêmes causes productrices de la folie chez l'homme, elle ne fut pas susceptible des mêmes aberrations, des mêmes égarements, chez les animaux sous l'empire des mêmes circonstances déterminantes ?

L'erreur des médecins qui nièrent la possibilité de l'aliénation mentale chez les enfants, malgré le chapitre intéressant qu'Haslam consacra à cette particularité, n'a-t-elle donc ici aucune influence fâcheuse sur la thérapeutique même de la folie ? n'a-t-elle point enrayé l'étude et l'observation de cette maladie dans son existence la moins composée? Dans les

rapprochements naturels que nous venons de faire, et qu'on n'accusera certainement pas d'exagération aux dépens de l'humanité, on a pu voir que si l'aliénation mentale des animaux n'était pas démontrée jusqu'à présent, du moins l'analogie la plus formelle autorisait à la regarder comme très-possible. En rapprochant ensuite la structure anatomique de l'enfance des dispositions anatomiques des singes, par exemple, on voit clairement pourquoi les Môrœgraphes n'ont admis ni l'un ni l'autre à l'état d'aliénation mentale.

Ce rapprochement évident, nous avons eu l'occasion de le faire encore pour le Nègre, regardé longtemps aussi comme un être privé d'intelligence et même comme totalement étranger à l'humanité. De nombreux auteurs ont prouvé toute l'absurdité de ces hypothèses, aussi, dès qu'on le voudra, l'on s'assurera que la folie n'est pas plus rare dans le nègre et le blanc que dans l'enfance et les animaux, toutes choses égales d'ailleurs.

Un indice encore ainsi qu'une preuve convaincante de la possibilité de la folie dans les animaux, est la présence des rêves. Nous démontrerons ailleurs l'identité complète de la folie avec les maladies intellectuelles du sommeil. Dans tous les cas, il suffira de dire qu'il

nous paraît tout à fait hors de doute que si les animaux peuvent associer des idées pendant leur sommeil, que si ces idées sont très-incontestablement sans objectifs, et privées de la puissance régulatrice du libre arbitre, elles sont fausses, et que dès lors cette intelligence, mise en activité pathologiquement, est en proie à une véritable aberration. Dès lors, on peut et l'on doit s'élever jusqu'à comprendre l'aberration mentale de l'état de veille sous l'empire de quelque hallucination mentale ou sensoriale, de quelque lésion organique, etc.; en un mot, et l'on en sera convaincu plus tard, les rêves prouvent incontestablement la possibilité de la folie diurne d'une manière aussi péremptoire qu'ils démontrent l'existence de l'intelligence. Les rêves enfin prouvent la folie, puisqu'ils ne sont eux-mêmes qu'un paroxysme, antérieur ou simultané de cette maladie pendant la veille, et que la folie n'est que le sommeil intermittent ou continu de la raison ou de l'âme.

Le refus de croire à l'aliénation des muti-surdes, des nègres, des enfants, que devaient pourtant faire supposer ces délires particuliers avec stupeur qu'on remarque dans toutes les fièvres malignes ou cérébrales, ainsi que dans les épizooties typhoïdes, ces phrénésies, ces

vertiges (encéphalites) dont les observations sont si nombreuses et qui sont communs aux mutisurdes, aux nègres et aux enfants comme aux animaux, a seul jusqu'à présent fait négliger l'étude de la Môrœgraphie comparée. C'est incontestablement là qu'il faut rechercher la cause du peu d'attention, du peu de foi accordées jusqu'ici aux aberrations intellectuelles des êtres inférieurs à l'homme civilisé. Une autre cause encore est cette crainte ridicule d'une assimilation si terrible pour l'amour-propre ignorant, qui porta évidemment les auteurs à nier les faits les mieux observés, et qui fit proclamer cette erreur aussi contraire à l'intérêt social qu'à la science et à la philosophie.

Quoi qu'il en soit, de toutes ces idées plus ou moins neuves, de cette prétendue hardiesse philosophique émane encore une vérité que voici et qui agira beaucoup plus sur nos adversaires que sur nous-mêmes. Les animaux ont un cerveau et des sens : ces organes ont des fonctions, ces fonctions peuvent cesser de s'opérer, alors il y a maladie, et cette maladie entraîne nécessairement un vice plus ou moins profond dans la manière de sentir et d'agir. En d'autres termes, tout organe suppose une physiologie et toute physiologie

entraîne rigoureusement une pathologie organique, parce que l'animal n'est point indestructible et que l'homme lui-même, si industrieux, si habile, est soumis aux atteintes que divers agents portent à toutes ses fonctions. Vérité banale dans le peuple, surtout en Allemagne, et que les sauvages de la Sénégambie n'ignorent même pas, puisqu'ils disent en parlant des animaux comme des hommes, *dof-la* (il est fou). Il faut convenir pourtant que depuis la publication, par extrait, de cet ouvrage dans l'excellent *journal de Physiologie* de Magendie, ces idées se sont popularisées au point d'avoir été le texte de plusieurs travaux : tels sont ceux de MM. Bottex, Jacob, etc. en France ; Joh.-Emmanuel Veith, à Vienne ; Peter Ecker, à Fribourg en Brisgaw, etc., Schnell, à Berne, dont nous aurons le plaisir d'admettre quelques idées. D'autres ont épousé complétement nos idées sans avoir eu l'occasion de les corroborer de leur propre expérience. Ceux-ci m'ont fait l'amitié de me donner leur opinion par écrit et parmi ces derniers, je regrette de ne pouvoir citer que celle de M. Levrat, médecin vétérinaire juré de Lausanne, homme du plus grand mérite. Voici ses propres paroles :

La folie frappe les animaux domestiques

comme l'homme ; j'ai eu de fréquentes occasions de l'observer plus particulièrement sur le cheval ; elle est fréquente en Suisse, et on l'observe sur les chevaux de race allemande qui ont la tête étroite au front, les oreilles rapprochées et peu d'intelligence. Elle se déclare ordinairement sur le cheval depuis l'âge de six ans ; je ne l'ai pas observée sur de jeunes chevaux. La robe ne paraît pas influer sur la fréquence de cette maladie.

Elle paraît avoir des périodes de rémission et d'activité. Elle présente une foule de nuances qui n'ont pas été bien déterminées jusqu'à ce jour. Les symptômes varient à l'infini, mais tous se rapportent à des actes contraires à ceux de l'intelligence du cheval, tels que de s'emporter, sans cause apparente, de méconnaître le danger de ce qu'il craint dans l'état normal, d'être insensible aux coups, à la voix, enfin d'exécuter des mouvements désordonnés qui n'ont rien de naturel, et de se mal nourrir par moment.

Le cheval fou (en allemand *Kohlder*) est d'autant plus dangereux qu'on ne peut compter un seul instant sur lui.

Il ne faut pas confondre cet état avec celui d'un cheval affecté de l'une de ces maladies dont j'ai, le premier, donné une description et pré-

senté une série de faits dans le recueil de la *Médecine vétérinaire*, tome huit, page 121, année 1831.

Ces maladies présentent bien quelques signes d'aliénation ou folie, mais néanmoins elles offrent des différences notables.

Je citerai encore ce que m'écrit de Berne (27 septembre) un Môriatre, que Fodéré, Odier de Genève, la *Revue Encyclopédique*, etc., louèrent avec tant de justice.

J'aurais vivement désiré, très-cher et très-honoré confrère, pouvoir vous communiquer enfin mes observations sur l'aliénation mentale des animaux; mais il me faudrait plus de temps et de loisir pour pouvoir le faire d'une manière satisfaisante. Je vous promets cependant d'y travailler incessamment afin de pouvoir vous envoyer, dans le plus court délai possible, le résultat : en attendant, je vous dirai que j'ai remarqué, chez certains animaux, une similitude parfaite des phénomènes de la folie avec ceux qui ont lieu chez l'homme. J'ai cru me convaincre que ces phénomènes et leurs rapports ætiologiques ne différaient guère que par le degré ou par la quantité et non par la qualité, et je me suis demandé si cette similitude des rapports extérieurs entre l'homme et les animaux atteints de folie ne pourrait pas

autoriser d'admettre une similitude intérieure entre eux. Et si cette partie intérieure, c'est-à-dire ce qui fait l'essence de la folie, peut être parfaitement la même chez l'animal et l'homme, malgré la différence apparente de la nature psychologique de l'un et de l'autre? Je crois avoir réussi à résoudre cette question d'une manière affirmative par des arguments qui ne seraient pas faciles à réfuter et que je me propose de vous communiquer dans une série de lettres, au fur et à mesure que j'en aurai le loisir. Je saisirai avec empressement l'occasion de correspondre avec vous sur des questions psychologiques, persuadé d'avance que j'y trouverai non-seulement une occupation agréable, mais un moyen d'instruction, etc.

SCHNELL.

Ainsi n'oublions jamais, en terminant, que Dieu, l'homme et son génie appartenaient aux pinceaux de Raphaël et de Rubens, et que ces maîtres ne descendaient pas jusqu'à peindre les passions des animaux : le premier laissait ce travail à Jean d'Udine et l'autre à ses élèves : Pinel, Esquirol, se sont chargés de peindre la folie de l'homme, à nous la description de celle des animaux.



CHAPITRE SEPTIÈME.

HISTOIRE ET THÉORIES ANCIENNES DE LA FOLIE COMPARÉE.

Lorsque dès les premiers siècles du monde, les animaux furent considérés comme des êtres pensants, dignes d'entrer dans la société de l'homme, leurs maladies, leurs passions, leurs afflictions, tout enfin parut être commun entre eux sous le rapport scientifique. A mesure que l'homme s'éloigna de son berceau humanitaire, il oublia de plus en plus cette liaison, cette affinité, et compara l'état, en quelque sorte stationnaire, de l'intelligence des animaux, à la sienne propre qui venait de conquérir une étendue immense. Dès lors tout fut différent entre le premier des animaux et le reste des créatures intelligentes. Cette ligne de démarcation n'eut cependant pas une telle influence sur le génie des observateurs de l'antiquité, qu'ils n'accordèrent encore quelque attention à l'étude de la folie des animaux mais d'une manière fort superficielle. C'est ainsi que la plupart des hippiatres grecs et des vétérinaires latins parlèrent de la manie, qu'ils

paraissent n'avoir connue même qu'à l'état aigu.

Avant eux, Théomneste et Démocrite surtout s'étaient occupés de ce sujet important. Le philosophe abdéritain eut même le premier l'idée sublime alors d'éclairer, s'il était possible, l'étude de la folie des animaux par des recherches d'anatomie pathologique. Conception digne d'Hippocrate, et que parmi ses contemporains ce génie put seul comprendre. Auprès de ces travaux, propres déjà à décider cette interminable question s'ils avaient été suivis, que sont ceux de Végèce ou de Columèle, qui ne firent absolument qu'effleurer la question?

Après la chute de l'empire romain, les sciences parurent s'anéantir aussi ; tout fut ensuite remis en question : l'égoïsme borna tous ses actes à la rapine, au bien-être individuel, et ne songea guère, au milieu du désordre qui couvrait l'Europe, à renouer les fils interrompus des connaissances humaines. Les Arabes les firent enfin renaître, mais plutôt traducteurs ou commentateurs qu'auteurs, ils n'augmentèrent nullement les connaissances Môrœgraphiques des Anciens. C'est à cette unique circonstance que l'Espagne doit sa priorité dans les études qui nous occupent. (J. Huarte, Messie, etc.)

A l'époque de la renaissance littéraire, les savants, beaucoup plus occupés de littérature ancienne que des sciences proprement dites, finirent par laisser perdre ces connaissances tout imparfaites qu'elles étaient. Quelques hommes recommandables, respectant les traditions écrites de l'antiquité, les mentionnèrent dans leurs ouvrages, mais n'y ajoutèrent aucune idée nouvelle : tels furent Riuni, *Anatomia del cavallo;* Massé, *Art vétérinaire;* Pascoli, *Traité de l'homme*, etc., etc.

Dans ces temps d'ignorance et de superstition générale, les troubles intellectuels des animaux ne furent point comme aujourd'hui simplement confondus dans l'expression de rage, d'hydrophobie, etc., mais ils furent considérés comme l'effet constant d'un maléfice, d'un sortilége, d'une possession ou d'une obsession. On se servit surtout des animaux aliénés pour démontrer l'existence des sorciers et du diable, auteurs des divers accidents pathologiques observés. Ainsi dans le pays des Ytilans, au Pérou, une jeune fille nommée Catherine, accusée de plusieurs sacriléges et qui refusa opiniâtrement de recevoir les derniers sacrements, mourut. Son corps exhala subitement une odeur épouvantable et l'on entendit en même temps les chiens hurler : un cheval,

auparavant fort doux, commença à ruer, à s'agitter, à frapper du pied, à rompre ses liens, etc. (1). Toutes ces circonstances si naturellement explicables, sans recourir à l'intervention des puissances infernales ou surnaturelles, furent considérées, non comme l'effet de la folie, mais bien comme celui de la possession. Bodin lui-même, l'auteur de la République, partagea cette erreur, quelquefois volontaire et toujours lucrative. On s'en servait en effet merveilleusement alors pour perdre les malheureux dont on voulait se débarrasser. Sous ce prétexte, si favorable aux desseins homicides, on les accusait d'aller au sabbat sous forme d'animaux différents et ensorcelés : soit qu'on observât mieux alors ce qu'on désirait trouver, soit que l'aliénation mentale comparée fût réellement plus fréquente, ce qui nécessairement doit être et ce qui lierait encore davantage la pathologie humaine à l'hippiatrique, la folie des animaux favorisait, on ne peut plus, l'explosion de ces jugements. Ainsi en 1566, on jugea de cette manière les sorciers de Vernon, parce que sous forme de chat, ils s'assemblaient dans un vieux château. Ici du moins on ne voit que

(1) *Annal. Societatis Jesu*, fol. 766.

l'exagération du préjugé, car cet acte isolé n'autorise pas plus la supposition de la folie que celle de la possession. Quoi qu'il en soit, ces accidents si communs alors, suffisaient pour faire prononcer la peine de mort contre une famille entière. C'est ainsi que le père Vidal de la Porte, moine, fut brûlé (1), etc., Misson (2), Salgue (3), etc., rapportent d'autres exemples de ce genre de forfaits observés sur des cochons. Ce qu'il y a de sûr, c'est que presque tous les animaux domestiques servirent de prétexte à ces condamnations, parce que tous furent plus ou moins fréquemment atteints d'aliénation mentale : c'est ainsi que selon Chappuy, les chèvres surtout servirent fréquemment d'enveloppe aux sorciers, etc.

Cette théorie absurde de la folie n'avait même pas l'avantage d'être récente, c'était une erreur renouvelée des Grecs, et l'on a eu tort par conséquent d'en accuser le Christianisme. Les philosophes grecs les plus célèbres la partageaient. Plutarque, dans la vie de Cimon, dit positivement, qu'un mauvais génie, qu'un démon déguisé en chien noir, annonça

---

(1) Garnier. *Hist. de la magie en France.* p. 25.

(2) *Voyage d'Italie*, t. II.

(3) *Des erreurs et des préjugés*, t. III, pag. 333 et suivantes.

à Cimon qu'il mourrait bientôt. C'est même sur ce fondement un peu léger qu'est basée la défense formelle de laisser pénétrer ces animaux dans nos temples : exclusion dont l'âne, beaucoup moins sujet à la folie, ne fut point frappé, et qui l'y fit admettre très-souvent au contraire et en grande pompe même.

En 742, Childéric III publia un édit philosophique contre les prétendus sorciers que Louis XIV laissa paisiblement brûler. Dans ces temps barbares, on employait du moins pour les aliénés des deux ordres les bienfaits d'un traitement presque exclusivement moral. Saint Hubert et sa postérité eurent le droit jusqu'au règne du grand Louis, de guérir, de prévenir même la folie, appelée aujourd'hui rage partout où elle se présente. Ils n'employaient que la seule apposition des mains ou des reliques. Le peuple des campagnes se sert encore et très-souvent avec un grand succès du même traitement.

Nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer à la gloire de ces siècles d'ignorance, un avantage immense qu'ils avaient sur le nôtre ; c'est que la manie elle-même était expliquée ainsi chez l'homme. S'il y avait erreur dans la théorie elle était au moins conséquente. Aujourd'hui que l'on a distingué tant d'espè-

ces de folies non-seulement on ne les a point cherchées dans la Môrœgraphie comparée, mais on n'a pas même cru qu'elle existât.

Forcés d'admettre l'existence des aberrations intellectuelles des animaux, les siècles barbares raisonnèrent beaucoup mieux. Leur affinité, leur ressemblance avec celles de l'homme furent clairement appréciées; ils confondirent tous les phénomènes identiques sous une même dénomination et ne fondèrent conséquemment qu'une même ætiologie, exclusivement basée sur la liaison naturelle qu'ils remarquèrent entre les deux Môrœgraphies; et aujourd'hui l'expression de rage est uniquement réservée aux animaux qui n'ont point d'intelligence et celle de folie aux hommes qui voient seuls pervertir la leur. Mais l'apparition de la folie a souvent lieu chez les animaux dans de telles circonstances et avec de tels phénomènes, que cette explosion ne peut même pas être mise en avant; alors on se borne à constater le fait et l'on termine en disant que l'on ne sait à quoi le rattacher : ainsi, par exemple, on a lu dans l'*Album de la Creuse* : il s'est passé quelque chose d'assez singulier à Bourganeuf. Pendant la foire du 18 mars 1835, au même instant toutes les bêtes à cornes qui se trouvaient dans le

champ de la foire ont rompu leurs liens, saisies d'une sorte de vertige furieux qui a duré une demi-heure. Plus de quarante personnes ont été grièvement blessées. On se perd en conjectures sur les causes d'un événement qui est encore sans exemple dans le pays.

Voilà un fait bien constaté et pourtant avec les connaissances actuelles il est inexplicable. Dès le moment qu'on adopte l'existence de l'intelligence des animaux et la possibilité de ses perversions, il n'a plus rien d'extraordinaire ; on n'est plus forcé de livrer son esprit au vague des conjectures plus ou moins ridicules. En rapprochant ensuite ce fait de plusieurs autres cas analogues observés chez l'homme ou chez d'autres animaux, on est tout naturellement conduit à le classer parmi les folies épizootiques, mais on n'a point égard alors à la cause productrice que nous étudierons plus loin. On voit néanmoins qu'ici, malgré la fureur qui accompagnait ces accès de folie, le mot rage ne fut point prononcé. Si par malheur un homme instruit l'eût jeté dans l'intelligence populaire, de quels désastres de tout genre n'eût-il point été suivi!

Autrefois la possession était donc une expression commune à tous les désordres intellectuels de l'homme et des animaux. Depuis

l'oubli des discussions ascétiques, la folie ni l'obsession n'ont plus été accordées aux animaux. Il est temps de rapprocher enfin deux pathologies qui se touchent par tant d'autres points; il est temps de rendre à l'hippiatrique une série de maladies qui lui appartiennent incontestablement et de changer enfin la dénomination actuelle de rage, comme on l'a fait de celle d'obsession ou de possession. Augmentons maintenant l'importance de ces faits en en citant de particuliers à l'espèce humaine.

Immédiatement après son avénement, Louis III convoqua les Etats du royaume. Dans le sein même de cette réunion politique, le démon, disent les historiens contemporains, s'empara de son père, Charles-le-Simple, à la grande frayeur des assistants, et tourmenta si horriblement le jeune prince, que six hommes robustes ne purent le contenir. Cependant, à la longue, l'eau bénite et les exorcismes finirent par lui rendre le repos et même le bon sens. On voit par cet exemple que nous pourrions appuyer de mille autres, qu'on appliquait à la folie de l'homme la même théorie. On remarquera encore que l'on n'était pas moins conséquent sous le rapport diagnostic que sous celui de l'ætiologie. On s'assurait de

la possession par les moyens que nous employons communément pour nous convaincre de l'existence de la maladie nommée rage. La foule se rassemblait autour de l'aliéné, on le tourmentait autant que possible ; s'il se défendait, s'il ne restait pas impassible, il était unanimement condamné comme possédé. On se rappelle sans doute comment la possession d'Urbain Grandier fut démontrée au peuple. Parmi nous, lorsqu'un chien ou tout autre animal mord ceux qui le tourmentent, il est suffisamment démontré qu'il est enragé et on le tue parce que le peuple qui persécute et l'autorité qui excite ont déclaré qu'il n'y a que les animaux enragés qui ne se laissent point supplicier paisiblement et qui dans ce cas se fâchent, fuient ou se défendent. Si l'animal plus doux ou plus craintif fuit épouvanté, s'il se soustrait aux mutilations, l'existence de la rage n'est plus douteuse et on le tue encore parce que les chiens enragés courent toujours avec tous les signes de la terreur. Enfin s'il est trouvé mélancolique, accablé, sans soif, sans appétit, il faut qu'à la volonté des barbares persécuteurs, il soit gai, boive, mange ou bien la rage couve, elle va faire explosion et l'on emploie encore le même remède, c'est-à-dire la mort.

Il est temps, je crois, de rassurer le peuple depuis si longtemps périodiquement et légalement alarmé : il est temps de l'éclairer aussi et d'apprendre aux propriétaires qu'il est une foule de maladies mentales qui ne compromettent ni leur vie, ni leur fortune, que la rage elle-même n'est pas plus dangereuse qu'incurable et qu'il est toujours bon du moins d'essayer un traitement quelconque avant qu'ils ne se décident à immoler leurs chevaux, leurs bœufs, leurs moutons, etc.

Cette manière générale d'envisager la Môrœgraphie comparée n'a peut-être rien de funeste directement pour l'homme, si ce n'est pourtant l'état mortel de terreur qui le surprend dès qu'il est mordu. Il n'en était pas ainsi du moins dans l'autre théorie. Dès le moment qu'il était généralement admis que toute folie était le résultat du sortilége et qu'on reconnaissait publiquement l'existence des sorciers, il fallait nécessairement punir ceux-ci de la folie des autres. Ainsi Marie Martin fut condamnée par le conseil de la ville de Montdidier à être pendue et étranglée le 2 juin 1586, parce qu'elle convint dans son délire qu'elle avait maléficié des chevaux qu'elle désignait, et cette folle périt, comme tant d'autres, victime du préjugé de son siècle, victime d'une fausse

théorie ; tant une erreur scientifique entraîne de maux à sa suite! Ce sont probablement les idées de cette nature qui firent dire à un des plus beaux génie du XVIIIe siècle : il est des erreurs qui ne sont que pour le peuple, d'autres qui ne sont que pour les philosophes; mais il en est qui se communiquent de ceux-ci à ceux-là, ce sont les pires de toutes.

Cette erreur dont les résultats furent si déplorables, ne saurait inspirer aucune crainte aujourd'hui, mais cette sécurité n'est certainement point une raison de s'opposer à ce qu'on fixe enfin l'état d'une question aussi importante. Il est bien possible qu'il soit peu intéressant pour quelques personnes de connaître les altérations intellectuelles des animaux, considérées par rapport à eux; mais regardées ou étudiées relativement à nous, il n'en est certainement pas de même. On a de tous temps attaché la plus grande importance à la pathologie comparée. L'égoïsme et le luxe en furent la première cause, parce que l'homme est ainsi constitué qu'il ne fait jamais le bien que dans son propre intérêt; mais dès le moment qu'il faut souvent de grands sacrifices pour conserver un animal atteint d'une lésion organique, pourquoi n'en ferait-il donc pas autant lorsqu'il s'agirait d'une lésion mo-

rale, si les vétérinaires s'en occupaient et si les zoocées les recevaient. La mort ne produit rien, c'est toujours la plus grande des pertes, et il vaut mieux réparer que détruire les richesses privées ou publiques. Les nécroscopies nombreuses d'animaux possédés ou enragés, ce qui revient au même, n'ont encore rien appris. Il serait donc temps de cesser de les tuer et d'essayer de les guérir. L'intérêt de la science, de l'humanité, de la société, réclame impérieusement cette amélioration, et si je ne me trompe, les mêmes conditions importantes qui firent fonder l'Hippiatrique doivent faire étudier la Môrœgraphie comparée. On pourrait y joindre encore l'avantage qu'en retirerait incontestablement la Môrœgraphie humaine, et si l'on veut encore l'anatomie pathologique; mais n'anticipons point sur les bienfaits ultérieurs d'une valeur aussi importante ajoutée aux connaissances médicales déjà si vastes et à la pathologie vétérinaire.

Depuis ces aberrations ascétiques si générales, nul effort n'a été tenté pour ramener la science dans la route qu'elle avait abandonnée depuis si longtemps.



CHAPITRE HUITIÈME.

DE L'ÆTIOLOGIE DE LA FOLIE.

Avant d'établir sur des faits positifs les considérations générales que nous venons d'émettre, il importe sans doute d'examiner rapidement les causes probables de la folie dans les animaux. Ce ne sera jamais non plus sur de simples conjectures ou de fausses analogies que nous établirons les principes de cette nouvelle ætiologie. Nous n'irons jamais plus loin que la nature, et lorsque les faits se tairont, nous ne prendrons point la parole à leur place. Il faut espérer que lorsque l'attention sera fixée sur ce point, on pourra peut-être aussi étendre beaucoup plus loin l'histoire de la pathologie intellectuelle des animaux et des hommes. Notre travail aussi imparfait que la science que nous explorons se termine où les observations manquent.

Dès le moment qu'on reconnaît comme une vérité inattaquable que l'intelligence des êtres animés est le fruit des sensations, dès le moment que tous les faits viennent corroborer l'évidence de cet axiome : *Nihil est in intellectu*

quod non priùs fuerit in sensu. Il faut commencer par examiner si les animaux ont des sens aussi imparfaits que ceux des hommes et aussi susceptibles d'être affectés pathologiquement. Unzer, Schelver, etc., ont pris la peine de répondre victorieusement à cette première question. Ils ont même été beaucoup plus loin, puisqu'ils ont déterminé d'une manière presque positive le genre et l'étendue des sensations qu'ils pouvaient recevoir. Leur travail important embrasse presque tous les êtres créés, depuis les animaux les plus élevés dans l'échelle des êtres, jusqu'aux insectes et aux vers. Ce serait sans doute une véritable superfluité de recommencer un travail aussi considérable qui ne servirait d'ailleurs qu'à établir sur des faits bien observés une vérité déjà incontestable, que Buffon a démontrée, et que son illustre successeur a corroborée.

Cette conséquence rigoureuse de l'organisation est admise aujourd'hui par tout le monde. En partant donc d'un principe accordé, il ne nous reste plus qu'à demander si leurs sensations donnent lieu à la génération des idées. Condillac a parfaitement démontré que le résultat est tellement lié à la cause, qu'il serait ridicule de chercher encore à l'établir. Il s'agit donc seulement de savoir si la maladie ou

la perte d'un sens entraînent rigoureusement celle des idées dont il est l'origine. Il y a un fait irrécusable dans l'histoire des sens, c'est qu'il y a constamment abnégation, absence complète des idées, du son dans l'inaudition naturelle, artificielle ou congéniale, et qu'il y a tout simplement abolition de la sensation lorsque la surdité est tardive, phénomène qu'on observe également et sur l'homme et sur les animaux. L'exploration la plus simple peut nous prouver cette intime liaison des sens avec les sensations : on verra plus loin quelle influence peuvent avoir les sens sur les aberrations intellectuelles.

La Môrœgraphie et l'anatomie pathologique ont démontré que les délires organiques, avec ou sans lésion de tissus, donnaient lieu à des délires intellectuels évidents. Pourquoi cette vérité ne s'étendrait-elle pas aux animaux dont la sensibilité interne, dont l'exaltation organique sont bien supérieures aux nôtres? Leur langage ne nous instruira pas toujours, puisque nous n'avons nul intérêt à l'étudier, mais nous avons du moins le délire des actes très-certainement aussi explétif que celui des paroles et les mutisurdes aveugles n'en offriraient pas autant. Ne jugerions-nous pas en effet de leur état mental d'après leur physio-

nomie, leurs gestes, etc.? ce que nous faisons dans tant de circonstances pour le diagnostic médical, il faut le reproduire ici. On en est d'ailleurs presque toujours réduit là en hippiatrique, et le diagnostic n'en est pourtant pas moins certain que chez nous. Jamais on n'entend l'animal indiquer clairement le siége de ses douleurs, c'est la séméiotique seule qui l'apprend, et n'existerait-il donc pas une séméiotique morale pour eux comme pour nous?

Il est permis jusqu'à présent de supposer que la plupart des troubles intellectuels observés chez les animaux dépendent de délires organiques. Il serait sans doute d'une très-grande importance de pouvoir le démontrer nécroscopiquement, et d'étendre ensuite cette nouvelle découverte à la Môrœgraphie humaine. Comme les délires organiques finissent par constituer souvent une véritable aberration mentale, nous aurons lieu d'en parler plus longuement dans la deuxième partie. Ce qu'il y a de constant, c'est qu'une foule de lésions organiques rendent parfaitement raison de certains troubles intellectuels qu'on ne pourrait expliquer autrement : ainsi M. Lessona, dit avec raison que l'irritation morbide du cerveau et des méninges qui en peut dé-

terminer la production à l'état chronique est encore la cause la plus fréquente des vices que présentent certains chevaux, comme d'être ombrageux, rétifs, impatients, de mordre, de ruer sans y être provoqués. Le fait est vrai, mais la cause est imaginaire : J'ai, au moment où j'écris, un cheval, de sang arabe, qui mord et qui rue sans nul motif, et cela depuis trois années au moins, sans qu'il ait jamais offert le moindre symptôme d'affection cérébrale : très-capricieux, très-vif, on ne saurait attribuer ce phénomène physique, dont rien n'a pu le corriger, qu'à une véritable lésion intellectuelle, sans aucune cause physique. On a remarqué depuis longtemps que l'oncogypsite pulmonaire (phthisie tuberculeuse) était accompagnée d'une érotomanie remarquable dans l'espèce humaine. La même lésion physique est concomitante à la même affection mentale chez les animaux. Les singes, qui, pour la plupart, succombent à cette affreuse maladie dans nos climats, les lapins les plus féconds, dont les garennes humides et froides sont exposées au nord, sont également doués d'une salacité très-remarquable. Tous les vétérinaires ont pu observer aussi dans les vaches attaquées de phthisie pulmonaire, déjà arrivée à un certain degré, dit M. Rodet, des

chaleurs plus ou moins fortes et permanentes, qui ont d'autant plus de rapports avec l'œstromanie qu'elles sont plus exaltées et qu'il arrive ordinairement que l'approche du mâle, ainsi que les traitements les plus convenables ne la font ni cesser, ni même diminuer, et que j'ai vu aussi quelquefois des affections du même genre exister dans les juments également phthisiques. Je ne dois donc pas négliger de faire remarquer ici la singulière analogie qui existe entre ces observations et celle qui a été faite à la Salpétrière que la moitié des folles mouraient de phthisie pulmonaire, qu'on ne reconnaît très-souvent aussi, il est vrai, qu'à la nécroscopie.

Dès le moment qu'avec Buffon, les deux Cuvier et tous les naturalistes, on accorde aux animaux la faculté de sentir, on ne peut nier que cette faculté ne puisse également être pervertie par une conversion pathologique dont le siége ou le mode d'existence nous sont également inconnus. De cette perversion même doit naître encore un autre ordre de faits. Ici, les changements moléculaires des organes deviennent évidemment inutiles pour expliquer ces accidents, et les passions exagérées ou contrariées formeront encore une seconde source d'aliénation mentale.

Quelle que soit d'ailleurs la modification éprouvée par les organes de la sensibilité, en descendant l'échelle des êtres, il est toujours incontestable qu'elle diffère d'une manière essentielle dans le règne végétal et dans le règne animal. Il ne faut pas que la misère native d'une langue peu propre aux sciences force les naturalistes à confondre des phénomènes entièrement dissemblables : les réunir, c'est les reconnaître. Dans les êtres animés, sentir, c'est penser, puisque c'est avoir conscience de la sensation, et par conséquent mal sentir, n'est autre chose que déraisonner : circonstances souvent inexplicables, sans doute, mais qui n'ont jamais lieu dans les individus du règne végétal ou minéral, et qu'on ne croira point avoir lieu dans ces mouvements involontaires mais visibles dont jouissent quelques plantes. On ne peut pas dire, par exemple, que l'irritabilité de la sensitive (*mimosa pudica*, Linn.) produit une sensation : celle-ci n'existe point sans idée, et la perception de l'une est tellement liée à celle de l'autre, qu'on désigne dans presque toutes les langues ces deux phénomènes par une expression identique. Je n'épouse aucune doctrine, aucune théorie, j'émets tout simplement le résultat de réflexions nées de l'observation attentive et de l'étude

constante de la Môrœgraphie. Les scolastiques, les Cartésiens, etc., n'ont jamais eu de relation avec les sciences médicales que pour gêner leur marche et les faire fourvoyer : je vois et je crois, faisant abstraction de toute notion antérieure : je fais comme Condillac, dans son idéologie comparée : J'écris après avoir vu aussi bien que j'ai pu.

Les saisons, les climats, les variations atmosphériques, ont-ils une action quelconque sur le développement pathologique de l'intelligence? Cette question si éclairée par l'étude de la Môrœgraphie humaine paraît devoir être résolue affirmativement. Cependant, comme on n'est point encore généralement disposé à considérer l'intelligence et ses maladies chez les animaux comme une vérité, il importe d'examiner rapidement cette question, dont Jean Bauhin avait entrevu déjà toutes les circonstances principales (1).

En étudiant l'influence des variations atmosphériques sur les animaux domestiques, sur les chats, par exemple, on ne tarde pas à s'apercevoir que l'air surchargé d'électricité les affecte vivement et produit en eux une bruyante

(1) *Histoire notable de la rage des loups advenue l'an* 1590, *in*-8°, *Montbéliard*, 1591.

hilarité, une folle gaîté analogue à la monomanie joyeuse dont quelques Môrœgraphes ont fait mention. Ce qui prouve ensuite que l'espèce bovine et chevaline, ainsi que les ânes, les chèvres, etc., sont également soumis à cette influence majeure, c'est que les veaux, les poulains, les ânons, les cabris, etc., la subissent d'une manière beaucoup plus profonde encore. Durant les temps orageux, ces animaux courent, jouent avec une activité aussi folâtre qu'étonnante. Il faut les observer dans les riches pâturages des Alpes ou de la Hollande, dans les premiers surtout, où se forment les tempêtes, les orages, et où ces animaux paissent tout l'été. Ils sont alors plus farouches, moins caressants, surtout lorsqu'ils sont jeunes, lorsque la sensibilité physique, neuve encore, n'a point été émoussée par la vie. On accorde assez généralement la même propriété d'être ainsi impressionnés par l'atmosphère aux chiens du Kamchatka, et sous ce rapport ces animaux sont même d'une importante utilité pour les habitants de ces contrées disgraciées. Nous ne pouvons nous assurer que cette extrême sensibilité soit aussi vive à l'état sauvage : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle devient à la longue beaucoup moins forte chez ceux qui passent à l'état de domes-

ticité. En Afrique, les singes pressentent la moindre variation atmosphérique, les moindres altérations dans les phénomènes célestes, et cherchent instantanément à en éviter les conséquences en cherchant un abri propice. La grande éclipse de soleil, annoncée pour le 16 juin 1806, et qui fut complète pour les états de la Nouvelle-Angleterre, les contrées de la Nouvelle-Yorck, de la Pensilvanie et de l'Ohio, situées entre le 41° 35' et le 43° 5' de latitude N., mit encore hors de doute l'influence des corps célestes sur le moral des animaux. La brusque suppression des rayons solaires par l'interposition de la lune et les phénomènes atmosphériques qui en furent la conséquence, c'est-à-dire l'état de nuit, la fraîcheur, la rosée, l'abaissement de la température (18° Farenheit) etc., eurent une telle action sur l'intelligence et sur l'organisme des animaux, que les oiseaux domestiques regagnèrent leurs maisons, et que ceux qui ne chantent que la nuit firent entendre leur voix. Aux Antilles, chaque ouragan, chaque tremblement de terre sont pertinemment annoncés par les mugissements des troupeaux, par l'inquiétude des animaux domestiques. La même chose a lieu en Hollande, chez les chevaux et les bœufs qu'on laisse en hiver dans les champs

couverts de neige et même pendant les nuits. J'ai eu l'occasion d'observer encore un résultat à peu près semblable le 3 septembre 1830. Un callitriche (*Simia Sabæa*, Cuv.) femelle, enfermé dans sa cage depuis plusieurs heures, se réveilla au moment où la lune s'éclipsait, devint très-agitée, riait, dansait et sautait. Tout le reste de la nuit se passa dans la même exaltation, et ce qu'il y eut de très-remarquable, c'est que depuis neuf heures 50 minutes environ, elle fut en proie à une forte érotomanie qui ne cessa même que très-tard dans la journée du lendemain. On a accusé les chaleurs de l'été de produire la rage; c'est encore une erreur, car on ne connaît point cette maladie dans les climats chauds, et l'Egypte, par exemple, n'a pas même de nom pour la désigner. Helvétius pense que si l'intelligence des singes est si bornée, c'est dans l'impossibilité où ils sont de vivre également sous toutes les latitudes qu'il faut en rechercher la cause, mais cette assertion est également une erreur sous plus d'un rapport, parce que l'intelligence n'a réellement rien de commun avec cette aptitude qu'ont nos tissus à supporter l'influence des températures les plus opposées, et que d'ailleurs on peut faire aisément une atmosphère factice au sein de la Russie même

pour y plonger ces animaux : artifice employé partout, que j'ai moi-même appliqué pendant longues années au callitriche dont je viens de parler, et qui fut sans nul résultat appréciable sur son intelligence. M. Peter Ecker a également admis la puissance de cette cause : il dit, par exemple, qu'une chaleur atmosphérique extraordinaire agit dans ce cas, en poussant plus particulièrement à la périphérie du corps l'action de l'activité vitale, d'où résultent des transpirations, des sueurs plus abondantes, et dès lors, les autres fonctions perdent de leur énergie dans la même proportion : par ces raisons, les digestions deviennent plus difficiles en été, l'alimentation moins complète, le système nerveux plus irritable et la circulation plus active. Tous ces changements occasionnés par la chaleur, prédisposent, dit-il, le cheval à ce qu'il nomme le vertige aigu, que les Allemands appellent koller, et qu consiste dans une altération plus ou moins profonde des fonctions sensoriales. Si l'heure habituelle du repas, celui de midi, par exemple, est passée depuis quelque temps, alors l'estomac est affaibli par une abstinence trop prolongée, il est troublé dans sa manière d'être, et si on lui présente du fourrage en trop grande quantité, pendant que ses forces ont une di-

rection extraordinaire, alors il tombe dessus avec une extrême voracité, et il en avale une plus grande quantité que son estomac n'est habitué à en recevoir, car, proportionnément au corps, cet organe est petit, et conséquemment il doit être souvent rempli, etc.

Les vétérinaires placent parmi les causes propres à déterminer la perte graduelle de la vision, de nombreuses maladies, les saisons et les climats froids, brumeux, etc. Je crains qu'en cette circonstance ils ne se soient plutôt guidés par l'analogie ou des suppositions que par l'observation. J'ai traversé plusieurs fois la Hollande, la Frise, etc., dans le mois de décembre, les bœufs, les chevaux erraient toute la nuit dans les champs recouverts de neige, poussant de continuels hurlements, et malgré cet usage, cette habitude, malgré le climat ordinaire de ces contrées, malgré la rigueur de l'hiver (1828-29), je n'ai jamais entendu dire que l'amaurose, que la cataracte, que les hallucinations même y fussent plus communes qu'en Espagne ou dans le midi de la France. Je ne dirai pas que les chevaux, que les taureaux hollandais ont cette ardeur, cette vivacité, cette pétulance magnifique des chevaux arabes ou des taureaux mexicains, mais

il y a certainement bien loin de leur état à celui de l'idiotisme, de l'imbécillité. Ces animaux partagent évidemment avec les nationaux les influences nombreuses et majeures de l'intelligence répartie aux indigènes: ainsi, dans le Groënland, les chiens participent d'une manière très-remarquable à la stupidité des colons de ces contrées glacées.

Ce résultat a également lieu dans des régions où la température habituelle est très-élevée. Quelque puissant que soit le pouvoir des passions, dit Moseley, l'insensibilité les subjugue dans un climat qui affaiblit les muscles et les nerfs. Les chiens d'Europe perdent ici (la zone torride) leur odorat, les chevaux, leur agilité, et les hommes, d'une constitution délicate, d'une sensibilité exquise, tombent dans un état de relâchement, parce qu'ils sont privés de force et de tout penchant pour l'activité ; mais il y a une différence entre les hommes comme entre les autres animaux. Les hommes qui sortent des contrées arides et mélancoliques du nord, qui se bornaient à végéter dans leur patrie, à travailler et à mourir, acquièrent souvent une expression d'âme qui n'est propre qu'aux climats chauds. Leur esprit mûrit au soleil, et on les voit pro-

duire des idées qui leur auraient paru toujours étrangères. La même influence a le même résultat sur les animaux. La raine ou grenouille verte (*Rana arborea*, Cuv.), qui s'occupe en Allemagne pendant plusieurs jours de l'accouplement, le termine en peu d'heures en Italie et dans tous les climats chauds. Dans les mêmes contrés, le lézard verd (*Lacerta*) est infiniment plus véloce que dans nos climats : il l'est autant en Espagne et dans quelques provinces du midi de la France.

La révolvution annuelle du printemps paraît exalter aussi les forces physiques et morales des animaux. C'est alors le temps du rut, c'est celui d'une véritable aliénation mentale périodique, d'une frénésie générale que rien ne peut modérer et qui a une tendance extrême à la fureur, à la férocité, etc. ; les animaux les plus doux ne peuvent se soustraire à cette impulsion irrésistible ; tels sont, par exemple, les chameaux à une seule bosse (*Camellus dromedarius*, Lin.) : d'un caractère naturellement doux et phlegmatique, quoique indigènes d'Afrique ou d'Asie, ils deviennent très-dangereux pendant tout le temps de leurs amours. Ils mangent très-peu : leurs cris, l'inquiétude de leurs mouvements, leur bou-

che écumeuse, leurs yeux brillants, égarés même, tout enfin indique la violence de la passion que la température nouvelle vient de souffler dans leur être. Il y a des moments où dans leur délire ils paraissent ne plus connaître personne. Ce n'est plus l'ami de l'homme : en proie à une fureur indicible, ils attaquent et mordent tous les animaux. Leurs maîtres ne sont point exempts des conséquences de ce délire. Comme leurs mâchoires sont fortes et armées de dents canines redoutables, ils feraient des morsures très-graves si on ne prenait le soin de les museler. Que devient alors cette inexplicable timidité du cerf? elle se change subitement en une inconcevable hardiesse, en une permanente fureur : qu'on le tourmente, qu'on le contrarie, lui si doux, si craintif et les plus grands malheurs peuvent arriver.

C'est à cette époque aussi que les loups, oubliant leurs propres besoins, leur instinct naturel, tournent contre eux leur férocité, et s'entredévorent, s'entredéchirent. On ne se ferait peut-être pas une idée des désastres qu'ils exécutent alors dans certaines contrées. Un rapport transmis par M. Kendel, voyageur anglais, donne le chiffre suivant des animaux

dévorés ou détruits non dans toute l'étendue de la Russie, mais en Livonie seulement.

Chevaux.	1,841
Poulins	1,243
Bêtes à cornes	1,807
Veaux.	733
Moutons.	15,182
Agneaux	726
Chèvres	2,545
Chevreaux	183
Cochons	4,190
Chiens.	703
Oies	673
Egal à	29,826

Le chien cesse d'obéir à son maître ; il perd entièrement sa liberté morale, et la crainte du châtiment le plus sévère, la certitude même de le recevoir ne pourraient pas toujours l'arracher à l'impulsion de son délire. Le chat fuit la seule chose qu'il aime, le toit qui l'a vu naître, qu'il habite, et si on l'enfermait pendant ces moments, rien n'égalerait la tristesse, la mélancolie, la douleur de son miaulement. Il ne veut pas la liberté, il l'implore, et la mort, précédée d'un long état de marasme a souvent été, sous mes yeux, le résultat de cette expérience, surtout à l'époque

de la puberté et lorsque l'animal connaît déjà les moyens de mettre un terme à l'anxiété particulière de sa position. C'est enfin le temps où toutes ces causes, exagérées, exaltées, par les contrariétés de tout genre, voient naître la maladie affreuse nommée rage. Cette assertion est si vraie que des symptômes absolument analogues à ceux de la rage, et se terminant aussi par la mort, se montrent dans certains vénénicides unis à ceux de l'érotomanie ou de l'œstromanie (Louyer-Villermay, Schmiedel, Mangold, etc.), ce qui incontestablement prouve l'affinité de ces maladies et plaide en faveur de ceux qui les considèrent comme des affections purement intellectuelles.

Dans les pays où les chiens jouissent d'une grande liberté, leurs rapports sont faciles, dit le docteur Despinay, ils peuvent sans résistance assouvir leur salacité; leurs besoins sont satisfaits en même temps qu'ils naissent. L'exaltation génitale s'éteint aussitôt qu'elle s'est allumée, par conséquent les centres qui se lient aux organes générateurs ne reçoivent pas une excitation trop prolongée et la rage n'est pas produite. Chez nous l'esclavage municipal dans lequel vivent les chiens s'oppose toujours à ces rapports voulus pour

leur propagation : leurs désirs s'en irritent. Le priapisme reste presque continuel pendant plusieurs jours : le cervelet partage naturellement et bientôt cette excitation, réagit sur le larynx et les organes voisins, l'intelligence contrariée s'exalte et la rage éclate.

Il résulte d'un tableau comparatif des diverses époques de l'année où les animaux enragés ont été le plus nombreux et ont exercé le plus de ravages, que les mois de janvier et d'août sont ceux où l'on en observe le moins fréquemment, tandis que leur nombre s'accroît au printemps et à l'automne. D'une part les pays très-chauds, tels que la grande partie de l'Asie, l'Egypte, la Syrie, l'Amérique du Sud, et de l'autre les contrées les plus septentrionales du globe sont très-rarement le théâtre des désastres occasionnés par les animaux enragés : le même phénomène a lieu pour la folie de l'homme. L'hydrophobie semble plus particulière aux climats tempérés, et à certaines espèces, ainsi sur 149 animaux enragés dont l'histoire a été recueillie dans les fastes de la science, on trouve cette proportion :

Chats (*Felis catus*, Cuv.). . . .	9
Chiens (*Canis familiaris*, Lin.) .	114
Loups (*Canis lupus*, Cuv.)	26
Egal à	149

On voit que l'espèce la plus intelligente, celle qui est à la fois la plus nombreuse et la plus vexée par notre ordre social actuel, est le plus fréquemment atteinte par cette maladie. Il y a plus encore, c'est qu'on remarque même une juste proportion entre le nombre de chacun de ces animaux et leurs différents degrés de participation à notre état social : ainsi le chat plus intelligent, plus rusé, plus fin et pouvant par conséquent se soustraire très-facilement aux contrariétés nombreuses, aux gênes, aux entraves qu'on peut mettre à ses amours, à la privation de la nourriture, etc., etc., est aussi celui qui offre le moins d'individus atteints par la rage, et cependant leur nombre est bien près d'être supérieur à celui des chiens. Ensuite vient le loup en beaucoup moins grand nombre, mais plus tourmenté, plus vexé, plus traqué que le chien et le chat, non-seulement contrarié dans ses amours, mais encore dans ses moyens de subsistance et de conservation, et qui participe aussi beaucoup plus que le chat, animal si intelligent et si civilisé, au triste privilége de la folie. Il y a donc une très-grande différence entre chacune de ces espèces, mais on voit qu'elle s'explique on ne peut plus raisonnablement par la dissemblance des situations

sociales et le degré d'intelligence. Toute celle du loup, par exemple, est bornée à des ruses qui réussissent pour la plupart, parce qu'elles sont dirigées contre des animaux inoffensifs et qui ont une intelligence très-bornée, relativement à la sienne, puisque le porc (*Sus communis*, Lin.) qui végète, pour ainsi dire, en a plus que lui et est doué même d'une plus grande sensibilité, mais comme ses habitudes solitaires et son développement physique ont beaucoup d'analogie avec ceux du chien, qu'il est presque aussi molesté par la société humaine et que les causes de la folie sont moins multipliées pour lui, toutes choses égales d'ailleurs, c'est lui qui devait aussi se rapprocher le plus du chiffre atteint par le chien. Il y a même encore une autre cause de cette grande disproportion numérique entre ces deux espèces comparées au chien, qui épouse presque toutes nos passions, qui est peut-être le plus intelligent de tous nos animaux domestiques, qui est si susceptible d'une grande éducation, qui la reçoit même le plus ordinairement et qui est précisément celui que nous maltraitons le plus : peut-on bien calculer, par exemple, l'influence que doit avoir sur la détermination ou l'explosion de la folie ces contrariétés nombreuses et continuelles qu'entraî-

nent les muselières à tous moments? Cette cause si naturelle d'irritabilité permanente ne conduit-elle pas directement à l'aliénation mentale? C'est peut-être là une des raisons qui explique pourquoi l'espèce canine offre un nombre aussi considérable d'aliénés furieux.

A l'époque de la rage, l'amour, dont la tristesse est l'ombre, agite et fait bouillonner le sang de tous les animaux. L'impétuosité naturelle à cette passion contrariée est beaucoup plus indomptable chez eux que chez l'homme, parce qu'elle tient beaucoup plus à une impulsion toute matérielle, et tous les obstacles qu'on met à leur appétence sous ce rapport, sont autant de causes puissantes de l'hydrophobie. L'amour, dit Grimaud, est dans l'animal un sentiment essentiel subordonné à la destructibilité. C'est sans doute à la relation sourde et confuse que l'âme prend de cette relation, qu'est dû ce sentiment profond et inexprimable de tristesse qui se trouve joint, pour chaque animal, à l'acte qui doit le reproduire. On sent dès lors tout ce que les contrariétés matérielles, même les plus faibles, peuvent ajouter de délire, de fureur, à cette passion déjà si véhémente, qui n'est après tout qu'une véritable mélancolie.

Si la saison, si les variations atmosphériques sont les seules causes du réveil de l'intelligence et de sa direction vers un but quelconque, on doit tirer encore une autre conséquence de ce phénomène. Cette circonstance en effet aide encore à prouver un fait incontestable aujourd'hui dans la Môrœgraphie humaine, je veux parler des folies épizootiques. Des observations nombreuses ont également prouvé chez l'homme que l'aliénation mentale pouvait être contagieuse, et par imitation sans doute, car l'imitation n'est autre chose pour les maladies mentales qu'un mode particulier de contagion, propre aux maladies qui émanent directement de la prépondérance incontestable du moral sur le physique.

Il serait peut-être assez important de rechercher quelles sont les lois de cette contagion. L'on peut admettre d'abord comme une vérité, que la puissance d'imitation est en raison directe du degré d'intelligence, en d'autres termes, que l'animal, quel qu'il soit, imite d'autant plus que son intelligence est plus développée, plus active. D'après cette règle, il faut que l'échelle d'imitation croisse et décroisse dans des proportions entièrement dépendantes de la perfection organique. C'est

précisément ce qui a lieu : ainsi l'être le plus parfait de l'échelle zoologique est très-certainement l'homme, aussi la puissance d'imitation a-t-elle sur lui une influence presque toujours miraculeuse, lorsqu'on en observe attentivement tous les résultats. Dans l'homme lui-même, cette puissance varie à l'infini, non-seulement de race à race, de nation à nation, de province à province, mais encore d'individu à individu. Immédiatement après toutes les variétés de l'espèce humaine viennent se placer les différentes familles de quadrumanes et les mêmes phénomènes moraux s'observent encore dans toute leur intensité ; mais il nous est impossible d'assigner cette propriété de l'intelligence parfaite, à ces animaux, sans faire remarquer qu'on l'a si singulièrement exagérée qu'on a été jusqu'à les réduire à n'être, pour ainsi dire, que de véritables réflecteurs. La vérité est que les singes sont imitateurs comme l'homme et selon le degré de leur intelligence individuelle acquise ou naturelle : aller au delà, ce n'est plus de l'idéologie. La puissance d'imitation suit les chances de l'intelligence. Pour bien juger de la contagion des idées entre les animaux de toutes les classes, il ne faut pas non plus oublier que la société met entre eux, ou plutôt

que la domesticité est une condition presque essentielle, car l'animal le plus instruit est aussi le plus familier. Qu'on n'aille point vérifier la vérité que nous émettons dans les loges de la ménagerie royale, non-seulement l'esclavage et ses contrariétés ont sans cesse tendu à démoraliser l'animal, mais encore à rétrécir son intelligence ; le despotisme a le même effet sur l'homme. Il faut donc le juger dans des dispositions plus favorables au développement des facultés morales et ces conditions sont la domesticité, l'amitié, etc. Dans cette situation l'intelligence tend à s'équilibrer de plus en plus avec celle de l'homme, et c'est alors qu'on peut apprécier toute la puissance et les bornes de l'imitation. On a beaucoup parlé de l'aversion pour les pauvres inspirée aux chiens par l'exemple de leurs maîtres ou par l'habitude du luxe ; mais on a eu tort de limiter à cette espèce cette propriété morale : les chats, les singes, etc., éprouvent aussi fortement l'orgueil des palais ou des hôtels : nous dirons même plus, c'est que les perroquets sont exactement dans les mêmes conditions sociales ainsi que tous les animaux intelligents qui nous entourent. Quant à ces derniers on a même singulièrement abusé de la règle que nous posons : on a cru pouvoir con-

clure en effet qu'ils avaient d'autant plus d'intelligence qu'ils imitaient mieux et plus complétement la parole humaine ; il est de fait qu'ils finissent par attacher un sens très-juste aux phrases qu'ils prononcent, mais l'imitation de la voix en elle-même est tout simplement un produit de l'organisation et l'intelligence n'y est presque pour rien. Cette observation n'a nullement échappé à la sagacité populaire, aussi appelle-t-on communément un perroquet, l'idiot qui répète, sans intelligence et mot pour mot, ce qu'il entend. Ici l'instruction cesse d'être une preuve d'intelligence ou d'expérience : l'individu ne conserve point la langue acquise, c'est un jeu, une reproduction purement mécanique des sons perçus et dans ses besoins c'est à une toute autre langue qu'il a recours. Ainsi l'on ne saurait dire que le perroquet le plus intelligent est celui qui répète le mieux la parole humaine. Le corbeau (*Corvus corax*, Cuv.), le canari (*Fringula canaria*, Cuv.), etc., seraient dans le même cas puisqu'ils imitent aussi l'un les sons vocaux, l'autre les sons instrumentaux et qu'ils finissent même par réciter des phrases ou des airs assez longs, tandis que le perroquet ne fredonne guère au delà d'une ou deux mesures. Nous pousserions en-

core plus loin l'expression de la vérité si elle n'était opposée à tout ce que l'on croit, et nous dirions qu'il nous paraît que le perroquet le plus intelligent est précisément celui qui n'imite pas automatiquement. Cette puissance d'imitation n'est pas du tout indifférente, car elle peut devenir la source ou la cause de grands malheurs : on sait très-bien que tous les chevaux d'un équipage ne sont pas à point nommé frappés de la même hallucination, de la même fantaisie, de la même passion, de la même terreur; un troupeau entier n'est point soumis spontanément à la même frayeur, et cependant on le dirait, à voir l'ensemble avec lequel tous fuient, tous opèrent les mêmes mouvements. Un seul fut frappé de l'altération mentale ou sensoriale et tous l'éprouvent par contagion ou par imitation. On sent combien il serait facile de citer des observations de ce genre. Des faits non moins nombreux ont également prouvé que chez l'homme l'aliénation mentale pouvait aussi être contagieuse; la même cause produit les mêmes effets chez tous les êtres intelligents. Gassendi, Digby, Sébastien Wirdig, etc., rapportent des faits nombreux à l'appui de ces assertions.



CHAPITRE HUITIÈME.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

L'AGE ou plutôt l'expérience mentale paraît influer aussi d'une manière très-remarquable sur le développement, l'abolition ou la perversion de l'intelligence. Cette propriété inhérente à l'existence parcourt dans ce cas les mêmes périodes que chez l'homme : il faut dès lors qu'elle subisse les mêmes altérations. Dans l'enfance elle n'est point encore développée, on n'en voit que les rudiments, elle se forme, s'accroît progressivement; aussi remarque-t-on que l'espèce la plus féroce de nos climats est obligée de soutenir ses enfants jusqu'à huit mois et de faire elle-même leur éducation meurtrière, en suivant leur progression intellectuelle. Les bergers des Pyrénées connaissent parfaitement cette circonstance.

L'instruction qui tendrait à développer brusquement l'intelligence bien au-delà de son aptitude, de sa capacité, prépare évidemment l'explosion de la folie : elle devient alors évidemment contraire au parfait équilibre moral. Il y a encore ici une erreur évidente admise

par tous les Môrœgraphes : elle émane, non de l'observation attentive des faits, mais des spéculations théoriques. La Môrœgraphie comparée pourra, sans doute, la dissiper un jour; mais jusqu'à présent, il est généralement reçu de regarder l'instruction, non comme une source de raison plus forte, mais bien comme une plus grande disposition à la folie. Cependant, l'histoire de tous les temps, de tous les lieux, fait mention d'une foule d'animaux célèbres par le développement de leur intelligence : on a vu faire de tout temps à des chevaux de toute taille, à des singes de diverses espèces, à des chiens de divers genres, à des lapins, à des pigeons, à des perroquets, à des serins, etc., des actes et des combinaisons mentales si éloignés de leur état intellectuel habituel, qu'on les regardait avec raison comme merveilleux, et cependant on ne citerait point un seul exemple de folie qui en eût été la conséquence. Ces exemples sont pourtant fort nombreux, et consignés partout. Dans la Môrœgraphie humaine, un seul fait, où cette concomitance a été remarquée, a suffi pour introduire une erreur de plus dans l'ætiologie des vésanies. Parmi tous les chevaux remarquables, instruits par les frères Franconi, un seul a été atteint d'une lésion intellectuelle,

et encore cette démence accidentelle, résultat d'une affection cérébrale aiguë, a-t-elle été guérie assez promptement : c'est le Régent que toute la France a admiré. Munito, Fido, Bianco, etc., si remarquables également par une intelligence aussi prodigieuse que leur instruction, n'ont jamais vu leur esprit s'aliéner.

L'éducation a également une influence majeure sur l'intelligence des animaux : elle peut aussi déterminer à volonté chez lui de nouvelles passions et les faire taire, détruire même celles qui caractérisent chaque espèce. Il est, par exemple, des antipathies insurmontables de quelques animaux contre d'autres que l'éducation parvient à maîtriser. Ainsi les lapins, déposant leur extrême pusillanimité, battent la caisse et tirent un coup de pistolet ; des chats mangent habituellement avec des chiens, vivent entourés de rats et de souris dans une même cage, sans leur faire de mal ; les chiens deviennent les compagnons indispensables de l'esclavage des singes, des lions, des panthères, etc.

Si nous examinons la différence des caractères, des mœurs, des habitudes, etc., des carnivores et des herbivores, on concevra aussi que le régime habituel n'est pas sans quelque influence sur les idées. Cette vérité est re-

connue pour l'homme, mais toujours avec trop d'exagération : depuis Gallien jusqu'à Cabanis tous les médecins se sont efforcés de le démontrer. L'étude de l'intelligence comparée, saine ou malade, confirme cette vérité. On aurait tort de conclure malgré cela que l'explosion d'une vésanie ou que le simple penchant à des actes étrangers ou illicites, dépendissent entièrement de la nourriture habituelle. Pendant plus de cinq ans, j'ai constamment donné de la viande crue à un carnivore (*Felis Catus,* Lin.) qui n'a pas cessé d'être d'une douceur et d'une amitié remarquables. Cet accident intellectuel dépend donc plutôt des efforts, des moyens employés pour le déterminer. Les carnivores, en effet, nous paraissent cruels parce qu'ils sont condamnés, sous peine de mort, à ne vivre que d'assassinats, et très-certainement ils cesseraient de l'être à la longue comme le chien, le chat, etc., s'ils perdaient leurs besoins naturels, si l'on se chargeait de les assouvir, ou si l'on pouvait modifier leur structure anatomique. Les bouchers, dans le fond, ne sont guère plus criminels que les ignorants, parce qu'ils se nourrissent de viande, qu'ils sont sans cesse plongés dans une atmosphère chargée de molécules animales, mais bien parce qu'ils se familiarisent avec le sang et la mort.

L'influence du régime sur les idées est sans doute incontestable, mais l'étude des deux Môrœgraphies démontre qu'on l'a aussi beaucoup trop exagérée. Les Arabes prétendent pourtant entretenir leurs chevaux dans cet état ordinaire d'impétuosité, non pas en leur donnant de la viande dont ils ne mangeraient pas, mais en leur donnant tous les jours une poignée de poivre en grain ou légèrement concassé : ainsi, de même que chaque sens répond aux objectifs spéciaux, de même que chaque organe à une stimulation particulière, de même que chaque être succombe sous l'action de poisons appropriés, de même aussi l'action nutritive ou excitante des aliments diffère, non-seulement selon les familles, mais encore selon les espèces. D'Ossonville fait justement remarquer que par suite de ce régime stimulant, il est certain qu'on rencontre souvent dans l'Inde beaucoup de superbes chevaux rétifs, inquiets, quelques-uns même extrêmement vicieux. C'est probablement là le dernier résultat d'un régime aussi échauffant, longtemps soutenu, qui, plus que tout autre motif, a rendu presque général l'usage de leur couvrir les yeux lorsqu'ils sont au piquet, quoique fortement retenus par de longues cordes attachées à leur cou de droite

et de gauche, ainsi qu'aux jambes de derrière; c'est peut-être de là aussi qu'est venue l'idée importante de plonger les aliénés furieux dans la plus profonde obscurité.

Les maladies antérieures, telles que l'inflammation du cerveau et de ses enveloppes, les commotions cérébrales, l'apoplexie, etc., ont également une influence incontestable sur la détermination des troubles intellectuels chroniques. Willis l'avait déjà noté d'une manière positive, et à propos de ce médecin, nous dirons que ce qu'il y a de remarquable aussi dans l'étude de la Môrœgraphie comparée, c'est que la mélancolie et la manie ne se terminent par la mort qu'après avoir passé par la mort intellectuelle, comme il l'avait très-bien vu pour l'homme.

D'après M. Hurtrel d'Arboval on a remarqué que les juments et les vaches, qui sont dans l'habitude d'avorter, deviennent fréquemment en chaleur et qu'elles sont même attaquées de nymphomanie, ce qui selon cet hippiatre instruit n'aboutit qu'à les jeter dans le marasme et à les faire enfin périr. J'ai observé les mêmes phénomènes dans diverses espèces d'animaux; mais j'ai cru m'apercevoir constamment que l'avortement n'était alors qu'une conséquence et non une cause de la nympho-

manie, et de plus, que ce résultat n'avait même pas toujours lieu puisque la plénitude parcourait la plupart du temps ses périodes ordinaires, mais seulement qu'elle se renouvelait plus souvent.

Nous parlerons ailleurs de l'influence morale des affections pathologiques du globe de l'œil, et même de celles de tous les sens ; nous ne dirons donc point ici tout ce que l'on a observé sous ce rapport, sur les jeunes chevaux, les chiens, etc. Il est encore d'autres maladies qui n'agissent pas moins sur l'intelligence de l'homme et des animaux d'une manière plus ou moins funeste. L'épilepsie, la catalepsie (immobilité), etc., ont sur l'état mental la même influence que dans l'espèce humaine. C'est précisément par la première de ces affections que le chien, le porc, etc., passent à la démence et ensuite à la mort, comme l'ont très-bien vu Lafosse, Vatel, Huzard fils, etc.

Certaines opérations, telle que la castration, peuvent encore imprimer à l'intelligence une modification très-remarquable, un état spécial entièrement opposé à la nature mentale de l'animal, selon l'âge auquel elle est opérée. Dans l'enfance, le physique et le moral en paraissent peu affectés, à ce point qu'on serait

même porté à croire qu'il y a eu véritable bénéfice. Dans l'âge adulte, au contraire, l'un et l'autre y perdent tout : le cheval actif devient paresseux et mou; le cheval paisible et tranquille devient quelquefois ombrageux et difficile : le cheval intelligent et vif devient stupide et insensible aux coups, etc. Il en est à peu près de même pour tous les animaux. J'ai eu l'occasion de voir un magnifique étalon arabe, plein d'ardeur, devenir impropre à traîner un tombereau, tant cette opération l'avait rendu stupide, paresseux et mou, parce qu'elle avait été faite après la puberté. Le but que l'on se propose ordinairement par la castration, dit M. Hurtrel d'Arboval, c'est de modérer l'impétuosité des animaux, de les rendre plus dociles, plus soumis, plus propres aux différents services qu'ils peuvent rendre, plus aptes à l'engraissement, etc. Il se rencontre des animaux si malheureusement nés, qui sont si irrascibles, si libidineux, si traîtres, si vindicatifs, qu'on ne peut les dompter que par ce moyen, et encore ne réussit-il pas toujours, témoin mon cheval arabe dont j'ai eu l'occasion de parler, qui, quoique opéré, continue de mordre et de ruer sans raison depuis longues années. Tous les chevaux ne sont pourtant point ainsi, et si la castration a des

avantages elle a aussi des inconvénients : il est reconnu qu'elle ôte aux animaux beaucoup de leur force, de leur courage, de leur ardeur, de leur fierté, qu'elle émousse les sentiments dont ils sont susceptibles, influe défavorablement sur ce qu'on pourrait appeler leur moral, diminue la puissance de leurs facultés, souvent dégrade et abrége leur carrière. Ainsi, dans les animaux entiers, on trouve une prédisposition constitutionnelle aux affections mentales avec fureur et exagération des forces musculaires. Dans les autres, au contraire, une tendance manifeste à la mélancolie, à l'imbécillité, etc. Les bœufs mal bistournés, dit encore l'hippiatre cité plus haut, et que l'on désigne sous une dénomination impolie, sont toujours très-méchants et très-dangereux.

M. Peter Ecker range encore parmi les causes de l'aliénation mentale des chevaux, l'action réitérée de toutes les causes physiques, débilitantes : il place en première ligne les saignées fréquentes, les pertes spermatiques considérables, circonstance assez fréquente chez les étalons. Des évacuations colliquatives, des maladies longues et trop de travail disposent également aux maladies de l'intelligence. Il a même vu que le traitement débilitant des maladies asthéniques amenait rigoureusement

ce résultat. Selon le même Môrœgraphe vétérinaire, toutes les maladies aiguës ou chroniques peuvent, pendant leur cours ou à leur fin, occasionner une métastase qui détermine l'inflammation aiguë du cerveau, et qui se termine par l'imbécillité.

Il doit en être de l'influence du tempérament sur les idées des animaux à peu près de même que pour l'homme. Il nous serait impossible jusqu'ici de dire plus que ne nous en apprend la physiologie humaine, et d'assigner, après le tempérament encéphalique, qui est celui que présentent ordinairement les chevaux arabes, lequel serait le plus propre à favoriser le développement de la folie. Peut-être même que si nous mettions un peu de bonne foi dans notre aveu, nous serions obligé d'en dire exactement autant de l'étude de la Môrœgraphie humaine. Nous ne sommes guère plus avancé dans l'étude du moral de l'homme, malgré ce qu'ont dit tous les médecins anciens, cependant nous devons faire observer ici qu'à l'époque où la folie de l'homme et des animaux était regardée, en général, comme le résultat de la possession ou d'un sortilége, c'était constamment sur les animaux à robe noire ou foncée qu'on l'observait.

La vie paisible, ordinaire à certains ani-

maux, semble constamment les préserver de lésions intellectuelles, ou du moins les rendre extrêmement peu sujets à ces affections. Cependant, nous sommes en droit de supposer que les moutons eux-mêmes, dont la sensibilité est si obtuse, dont l'intelligence est si bornée, et dont la puissance d'imitation est si étendue, jusqu'à un certain point pourtant puisqu'elle n'est presque toujours que le résultat d'une frayeur déraisonnable, sont exposés à voir quelquefois aussi leur intelligence être pervertie par des causes physiques, puisque parmi les nombreux procès intentés aux prétendus sorciers, plusieurs déclarent des individus coupables d'avoir introduit le diable dans le corps de quelques individus de l'espèce ovine (1)

De tous les animaux le cochon est encore celui chez lequel on peut le mieux observer cette célèbre influence réciproque du physique sur le moral. De tous les quadrupèdes, dit Cotte, le cochon paraît être l'animal le plus brute. Les imperfections de la forme semblent influer sur le moral : toutes ses habitudes sont grossières, tous ses goûts sont im-

---

(1) Delancre, *Tableau de l'inconstance des démons, etc.*, p. 503.

mondes, toutes ses sensations se réduisent à une luxure furieuse et à une gourmandise brutale qui lui fait dévorer indistinctement tout ce qui se présente : il est peu sensible aux coups, etc.

On a beaucoup parlé en médecine, en politique, en philosophie même, de l'influence de la civilisation sur les mœurs et la production de la folie : nous avons démontré d'une manière irrésistible son action bienfaitrice, non-seulement sur l'intelligence de l'homme, mais encore sur celle des animaux. On a bien prouvé par le progrès des lumières chez toutes les nations que l'instruction des aïeux donnait constamment aux fils, aux descendants, une aptitude particulière à l'étude, aux sciences, aux arts, qui seule garantit le succès et la santé morale. Quelques observateurs appliquant de semblables recherches à l'étude de l'intelligence comparée, y ont trouvé l'hérédité analogue du même bienfait intellectuel. On voit ainsi les propriétés organiques des facultés morales entièrement étrangères à la nature primitive de l'animal se transmettre ensuite de génération en génération (1).

(1) L'expérience avait démontré que chez l'homme et les animaux qui se rapprochent le plus de lui par

Quoique le sujet qui nous occupe paraisse, par sa nature, entièrement borné à l'espèce

---

leur organisation, les qualités morales étaient transmissibles par la voie de la génération, ainsi que les qualités physiques. Cette observation faite par les naturalistes de l'antiquité, entre autres par Pline, n'avait point échappé à la sagacité de l'illustre Buffon, comme on peut s'en convaincre par le passage suivant : « *Le » cheval communique par la génération presque » toutes ses bonnes ou mauvaises qualités naturelles » et acquises. Un cheval naturellement hargneux,* » *ombrageux, rétif, etc., produit des poulains qui* » *ont le même naturel.* » Ainsi, Buffon admet que non-seulement les qualités naturelles sont héréditaires, mais encore les qualités acquises; on voit que par une sorte de prévision qui n'est donnée qu'au génie, il avait entrevu l'influence de l'éducation non-seulement sur les individus qui y sont soumis, mais sur les générations qui leur succèdent. En appliquant à l'homme cette assertion que les qualités morales acquises peuvent être héréditaires, on ne doit pas désespérer de pouvoir modifier l'esprit d'une nation en rendant l'éducation générale et en favorisant le développement de certaines facultés préférablement à d'autres. Ainsi, pour en donner un exemple, il est très-probable que si les Anglais et les Français, aujourd'hui si peu aptes à la musique, généralisaient chez eux l'enseignement musical; cette faculté, après un certain nombre de générations, serait plus développée chez eux qu'elle ne l'est aujourd'hui chez les Allemands ou les Italiens. Mais ce n'est pas ici le lieu

humaine, dit le docteur Jarrold (1), ces principes sont cependant fondés sur les lois de la

---

d'entrer dans de plus grands développements qui m'éloigneraient de mon sujet, l'hérédité des qualités morales chez quelques animaux domestiques.

Ce que Buffon a dit du cheval peut s'appliquer au bœuf, au chien, etc. ; tous les chasseurs savent parfaitement que les extraits de tel chien sont remarquables par telle ou telle autre qualité morale. Après des observations semblables mille fois répétées, comment se fait-il qu'on ne consulte aujourd'hui dans le choix d'un étalon, d'un taureau, etc., que les qualités extérieures? C'est sans doute parce qu'on s'est généralement laissé séduire par les assertions de quelques médecins-vétérinaires modernes, qui ont avancé qu'il était ridicule de croire que les maladies ou les qualités morales des animaux pouvaient se transmettre par la génération.

Il est cependant de la plus grande importance que cette question ne reste pas indécise, parce que si les qualités morales sont héréditaires, on devra éviter la propagation des animaux vicieux, non-seulement pour prévenir les accidents qui peuvent en résulter, mais encore parce qu'il y a perte réelle pour ceux qui les élèvent ; on ne se défait qu'avec désavantage d'un cheval rétif ou ombrageux. Telles sont les considérations qui m'ont fait présumer qu'il pouvait être utile de faire connaître les faits qui tendent à prouver l'hérédité des qualités morales chez les animaux.

Je fus appelé, le 16 février 1830, pour donner des

(1) *Dissertation on man*, etc.

nature et sont appuyés sur l'analogie. Un lièvre protégé dans un parc devient plus fécond

---

soins à un commis-voyageur qui venait d'être renversé, foulé aux pieds et mordu par son cheval. Il me dit que ce n'était pas la première fois qu'il était ainsi traité par cet animal très-beau, très-vigoureux, mais aussi très-méchant. Qu'il avait contracté l'habitude de le flatter beaucoup et de lui donner quelques morceaux de sucre avant de le monter; que pour ne s'être pas conformé à l'usage et l'avoir vivement attaqué, le cheval avait cherché à le froisser d'abord contre un mur et avait fini par le jeter à terre; puis il ajouta les détails suivants : « Ce cheval a été élevé dans une ferme à quelques lieues de Limoges; je savais qu'il était hargneux, parce que dans le pays il est reconnu que tous les chevaux qui sortent de cette ferme le sont; mais on les achète parce qu'ils sont infatigables, et c'est pour cette raison que je ne le vendrai pas malgré ce qui vient de se passer, seulement je me conformerai à l'avenir aux habitudes contractées.

L'observation suivante prouve que l'expérience a appris aux paysans eux-mêmes que les qualités morales et physiques se transmettent par la génération. Deux fermiers qui élevaient des chevaux de trait dans la combe de Surand, près Simandre, arrondissement de Bourg, vendirent en ma présence deux chevaux rampins. Je leur demandai si ce défaut provenaient des juments poulinières ou de l'étalon? ils me répondirent que l'étalon était seul affecté de ce vice de conformaion, et qu'il était fort rare qu'il ne le communiquât pas. J'ajoutai alors qu'ils avaient grandement tort de

et produit plus de progéniture dans une saison qu'un autre qui éprouve des alarmes continuelles. L'un et l'autre peuvent avoir une

---

ne pas conduire leurs juments à un autre étalon. Ils répliquèrent qu'à la vérité il y en avait un autre dans le pays et même fort beau; mais qu'il était vicieux et tous ses extraits très-difficiles à dompter; qu'ils préféraient s'exposer à avoir des chevaux affectés d'un vice de conformation qui ne nuisait pas beaucoup à la vente, puisqu'ils n'élevaient que des chevaux de trait.

Dans l'intention d'améliorer la race des chevaux en France, à différentes époques, des chevaux étrangers ont été achetés pour le compte du Gouvernement et répartis dans les différents départements. L'un de ces étalons qui, je crois, était mecklembourgeois, fut placé chez M. Sanville, médecin-vétérinaire à Ambérieux en Bugey. Comme, en l'achetant, on n'avait eu égard qu'aux qualités extérieures, il était très-beau, mais rétif. J'ai eu occasion de voir plusieurs jeunes chevaux qui en provenaient, presque tous étaient beaux et vigoureux, mais presque tous aussi d'une indocilité telle que de très-bons écuyers ne pouvant les dompter, les propriétaires étaient obligés de s'en défaire à des prix fort désavantageux.

Ce que je viens de dire des chevaux est applicable aux taureaux et aux vaches. Si je ne craignais, Messieurs, de fatiguer votre attention, je pourrais vous rapporter quelques observations de taureaux et de génisses provenant d'un père très-méchant qui avaient hérité des mêmes défauts, à tel point qu'on a été obligé de les livrer au boucher.

BOTTEX.

nourriture abondante, mais la crainte continuelle de l'animal étouffe la voix de la nature. La cavalle, qui erre sans inquiétude même dans un pâturage aride, pouline chaque année, mais le même animal, bien nourri dans une écurie et dressé pour la chasse, est très-souvent stérile. Un éléphant, pris dès sa tendre jeunesse, mis en état de domesticité et traité avec tous les soins qui peuvent lui paraître agréables, ne féconde jamais. On peut en dire autant de presque toutes les espèces d'oiseaux; si on leur donne une grande chambre, où ils peuvent voler et où ils trouvent une nourriture qui leur convienne, malgré ces avantages, on ne leur verra pas faire de nids. La majeure partie des assertions du médecin anglais sont vraies, sans doute; cependant, nous ne pouvons nous empêcher de le contredire au sujet des nids que font les oiseaux en volière : nous avons trop souvent eu l'occasion de nous en convaincre dans les superbes volières du St-Esprit, de Besançon, du baron Alibert, etc. Néanmoins, tous ces faits suffisent, sans doute, pour prouver que l'augmentation de la vie organique dépend de quelque chose de plus que de la passion animale ou de l'abondance assurée des moyens d'existence.

Si l'homme ressent, en effet, une influence

morbifique d'un ordre de faits entièrement opposés à sa nature, comment ne concevrait-on pas que les mêmes causes pussent agir aussi sur les animaux? On a cherché à expliquer la folie par le développement de l'intelligence : on eût été plus près de la vérité, si l'on eût dit que les efforts intempestifs, pour obtenir ce résultat, en étaient la véritable cause. Il est certain, que dès que l'animal est en société, il se trouve aussi éloigné de son état primitif que l'homme. En accumulant les dangers de cette situation particulière, que M. Hurtrel d'Arboval a judicieusement appréciés sous le point de vue qui nous occupe, en forçant leur développement moral lorsqu'il n'y a point d'abord cette aptitude héréditaire qui facilite l'instruction et la rend sans dangers, il est incontestable que les aberrations mentales doivent être d'autant plus fréquentes que ces efforts seront plus lentement couronnés d'un demi-succès.

Si, comme nous l'avons vu encore ailleurs, ces conditions diverses ont une telle influence sur toutes les fonctions physiologiques matérielles, comment pourrait-on douter que les fonctions physiologiques immatérielles n'en ressentissent point aussi des atteintes plus ou moins fortes. Il y a plus, c'est qu'on serait

même parfaitement en droit de soutenir que la modification physiologique matérielle n'est précisément que la conséquence nécessaire des atteintes portées continuellement au système intellectuel. Que de maux à la suite de l'esclavage, dit Buffon, les oiseaux, en liberté, seraient-ils asthmatiques, galeux, épileptiques (1)? Auraient-ils des inflammations, des abcès, des chancres? Et la plus triste des maladies, celle qui a pour cause l'amour non satisfait, n'est-elle pas commune à tous les êtres captifs? Les femelles surtout plus profondément tendres, plus délicatement susceptibles, y sont plus sujettes que les mâles. On a remarqué qu'assez souvent la serine tombe malade au commencement du printemps, avant qu'on l'ait appareillée : elle se dessèche, languit et meurt en peu de jours. Ses émotions vaines et les désirs vides sont les causes de la maigreur qui la saisit presque subitement, lorsqu'elle entend plusieurs

(1) Une des maladies les plus communes des animaux réduits en esclavage ou en domesticité est très-certainement celle-là; les singes, les aras, les loris, etc., y sont surtout sujets, et, comme chez l'homme, cette affreuse maladie les conduit toujours à la folie, à la démence, à la mort.

mâles chanter à ses côtés et qu'elle ne peut s'approcher d'aucun. Le mâle, quoique premier moteur du désir, quoique plus ardent en apparence, résiste mieux.

On parle beaucoup de l'esprit malicieux, de la méchanceté, du caprice des singes; mais il est à remarquer que ceux d'entre les observateurs qui raisonnent ainsi, n'ont précisément vu ces animaux que sous le poids de l'esclavage et des mauvais traitements. Est-ce bien dans cet état de désespoir que l'on peut et que l'on doit observer le naturel des animaux? Qu'on les fête, qu'on les caresse, qu'on s'en occupe, qu'on leur laisse une liberté non dangereuse pour les autres et l'on verra bientôt saillir leur véritable caractère : l'esclavage démoralise tandis que la liberté opère sur l'intelligence dans une direction opposée. Qu'on choisisse parmi tous les animaux celui qui éprouve la plus violente nécessité d'exercer ses organes de relation; conservons le même animal dans une cage étroite et si obscure que sa vie intellectuelle même ne puisse être occupée : aussitôt une mélancolie profonde s'emparera de lui, une irascibilité furieuse lui succédera et la mort dans l'idiotisme et le marasme en seront bientôt l'issue inévitable. Cette vérité n'est pas non plus une assertion dénuée de fondement, c'est

le fruit rigoureux de plusieurs expériences tentées précisément sur des animaux de cette espèce.

Il paraît incontestable aussi que la civilisation donne aux animaux des passions qu'ils ignoraient complétement, telles que des aversions, des haines très-prononcées au lieu d'une sympathie, d'un amour qu'ils avaient ; s'il en est réellement ainsi, comment se refuserait-on à croire qu'ils peuvent également porter celle-ci jusqu'à l'état extrême qu'on nomme folie ? Le professeur Gmelin raconte que, dans son voyage en Sibérie, il vit des renards qui n'exprimaient absolument aucune crainte à son approche ou à celle de ses compagnons ; qu'ils se laissaient même paisiblement prendre et caresser. Bougainville, dit aussi qu'à son arrivée aux îles Maldives, tous les animaux entouraient lui et ses gens. Les oiseaux venaient se percher sur leurs têtes, sur leurs épaules et les quadrupèdes couraient entre leurs jambes. Ces faits sont en quelque sorte inconcevables aujourd'hui que les animaux des contrées civilisées ont entièrement perdu toute espèce de confiance et de sécurité, et cela avec pleine raison.

Une des causes, la plus fréquente peut-être, de l'aliénation mentale, celle du moins

qui en est comme une fidèle esquisse et y conduit tout naturellement, ce sont les passions violentes, cet état de contrainte continuelle dans lequel l'homme fait vivre tous les animaux qu'il a domptés ou les dangers renaissants dont il enveloppe continuellement leur nouvelle existence, ainsi que celle même des êtres qu'il n'a pu civiliser. La chasse en masse des animaux sauvages a souvent développé chez les loups, les ours, les singes, les cerfs, les daims, chez les vaches même, une véritable monomanie meurtrière, avec fureur et on ne peut plus terrible (1).

---

(1) Ici nous ne saurions partager l'avis de M. Pierquin et regarder comme un délire le sentiment de défense individuelle *porté à l'extrême* qui se manifeste chez les animaux dans ces circonstances également extrêmes : autrement il faut traiter également de folie cette *opiniâtre et furieuse défense* que tout homme de cœur, abandonné des siens, sans espoir de secours, sans attente de merci, en un mot, réduit à toute extrémité, ainsi que nous le disons, ne manquera pas d'opposer aux nombreux ennemis qui l'environnent : au milieu de leurs attaques, un acte de l'intelligence aussi prompt que la sensation, lui a appris qu'il ne peut sortir sans efforts extraordinaires du danger qui déjà le presse : il se prépare à une défense plus que humaine et cette défense, loin de la regarder comme un délire,

Sans doute la démence arrive souvent aussi à la suite de passions violentes, tristes surtout, à la suite de l'apoplexie, de coups portés sur la périphérie du crâne ou de commotions cérébrales ; mais M. Hurtrel d'Arboval range parmi les causes de cette maladie celles qui agissent directement sur les facultés intellectuelles, qu'il nomme cérébrales, tels que les mauvais traitements et les châtiments violents qui outragent singulièrement certains chevaux, surtout lorsque ces actes sont injustes et qu'ils partent d'un homme emporté : ils produisent alors des accès de colère ou de fureur dont quelques chevaux ne sont pas plus exempts que les taureaux ou d'autres animaux. Ici la folie émane d'une source appréciable ;

---

un acte de folie, nous paraît être le résultat d'un jugement également bon et sain.

MAGENDIE.

Nous n'avons pas été compris : nous avons voulu montrer tout simplement que la défense légitime est accompagnée d'un état moral qui lui nuit et qui est réellement pathologique à cause de son exagération même, car il y a des bornes à tout, même à la colère, à la fureur, ou bien elles prennent une autre dénomination. Voyez le troisième chapitre de la seconde partie.

mais il n'en est pas toujours de même, car il arrive, plus souvent encore que dans l'espèce humaine, qu'on ne peut point parvenir à en découvrir l'origine. Ici comme chez nous il y a des folies conséquentes et des folies inconséquentes, mais comme tout est d'observation et que la révélation ne peut être d'aucun secours, toutes les folies des animaux peuvent de prime abord paraître inconséquentes. Il ne faut point se hâter de prononcer, et peut-être qu'à la longue on en découvrira l'explication réelle : Grenoble a vu un fait très-remarquable de ce genre chez un conseiller au parlement : M. de Revol ne pouvait supporter la vue d'un granivore : dès qu'il voyait un poulet, il fuyait à toutes jambes. Pourquoi? A en juger par le fait isolé de son explication naturelle, cette monomanie était véritablement inconséquente, mais la parole en a révélé la source et la voici. M. de Revol se croyait un grain de blé. Demandera-on maintenant d'où vient que tout à coup rien ne peut apaiser ni arrêter la fureur ou la fuite dangereuse du cheval à la vue d'un timon ou d'un brancard auxquels il avait été attaché pendant plusieurs années? D'où viennent à cette vue ses cris, ses hennissements, ses ruades, ses coups avec les pieds de devant, l'éclat de ses yeux, l'a-

baissement de ses oreilles, tandis qu'il est aussi doux que tranquille sous un cavalier quelconque? Cette antipathie insurmontable serait inexplicable si les animaux étaient inintelligents. Ce cheval conservé par M. Magendie, a vingt ans aujourd'hui; il est encore plein de feu et ne sert plus au trait depuis dix années au moins. Si l'on pouvait remonter à l'origine de cette profonde antipathie, on apprendrait certainement que quelque accident lui est arrivé dans les circonstances qu'il veut éviter. Un autre cheval s'emporte à la vue d'un porc et rien ne peut modérer son horreur : en remontant à la source, on apprend que dans sa jeunesse il fut gravement mordu par un de ces animaux, etc., etc. Les faits de ce genre sont extrêmement communs dans l'ætiologie de la Môrœgraphie comparée.

On a dit avec raison que la musique et le spectacle, etc., étaient de véritables emménagogues moraux, on a dit avec raison qu'ils activaient d'une manière prodigieuse l'explosion des passions ainsi que la puberté, l'intelligence, etc. Depuis les Hébreux et les Grecs on pourrait aisément recueillir un grand nombre de faits constatant que la musique a facilité chez l'homme, de même que le théâtre, de véritables accès de folie furieuse. Cette vé-

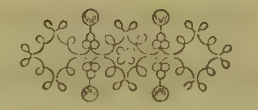
rité s'applique également dans toute son extension aux animaux qui vivent parmi nous et même à ceux qui vivent à l'état de sauvagerie. Nous voudrions pouvoir en rapporter quelques exemples entre mille et qui sont on ne peut plus étonnants. Nous citerons brièvement, il est vrai, les expériences faites en Angleterre ; on peut lire dans le Dictionnaire des Sciences médicales (art. *Musique*) la relation fort abrégée d'expériences semblables auxquelles furent exposés de jeunes éléphants à Paris et quelle fureur érotique s'empara d'eux soudainement et d'une manière anticipée.

Quoique aucun auteur ne se soit occupé de Mòrœgraphie comparée, il en est cependant plusieurs qui n'ont pas laissé de chercher dans l'organisation même les causes des affections mentales qu'ils nommaient manies, caractères et habitudes, etc. Ainsi Buffon a dit, en parlant des oiseaux nommés fous : comme toutes les facultés intérieures et les qualités morales des animaux résultent de leur constitution, on doit attribuer à quelque cause physique cette incroyable inertie (*imbécillité*) qui produit l'abandon de soi-même, et il paraît que cette cause consiste dans la difficulté que ces oiseaux ont à mettre en mouvement leurs

trop longues ailes : impuissance peut-être assez grande pour qu'il en résulte cette pesanteur qui les retient sans mouvement dans le temps même du plus pressant danger et jusque sous les coups dont on les a frappés.

Je ne dis rien des effets de l'insolation prolongée, sur l'intelligence des animaux ; ils sont absolument les mêmes que chez l'homme.

Pousser plus loin aujourd'hui l'énumération des causes qui peuvent concourir à troubler l'intelligence des animaux, d'une manière plus ou moins vive, serait peut-être s'exposer à n'avoir déjà plus d'observations pour guide et pour base. Nous terminerons donc ici l'exposition rapide de celles dont nous avons pu clairement et incontestablement constater l'existence.



DE LA FOLIE DES ANIMAUX.

Seconde partie.

Non solus homo, sed et alia animalia habent, quibus phantasia et memoria inest. FRACASTOR.

A M. F. CUVIER.



CHAPITRE PREMIER.

DES SYMPTÔMES GÉNÉRAUX DE LA FOLIE DES ANIMAUX.

On sent qu'il est difficile d'embrasser d'un même coup d'œil et dans un seul cadre les symptômes physiques de toutes les espèces d'aliénations mentales dont les animaux peuvent être frappés. Ce ne seront jamais que les caractères les plus tranchés, les plus saillants que nous pourrons réunir ainsi, sans faire une description particulière de chaque folie, mais en groupant, pour ainsi dire, les symptômes physiques propres à toutes. Ici, comme dans l'espèce humaine, les symptômes sont ou généraux ou particuliers. Dans la première catégorie se range le facies, l'habitus du malade, dans l'autre les dérangements survenus dans chaque organe des sens. On peut d'abord poser en principe que l'habitus des animaux dont l'intelligence est agitée ou malade diffère beaucoup de celui des animaux dont l'intelligence est complétement saine, et cette dissemblance même diffère encore selon que l'animal est en proie à une exaltation ou bien à

une destruction totale ou partielle de l'intelligence. Dans le premier cas, tout le corps de l'animal, son port, ses sens, ses tissus organiques ou non semblent participer à l'exaltation mentale : l'activité physique est quadruplée comme l'activité intellectuelle, l'animal dort peu, mange moins ou point du tout, paraît sans cesse attendre l'objet de ses craintes ou de sa frayeur, le facies de tout le corps est dans un état d'hébétude, de stupeur générale, complétement opposé à celui-ci, dans la démence acquise ou naturelle.

Ni l'un ni l'autre de ces états pourtant n'apparaît tout à coup, chacun d'eux s'établit progressivement comme toutes les autres maladies; il y a des prodromes qu'il est bon de noter aussi. En général, quelques jours avant l'apparition de la folie ou de son explosion, le cheval, par exemple, paraît beaucoup plus vif au trait, au commandement; il s'appuie beaucoup mieux sur les harnais, il a l'air beaucoup mieux à sa place, le désir d'aller en avant est quelquefois si violent qu'on a de la peine à le modérer et qu'il traîne souvent à lui seul toute la voiture, tout le fardeau : on s'aperçoit déjà que l'exaltation intellectuelle imprévue et inconnue étend son action au système

égestif ; il mange avec force et pour ainsi dire, sans s'en apercevoir, sans besoin et très-rapidement ; les éructations sont fréquentes parce que l'ingurgitation des aliments rend les digestions pénibles : l'administration de l'avoine, même en petite quantité, augmente encore cet état d'éréthisme : la salive devient d'autant plus abondante que les glandes sont plus excitées par la mastication : l'abstinence ou tout au moins la diète serait on ne peut plus utile dans cette conjoncture. La vivacité de l'intelligence a passé dans les yeux, dans la tête : les membres restent difficilement aussi dans l'inaction, les nuits sont sans sommeil et le sommeil agité : lorsqu'il peut s'établir, des rêves fréquents sont accompagnés de signes qui dénotent combien ils épuisent l'intelligence et le système nerveux. Les muqueuses oculaires, nasales, labiales et anales sont d'une couleur beaucoup plus vive ; l'animal est altéré, les mouvements de la tête, des yeux et des jambes deviennent de plus en plus fréquents ; l'intérieur de la bouche est sec et échauffé ; la sécrétion salivaire est moins abondante, la robe est moins brillante, on dirait qu'elle prend le deuil de l'intelligence malade. L'urine est plus rare ainsi que les déjections.

La maladie existe ; alors se présentent les mouvements anormaux irréguliers de la tête et des membres : il pousse avec force le poitrail et la tête contre la crèche et la barre : il mord çà et là tout ce qu'il peut atteindre ; il rue sans motif : il mâche continuellement quoiqu'il soit à la diète ; par ces mouvements fréquents des mâchoires, les glandes salivaires sont de nouveau excitées et lancent avec abondance leur suc digestif qui est devenu gluant et tombe de la bouche : la bouche est quelquefois convulsivement fermée ; d'autres fois la langue pend près de la dent à crochet ; d'autres fois elle se place entre les deux incisives, et souvent elle est blessée d'une manière grave. Quelques animaux recherchent alors le bois, les pierres, le fumier et tous les corps non alibiles qu'ils mâchent avec plaisir, mais toutefois sans les avaler, comme cela a lieu dans les délires de l'estomac que nous aurons l'occasion d'étudier ailleurs. La constipation devient opiniâtre, l'urination est rare, difficile et douloureuse à ce qu'il paraît ; la respiration est plus vive, l'expiration très-chaude et quelquefois bruyante ; les battements artériels très-fréquents ; le ventre relevé. La position de l'animal est tout à fait contre nature : il continue de se pencher tou-

jours en avant, porte tout le poids du corps sur les jambes de devant, à ce point qu'il tomberait certainement si la tête et le poitrail ne trouvait un point d'appui assez sûr contre la crèche et le mur. La marche est irrégulière, incertaine et précipitée : la tendance à s'appuyer sur le poitrail et la tête lui fait perdre l'équilibre, le fait choir : tombé, il demeure ainsi quelques moments avant de pouvoir se relever, ce qu'il fait alors non moins brusquement, non moins irrégulièrement, et souvent encore il retombe; la marche est toujours chancelante, et le cheval a l'air, sous ce rapport seulement, d'être dans l'ivresse.

Si l'on porte son attention vers le système circulatoire, on le trouvera plein et irrégulier : sur les deux côtés du poitrail on percevra les pulsations désordonnées du cœur. Immédiatement après l'explosion de la folie paraît une fureur périodique : le cheval devient inopinément furieux, et aucune puissance ne peut le dompter, ni le forcer au repos : il frappe des pieds de devant, se lève sur ceux de derrière, heurte de la tête contre les murs; pousse des hennissements fréquents et prolongés ou bien des soupirs profonds : parfois il gémit. Quand ce paroxysme est passé, et il est en général assez court, l'animal paraît épuisé; on dirait

qu'il implore merci ; qu'il souffre un combat intérieur dont il demande grâce : il est abattu, triste, mélancolique, jusqu'à ce qu'un nouveau paroxysme reproduise les mêmes scènes.

Si la maladie fait des progrès, les paroxysmes seront de plus en plus fréquents, et l'animal, épuisé par leur répétition, tombe pour ne plus se relever : il continue de gémir : les symptômes conservent leur caractère nerveux et la vie s'échappe au milieu des convulsions, ou bien la démence se déclare et l'animal passe le reste de son existence dans un véritable état de stupeur.

Là ne sont point réunis tous les symptômes que la même maladie peut présenter, non pas chez tous les animaux, mais chez le même. Ainsi dans la période où se développe cette étonnante voracité l'ingurgitation peut être telle qu'il arrive que l'estomac violemment distendu par les aliments, peut-être aussi par des gaz, se déchire ainsi que le diaphragme, et une mort brusque succède à cet inévitable et incurable accident : aussitôt le cheval est tranquille, comme si la mort qu'il prévoit, qu'il pressent, était le comble de ses souhaits ; une sueur glacée recouvre sa robe ; sa physionomie se décompose d'une manière instantanée et effrayante : la respiration est plus

profonde, plus réitérée : tout le système musculaire est en proie à une violente commotion, et le cheval tombe et meurt encore au milieu des convulsions les plus terribles.

La folie ne débute point et ne marche pas d'une manière identique chez tous les animaux. Avant que la maladie puisse être bien caractérisée et par suite bien déterminée, le cheval paraît d'abord extrêmement abattu ; il est triste, mélancolique ; il pressent aussi le coup qui le menace : on dirait que ses jambes ont instantanément perdu leur force, elles lui refusent tout appui, tout service ; il chancelle debout ou en marchant : la mastication est également vive et désordonnée ; il y a inappétence complète ; la soif est nulle ; le muscle peaucier se contracte sans cesse ; il a des frissons fréquents ; ses crins se hérissent ; la peau ne fonctionne plus, elle est devenue presque insensible à ce point qu'on peut violemment arracher les sétons du poitrail ou des fesses sans exciter la plus légère douleur, perceptible du moins. Il ne se défend plus contre les mouches qui le fatiguaient tant auparavant (1). Souvent l'intérieur de la bouche est

(1) Un moyen de le préserver de cette cause permanente d'irritation est de le laver avec une décoction

malpropre et la membrane en est jaunâtre. La muqueuse palpébrale acquiert aussi la même couleur : l'apparition de la maladie intellectuelle ne tarde pas à se compléter, et le cheval, affaibli d'avance, ne veut plus, comme dit le paysan, ou le roulier, ou le cocher, s'appuyer sur le collier; il paraît insensible aux coups de fouet; il chancelle, n'entend plus la voix de son maître. En général, la folie éclate sous le harnais, et cette circonstance s'explique autant par les mauvais traitements que ces prodromes amènent de la part du conducteur que par le violent mécontentement qu'il en éprouve. Si on dételle alors le cheval, on aperçoit bientôt qu'il y a autre chose que la paresse ou la mauvaise volonté qui paralysait les efforts qu'on réclamait de lui : il est tout étourdi, n'est plus maître de ses sens; il chancelle tellement qu'on craint à chaque instant qu'il tombe et ne puisse plus se relever. Souvent, au contraire, il court avec une telle rapidité que le poids de son corps portant aussi sur les deux jambes de devant, il finit par perdre son équilibre, tombe, reste longtemps sans connaissance, et se relève avec

---

de feuilles de noyer, comme on le fait dans tous les haras de la Grande-Bretagne.

peine. Dans cette espèce de léthargie, les chevaux ne voient, ni n'entendent, quoiqu'ils aient leurs yeux ouverts et fixes, et qu'ils ne donnent absolument aucune attention à la voix qui commande habituellement ou qu'ils aiment. La muqueuse buccale et nasale est sèche et d'un jaune citron : la langue est tremblante et ne saurait être fixée immobile : la salive est gluante, abondante et d'une odeur infecte. Il y a aussi inappétence complète : l'animal n'a jamais soif. Le *sensorium commune* paraît évanoui ; car on peut répandre de l'huile de térébenthine bouillante sur la peau du cheval, sans qu'il paraisse en éprouver la plus légère douleur. Les palpitations du cœur sont fortes, élevées, irrégulières et perceptibles aux deux côtés de la poitrine. Le pouls est petit, vif, convulsif et souvent intermittent. Le ventre est relevé et dur. Le cheval ou le bœuf se regardent souvent les flancs chaque fois qu'ils reprennent connaissance. Les excréments sont bien moulés, noirâtres et très-durs. Dès qu'il est à l'écurie, il pousse en avant comme dans le cas précédent et de toute sa force ; il presse souvent avec une telle violence contre ses naseaux ou sur le col qu'il en perd la respiration. D'autres, au lieu de pousser ainsi, se pendent au licou en reculant avec force, ce

qui amène une position des pieds si bizarre, qu'ils sont presque impropres à la sustentation, et l'animal, après être resté des heures entières pendu de cette manière, tombe tout à coup, ou bien paraissant vivement effrayé, il prend promptement une autre position, tout aussi irrégulière que la précédente. Parfois il mord aussi et ronge la crèche avec une telle ardeur, qu'il déchire sa langue, ensanglante ses gencives, et tombe évanoui. Il urine rarement aussi avec les plus grands efforts, et la douleur semble rappeler à la fois et momentanément la vie et l'intelligence : alors il sort de son état léthargique, prend une position normale, appuie ses pieds de derrière contre terre, place également bien ceux de devant, élève subitement la tête comme s'il voulait écouter et tout son corps révèle les efforts qu'il fait pour l'expulsion de l'urine : il pousse en même temps des sons plaintifs suivis d'érection. Après que l'animal s'est ainsi débattu, l'urine sort enfin à gros bouillons et en grande quantité, mais elle a une odeur si désagréable qu'on peut à peine la soutenir, et il retombe ensuite dans sa précédente insensibilité. Il y a ici une remarque que nous ne saurions passer sous silence, c'est que sur le grand nombre de chevaux atteints de la folie,

que les Allemands nomment kohler, M. Petter Ecker déclare n'avoir jamais rencontré une seule jument.

Si la folie dure longtemps, la position générale du corps sera d'autant plus irrégulière, l'animal plus faible et le désordre du système nerveux plus grand. Le cheval s'effraie fréquemment et si fortement quelquefois que les jambes ployées se dérobent sous lui, qu'il tombe et se relève quelque temps après. Pendant tout le cours de la maladie, on remarque, d'après M. Ecker, comme dans l'homme du reste, des symptômes d'hydrophobie qui ne durent pas longtemps, auxquels succède la léthargie. Ces accès, en général, ne durent que quelques minutes, pendant lesquelles pourtant le malade heurte de la tête contre des objets durs et résistants. Il se relève brusquement, quelquefois de manière à faire peur. Si, lorsqu'il est tranquille, on cherchait à mieux placer sa tête, par exemple, un accès de fureur se développerait à l'instant : l'animal retombe ensuite dans sa profonde insensibilité, et qu'alors il marche ou se tienne debout, il paraît n'obéir toujours qu'aux lois communes de la pesanteur, ou bien, on le croirait pendu à son licou, ou bien, il paraît avoir la tête et le poitrail plongés dans

la crèche, ou bien encore, il paraît tellement chancelant qu'on craint à chaque instant qu'il ne tombe. Lorsque l'affection mentale a atteint son plus haut degré, et que la mort est imminente, chez beaucoup d'animaux et presque inopinément, une mucosité infecte, abondante, découle des narines; elle est sans trace cadavérique.

A mesure que l'affection mentale fait des progrès, les mouvements convulsifs augmentent, les pulsations du cœur sont extraordinairement forts : le pouls est très-petit, prompt et intermittent. La contraction sous-cutanée est plus remarquable : les poils se hérissent, les muscles éprouvent des commotions réitérées : le cheval se balance, pour ainsi dire, d'une manière plus irrégulière ; il tombe souvent comme une masse en poussant des gémissements ou des cris, et, renversé à terre, il se débat contre ses idées ou des fantômes, puis enfin, contre la mort, après avoir été recouvert d'une abondante sueur froide.

Il est difficile de fixer le temps pendant lequel se succèdent tous ces symptômes : chez les uns une semaine, et quelquefois moins encore suffit; chez d'autres, lorsqu'on ne les assomme pas toutefois, la durée de la maladie occupe un espace de temps beaucoup plus

long. Elle se développe surtout pendant les derniers mois d'été et les premiers d'automne, c'est-à-dire en juillet, en août et septembre. Ces trois mois, dit M. Ecker, possèdent dans leur puissance atmosphérique la propriété particulière en vertu de laquelle ces affections mentales deviennent épidémiques et la terreur de contrées entières. Dans les années 1827 et 1828, plusieurs mille chevaux périrent dans les départements du Haut-Rhin, des Vosges et de la Meurthe, et les médecins vétérinaires de ces contrées n'ont jamais pu se former un plan de traitement convenable. Depuis ce temps, poursuit le même hippiatre, et dans les mois ci-dessus mentionnés, j'ai eu beaucoup de ces malades, qui ne l'étaient pas toutefois d'une manière épidémique. Cette année, où la température n'a jamais été chaude, mais presque toujours humide, je n'ai eu à Fribourg et dans les contrées environnantes que sept cas, dont six ont été parfaitement guéris et un seul suivi de mort.

La marche des affections intellectuelles n'est pourtant pas toujours aussi rapide que nous l'avons dit, et voilà toute la différence. Il est encore un autre aspect des maladies intellectuelles, imprimant son cachet sur le physique des animaux, que nous n'avons pas encore

observé. Nous ne voulons point désigner ici ces folies partielles si nombreuses qui n'ont presque aucun symptôme physique dont nous puissions parler. Les maladies auxquelles nous faisons allusion sont les différentes espèces de démences congéniales, acquises ou accidentelles. Nous n'avons rien à dire sur la démence congéniale; comme elle est sans guérison, l'animal est très-raisonnablement sacrifié de bonne heure. Nous n'en dirons pas autant, non pas de celle qui succède à la folie, mais de celle qui s'établit accidentellement et graduellement.

Les animaux d'un tempérament lymphatique, ceux chez lesquels l'intelligence et le physique sont sans réaction, sans énergie; sont les plus exposés aux différentes espèces d'idiotisme. Aussitôt que les causes productrices commencent à agir, on remarque chez le cheval plus de paresse; il paraît mal se tenir sous le harnais; il devient de plus en plus insensible aux mouches et aux coups de fouet. Si on le dételle et qu'on le laisse aller seul, on ne remarque plus chez lui cette vivacité, cette gaieté naturelle à son âge et à son espèce, et qu'il montre lorsqu'il se sent délivré de toutes ces entraves. Il s'en va tranquillement la tête baissée, et déjà l'on remarque souvent qu'il

commence à lever davantage les jambes. Si on examine les yeux, on les trouvera moins mobiles qu'auparavant et la pupille extrêmement dilatée. La nourriture ne lui fera plus autant de plaisir; il la mâche plus longtemps et montre la plus grande lenteur dans la déglutition. La soif est nulle, indifférente et pleine de négligence : l'attention qu'il porte aux objets qui l'entourent diminue journellement d'une manière notable, à ce point qu'on peut battre le tambour et tirer des coups de fusil sans le faire sortir de sa torpeur léthargique. Malgré cet état général d'abattement ou d'inertie, ou de matérialité, le pouls est vif, plein et intermittent, symptôme assez constant dans les affections intellectuelles des animaux. Le lustre brillant de la robe se ternit; les évacuations alvines sont moins abondantes.

On sent combien il est difficile de préciser le commencement de ces maladies, d'autant qu'à leur début les symptômes sont si peu saillants, si peu décidés, qu'à moins d'une expérience longue et spéciale, on ne peut les constater. Ce n'est que lorsque la conduite de l'animal s'éloigne complétement de l'état normal, qu'on peut prononcer sans hésitation sur l'existence de l'affection mentale. Alors tous

les sens n'agissent plus d'une manière si énergique, leurs fonctions sont isolées et circonscrites, et comme ils sont tous troublés dans leur fonction d'une manière plus ou moins profonde, il s'ensuit que le *sensorium commune* ne reçoit que des notions tout à fait incomplètes et confuses. La mastication s'opère comme dans les cas précédents, quelquefois le malade s'arrête et paraît réfléchir. Lorsqu'il a mangé, il lui reste presque toujours des brins d'herbe dans la bouche qui pendent de tous côtés. En général ils préfèrent prendre le fourrage à terre que dans le ratelier. Les chevaux qui flairaient de très-loin auparavant sont maintenant insensibles aux odeurs les plus fragrantes. La physionomie s'éloigne de plus en plus de sa composition normale, les muscles qui la constituent se convulsent en sens divers : les yeux sont hagards ou fixes, mais sans fonctions ; les paupières immobiles ou à peu près, ainsi que la prunelle ; il tombe sur des objets que dans l'état sain il aurait pu éviter, et ne recule avec un certain effroi qu'au moment du choc. Les sons les plus forts ne parviennent plus à ébranler le tympan. Le jeu des oreilles, leur mouvement continu est également interrompu ; elles sont pendantes plutôt qu'érigées, on les pince fortement sans nulle

douleur. Toutes les passions, toutes les facultés intellectuelles, toutes les qualités morales remarquées auparavant sont entièrement effacées ou sur le point de l'être : ainsi il n'a plus le moindre penchant à la sociabilité, il n'aime plus ni son maître, ni celui qui le soigne, et sur toute sa physionomie, sur tout son être ressort une indifférence pathologique des plus remarquables, des plus prononcées. Ses hautes facultés, dit M. Ecker, n'existent plus, il paraît, au contraire, qu'il est mentalement mort, il végète seulement, et toute son existence n'est plus qu'une forme purement matérielle : Est-il en plein air? on voit que tous ses traits dénotent l'absence la plus complète de toute intelligence; il ressemble à une machine qui a besoin de plusieurs points d'appui, ses mouvements même ne peuvent plus être réglés par une volonté saine. Sa position, à l'état de repos, ne répond nullement aux lois de l'équilibre. Si on le fait marcher, on verra à sa manière de lever, ployer et relever ses membres, que tout se fait en l'absence de la raison et de la réflexion : ainsi, il lève ses pieds comme s'il passait dans l'eau, et les replace promptement; chacun de ses mouvements est sans grâce et plein de maladresse : on a beaucoup de peine à le faire tourner, et pour cela il faut

lui faire décrire un vaste cercle. Il s'étend rarement sur la litière, quoique souvent dans le commencement la déperdition d'énergie musculaire dans les convulsions, etc., amène l'épuisement et la fatigue, ce qui est tout à fait étranger à une raisonnable volonté, et qui consiste en des mouvements de fureur ou de rage. Ces éclats périodiques, dit encore M. Ecker, paraissent être le résultat de congestions sanguines, passagères, vers l'encéphale, ou d'irritations nerveuses instantanées auxquelles des circonstance inappréciables peuvent avoir la plus grande part.

Le développement des tissus musculaires ou adipeux devient extrême et doit paraître d'autant plus étonnant que le malade mange fort peu et que les fonctions digestives s'exécutent fort mal. La maladie peut se prolonger pendant assez longtemps sans que la vie de l'animal soit en danger et souvent même ils peuvent encore servir quoique malades, pendant un temps assez long, et puis le moral finit par étouffer, par accabler, par assommer tout à coup le physique; alors le malade se trouve beaucoup plus mal; quant à son extérieur, il maigrit à vue d'œil; ses poils se hérissent, les mouches recouvrent son corps insensible; toutes les excrétions ont une odeur

infecte et accompagnées de coliques; l'appétit diminue tous les jours d'une manière très-remarquable; une odeur infecte s'exhale de la bouche, une fièvre torpide s'établit, les forces diminuent à tel point qu'il ne peut plus se tenir sur ses jambes; il tombe comme une lourde masse ; il végète encore quelques jours dans cette position ; il continue de manger encore un peu, et après avoir eu plusieurs excoriations, qui finissent par s'enflammer, il meurt dans les convulsions, si, toutefois, on ne l'a pas assommé, vu l'incurabilité prétendue de son affection.



CHAPITRE DEUXIÈME.

DES SIGNES PHYSIQUES DES PASSIONS.

Si les animaux étaient dépourvus d'intelligence, comment expliquerait-on l'irrécusable volupté qui accompagne certaines sensations et le désir constant qu'ils ont de les répéter ou de les prolonger? et s'ils ont de l'intelligence, est-il donc bien possible de supposer qu'ils n'ont point de passions? L'existence de l'une entraîne nécessairement celle des autres, de même que la présence de ces dernières est déjà une forte et légitime présomption en faveur de la possibilité de l'aliénation mentale chronique. Les passions, dit Buffon, sont dans l'animal fondées sur l'expérience du sentiment, c'est-à-dire sur la répétition des actes de douleur et de plaisir et le renouvellement des sensations antérieures du même genre. En examinant physiologiquement le célèbre axiome d'Aristote, que nous avons déjà eu l'occasion de citer, en l'appliquant ensuite à la marche progressive de l'intelligence comparée, on verra bientôt jusqu'à quel point elle se forme une expérience pour ou contre

des sensations déterminées, ainsi qu'une éducation propre également à mettre, quant à eux, cette antique vérité hors de tout conteste sous le point de vue qui nous occupe. En bonne philosophie, en effet, comme l'a dit Voltaire, on ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas.

Notre intelligence si supérieure est pourtant comme celle des animaux, entièrement subordonnée aux services, au pouvoir de nos sens. C'est ici, dès lors, que la division des passions en primitives et en sociales, est réellement applicable et on ne peut plus juste. Nous verrons que les animaux ne sont même point complétement étrangers à ceux de la dernière classe, ainsi que le prouve déjà tout ce que nous avons dit et ce qui nous reste à dire encore. Mais il est incontestable aussi qu'ils doivent partager avec les hordes sauvages une grande partie de la fougue et de la puissance des autres.

Il y a constamment chez les animaux de même que chez l'homme une réaction bien évidente du moral sur le physique, et une autre beaucoup plus obscure, beaucoup plus limitée du physique sur le moral. Dans ces circonstances, et chez l'un comme chez les autres, les passions naissent de l'extérieur et

l'intérieur, des sens externes comme des sens internes, et en descendant graduellement l'échelle des êtres, c'est-à-dire à mesure que l'organisation devient plus imparfaite, moins compliquée, à mesure enfin qu'elle se rapproche de la simplicité végétale, c'est-à-dire des zoophites, les passions diverses, et par conséquent l'intelligence, subissent aussi le même décroissement. Aussi, comme l'observe très-bien Bichat, les passions sont obscures et même presque nulles dans le genre des zoophytes, dans les vers, dans les anhélides, etc.; quant aux animaux qui se rapprochent le plus de la perfection humaine, leurs passions et leur logique, dit Dupont de Nemours, sont de la même nature que les nôtres. Le nombre de leurs motifs est proportionnel à celui de leurs intérêts et de leurs idées : il en est de même chez nous.

On reproduira sans doute, dans le sujet qui va nous occuper, les objections faites jusqu'à présent contre la folie chronique des animaux et même contre leur intelligence : on se demandera peut-être où sont les preuves qu'ils pensent, qu'ils sentent? on rappellera encore qu'ils sont privés de la parole : On dira peut-être encore que la plupart n'ont point même de physionomie pour per-

mettre de juger par les gestes ou la mimique ce que le langage ne révèle pas, et que par suite, sans parole et sans traits, on ne peut décidément point exprimer une seule idée : j'en conviens, mais on m'accordera sans doute que ces difficultés majeures n'excluent pas du tout l'intelligence. Je conviens aussi que le diagnostic serait infiniment plus facile si leur langue était la nôtre, si leur face était généralement glabre, et qu'on put y lire clairement, comme sur celle de quelques espèces de singes, par exemple, toute la mimique des passions; mais la volonté suprême en a décidé autrement, et c'est encore à l'intelligence humaine à suppléer, autant que possible, à l'absence de conditions aussi favorables. Quoi qu'il en soit, nous avons déjà répondu à la première question, et nous avons suffisamment laissé entrevoir qu'il nous paraissait irrécusable que dans ces circonstances diverses, les inflexions différentes de leurs voix, les modifications opposées et constantes de leurs chants, de leurs cris, de leurs plaintes, etc., ne sont très-certainement jamais les mêmes dans les diverses passions. Ainsi, ce n'est nullement une objection fondée. Quant à l'autre, elle n'est point entièrement juste non plus : leur physionomie recouverte de

poils, pour la plupart, différemment disposés ou soumis à diverses modifications organiques, dans le plus grand nombre, exprime, sans doute moins bien aussi, leurs passions; mais on peut encore y lire pourtant quelque chose, dans ces circonstances extrêmes, surtout lorsqu'elles sont fortes et véhémentes. On y voit clairement, et sans le concours même des gestes, toutes celles qui tiennent de plus près à la conservation de l'individu, telles que la crainte, la colère, la vengeance, la frayeur, la soumission, l'obéissance, le respect, les regrets, la douleur, le repentir, etc., sentiments éminemment compliqués qui agitent leur intelligence et se reflètent dans leurs yeux ou sur leur physionomie, et qui leur impriment une expression physiognomonique toute particulière. Dans l'homme, dit Buffon, la physionomie trompe, et la figure du corps ne décide pas de la force de l'âme; mais dans les animaux on peut juger du naturel par la mine, et de tout l'intérieur par ce qui paraît au dehors. Par exemple, en jetant nos yeux sur nos singes et nos babouins; il est aisé de voir que ceux-ci doivent être plus sauvages, plus méchants que les autres. Il y a les mêmes différences, les mêmes nuances dans les mœurs que dans les figures. L'o-

rang-outang, qui ressemble le plus à l'homme, est le plus intelligent, le plus grave, le plus docile de tous. Le magot, qui commence à s'éloigner de la forme humaine, et qui approche par le museau et par les dents canines de celle des animaux, est brusque, désobéissant et maussade, et les babouins, qui ne ressemblent plus à l'homme que par les mains et qui ont une queue, des ongles aigus, de gros museaux, ont l'air de bêtes féroces, et le sont en effet.

Les sensations, comme les passions, ont d'ailleurs divers modes d'expression, non-seulement chez tous les animaux, mais encore dans chaque individu de la même famille, et sous ce rapport on conviendra que les hommes ne se ressemblent pas davantage. Quel est l'organe qui révèle le mieux l'état passionnel? N'est-ce pas celui de la vue, ce miroir du cœur? Il en est de même chez les animaux : c'est aussi pour eux le réflecteur du moral et il trompe bien moins que chez l'homme.

Nous ne nous arrêterons pas plus longtems à démontrer que les passions ont une langue, un moyen d'expression, et que *ce doux regard, la parole du cœur* s'applique également à eux, qu'ils ont enfin une physionomie particulière.

Quoi qu'il en soit, je ne crois pas après tout que l'on puisse s'occuper aujourd'hui d'une autre question que de leur nombre réel, car il faudrait n'avoir rien vu ou vouloir tout nier pour soutenir une pareille assertion. Croit-on que les rats, les souris, etc., se promènent aussi tranquillement dans une chambre habitée que dans un grenier complétement isolé? Croit-on que l'oiseau que l'on prend ou que l'on poursuit ait le cœur aussi tranquille que s'il était hors de tout danger? Le chien qui veille sur son maître est-il dans le même état que s'il se défendait? Le chat carressé par sa maîtresse ressemble-il donc, toujours quant au moral, à celui qui voit un pauvre entrer dans le salon? Les animaux, dit Aygalenq, étant jusqu'à un certain point doués des mêmes facultés que nous, sont susceptibles d'éprouver moins imparfaitement à la vérité les mêmes impressions morales. La haine, l'amour, la crainte, la confiance, la joie, la tristesse, le courage, la timidité, le plaisir, la douleur, la colère, etc., les agitent aussi bien que nous, témoin le chien, de tous le plus susceptible des chances de ces impressions diverses, celui qui se rapproche le plus de l'homme par son instinct et dont toutes les actions ont de quoi émerveiller le phi-

losophe qui les observe et les apprécie. La fidélité l'amour envers son maître le caractérisent ; on lui voit affronter les dangers les plus graves pour le défendre ou le sauver, il le cherche sans relâche lorsqu'il l'a perdu et finit même par mourir de douleur et de regrets sur le lieu qui vit enterrer ou périr son bienfaiteur. Si ces actions et mille autres encore ne prouvent pas que les animaux sont doués de passions, on convient qu'elles démontrent du moins qu'ils sont dotés de modifications intellectuelles diverses qui y ressemblent beaucoup.

Habitués à n'observer que les hommes, dès que notre attention est fixée sur l'étude des passions qui rentrent dans la Môrœgraphie comparée, nous n'y comprenons rien parce que nous sommes forcés d'apprécier des gestes surtout et de réfléchir sur la valeur de chaque acte, tandis qu'ordinairement nous nous fions aux paroles et que nous nous trompons beaucoup plus souvent. Dans l'homme de même que dans les animaux, il y a deux genres de considérations qu'il faut constamment appliquer à l'étude des lésions intellectuelles aiguës ou chroniques : l'un est le délire des actes, c'est le plus certain ; l'autre est celui de la phonologie. Dans le premier cas, on peut facile-

ment juger jusqu'à quel point l'intelligence est pervertie lorsque toutes les actions sont contraires à l'intérêt de celui qui les commet, ou à sa nature, ou à son caractère. Dans le second, les inflexions de la voix, ses modulations diverses, etc., sont autant de moyens diagnostics moins certains peut-être, du moins chez l'homme, habile à déguiser sa pensée par ce moyen. Il faut donc étudier séparément chacune de ces expressions de la folie et les reunir ensuite pour déterminer son existence d'une manière infaillible.

Les passions qui troublent si souvent l'inligence de l'homme ont le même résultat chez les animaux, mais ils n'ont pas comme lui peut-être un langage aussi varié pour les dissimuler, les rendre ou les feindre. Il est certain, toutefois qu'à l'état barbare, l'homme n'en a pas davantage. Les inflexions diverses données à tous les sons, selon la différence des situations morales, sont non-seulement comprises par tous les animaux, mais encore par l'observateur attentif, et certainement nul ne confondra les cris de l'amour avec ceux de l'aversion. Sans porter aussi loin que Dupont de Nemours, etc., l'interprétation de ces langues diverses, nous n'en reconnaîtrons pas moins que leurs passions s'expriment également par l'émission des sons.

Quoiqu'on ait nié l'existence possible de la tristesse et de la joie chez les animaux, il est incontestable que l'on peut non-seulement les observer tous les jours, mais encore qu'elles sont susceptibles, comme chez l'homme, d'être poussé jusqu'au degré le plus extrême, et constituer enfin un véritable état de folie on ne peut plus terrible. Les auteurs qui paraissent admettre ces vérités semblent toutefois encore nier l'analogie de leur différents modes d'expressions avec celui de l'homme, et, sous ce rapport, il en est de l'histoire naturelle comme de l'histoire politique, c'est que les poëtes ont mieux vu que les savants. Ainsi, Homère dit positivement que les chevaux d'Achille versèrent des larmes après la mort de Patrocle. A coup sûr notre premier poëte épique, si fidèle observateur de la nature en tous points, n'aurait certainement pas saisi ce trait de la douleur et de son expression chez les animaux, s'il n'en avait été témoin plusieurs fois, car il n'a pas donné cette faculté aux rochers :

Les fiers coursiers d'Achille, abaissant leur crinière,
Pleuraient leurs conducteurs privés de la lumière.
Le sage Automédon, accusant leur langueur,
En vain du fouet noueux les presse avec vigueur,
Ils ne veulent revoir l'Hélespont ni la plaine ;

La douleur les roidit, les glace, les enchaîne.
Tel aux yeux attristés paraît sur les coteaux,
La colonne immobile ornement des tombeaux.
Leurs longs crins sont épars et l'aride poussière
A bu les larges pleurs qui mouillent leur paupière.

(AIGNAN, *Iliade*, XVII.)

Virgile peignit avec la même vigueur, avec la même touche mélancolique la douleur des chevaux du guerrier Pallas :

Post bellator equus, positis insignibus; Action
It lacrymans, guttisque humectat grandibus ora.

(Lib. XI, v. 89.)

Claudien rendit le même hommage à la peinture poétique de la vérité :

Et lacrymis torvi maduère leones.

(Eutrop., II.)

Pline qui paraît avoir non moins bien observé les mœurs et les passions des animaux, ne diffère point d'opinion : *Amissos lugent dominos, lacrymasque interdùm desiderio fundunt* (1).

Les métaphysiciens spéculateurs ou plutôt ceux qui n'observent point, qui théorisent

---

(1) *Hist. nat.*, lib. VIII, cap. 42.

dans leur cabinet, ont également nié que la joie eût la même expression chez les animaux que chez l'homme. L'erreur part ici d'une autorité qui pouvait encore avoir quelque poids dans le XVIe siècle, mais aujourd'hui que les progrès des sciences ont détruit tant de préjugés, la puissance régulatrice d'Aristote est presque nulle. Qu'importe, en effet, que ce naturaliste ait dit que le rire était un phénomène exclusif à l'humanité? Qu'est-ce donc après tout que cette prérogative? Est-ce qu'il faut avoir absolument une intelligence divine pour opérer de temps à autre un mouvement de diduction des lèvres? Faut-il donc nécessairement avoir le génie d'Homère ou d'Hippocrate pour contracter à notre insu deux petits muscles dont l'existence d'ailleurs n'est pas plus liée à celle de la vie qu'à celle de l'intelligence? Sans doute, on fait exécuter ce geste à des chiens, mais ce n'est pas de ce produit artificiel de l'éducation que nous nous prévaudrons, puisque ce mouvement musculaire n'est plus libre, spontané, et le résultat naturel de l'agitation intellectuelle; qu'il est toujours le produit d'une obéissance passive et qu'il n'est provoqué par aucune condition mentale; mais nous n'en dirons pas autant de celui du singe. Celui-ci est libre, volontaire,

spontané, et jamais le résultat d'une éducation spéciale. Le rire est toujours chez lui l'effet d'une émotion morale quelconque réelle ou simulée, et des moyens physiques tels que le chatouillement, etc., ne le déterminent même jamais. J'ignore, et je l'avoue ingénument, quelle relation réelle existe entre la faculté de contracter certains muscles et le diaphragme; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il suffit d'avoir eu l'occasion d'observer quelques animaux affectés de lésions aiguës de cette cloison thoraco-abdominale pour y voir le rire pathologique et dès lors pour s'élever avec toute raison jusqu'au rire physiologique.

Déplorons l'erreur de ceux qui regardent le rire comme un privilége honorable pour l'humanité et que leur vanité révoltée ne veut point partager avec les animaux. N'est-ce pas encore un de ces priviléges qui rappellent de trop près la folie? Je ne sais pourquoi Socrate a pu dire que l'homme était un animal ridicule; mais je sens très-bien que s'il y a rellement quelque raison de le faire croire, dit Lachambre, il ne faut point le chercher plus loin que dans le rire même, puisqu'il n'y a rien qui soit plus ridicule que de voir celui qui s'arroge le droit de contrôler toute la nature et qui veut être son confident,

ignorer la chose qui lui est la plus propre et la plus familière, rire à tout moment sans savoir pourquoi, et ne connaître pas même les sujets ni les mouvements qui forment cette passion; car tous les plus grands hommes des siècles passés qui en ont voulu chercher les causes ont dit franchement que leur esprit n'était pas capable de cette connaissance, qu'il la fallait renvoyer à ce philosophe qui riait continuellement, et qu'elle était cachée dans le même abîme où il avait enfermé la vérité... Il n'y a peut-être rien dans la nature dont la connaissance soit plus cachée que celle-ci. Il est certain, du reste, que le rire est d'autant plus grave que l'homme est plus sage, plus réfléchi, que les peuples sont plus civilisés, c'est-à-dire, que les uns et les autres s'éloignent davantage des conditions favorables à l'explosion fréquente de la folie. C'est précisément la raison qui a fait proscrire de tous les temples, dans toutes les religions, cette véritable expression de la folie humaine. Cette défense est même très-sévèrement observée par les Brachmanes, et d'ailleurs que d'hommes illustres qui n'ont jamais ri! Sans parler même des hommes obscurs dont l'histoire ne dit rien ou que je connais, ne compte-t-on pas parmi les premiers, Caton le Censeur, qui n'a ri qu'une

fois en sa vie à la vue d'un âne mangeant des chardons très-piquants. Socrate, Pythagore, Anaxagore, Marcus Crassus, aïeul du Crassus qui mourut en combattant les Parthes, Phocion, qui n'a jamais pleuré, Aristoxène, disciple d'Aristote, Polizèle de Cyzène, l'empereur Numérien, Philippe-le-Jeune, etc., n'ont jamais ri, et portent pour cette raison l'épithète d'Ageslastes. Philippe-César cessa de rire dès l'âge de cinq ans; Lazare ressuscité cessa de rire, etc. Or, de bonne foi, qu'est-ce que ce privilége d'une faculté exclusive et caractéristique de l'humanité qui manque précisément à ce que l'humanité a de plus illustre et qui est très-rare chez le reste? Examinons les raisons qui ont fait refuser aux animaux le privilége de rire.

Quelques auteurs ont basé la prétendue impossibité du rire sur l'absence de l'intelligence : on sait à quoi s'en tenir maintenant sur cette raison majeure, et de plus, on sait aussi que les crétins et les idiots, non-seulement ne sont pas privés de ce signe de la joie, mais qu'ils l'emploient au contraire à chaque instant : la proposition inverse annonce au contraire la gravité de l'homme vraiment supérieur. D'autres ont dit que l'immobilité habituelle de leur physionomie s'op-

posait à cet acte, comme si le rire ne mettait précisément point un terme à cette prétendue immobilité. Un fait certain, c'est qu'à part le mouvement notable des lèvres dans l'action du rire et du sourire, le reste de la figure ne présente point de différence. Les animaux, si l'on veut, n'ont pas souvent des sujets de rire; de là, la semi-paralysie, l'inaction habituelle des muscles qui l'opèrent; mais nous conviendrons, en revanche, que celui qui rit toujours est beaucoup plus près de la folie que celui qui ne rit jamais. L'antiquité prétendit que Démocrite, rieur éternel, était fou, et cependant cette erreur est concevable : on en dit autant de Galilée. Pour nous, au contraire, c'est une sublime sagesse qui dévoile les choses telles qu'elles sont, c'est-à-dire, sans exciter ni le rire, ni les pleurs.

Un auteur, qui a fait un assez médiocre ouvrage sur le rire, est du parti des rieurs, et refuse aux animaux la participation à cette prétendue faculté. Plusieurs animaux, dit-il, sont, comme nous, évidemment affectés par fois de passions véritables. L'émotion du plaisir, par exemple, s'exprime chez eux par des traits bien caractéristiques. On sait par quels signes démonstratifs le chien s'efforce de témoigner sa reconnaissance et la joie qu'il

éprouve. Sans parler des mouvements extraordinaires, des gestes variés auxquels il se livre alors avec une si grande vérité d'expression, observez attentivement le jeu des muscles de la face chez ce fidèle animal, ainsi que l'accent permanent qu'il sait imprimer à sa voix, lorsque, flatté des caresses de son maître, ou que, frappé par quelque objet bizarre qui l'amuse ou l'excite sans l'épouvanter, il cherche à rendre l'émotion qu'ils lui causent : à voir les divers mouvements de ses lèvres, le plaisir et la joie qui se peignent dans ses yeux, vous diriez qu'il veut sourire et qu'il sourirait effectivement s'il avait en lui la faculté d'exercer cet acte, et que la disposition de ses organes fut accommodée à ce genre d'expression physionomique. Le singe qui a avec nous des rapports d'organisation si prononcés, et dont le visage jouit d'une si grande mobilité d'action, d'une prestesse de mouvement si remarquable, le singe lui-même ne sait faire que des grimaces. Si, plus aisément encore qu'aucune autre espèce d'animal, il lui est possible d'opérer des mouvements particuliers de diduction de la bouche, ce ne sont pourtant que des mouvements insolites et forcés, ce sont toujours des grimaces. Que répondrons-nous au célèbre Le Cat, qui assure avoir vu

rire et pleurer un orang-outang d'Angora (1)? Tous ces raisonnements, toutes ces divagations ne vont point au but, et pour refuser d'une manière péremptoire cette faculté, il fallait tout simplement démontrer que les animaux manquaient des muscles nécessaires à son exécution ; mais l'illustre Le Cat n'est pas le seul médecin, ni le seul naturaliste qui ait eu l'occasion d'observer le rire et les pleurs chez les animaux. Buffon, parlant du cheval, dit aussi que lorsque ce superbe animal est passionné d'amour, de désir, d'appétit, il montre ses dents et semble rire, mais rien de tout cela, dit encore Le Roy, n'approche pas même du sourire de l'homme, et tous les animaux en sont privés (2). Ainsi, pour que le rire soit accordé aux animaux, il faudra qu'il soit exactement semblable à celui de l'homme : on se rappelle que c'est la condition exclusive que l'on mit aussi à la faveur de reconnaître leur langage. Nous demanderons à notre tour si l'on peut bien sérieusement élever des doutes sur un fait matériel observé par un homme comme Le Cat? Si, dans une question

---

(1) *Traité du mouvement musculaire*, etc. In-8°, p. 35.

(2) *Traité du rire.*

toute de physiologie et d'anatomie, on peut admettre des théories, des systèmes, des discussions? Résumons la question. Pour rire, il faut une ou plusieurs idées plus ou moins agréables, à ce qu'il paraît du moins, et des muscles destinés à l'exécution de cette fonction. Les animaux ont-ils ou n'ont-ils pas l'un et l'autre? Ont-ils ensuite un réservoir particulier pour les larmes ou bien n'en ont-ils pas? Voilà à quoi, dans le fond, se résolvent toutes ces questions. Vicq-d'Azyr se chargera d'y répondre. Les muscles de la face des animaux, dit cet anatomiste célèbre, sont très-éloignés de ceux de l'homme. Un large peaucier recouvre toute la joue du singe pythèque : les muscles qui relèvent les angles des lèvres et le releveur commun de la lèvre supérieure et de l'aile du nez sont représentés par des paquets charnus, très-épais et à peine distincts l'un de l'autre. En opposant leur masse à la légèreté de ces faisçeaux (produit héréditaire de l'usage ou de l'habitude) dans l'homme, on s'apercevra que les uns ne peuvent produire que des mouvements grossiers, des secousses, des convulsions ou des grimaces, tandis que les autres répondent en quelque sorte par la finesse de leur tissu à la mobilité de la pensée : aussi ces muscles varient-

ils dans chaque individu parmi les hommes, au lieu que dans les singes et les quadrupèdes en général, la constance de leur figure est d'accord avec l'uniformité des sentiments qu'ils ont à transmettre (1). Dans les Papions, les Magots, etc., dit encore G. Cuvier, on voit sous la peau (de la face) une expansion musculaire uniforme qui semble faire partie du muscle peaucier. Sa partie supérieure se fixe sous l'orbite et à l'arcade zygomatique (2). Il reste donc bien démontré que les animaux possèdent les muscles nécessaires à la fonction du rire, quoique moins déliés, ce qui s'observe également chez l'homme, mais qu'arriverait-il maintenant si ces mêmes muscles manquaient souvent dans l'espèce humaine ? Pour être conséquent, il faudrait bien nier que ce fussent des hommes, puisqu'on a pris le parti de regarder le rire comme la véritable ligne de démarcation entre eux et les animaux, et, dans le fait, l'absence de ce muscle ravalerait-elle l'intelligence jusqu'à l'idiotisme? Ne serait-ce point absurde, et cependant le *musculus risorius* que l'illustre Santorini a décrit le premier, est loin d'avoir été observé chez tous les

---

(1) *Encyclop. méth., Anat. compar.*

(2) *Anat. comp.* t. IV, p. 525.

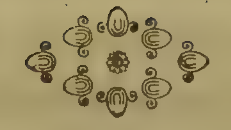
hommes, et l'on voit que, dans le fond, toute la différence consiste dans la présence d'un muscle sous-cutané qui rend sa motilité moins perceptible (1). Du reste, l'organisation physiologique ou pathologique peut paralyser aussi les muscles sans que l'intelligence agitée ou calme diminue. Ainsi, les pleurs et le rire ne prouvent absolument rien quant au degré d'intelligence, et sont tout simplement des signes physiques des passions attractives ou répulsives que les animaux éprouvent comme les hommes. Quant aux larmes, comme signe des affections mentales tristes ou répulsives, l'immortel Linnée assure, dit Darwin, que l'ourse verse des larmes lorsqu'elle souffre : on a dit la même chose du cerf, de la biche et de quelques autres animaux. Concluons que Darwin n'a pas eu raison de nier la possibilité de la folie chez les animaux, parce qu'ils ne pouvaient ni rire ni pleurer.

Il est bien d'autres signes physiques des passions; mais il est beaucoup plus aisé de les apprécier que de les décrire : voilà les deux

---

(1) Sue, *Essai sur la physionomie des corps vivants, considérés depuis l'homme jusqu'à la plante.* In-8°, Paris.

plus saillants et les plus contestés : chacun sait de quels autres symptômes matériels les deux ordres de passions sont encore accompagnés, en sorte que nous ferions des frais inutiles pour ne pas enseigner grand'chose sur tout ce qui manque au tableau physique des passions que nous aurions voulu tracer.





CHAPITRE TROISIÈME.

DES PASSIONS MORALES.

Comme on a pu le présumer, d'après tout ce qui précède, les animaux partagent avec l'homme cette faculté, à la fois agréable et funeste, d'être agités par plusieurs passions abstraites. Si nous recherchions les causes organiques de ce phénomène intellectuel, j'avoue que je ne les comprendrais guère, mais nos adversaires ne sont point aussi embarrassés, car ils regardent, en général, comme très-facile à démontrer que le développement des ganglions nerveux est en raison directe de celui du grand sympathique et du cerveau, et par suite de l'intelligence passionnelle. Ils disent ensuite que leur volume est en rapport avec leur capacité pour les passions sociales; aussi, selon eux, les animaux à sang froid, qui en sont complétement dépourvus en effet, ne connaissent guère que les besoins naturels, n'obéissent enfin qu'aux lois presque automatiques de l'instinct. Aucun de leurs actes ne paraît, jusqu'à présent du moins, pouvoir être rattaché aux lois du raisonne-

ment : ils n'ont même, en quelque sorte, qu'une volonté aveugle, celle de satisfaire aux impérieux besoins de la propagation et de la conservation, tandis que les premiers des mammifères, les singes, les chiens, les éléphants, etc., partagent nos passions, et sont susceptibles d'avoir, comme nous, des besoins extra-naturels.

Quoique dénuées de quelques moyens d'expression, les passions des animaux n'en sont pas moins aussi diverses, aussi compliquées, aussi abstraites que celles de l'homme. Elles sont peut-être moins nombreuses et suivent encore en cela l'admirable progression tracée pour l'espèce humaine, puisqu'elles ne sont dans la plupart des cas que l'égoïsme, l'individualité, l'intérêt appliqué à tout et partout. La raison en est donc fort simple. Ils ont d'ailleurs bien moins de motifs que nous de les voir exciter et naître à chaque instant pour en créer ensuite de factices, d'artificielles ou d'inconnues; aussi celles du genre que nous nommons sociales sont-elles beaucoup moins communes chez eux. Les passions les plus ordinaires, les plus naturelles, pourraient être réduites à l'expression des plus violents besoins, c'est-à-dire, à leur état primitif, même dans la nature humaine, avant d'être parvenue

à la position sociale. Celles qui sortent de ce cadre ne sont, en effet, que des passions factices suscitées par l'homme ou par l'ordre de choses établi par son génie. L'amour qui chez eux comme chez l'homme est un besoin imprescriptible de toutes les situations, les plonge, comme nous l'avons vu, dans un délire maniaque, d'autant plus terrible qu'ils rencontrent plus d'obstacles. Dès longtemps le peuple a saisi l'affinité qui liait cette exagération intellectuelle à l'aliénation mentale, aussi l'a-t-il ingénieusement désigné sous le nom de folie, tandis qu'il s'est servi d'expressions toutes différentes pour désigner la même fonction physiologique dans le cas où le délire était ou moins fort ou n'existait pas, c'est-à-dire, dans les espèces beaucoup moins intelligentes que le chien, le singe, le chat, le loup, etc. Il y a une autre raison encore, c'est que pour certains animaux tels que la tourterelle, les pigeons, etc., l'amour est pour ainsi dire un état habituel, pourvu, toutefois, qu'il puisse avoir lieu en pleine sécurité, tant pour eux-mêmes que pour leur progéniture; aussi n'est-il jamais accompagné de ces accès de fureur qu'on remarque chez ceux dans lesquels ce sentiment est périodique ou annuel, c'est-à-dire, beaucoup plus

rare, parce que l'amour plus resserré, en quelque sorte, est par conséquent beaucoup plus vif, beaucoup plus violent, et gagne naturellement en intensité ce qu'il perd en durée, parce qu'il n'y a qu'un temps bien déterminé pour leurs plaisirs, et qu'ils doivent inévitablement se hâter de l'employer pour obéir aux lois éternelles. Chez les animaux qui couvent ou qui pondent en pleine sécurité, pendant toute l'année, l'amour est moins vif, et les obstacles ont toujours de moins funestes résultats. C'est alors aussi, comme nous l'avons déjà vu, qu'à cette mélancolie furieuse succède quelquefois une monomanie meurtrière des plus effrayantes.

En étudiant avec plus de soin l'idéologie et la Môrœgraphie comparées, nul doute que la philosophie de l'homme ne finisse un jour par être dégagée d'une foule d'erreurs. Helvétius, par exemple, a prétendu que la pudeur n'était qu'un sentiment de convention, mais pourquoi dès lors la retrouve-t-on chez plusieurs animaux, même à l'état de liberté primitive? Si cette assertion eût été vraie, si elle n'eût pas été le résultat évident de la comparaison de l'homme sauvage avec l'homme civilisé, on devait constater son absence rigoureuse dans l'étude des passions des animaux.

Tout le contraire a eu lieu. Bontius, célèbre médographe et médecin en chef à Batavia, qui nous a laissé de précieuses observations sur l'histoire naturelle des Indes, dit positivement qu'il a vu avec admiration quelques orangs-outangs marchant debout sur leurs pieds, et entre autres une femelle qui semblait avoir de la pudeur, qui se couvrait de sa main à l'aspect des hommes qu'elle ne connaissait pas : les femmes d'Otaïti n'en font point autant. Cette même femelle pleurait, gémissait, et faisait les autres actions humaines, de manière qu'il semblait que rien ne lui manquât, que la parole. Le professeur Allamand, cité par Buffon, dit avoir entendu raconter la même chose par des personnes qui ne connaissaient nullement les travaux de Bontius. Il parle, entre autres, d'un mâle et d'une femelle de la même espèce qui étaient très-honteux lorsqu'on les fixait trop : alors la femelle se jetait dans les bras du mâle et se cachait le visage dans son sein. Tout le monde sait que les mâles, au contraire, affichent, surtout en captivité, une dégoûtante impudicité, et en la présence des femmes, sans doute parce que l'esclavage ou la domesticité, les condamnant à une rigoureuse chasteté, exalte le besoin de la reproduction et les rend

d'une révoltante lubricité. Il y a une foule d'autres animaux, tels que le chat, dont nous ne voyons jamais l'acte de copulation. Parmi ceux qui font exception à ce sentiment de pudeur, on ne compte guère que le chien; aussi son nom a-t-il servi de dénomination ou d'épithète aux hommes le plus ouvertement immoraux. Quoi qu'il en soit, c'est, comme on le voit déjà, avec la plus grande raison qu'Aygalenq a dit que l'influence des passions sur les animaux est un objet de méditation et de recherches dont on ne s'est pas encore occupé.

Nous ne parlerons point ici de l'amour maternel : cette passion est généralement reconnue et même considérée comme poussée à un point beaucoup plus exagéré dans les animaux que dans notre espèce : on sait de quel dévouement les femelles sont capables pour sauver leur progéniture. On cite partout le courage des poules défendant leurs poussins, et certains mâles partagent aussi cet amour effréné pour leur progéniture : Me G....d avait élevé un coq de Constantinople; elle l'accoupla avec une poule russe : celle-ci, éprouvant quelque difficulté à sa première ponte, Me G..d tenta de l'aider : aussitôt le coq s'élança sur la maîtresse qui l'avait élevé, s'attacha à ses

cheveux, l'accabla de violents coups de bec. Cette dame l'arracha avec peine et le jeta bien loin : il revint furieux, s'attacha à ses jambes, déchira son bas et finit par la blesser en plusieurs endroits. Mais il est pourtant un fait de l'histoire des passions chez les animaux que nous ne saurions passer sous silence. Nous voulons parler de cette préférence marquée que les femelles accordent toujours à leur progéniture mâle et qui est tranchée surtout à l'état sauvage. Il arrive souvent, par exemple, qu'après avoir surpris une famille de lionceaux en l'absence du père et de la mère, on soit tout à coup poursuivi par leur fureur : dans ces moments affreux où l'on va devenir la victime et la proie du désespoir le plus naturel, l'on ne peut se sauver qu'en jetant aux parents désolés un lionceau mâle : une femelle ne conjurerait point l'orage.

La colère qu'on a regardée jusqu'ici comme une passion, et qui n'est qu'un épiphénomène intellectuel qui peut les accompagner toutes, qu'un symptôme moral enfin de toutes celles qui sont contrariées et qui devient on ne peut plus terrible lorsque la passion primitive, quelle qu'elle soit, rencontre des obstacles ou des dangers : est indomptable, effrayante chez certains animaux tels que les singes,

quelques espèces de chiens, etc. Tout le monde connaît l'histoire de ce voyageur qui fut poursuivi pendant plus d'une lieue par une soixantaine de quadrumanes dont il avait tué une femelle, et qui eut, quoique aidé de son domestique, une peine inimaginable à se soustraire à leur fureur. Un trait semblable eut lieu parmi les vaches de la nouvelle Espagne, que l'on chassait alors comme une propriété publique; aussi un homme seul courrait-il les plus grands dangers s'il venait à se trouver au milieu d'un troupeau composé de ces animaux si doux habituellement. Linnée, Darwin, etc., rapportent plusieurs faits analogues.

Si de l'amour et de la colère nous passions à des considérations sur d'autres passions, il est incontestable, et nous ne nous arrêterons même point à le prouver, qu'ils sont aussi susceptibles que l'espèce humaine d'éprouver l'indignation, l'attachement, l'amitié la reconnaissance, le dévouement, etc. Les animaux mêmes les plus inférieurs à l'homme ne peuvent-ils donc pas aussi éprouver une violente terreur? Les exemples cités plus haut le démontrent incontestablement. La plupart des auteurs qui ont écrit sur les mœurs, le caractère, la religion, la science, etc., des animaux, tels que Guer, L. Cotte, Soldini, Ro-

vario, légat du souverain pontife, Virey, etc., rapportent à ce sujet des observations qui prouvent qu'ils peuvent être agités des passions les plus violentes.

Une des plus grandes preuves de l'intelligence et de la sensibilité extrême des animaux est cette passion presque effrénée pour la musique, à l'aide de laquelle on les a souvent domptés, soumis, ou adouci leur caractère féroce, dirigé leur force ou leur ardeur, excité leur courage, développé et rendu plus généreuses leurs qualités morales. Le cheval Spartiate sentait redoubler son impétuosité au son des instruments guerriers : aux sons de la musique militaire son œil étincelle, son pied frappe la terre; il est impatient de la prudence ou de l'obéissance à son maître : ses naseaux fumants aspirent les dangers : la victoire le ramène écumant, hennissant, piaffant, aussi leste, aussi agile, aussi impatient : la musique qui a soutenu ses forces, les a doublées et réparées. Outre les exemples d'éléphants, déjà cités, sur lesquels des expériences ont été faites à Paris et à Londres, les livres de Pline, de Suétone, de Plutarque, etc., en renferment encore beaucoup d'autres. Dans les jeux publics, à Rome, on en voyait qui étaient dressés et qui exécu-

taient, au son de la musique, des évolutions ou des danses militaires. Dans les Indes, où ce sont des personnages considérables de la cour des rois, ils ont des musiciens attachés à leur service. Lorsque le roi de Pégu donne audience, on amène devant lui ses quatre éléphants blancs qui saluent en levant leur trompe, ouvrant leur gueule, jetant trois cris et s'agenouillant. Ils sont sous un dais, pendant le pansement, tenu par huit domestiques, afin de les garantir du soleil. En allant au vaisseau où est leur eau et leur nourriture, ils sont précédés de trois trompettes dont ils entendent les accords et marchent avec beaucoup de gravité. Un des animaux le plus anciennement asservis à l'homme, le chameau, apprend à marcher avec le chant : il règle son pas sur la cadence et va lentement ou vite selon le mouvement des airs qu'on lui chante : il s'arrête dès qu'il n'entend plus la chanson du cornac : les coups de fouet ne le font pas avancer ; mais veut-on l'obliger à faire de plus grandes courses qu'à l'ordinaire, au lieu de le maltraiter, on chante, on chante encore sur le ton qu'il préfère. On connaît le goût du chien pour la musique, surtout celle dont le rhythme bien marqué a des rapports avec le caractère franc et ouvert de cet animal,

ainsi que son antipathie si prononcée pour les dissonances soutenues et les sons prolongés sans détermination de mouvement. Buffon en a vu qui quittaient la basse-cour ou la cuisine pour venir entendre un concert et s'en retournaient ensuite à leur domicile. Au commencement de l'empire, un chien allait régulièrement à la parade des Tuileries, se plaçait entre les jambes des musiciens, marchait avec eux, s'arrêtait avec eux et disparaissait après la revue jusqu'au lendemain à la même heure. La position constante de ce chien, le plaisir singulier qu'il semblait prendre, le firent remarquer et les musiciens militaires le nommèrent Parade. Il fut bientôt fêté par chacun, et tour à tour invité à dîner : celui qui voulait l'avoir, lui disait, en le caressant : Parade, tu viendras dîner aujourd'hui avec moi. Cela suffisait. Le chien suivait son amphytrion, mangeait gaiement et de bon appétit, mais après le dîner, Parade s'en allait à l'Opéra, à Feydeau ou aux Italiens, sans que rien put l'arrêter, se plaçait à l'orchestre, dans un coin, et n'en sortait qu'à la fin du spectacle. Cette passion violente de Parade était aussi connue qu'admirée : elle eut son Homère. J'ajouterai que Parade n'était pas toujours aussi attentif, aussi silencieux, et

qu'il lui arriva maintefois de hurler dès qu'un instrumentiste ou un chanteur faussait. Un chat angora (*Felis Catus*, Cuv.), d'environ six mois, n'avait pas d'autres plaisirs que de saisir le moment où le piano de sa maîtresse restait ouvert, il se hâtait alors de passer et de repasser sans cesse sur les touches, et cette musique barbare le délectait encore, car il y restait souvent des heures entières. Les biches, les cerfs (*Cervus Elephus*, Cuv.), etc., que les chasseurs attirent au son de la flutte sont victimes de leur passion pour la musique. Les bergers des Alpes et des Pyrénées surtout n'ont-ils pas remarqué que leurs troupeaux paissaient mieux au son du flageolet, de la cornemuse ou du chalumeau? M. de Châteaubriant dit avoir vu un serpent à sonnettes (*Crotalus*, Cuv.), furieux, pénétrer jusque dans son campement, se calmer spontanément au son de la flutte, et suivre le musicien : Saül ne devenait pas plus paisible aux sons de la harpe du saint roi. M. Finlayson dit, dans son *Voyage au royaume de Siam :* Comme nous longions les bords du lac Minggebbi, que nos tambours battaient la caisse, et que les fifres les accompagnaient, nous remarquâmes que les hippopotames venaient à la surface de l'eau, et qu'ils suivaient les tam-

bours et les fifres, avançant quelquefois de si près des rives, que l'eau, lancée par leurs bouches, parvenait jusqu'à nous ; une fois j'en comptai quinze qui se jouaient à la surface de l'eau. Mon domestique tira un coup de fusil à ces animaux et en atteignit un à la tête. L'animal blessé s'enfonça dans le lac et poussa un cri si violent que dans un instant tous les autres disparurent. Un habitant d'Ecuyer (Maine et Loire), à trois lieues d'Angers, avait un vaste jardin entouré d'eau : dans ce réservoir vivait une multitude de carpes accoutumées à suivre le son d'une cloche : voulait-il leur donner à manger, il les appelait ainsi, et toutes couraient : il leur faisait faire de cette manière plusieurs fois le tour en bondissant à sa surface. J'ai en ce moment plusieurs poissons dorés de la Chine (*Cyprinus auratus*, Cuv.) accoutumés à venir et à suivre lorsqu'on siffle un air. Cette passion si générale et si commune descend encore beaucoup plus bas dans l'échelle des êtres. A Auteuil, dit Grétry, dans une vieille maison que j'habitais pendant l'été, quelqu'un qui s'amusait à me voir travailler, écrasa une araignée qui était sur mon piano : il en fut fâché lorsque je lui appris que depuis longtemps je la voyais descendre de son fil dès que je me mettais au

travail, et qu'il n'y avait pas de doute qu'elle ne fut attirée par l'amour de la musique. Pélisson, renfermé à la Bastille, était privé des plaisirs que donne l'étude : il était obligé de se contenter de la compagnie d'un basque stupide qui ne savait que jouer de la musette. Il trouva dans cela même une ressource contre l'ennui. Une araignée faisait sa toile à un soupirail qui donnait du jour à sa prison. Il entreprit de l'apprivoiser, et pour cela il mettait des mouches sur le bord de ce soupirail, tandis que son basque jouait de la musette. Peu après l'araignée s'accoutuma à distinguer le son de cet instrument, et à sortir de son trou pour courir sur la proie qu'on lui présentait. Il continua toujours de l'appeler au même son, et éloignant la proie de plus en plus, il parvint après un exercice de quelques mois, à discipliner si bien cette araignée, qu'elle partait toujours au premier signal pour aller prendre une mouche au fond de la chambre et jusque sur les genoux de Pelisson. Le gouverneur de la Bastille vint un jour voir son prisonnier et lui demanda avec un sourire insultant à quoi il s'occupait. Pelisson, d'un air serein, lui répondit qu'il avait su se faire un amusement, et donnant aussitôt son signal, il fit venir l'araignée apprivoisée jusque sur

sa main. Le gouverneur ne l'eut pas plutôt vue qu'il la fit tomber à terre et l'écrasa : Ah, monsieur ! s'écria Pelisson, j'aurais mieux aimé que vous m'eussiez cassé le bras !

Il ne faut pas croire pourtant que cette passion soit tellement générale que les animaux de même famille, de même espèce y soient tous soumis ; il en est au contraire qui ont pour la musique une antipathie réelle et qui dégénérerait en fureur si on les forçait à l'écouter et à l'entendre. L'histoire rapporte l'exemple de plusieurs chiens, et j'en ai vu moi-même quelques-uns, qui loin de goûter quelque plaisir à entendre la musique, en éprouvaient une douleur si vive, que prolongée plus longtemps, elle les eût infailliblement conduits à la mort. J'ai eu plusieurs fois l'occasion d'observer les résultats de cette antipathie poussée jusqu'aux convulsions chez un chat toutes les fois que l'on faisait entendre sur le piano des sons d'harmonica ou des sons filés, doux et vibrés avec la voix, tandis qu'un autre chat, son commensal, se plaçait sur le piano pour mieux entendre les plus beaux morceaux des opéras français et pour jouir des vibrations du corps sonore. Richard Mead dit que les chouettes (*Strix ulula*, Cuv.) ont une aver-

sion très-prononcée pour la musique, tandis qu'elle a un effet tout contraire sur le serin (*Fringilla canaria*, Lin.).

Voilà une même passion observée dans la chaîne des êtres; voilà bien des cerveaux de formes et de capacités dissemblables, ne sentent-ils pas tous par les mêmes organes? Y aurait-il des organes différents dans chacun d'eux pour la même sensation? Les animaux de ces diverses classes ne sont-ils pas arrangés sur le même plan? Diffèrent-ils du tout au tout ou simplement par quelques nuances? Le fond de l'animalité n'est-il pas identique? Comment se fait-il donc qu'avec des différences anatomiques aussi tranchées nous ayons les mêmes passions? Les matérialistes, les sensationistes expliqueront-ils ces différences? Selon eux, la sensation peut se passer d'un appareil spécial quoique unie dans le même sentiment de la conscience, dont le siége serait où? Chez les autres cet appareil serait indispensable : on voit que le condillacisme des médecins est élastique; il se prête à tout; mais il faudrait qu'il en fût de même pour les fonctions de tous les autres organes, et ils conviennent que c'est impossible. Il ne leur reste qu'une porte de sortie, em-

ployée déjà par Gall, c'est de dire qu'ici, comme dans le polype, il y avait sensation sans conscience : et ils conviennent que le polype n'est point une plante ! Voilà des passions bien dessinées, voilà bien décidément une appétence violente pour certaines impressions, pour des sensations déterminées, la philosophie matérialiste en donnera-t-elle une théorie plausible ? Pour expliquer l'attraction ou la répulsion, la tendance ou l'aversion pour certains objectifs ou subjectifs, dira-t-on que la sensation n'est qu'une combinaison chimique différente, un processus chimico-vital (Reil)? Qu'elle est le résultat nécessaire de l'organisation (Cabanis), tandis que dans le fond celle-ci n'est absolument rien qu'un arrangement moléculaire complétement indifférent à l'opération, sans aucun rapport de causalité, indépendant qui plus est de cette force hyperorganique proclamée par nous et reconnue par Bichat lui-même. Dans cette hypothèse, l'organisation des cinq sens explique la différence de chacune des sensations ; mais de bonne foi, a-t-on distingué, dans cette doctrine absurde, l'appareil physique placé devant chaque système sensorial de la modification matérielle à

découvrir, de la partie sentante elle-même? Nul doute qu'il n'est pas une seule circonstance physique, mécanique ou moléculaire qui puisse donner une raison particulière du plaisir ou de la douleur éprouvés par toute intelligence créée par la sensation, et ce sont précisément ces conditions qui peuvent expliquer le déplacement des sens observé dans une foule d'affections nerveuses. L'identité de la matière sentante rend raison suffisante de ces phénomènes sublimes. Cette sensation agréable ou pénible doit-elle être confondue avec l'impression plus ou moins exaltée, mais sans conscience ou purement organique, résultat naturel d'une stimulation appliquée à des types vivants, animaux ou végétaux? Cette doctrine de Stahl, de Bordeu, de Bichat, de Darwin, de Cabanis, etc., n'est pas plus soutenable. Ces deux faits sont complétement différents; l'un d'ailleurs est la vie même, l'autre le néant, etc. N'est-il pas déjà très-ridicule de mentionner, même en physiologie, des sensations qui ne sont pas, et des idées dont on n'a nulle conscience? Nul doute pourtant que physiologiquement parlant il ne puisse y avoir dans l'organisme sain ou malade deux sensibilités de cette

nature (*duobus doloribus unus obscurat alter*): l'une organique, impressionnée souvent à notre insu; l'autre, purement morale et dont nous ne saurions fuir la conscience, et c'est de celle-ci seulement dont le métaphysicien peut et doit s'occuper. Le fait métaphysique admis par Stahl, et tant d'autres physiologistes célèbres, d'une sensibilité morale sans conscience, est évidemment faux ou du moins si l'on veut, ne saurait jamais être qu'une supposition toute gratuite, et toute supposition est le début ou la cause d'une chaîne infinie d'erreurs en idéologie comme en physiologie. La vérité est que les phénomènes moraux sont indépendants des phénomènes vitaux ou organiques et qu'ils constituent deux ordres de faits à étudier isolément. Tous deux sont autonomes et transporter à l'un les lois de l'autre, c'est les ignorer complétement. La conscience de l'impression est un fait indépendant de la sensation : l'impression est matérielle si l'on veut, en ce sens du moins qu'elle agit en modifiant l'organisation d'une manière indéterminée encore, tandis que la sensation appartient déjà complétement à l'ordre moral. J'ignore tout-à-fait quelles modifications les molécules sapides

exercent sur le sens du goût, mais je sais très-bien que je perçois une sensation qui est autre chose qu'un frémissement organique ou qu'une contraction moléculaire ; il y a très-évidemment liaison intime entre ces faits si étranges et si étrangers l'un à l'autre. Les physiologistes et les philosophes ont évidemment confondu ces deux faits, trompés par leur simultanéité, par leur coexistence qui les rend quelquefois si difficiles à distinguer, à séparer, à juger isolément. La confusion vient évidemment des théories hypothétiques des animistes, tels que Fouquet, Bordeu, Stahl, Helmont, et n'est que la doctrine scolastique des siècles barbares. Le mouvement vital ou mécanique de la fibre peut bien, en certains cas, faire partie de la sensation ; mais sous l'empire de l'objectif, elle n'en est jamais que l'occasion, et cet état violent de la contractilité est dans un rapport de liaison très-distinct avec la sensation, et telle est l'inconséquence inévitable des matérialistes, qu'ils ont été forcés d'emprunter cette doctrine à ceux qui expliquaient, dès l'antiquité, tous les phénomènes naturels par l'active intervention d'une âme. C'est précisément là qu'échoue Cabanis même, et pour

prouver que l'homme ne pense pas, il fait penser chacune des molécules, chacune des fibrilles qui composent chacun de nos organes. C'est le stahlianisme, moins l'adoption de l'âme accordée aux exigences théologiques de l'époque, d'après les suppositions de Cabanis ; mais dans toutes ces théories a-t-on du moins trouvé d'une manière incontestable l'organe central du moi, de cette puissance posée en dehors de la résistance, c'est-à-dire de la matière et dont le point d'appui est au ciel ? On est revenu de cette funeste erreur qui consistait à croire que tous les nerfs se rendaient au cerveau qu'on appelait dès lors le centre idéologique ; il n'y a qu'une petite difficulté, c'est que ce prétendu foyer des sensibilités générales ou topiques, physiques et métaphysiques est le moins sensible de tous les organes, qu'il n'est qu'un ganglion plus développé que les autres et complétement étranger à la sensation, ainsi que l'avaient proclamé des anatomistes anciens tels que Hippocrate, Praxagoras, Plistonicus, Aristote, Gallien, Bidloo, etc., adopté par Gall et dont Reil a le premier senti l'indépendance absolue relativement à tous les autres systèmes ganglionaires. Ceux qui partagèrent cette opi-

nion cherchèrent un autre siége aux passions et le grand sympathique fut chargé de ce rôle (Bichat), mais cet orbe nouveau de nouvelles erreurs n'a déjà plus un partisan, et ce qui reste aujourd'hui de plus philosophique à faire est incontestablement d'étudier les passions sans en chercher encore une théorie physique. N'oublions donc pas nous-même qu'au lieu de théoriser, nous ne voulons seulement que réunir des faits pour y parvenir plus tard avec plus de sécurité : ici les faits, ailleurs la théorie.

Demanderons-nous encore quelles sont les raisons anatomiques et physiologiques propres à s'opposer à la perception agréable des sons? Dans un des exemples cités, nous avons remarqué que les cordes basses avaient une influence morale plus forte que les cordes hautes. L'auteur de l'expérience, sir Everard Home, a lui-même recherché cette cause et comme si l'espèce humaine en était entièrement exempte ou comme si les animaux n'avaient absolument aucune affinité avec elle, il la trouve dans la forme ovale du tympan de beaucoup d'entre eux, tandis qu'elle est orbiculaire dans l'homme. On le voit, encore une preuve que jamais le physique n'explique

le moral. L'harmonica n'a-t-il donc point toujours le même résultat? Toutes les personnes maladives, ou celles qu'on dit extrêmement nerveuses et qui sont ce qu'elles sont, peuvent-elles mieux supporter les sons produits par les cordes hautes? N'est-ce pas attacher une trop grande importance à des accidents anatomiques tout à fait indifférents et communs d'ailleurs à la même famille? Comment peut-on raisonnablement supposer que l'organe de l'ouïe sera insensible à certains sons parce que toutes les fibres d'une membrane n'ont point une égale longueur? Sans doute les fibres en partant du centre à la circonférence, ont des rayons égaux chez l'homme, tandis que chez l'éléphant, le lion, le cheval, le daim, le chat, le lièvre, etc., elles ne parcourent pas des rayons égaux et pourtant l'influence des perceptions sonores n'est pas du tout la même sur chacun de ces animaux ou de leurs semblables. Au lieu de voir dans cette disposition anatomique un désavantage, comme le prétend Home, nous la regarderions plutôt comme un élément de supériorité, comme une perfection organique dont l'homme est privé. C'est incontestablement à cette plus grande longueur d'un cer-

tain nombre de fibres que les animaux doivent cette extrême sensibilité de l'ouïe qui leur permet de distinguer des sons dont nous ne pouvons même pas soupçonner l'existence, et cette impressionnabilité s'étend nécessairement à tout ce qui se rapporte aux fonctions de la membrane du tympan. Ainsi l'opinion du chirurgien anglais, qui trouve dans l'homme une organisation plus propre à la musique, à cause de cette égale longueur des fibrilles, et qui pense que les animaux ne sont point doués de cette disposition morale parce que leur tympan est ovale, est donc une erreur manifeste démontrée aussi par les lois de la physique, et jusqu'à présent l'anatomie de l'homme, pas plus que celle des animaux, ne peut expliquer l'antipathie des uns ou la sympathie des autres, n'importe pour quel ordre de sensations.

Nous ne saurions clore ce chapitre sans révéler une autre erreur relative à l'objet de nos études et dans laquelle paraît avoir tombé Gall, puisqu'il dit positivement qu'il n'y a aucun mammifère doué du sens de la musique au point d'être capable de chanter de lui-même ou seulement de répéter le chant qu'il entend, tandis que plus loin il semble accorder

qu'ils sont doués de l'harmonie des sons. A part les faits, que nous avons déjà rapportés, nous pourrions citer encore un très-grand nombre de preuves qui démontreraient qu'il s'est trompé la première fois. Le père Pardies, par exemple, parle de deux chiens auxquels on avait appris la musique et dont l'un chatolait sa partie avec son maître. Quant à l'art du chant, si Gall exigeait qu'un mammifère l'exerçât comme Garat, il aurait parfaitement eu raison ; mais il s'agit moins ici de la perfection du chant que de l'aptitude intellectuelle, du goût musical et de son expression même avec les moyens phonétiques dévolus à l'espèce. Il ne pouvait donc exiger que l'application de leur langue aux lois de la musique, que la modulation cadencée et juste de leur voix et rien n'était moins impossible: Paris en possède encore un exemple. Cet animal qui est de l'espèce dite caniche donne le *la* dans le ton et chante très-bien un magnifique morceau de Mozart (*Mon cœur soupire*, etc.). Il s'appelle Capucin et appartient à Habeneck, directeur de l'orchestre de l'Opéra. Leibnitz va plus loin que nous, car il assure qu'un chien était parvenu à parler, ce qui tendrait à faire croire, si le fait est vrai, à la perfectibilité indéfinie des animaux.

On sent combien il nous serait facile d'étendre encore ce chapitre, grâce aux recherches nombreuses de tant d'écrivains mais cela nous entraînerait trop loin (1).

---

(1) J'aurais peut-être dû m'occuper ici *de la transmission héréditaire des qualités morales parmi les animaux :* mais les travaux de Robert de Marseille, de Girou de Buzareingues et de tant d'autres m'ont fait regarder cette tâche comme inutile. J'ai cru d'ailleurs y suppléer en partie en citant textuellement un mémoire lu à la Société royale d'Agriculture de Lyon.





CHAPITRE SIXIÈME.

DE L'ANTIPATHIE ET DU LIBRE-ARBITRE.

Quelques auteurs ont consacré leurs veilles à retracer tous les faits connus d'une branche de la Môrœgraphie humaine à laquelle le laborieux Zwinger a donné le nom d'*antipathia humana*. Je ne sais vraiment point encore de quelle utilité peut être, en médecine-pratique, un recueil de ce genre, mais ce qu'il y a de certain, c'est que la Môrœgraphie comparée en reproduit presque tous les cas. Ainsi on ne citerait point parmi ces exemples nombreux le mouvement de crainte qui saisit un chat à l'aspect d'un chien, celui-ci à l'aspect d'un lion, une colombe à l'aspect d'un épervier, etc. Ces antipathies naturelles dues à l'insurrection instinctive du moi conservateur, héréditaire incontestablement, ne sont nullement pathologiques et sont des preuves d'une intelligence protectrice on ne peut mieux raisonnées. En prenant comme type le caractère commun et connu de chaque animal, de chaque espèce, on pourrait aisément noter des faits nombreux du même ordre de phé-

nomènes intellectuels observés par Zwinger mais toujours en dehors des lois morales et de la nature individuelle physique ou morale. Ces sympathies et ces antipathies sont certainement aussi fréquentes que dans l'espèce humaine. Ainsi Richard Mead rapporte qu'un chien, en entendant un certain air, tombait dans de terribles convulsions, et qu'il finit par en mourir. Baglivi cite plusieurs observations analogues et nous avons eu précédemment l'occasion de rapporter encore quelques faits de même nature. Le docteur Gall, qui la plupart du temps apprécia avec une profonde sagacité les goûts et les aversions d'une foule d'animaux, nous offrirait encore un très-grand nombre d'observations ; nous renverrons donc le lecteur à son superbe ouvrage ainsi qu'aux différents journaux de phrénologie, et même à Buffon qui décrivit aussi quelquefois l'histoire de certaines antipathies individuelles.

Quelques animaux éprouvent une antipathie insurmontable pour des couleurs déterminées : Un homme entièrement vêtu de noir loue un cheval âgé et de peu de valeur, à peine est-il parvenu à le monter, que l'animal, si doux ordinairement, se càbre, se frotte contre le mur, rue, fait des sauts de mouton et

désarçonne le cavalier ; alors il reprend son indolence habituelle, au même instant plusieurs personnes le montent sans la moindre difficulté. On connaît l'aversion furieuse dont les taureaux sont quelquefois agités à la vue de la couleur rouge : certains oiseaux éprouvent aussi une folle répugnance pour la couleur noire, et M. le professeur Rodet rapporte plusieurs observations qu'il considère non comme des exemples fort curieux d'antipathie, mais comme de véritables monomanies. Quelques animaux ressentent une insurmontable antipathie pour les individus de leur propre sexe : les chiennes, par exemple, ne peuvent point se souffrir et se livrent à la première vue un combat furieux.

On a souvent parlé, et ceci a justement été considéré comme une aliénation mentale passagère, de l'envie de mordre, de la haine pour leurs propres enfants, pour leurs maris, etc., que certaines femmes témoignent d'une manière irrésistible dans le cours de leur grossesse. Ces exemples ne sont pas rares non plus parmi les animaux domestiques vivipares, les seuls peut-être dont nous puissions bien constater les divers délires : j'ai vu, par exemple, une chatte angora, excessivement féconde, atteinte de nymphomanie, non comme Abé-

lard qui quoi qu'en dise M. Godine jeune n'avait point de névrose génitale, mais qui n'en offrait pas moins tous les symptômes affectés à cette maladie dans l'espèce humaine, aimant ses petits jusqu'à la fureur, comme la plupart des animaux domestiques, mais dès le moment qu'elle était en état de plénitude, elle les prenait en aversion, les grondait, les mordait s'ils s'amusaient auprès d'elle, et ne pouvait plus souffrir la présence des mâles, etc., quelle que fût la puissance des moyens employés pour l'obliger à plus de douceur : le libre arbitre était impuissant contre ces impulsions intellectuelles irrésistibles.

On a beaucoup écrit sur le libre arbitre de l'homme, mais on a trouvé plus commode et plus court à la fois de nier celui des animaux. Il eût fallu de longues études pour l'appuyer sur des faits ou du moins pour se former une opinion consciencieuse; il a été beaucoup plus expéditif de ne point s'en occuper et de prononcer néanmoins un arrêt en rapport avec les préjugés généraux. Cette question toute fondamentale en quelque sorte puisque de la réalité de son existence dépend nécessairement l'admission ou le rejet de l'existence des folies partielles, a paru trop

compliquée, trop difficile, tandis qu'il n'était point de question philosophique plus claire, plus perceptible. Voici un fait, car maintenant il nous en faut toujours; deux femelles d'une espèce quelconque de singes sont animées d'une antipathie violente contre les femmes et les vieillards: l'une parfaitement libre ne rencontre aucun frein à son antipathie, l'autre au contraire est sévèrement corrigée dès l'instant même où l'on peut deviner sa pensée, son intention. Croit-on que dans ce dernier cas ce ne soit pas le libre arbitre qui oblige la guenon à imposer silence à son aversion qu'elle est si violemment portée à écouter, et cela dans la crainte seule d'un châtiment imminent? En sacrifiant la véhémence de sa passion à la crainte d'une correction inévitable, il y a évidemment choix, préférence, et dès lors exercice plein et entier du libre arbitre. Si on veut observer on en trouvera des preuves partout.

En réfléchissant sur l'impétuosité dont sont accompagnés tous les désirs, toutes les passions, tous les besoins dans les animaux, quelques auteurs leur ont refusé la faculté d'avoir une volonté. Ils n'ont point fait attention qu'ils jugeaient l'animal au moment en effet où il n'était pas libre de choisir, c'est-à-

dire alors qu'il avait entièrement perdu l'usage de son libre arbitre, en un mot alors qu'il était dans un état complet d'aliénation mentale. S'ils avaient pu distinguer cet état vraiment pathologique de l'état de santé habituelle, ils n'auraient point commis cette erreur. Ils auraient vu que l'intelligence conservée dans toute sa pureté permet à l'animal de délibérer si l'acte qu'il va commettre lui sera profitable ou non. Ils auraient vu le chien mourant de faim et portant intact le repas de son maître, le chat vivre en paix avec les souris et les rats, la guenon ne point faire de mal aux femmes, etc. Cette soumission presque automatique des animaux aux exigences de l'éducation ou de la volonté de l'homme n'est-elle pas déjà la plus grande preuve que l'on puisse donner de leur libre arbitre, puisqu'il en est qu'on n'a jamais pu subjuguer? Et quelle différence entre cette abnégation muette et celle si souvent raisonnée de l'homme? Lorsqu'on a reconnu chez les animaux une irrésistible opiniâtreté, on en a toujours fait la conséquence naturelle de l'absence de toute intelligence et non de sa privation accidentelle ou congéniale. C'était même en quelque sorte l'inertie des corps bruts, comme s'il ne suffisait pas de comparer l'animal

dans l'état de sommeil à celui de l'état de veille pour trancher la question. C'est ainsi du reste qu'on explique la volonté ou la nolonté, pour me servir d'une expression de Wolf, du mulet, de l'âne, etc. On vit bien sans doute une différence marquée entre le cheval, qui de prime abord s'assouplit au brancard et celui qu'on ne peut y soumettre jamais quelque violence qu'on emploie, qui rue, qui saute, qui se renverse et brise tous les liens qui l'y retenaient et tout cela malgré les coups redoublés qu'il reçoit. On a bien vu des chevaux rétifs, mais on a considéré tous ces cas comme on le ferait d'une forte branche qui refuse de se plier à la direction qu'on veut lui donner. On n'a pas voulu voir enfin dans tous ces cas une volonté pathologique, en l'absence du libre arbitre.

La plupart des médecins et des philosophes qui cherchèrent à expliquer les nombreuses contradictions observées journellement entre les idées et les actes, entre les volontés et les déterminations, ont été forcés d'admettre deux êtres intellectuels : l'un qui est appelé âme chez l'homme et instinct chez les animaux, l'autre intelligence ou raisonnement. La première faculté est inhérente à l'espèce, la seconde est le résultat de l'éducation. La

première ne saurait être malade, tandis que l'autre l'est très-fréquemment. Il est sans doute utile de rapprocher encore une fois tous les actes de l'intelligence qui prouvent une volonté bienveillante, un choix évidemment déterminé par un intérêt bien entendu ou par une crainte bien motivée, qu'un bouleversement intellectuel peut seul empêcher d'apprécier. Ces faits sont généralement connus, ainsi nous pouvons raisonnablement regarder le libre arbitre, chez l'homme et chez les animaux, comme une faculté inhérente à l'intelligence parfaitement saine. Maimonide, le plus illustre des rabbins, établit le même principe et reconnaît dès lors, ce qui est partout en pratique, que les animaux sont dignes de récompense ou de punition, selon leurs actes bons ou mauvais, et c'est alors que, pour justifier la Providence sur les souffrances des bêtes innocentes autant que pour être conséquent avec ses principes, il établit aussi un paradis pour elles. Les sociniens disaient positivement que la raison, la liberté et la vertu se trouvent dans les bêtes. Enfin les Caffres croient à l'immortalité de l'âme des bêtes et admettent leur libre arbitre, établissant un enfer particulier pour elles.

Le professeur Broussais se base évidemment

sur des faits faux, sur des observations faites à plaisir et non jugées par lui pour nier la conscience des animaux et partager l'absurde philosophie de Phérécrate, d'Aristote, de Gomez, de Pereira, de Descartes, etc. Dire en effet que l'intelligence s'arrête où l'âme cesse de pouvoir se dire : je sens que je sens : c'est évidemment mettre la théologie de quelques auteurs ascétiques à la place de la physiologie. Ce n'est point ainsi que raïsonnait Bichat, et le docteur Georget n'hésite pas à admettre non plus la liberté morale des animaux. La nier aujourd'hui après tant de faits qui la constatent, c'est avouer encore que leur intelligence peut s'aliéner. Un chien a faim, dit Spurzheim, mais il n'est pas irrésistiblement contraint de manger. En général nous supposons que les animaux sont libres jusqu'à certain point, autrement nous serions extrêmement injustes et cruels envers eux en les punissant pour diverses actions. Il est incontestable en effet que sans la puissance du libre arbitre chez les animaux, il arriverait tous les jours, dans tous les lieux, de la part de tous les animaux, les mêmes malheurs qu'ils occasionnent lorsqu'ils perdent réellement leur liberté morale et dès lors l'homme en société serait beaucoup moins en

sûreté que l'homme sauvage. A mesure que les animaux possèdent plus de facultés intellectuelles, ils sont plus libres, modifient leurs actions d'après les circonstances extérieures et les leçons de leur expérience. Si l'on emploie la violence pour empêcher un chien de poursuivre un lièvre, il se souvient des coups qui l'attendent et quoique l'ardeur de son désir lui cause des tremblements, il ne se hasarde plus à sa poursuite. Les animaux parfaits sont libres dans différents degrés et en proportion qu'ils éprouvent un plus ou moins grand nombre de motifs et qu'ils ont plus d'intelligence pour faire un meilleur choix. Ces deux dernières pensées du collaborateur de Gall, doivent être regardées comme des vérités absolues qu'aucune circonstance ne peut démentir.

Si les animaux n'avaient réellement point une volonté réfléchie, une foule de faits curieux resterait inexplicable. D'où vient qu'après la décapitation un coq ou une poule courent encore vers l'avoine qu'on leur jetait pour les attirer? n'est-ce pas la conséquence d'une volonté réfléchie dont le siége n'est certainement pas dans le cerveau? D'où vient que les animaux loin de persévérer dans leurs habitudes sauvages, se plient à nos usages,

à nos volontés, à nos exigences après quelques corrections qu'ils finissent toujours par craindre et par éviter en vertu de leur volonté et de leur libre arbitre? D'où vient enfin que, libres de choisir, ils ne commettent plus les actes qui les firent punir? De tout temps des faits analogues ont mis hors de doute cette propriété intellectuelle des animaux. Averrohès assure qu'on a vu marcher un bélier auquel on avait tranché la tête. Avicenne dit qu'un taureau fit encore quelques pas, dans la direction où il courait, après qu'on lui eût arraché le cœur : d'après Aristote, les tortues vivent et se meuvent dans un sens déterminé pendant longtemps quoique privées de cet organe, et témoignent encore très-distinctement une volonté qu'on pourrait presque regarder comme posthume. F. Bérard, Rouzet et moi avons souvent répété ces expériences, elles n'ont servi qu'à confirmer et à établir nos convictions ainsi que l'authenticité de ces faits.

Concluons que le libre arbitre est un fait intellectuel qui n'est susceptible d'aucune dénégation raisonnable : on peut d'ailleurs s'en convaincre chaque jour, puisqu'il est on ne peut pas plus facile de découvrir dans la plupart des animaux quelque antipathie qui les porte à des actes dangereux. Il n'est même

souvent aucun moyen de les réparer, mais on peut du moins les prévenir jusqu'à un certain point. La guenon, et je reviens avec plaisir sur ce fait mal vu, hait invinciblement les femmes et ne les craint pas du tout ; elle les mord alors même qu'elle en reçoit des bienfaits journaliers, des caresses franches et des soins continuels, enfin la nourriture même. Cette féroce impulsion paraît insurmontable et irrésistible, mais si à force de coups le maître parvient, non à faire taire sa colère, sa fureur, ses emportements, etc., mais seulement à l'empêcher de faire du mal, il faut évidemment que l'animal ait pu jouir du pouvoir moral de choisir entre le mal qui l'attend et celui qu'il veut faire, et dès lors, il s'abstient de l'un dans la crainte de l'autre. Le libre arbitre peut avoir ensuite une volonté plus ou moins prononcée, et alors elle écoute plus ou moins aussi son antipathie. En sa présence même on voit toujours l'effet presque irrésistible de cette impulsion pathologique : elle s'avance, regarde si son maître la voit, fait des grimaces d'amour ou de fureur, ses yeux sont colères et menaçants, etc., elle délibère et s'arrête si la punition est imminente et certaine. Nous citerions faci-

lement encore si c'était nécessaire des milliers de faits qui ne mettraient pas moins hors de doute l'existence du libre arbitre chez les animaux.



CHAPITRE SEPTIÈME.

DE L'INFLUENCE DE L'IMAGINATION MATERNELLE.

La plupart des vices de conformation observés chez les animaux n'ont été rattachés jusqu'à présent qu'aux lois ridicules de la fortuité ou aux bizarreries du hasard ou de la force plastique (1), théorie qui dans le fait

---

(1) Nous ne pouvons nous empêcher de nous étonner en voyant M. Pierquin déclarer que nous ne pouvons rien donner de plus satisfaisant sur le développement des vices de conformation que les lois ridicules de la fortuité ou les bizarreries du hasard, etc. Les brillants travaux de Tiedman, Meckel, Geoffroy St.-Hilaire, ne semblent-ils pas au contraire avoir eu principalement pour but de démontrer que dans les productions de ces nombreuses variétés de monstruosités, au milieu de ce désordre apparent, l'ordre le plus admirable et le plus imprescriptible règne comme dans tous les autres phénomènes de la nature : et cet ordre, nos savants sont parvenus, *en quelque sorte*, à le traduire, à le mettre en relief en posant des principes et des lois dont la justesse est chaque jour confirmée par de nouveaux faits.

MAGENDIE.

n'en est point une, explication qui est bien loin de satisfaire et qui n'est guère applicable d'ailleurs que dans ces cas de déplacement ou d'absence plus ou moins complète des viscères internes, et certainement si l'on ne se fût point obstiné à nier l'intelligence des animaux ni leur fatale propriété d'être impressionnés également et aussi vivement que nous, par les objets extérieurs, on aurait depuis longtemps admis une explication moins matérialiste de tous ces faits. Avec les idées étroites qui assimilent partout l'être animé à une plante, les partisans de la philosophie de Lamétrie ont jusqu'à ce jour refusé aux femelles des animaux toute puissance d'action morale sur leur fruit. Ce n'était point étonnant qu'au XVIIIe siècle on eût étendu jusque-là la proscription des idées spiritualistes puisqu'on l'avait refusée à la femme; mais aujourd'hui que les progrès de toutes les sciences nous rapprochent de plus en plus de la vérité, c'est avec plus de justice que nous pouvons embrasser une opinion diamétralement opposée, sans attaquer en rien les brillantes spéculations, les savantes théories de quelques anatomistes, de quelques naturalistes modernes, qui ne satisferont peut-être pas tous les esprits exacts et qui sont naturel-

lement portés à se méfier de toute théorie.

J'ai dit ailleurs : Je n'ignore pas l'hypothèse avancée par Morgagni pour expliquer matérialistement l'existence des acéphales humains, et malgré l'approbation de Haller, de Sandifort, etc., les faits prouvent toujours et d'une manière incontestable que ce n'est point à l'hydropisie du cerveau que ce phénomène est dû. Quoique incomplet, le cerveau n'en est pas moins entier relativement à sa masse, et lorsqu'il manque en totalité, nulle trace, quoiqu'on dise, ne peut faire supposer qu'il ait existé, et dans tous les cas, la nature semble attacher à l'humanité les diverses formes encéphaliques dévolues à toutes les intelligences créées, c'est-à-dire, que toute l'échelle zoologique, sous le rapport du volume et surtout de la forme, simple ou compliquée de la masse cérébrale ou cérébelleuse, passe successivement dans les prétendus vices de conformation comme pour ne jamais dépouiller totalement l'homme de son caractère d'animalité. Mais pour que la théorie de Morgagni, flétrie de matérialisme, fut probable, il faudrait encore au moins que l'hydrocéphale, chez les animaux comme chez les enfants et chez l'homme même, occasionnât constamment le même résultat, et c'est ce qui

n'a point lieu. Pourquoi d'ailleurs le cerveau ne pourrait-il pas prendre un volume énorme comme dans tous les cas d'hypertrophie et descendre successivement jusqu'à n'être plus qu'une agglomération de quatre ou six ganglions, comme dans les derniers degrés de l'échelle zoologique? Pourquoi, puisqu'il n'est important ni à la vie végétative, ni à la vie intellectuelle, ne pourrait-il pas manquer comme un autre organe, en tout ou en partie, sans qu'il fût nécessaire d'invoquer le secours illusoire d'une destruction lente, partielle ou absolue? Cela a-t-il donc lieu aussi dans tous les vices d'organisation par défaut? Les raisons me paraissent même si fortes, si concluantes et si nombreuses contre cette théorie, que nous laisserons au lecteur le soin de juger la question et de dire pourquoi les vices de conformation du cerveau, si rares chez les animaux, sont si fréquemment observés chez l'homme de la société actuelle. Un fait certain, c'est qu'avant la révolution, on remarquait des vices de conformation différents : c'étaient des fractures excessivement nombreuses, des articulations luxées congénialement, etc. Nous connaissions sans doute aussi quelques exemples d'acéphalie, mais ils étaient classés parmi les cas extrêmement rares, tandis qu'ils forment à eux seuls

aujourd'hui une branche immense de l'histoire naturelle, et un seul homme y consacre son talent, son génie et ses veilles. Il est donc incontestable que tous les vices de conformation congéniale du cerveau, admis par l'illustre anatomiste du Jardin des Plantes, tels que les coccycéphales, les cryptocéphales, les anencéphales, les cystencéphales, les dérencéphales, etc., n'existent exclusivement que chez l'homme et ne sont si communs de nos jours que par l'influence morale de la décapitation publique, aussi, M. Geoffroy St-Hilaire m'a-t-il assuré positivement qu'il n'avait jamais rencontré d'animaux privés congénialement du cerveau. Je ne doute pas, néanmoins, que l'art, mettant en jeu la force puissante de l'imagination maternelle, ne puisse obtenir aussi de pareils résultats un jour.

Si maintenant on veut rechercher de bonne foi quels sont les vices de conformation les plus fréquents chez les animaux, on verra qu'ils sont toujours en rapport avec le degré réel de leur intelligence, c'est-à-dire, qu'on n'observera pas une seule monstruosité dont les sens ne puissent avoir donné une connaissance complète et positive, et sur laquelle l'imagination de la femelle ne puisse être vi-

vement excitée. Ainsi les bicéphales, les tricéphales, etc., dont nous avons des exemples si nombreux, les octopèdes, etc., sont évidemment des monstruosités qui s'expliquent parfaitement par l'intervention de la force morale maternelle. Après avoir posé ce principe général, nous ne croyons pas utile d'en démontrer la vérité par l'accumulation de nouveaux faits, d'autant plus qu'elle ressort suffisamment de son application à ceux déjà publiés ou que l'on observe journellement.

Si maintenant nous étudions sous ce point de vue la plupart des monstruosités laborieusement recueillies par Tiedman, Clarke, Elben, Everhard, Geoffroy St-Hilaire, etc., on verra bientôt, quelque rigorisme qu'on apporte dans l'examen de la question, qu'un très-grand nombre de ces cas peut être aisément rattaché à d'autres lois qu'à celles d'une mécanique dépourvue de toute puissance motrice, de toute intelligence puissante enfin, et qui forcerait à la regarder comme un résultat analogue à ceux de la cristallographie. Quant à ceux que l'on a observé sur les animaux, on verra que la majeure partie d'entre eux ne dépassent jamais et en rien l'étendue de leur intelligence connue ainsi que nous venons de le dire. Tel est, par exemple, l'ovipare ver-

térbré conservé dans le Muséum anatomique de la faculté de médecine de Montpellier, et qui présente quatre membres abdominaux. On ne niera sans doute pas que l'intelligence des gallinacés ne puisse s'élever jusqu'à voir ce phénomène chez les quadrupèdes, jusqu'à se rappeler vivement une sensation qu'ils peuvent renouveler facilement, et dont l'action sur le fœtus, aussi difficile à expliquer que dans l'espèce humaine, n'en est pas moins incontestable. C'est, du reste, encore à cette même puissance d'imitation que les vétérinaires rapportent la plupart des tics observés sur les chevaux, etc.

Les observations nombreuses qui prouvent la crainte, l'horreur qu'inspirent aux femelles certains animaux, sont si décisives que nous pourrions nous contenter d'y renvoyer sans en citer une seule. Le docteur Robert en rapporte un très-grand nombre dans son traité de *la Mégalanthropogénésie*. On sait ensuite que déjà du temps des Hébreux l'on connaissait d'une manière certaine les moyens moraux qu'il fallait employer pour colorer diversement la fourrure des animaux. Dans le siècle dernier, lord Clive avait emmené en Angleterre une femelle de zèbre : on lui présenta des ânes qu'elle dédaigna : un bel étalon

arabe ne reçut d'elle que des ruades. Enfin on s'avisa de peindre un âne et de le zébrer des pieds à la tête. Le stratagème réussit très-bien, et il en provint un mulet rayé, etc.

Cette influence de l'imagination maternelle sur le fœtus, reconnue de tout temps, n'a été mise en doute également qu'à une époque où l'on niait jusqu'à l'existence de Dieu, où l'on remettait tout en question, c'est-à-dire, vers le milieu du siècle précédent. Cette remarque est importante pour qu'on puisse apprécier à sa juste valeur toute la raison et toute la justesse de cette négation. Quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins vrai que pour les personnes de bonne foi l'influence matérielle de cette puissance morale est suffisamment démontrée aujourd'hui, non-seulement pour l'homme, mais encore pour les animaux, et sous le premier rapport nous aurons encore ailleurs l'occasion d'examiner cette question avec tout l'intérêt qu'elle inspire.

Parmi les faits nombreux de ce genre dont j'ai moi-même été témoin, je me plairai à conserver surtout les suivants. En 1826, une poule (*Phasianus Gallus*, Lin.) becquetait dans un jardin : elle aperçut inopinément un serpent endormi et roulé sur lui-même : soudain elle

est frappée de terreur ; ses plumes se hérissent ; elle reste immobile, comme fascinée ; pousse des cris violents, et ne s'éloigne néanmoins qu'alors qu'on est arrivé à son secours. On accourut de suite craignant qu'un renard ne fut cause de tant de tapage, et après quelques recherches on vit le reptile qui venait de frapper si vivement ce Gallinacé. Peu de temps après, elle pondit : l'une des extrémités de l'œuf était recouverte par la figure en relief, assez grossièrement sculptée, d'un serpent dans la même position. Ce produit incontestable de la puissance de l'imagination maternelle fut déposé, non vidé, au Musée de Toulouse, où je l'ai vu, où il est probablement encore. Un cas absolument semblable est consigné dans les *Ephémérides Germaniques* (1), et le docteur Demangeon a rapporté plusieurs observations tendant au même but; mais je les passe sous silence parce qu'elles me paraissent suspectes. Une jeune chatte qui s'amusait constamment à faire vaciller la tête mobile d'un lapin blanc en plâtre, mit bas, peu de temps après, un chat exactement coloré comme cet animal imité, et qui par la suite branla la tête comme

---

(1) *Decad.* 11, *ann.* 1, *obs.* 16.

l'automate. Le docteur Esquirol, dont l'approbation nous encouragea, et qu'il faut toujours citer lorsqu'on étudie la Môrœgraphie humaine, m'a dit, à ce sujet, qu'il avait été témoin de plusieurs faits analogues, et l'histoire des monstruosités chez les animaux nous offrirait encore un grand nombre de faits à l'appui du principe que nous partageons; mais elles ne convaincraient certainement pas ceux dont la négation est un parti pris, et les autres en auront assez recueilli pour qu'il soit inutile de rapporter tous ceux que nous connaissons.

En nous limitant donc aux exemples cités, on conviendra facilement, sans doute, qu'ils sont d'une haute importance dans la question qui nous occupe. Ils prouvent évidemment l'influence de l'imagination maternelle sur le produit de la conception. Dans le premier cas, on la voit s'exercer sur un ovipare, et combien alors n'eût-il pas été intéressant de faire couver cet œuf! On aurait su du moins si dans de telles circonstances cette puissance infinie borne la sphère de son activité à l'enveloppe fétale, ou s'il l'étend, comme toujours, à l'être animé. L'avidité du propriétaire de ce phénomène pathologique a fait perdre à la science l'occasion de résoudre un

problème physiologique d'une bien grande importance.

Si jamais la question que nous examinons acquiert une croyance générale, c'est incontestablement à la Môrœgraphie comparée qu'on le devra : la raison en est simple : l'inconstance des causes, relativement aux effets, a pu en faire douter dans l'espèce humaine, lorsqu'on a été décidé à nier opiniâtrément cette puissance et son action, quoiqu'il eût été peut-être plus logique d'attribuer cette non-identité des résultats, dans une cause analogue, à une disproportion individuelle de la sensibilité générale et particulière, ainsi qu'à une intelligence plus robuste. Des conditions particulières, autant que le respect dû à l'humanité, s'opposent en outre à ce qu'on entreprenne des expériences à cet égard; mais il n'en est pas de même pour les animaux. D'innombrables auteurs nous ont appris à connaître leurs mœurs, leurs caractères, leur intelligence, etc., nous ont dévoilé les antipathies insurmontables de quelques-uns pour d'autres, etc., on peut dès lors en profiter habilement durant la plénitude, en prenant tous les moyens probables d'obtenir le résultat désiré. Une fois que nous serons parvenu à déterminer l'époque précise de la plé-

nitude où cette influence commence réellement à exercer son empire, nous ne doutons pas un seul instant qu'on ne parvienne à faire aussi des monstres à volonté, après avoir choisi les animaux et les avoir soumis aux agents les plus propres à opérer sur leur intelligence. On reproduirait ainsi la plupart des monstruosités décrites avec tant de soin par Aldrovande, Licetus, Bartholin, Valisneri, Haller, Seba, Edwards, Meyer, Camper, etc.





CHAPITRE HUITIÈME.

DES HALLUCINATIONS MENTALES OU SENSORIALES.

Dès le moment qu'on accorde aux animaux des sens dont la perfectibilité dépasse très-souvent la nôtre, dans une proportion toujours égale à leurs besoins, on ne peut nier que ces organes ne puissent aussi devenir le siége d'hallucinations plus ou moins fortes, comme dans l'espèce humaine. Il est sans doute assez difficile de s'assurer de leur existence dans tous les cas, et cela deviendrait tout à fait impossible si l'on se refusait à regarder les actions comme l'expression réelle des idées, comme un autre moyen de les énoncer, comme une véritable pantomime. Si l'on s'obstinait à nier que la vue du lion fît horreur au chien, parce qu'il ne peut pas le dire, rien ne pourrait le démontrer, et dès lors tous les sentiments, que la physionomie réfléchit mais que le langage dissimule, seraient exactement comme s'ils n'étaient pas. Je ne sais si je me trompe, mais je présume que la Môrœgraphie comparée nous aidera probablement encore à mieux

déterminer qu'on ne l'a fait jusqu'à présent quelle est l'intelligence des individus privés de l'ouïe congénialement, etc.

Quoi qu'il en soit, il me semble qu'on peut aussi diviser les hallucinations chez les animaux comme chez l'homme en mentales et en sensoriales. Les unes dues à l'excessive irritabilité morale, les autres à la surexcitation nerveuse, la plupart du temps, de l'organe même de la sensation. Telle est du moins la distinction que l'observation et la lecture de faits nombreux nous forcent d'admettre. Il est facile sans doute de les scinder quelquefois chez l'homme; mais il n'en est pas de même dans les animaux, et l'on ne peut même guère les étudier qu'en les confondant sans cesse, parce que leur condition hostile les oblige à vivre dans une crainte continuelle, fortement exagérée, comme on en verra des exemples au chapitre deuxième de la quatrième partie.

La plupart des animaux vertébrés, ovipares ou vivipares, mais surtout ces derniers, sont doués des mêmes sens que l'espèce humaine. Il en est même plusieurs qui, comme nous le disions tout à l'heure, ont ces organes doués d'un plus haut degré de perfection : comment se ferait-il donc qu'à l'état sau-

vage comme à l'état de domesticité, ces sens ne pourraient être pervertis dans leur texture ou dans leurs fonctions? Ne se pourrait-il donc pas qu'un accident pathologique semblable produisît ensuite de véritables lésions intellectuelles, analogues enfin à celles déjà si bien constatées chez l'homme? En admettant l'existence d'un organe, on ne peut refuser à tous les êtres qui le possèdent la triste faculté de le voir altéré dans ses fonctions.

Nous pourrions décrire ici les sens des animaux, sous le rapport anatomique et physiologique, pour démontrer encore avec plus de certitude la possibilité de leurs perversions fonctionnelles, mais à part que ce travail a été plusieurs fois exécuté par tous ceux qui se sont occupés d'anatomie comparée, nous ne prouverions peut-être pas davantage que leur texture et leurs fonctions peuvent être troublées, et que ces erreurs doivent imprimer aux actes des animaux un caractère si frappant d'analogie avec la folie dans l'espèce humaine, que plusieurs auteurs ont cru que, dans un grand nombre de cas, cette dernière maladie ne devait son origine qu'à la première.

Il est un fait certain, c'est que dès le moment qu'on ne peut nier l'organe et sa physiologie, on doit accepter, comme une néces-

sité conséquente, l'existence possible de sa pathologie. Si, dans ce dernier cas, elle est évidemment suivie de trouble intellectuel dans les animaux dotés de l'appareil cérébro-spinal, il faut déclarer aussi que toutes les espèces qui les possèdent sont exposées à la même nature de folie organique. Si, comme la chose est incontestable encore, nos organes eux-mêmes sont sujets à ces bizarres délires, pourquoi des animaux doués des mêmes sens et dont l'organisation générale s'approche on ne peut davantage de notre perfection anatomique, n'en pourraient-ils point être affectés aussi? Si nous observions de plus près le règne végétal, on remarquerait certainement aussi quelques-uns de ces délires organiques, informe ébauche de cette divagation d'une obscure sensibilité. Ce ne serait point sans doute une altération des facultés intellectuelles, ni une aberration des sens, mais bien de l'irritabilité dont ils jouissent. On y verrait enfin de véritables erreurs de lieu, comme dans l'organisation humaine, parce que la pathologie générale est comme la zoologie, elle va sans cesse en se simplifiant. C'est ainsi que les Botanistes ont donné le nom de Phyllomanie au développement excessif du feuillage qui s'opère au détriment des fleurs et des fruits, et qui mine

les individus en proie à ce délire organique.

On a remarqué avec raison qu'il existait dans l'espèce humaine des hallucinations sensoriales donnant lieu à de fausses idées : l'anatomie comparée prouve que les organes de la vue et de l'ouïe sont, à quelques modifications près, fort indifférentes d'ailleurs, exactement les mêmes dans l'homme que dans les animaux, qu'ils ont, en outre, un usage identique, et que leurs perceptions sont d'une acuité remarquable, et enfin que l'âge avancé les émousse et les annule complétement. La pathologie comparée offre les mêmes affections, pourquoi se refuser à croire qu'elles puissent entraîner les mêmes vices dans les sensations et par suite dans les idées? Si les fantômes qui accompagnent le début de certaines phlegmasies ou paralysies de l'œil existent chez les animaux comme chez l'homme, ce qui est incontestable, il doit y avoir nécessairement perversion des sensations ou mieux génération insolite d'idées fausses.

En suivant ce raisonnement dans ses conséquences les plus rigoureuses, en se rappelant que chez l'homme les mêmes fantômes ont souvent dessiné des objets hideux, effrayant l'imagination, pourquoi ne pas sup-

poser au moins qu'ils aient la même influence sur l'intelligence des animaux. On aurait dès lors des aliénations mentales avec crainte ou antipathie qui partiraient immédiatement d'un organe réellement malade? Dans les chevaux nommés ombrageux, il est bien rare qu'on ne remarque pas quelque affection du globe de l'œil qui se termine par la cécité. J'en dirai autant de ceux qui sont atteints de rétivité. Tant que la cécité n'est qu'imminente, l'animal est constamment effrayé sans autre raison que ses hallucinations; dès qu'elle est déclarée les terreurs se dissipent; c'est ce qui fait qu'un cheval aveugle est beaucoup moins dangereux que celui qui va le devenir, et qui n'aurait qu'une cataracte, qu'une amaurose, etc., incomplètes. Cet exemple prouve l'intime liaison réelle des sens et de l'intelligence, et l'on voit la dernière se pervertir par l'effet d'une affection pathologique des premiers. L'opération de la cataracte, dit M. Hurtrel d'Arboval, n'est susceptible de rendre aux jeunes chevaux qu'une vue affaiblie, mauvaise même, ou tendant sans cesse à se détériorer davantage. L'organe opéré reste souvent malade, conserve une sensibilité vicieuse qui rend l'animal effrayé, ombrageux, plus incommode et plus dangereux

qu'il n'était lorsqu'il n'y voyait pas : c'est une remarque que l'on a toujours faite.

Nous considérons également comme étant la proie d'hallucination de la vue, plus ou moins bizarre, ceux qui prennent assez souvent le mors aux dents; car nous sommes très-convaincu, par exemple, que les chevaux rétifs ne sont pas tels sans une cause inaperçue, que s'ils s'opiniâtrent à ne pas dépasser un point quelconque c'est qu'évidemment leur intelligence malade combine des dangers imaginaires ou qu'ils se débattent sous le poids ou la crainte d'hallucinations mentales ou sensoriales. Jusqu'à présent cette théorie n'est peut-être qu'une conjecture; mais nul doute que plus tard des faits bien observés la convertiront en une vérité fondamentale du plus haut intérêt et de la plus grande utilité. Nous sommes sûr également que les causes du mors aux dents ne sont pas du tout celles que l'on a désignées. Ce qu'il y a de très-probable, c'est que, considéré comme affection purement nerveuse et très-analogue, sans doute, à ce besoin irrésistible qui pousse quelquefois l'homme à marcher, à courir, à danser, ou bien encore comme le produit d'hallucinations de la vue ou de l'ouïe, ou bien enfin dans d'autres circonstances

comme l'acte irrésistible d'une intelligence malade, il est de fait quo je ne connais pas un moyen raisonnable de le prévenir, parmi tous ceux qui ont été proposés jusqu'à ce jour. C'était le résultat nécessaire d'une mauvaise théorie, ou plutôt de l'absence complète de toute théorie. Ainsi, l'on a cru remédier, non pas à la maladie, on ne s'en occupait pas, mais aux désastres qu'elle occasionne toujours en laissant aux carrossiers le soin de construire l'avant train de manière à ce qu'il pût se détacher à volonté des voitures : on a varié ce système de prévoyance de mille manières; mais telle était l'idée fondamentale. Ce moyen ne remédiait point d'abord à la maladie, ne garantissait, en quelque sorte, que les personnes voiturées, mais pas du tout le public, ni les chevaux, et ce manége pouvait d'ailleurs se reproduire tous les jours avec les mêmes dangers. M. Pourrat fils a fait l'essai, au Champ-de-Mars, dans l'intervalle d'une course (septembre 1835), d'un nouveau mécanisme pour prévenir les effets du mors aux dents : mais il n'avait encore en vue que la sûreté des personnes qui se trouvaient dans la voiture. Le moyen ingénieux, sûr et prompt qu'il a imaginé ne préviendrait en rien non plus les malheurs si fréquents des personnes

à pied, et les augmenterait même, car le cheval subitement dételé, livré à son délire organique, entraînant une partie de ses harnachements, ne pourrait être qu'excité, qu'irrité par ses harnais, et n'aurait qu'une plus fatale liberté. Ainsi, le mécanisme qui permet de suspendre tout à coup la respiration du cheval emporté, celui qui permet d'imposer une violente douleur à ses barres ou à son palais, l'emploi du cabesson, disposé dans ce but, l'anneau en fer de M. Bella, pour dompter les taureaux, l'espèce de moraille en fer, dont on se sert à Rome et à Naples, qui mutilent plus ou moins, seraient encore préférables, quoiqu'ils ne font qu'augmenter l'irritation intellectuelle du cheval et centupler le nombre et la gravité des accidents. Il ne faut donc point diriger les moyens de prévenir les malheurs vers ces différentes conditions, et comme la maladie est dans l'œil, l'ouïe ou dans l'intelligence du cheval, c'est sur l'animal, ses organes et son intelligence qu'il faut agir d'une manière instantanée.

Le moyen certain, à ce qu'il me paraît, de prévenir ces innombrables malheurs, qui sont la suite inévitable d'hallucinations de la vue ou d'une affection mentale à son début ou bien existante, est de frapper instantanément le

cheval ou les chevaux de cécité. Voici la description minutieuse du mécanisme que j'ai imaginé dans ce but. Je prolonge assez les deux visières de la bride de manière à ce qu'elles puissent se croiser élégamment et légèrement sur le chanfrein. J'attache aux deux angles externes, inférieurs et supérieurs de chaque visière ou œillère, des liens en cuir, assez solides, qui viennent se réunir de chaque côté opposé, se croisent, passent derrière les mâchoires, sous le cou, et se terminent en formant une seconde rêne que le cocher tient également en main, ou tout au moins toujours à sa portée. Dès que le cheval s'emporte ou bien dès qu'il est emporté, il la tire, et, les visières se croisant, la cécité artificielle est subite; le cheval se sent dans les ténèbres, la peur le rend immobile, et c'est tout au plus s'il galope sous lui. Ce moyen thérapeutique instantané est certain dans tous les cas d'hallucinations sensoriales, et n'a pas seulement pour lui l'expérience, car la Môrœgraphie humaine vient même déposer en sa faveur. Ainsi, Reil rapporte l'histoire d'une dame qui devint aliénée à la suite d'une maladie nerveuse. Elle croyait aussi que des spectres, des fantômes la poursuivaient partout. Un jour elle courut dans son

appartement pour en saisir un ; sa servante, sans nulle intention, lui couvre les yeux, et, à l'instant où les objets deviennent invisibles, la santé intellectuelle se rétablit ; car elle se perdait précisément par le moyen qui aurait dû la rétablir, c'est-à-dire avec la lumière qui ne faisait jamais que renouveler le délire au lieu de le détruire. Dans la Môrœgraphie humaine on n'a point utilisé ce fait dû au hasard sans doute, et au lieu de tarir la source du délire, on a l'air de la respecter, on la laisse intacte, mais on affuble le malade de culottes et de gilets de force. On n'a pas songé, pourtant il faut en convenir, à appliquer aussi ces mécaniques irritantes aux chevaux aliénés, et l'on n'en a pas fait plus mal.

Il faut convenir que si ce moyen est le meilleur, on ne pouvait guère y songer avant d'avoir admis la Môrœgraphie comparée et recherché ses lois. En effet, on n'a jamais considéré cette maladie désastreuse ni la rétivité comme des maladies, et encore moins comme des affections mentales ou nerveuses. Peut-être nos réflexions engageront-elles à mieux étudier enfin ces phénomènes, et nous saurons alors quelle place ils doivent définitivement occuper dans la nosologie vétérinaire si lente à se constituer.

Les organes intérieurs, ceux que l'on nomme sens internes, sont également susceptibles d'entrer en délire, par des causes qui jusqu'ici n'ont guère été appréciées, parce que le premier soin dont on s'occupe, à l'égard d'un animal aliéné, est de l'assommer. On a parlé dans la pathologie humaine de certains délires d'organes nommés picca, malaccia. Ces délires matériels retrouvent également leur place dans la pathologie vétérinaire. J'ai eu l'occasion de les observer on ne peut plus fréquemment; mais une fois entre autres sur une chatte angora d'environ douze à treize ans, approchant du terme ordinaire de la plénitude. Depuis plusieurs jours les poils des lèvres, la bouche elle-même et la langue étaient teints d'un noir sale. On en cherchait vainement la cause, et, peu de jours après, on s'aperçut qu'elle trouvait un plaisir extrême à manger du charbon. Les chevaux sont extrêmement sujets à ce délire organique, ainsi que les ânes, les guenons, les chiens, etc. Une chienne de l'espèce dite écossaise, très-âgée, n'offrait point d'appétit bizarre pendant ses plénitudes, mais immédiatement après la la pariade, elle n'avait absolument d'autres plaisirs que de manger de la poussière, de la terre et du plâtre. M. Vatel, professeur à

l'Ecole vétérinaire d'Alfort, a publié plusieurs observations de ce genre, et chaque jour la révolution de la puberté chez tous les animaux domestiques est accompagnée des mêmes phénomènes; mais ces délires organiques sont communs surtout chez les vaches. Chabert dit qu'alors on les nomme rongeantes, parce qu'elles rongent constamment leurs crèches, qu'elles mangent avec avidité le bois sec et dur, le platras, les longes, et généralement tous les corps à leur portée, même ceux qui ont un goût âcre et salé. Elles maigrissent insensiblement sans tomber malades et sans souffrir et leurs liquides sont profondément altérés, puisque leur lait perd la plupart de ses qualités antérieures. Elles tombent enfin dans le marasme, la peau est adhérente, dure, épaisse; la toux se déclare, et la bête dépérit jusqu'au point, dit encore le même vétérinaire, d'être bientôt conduite à la mort. Ce célèbre hippiatre propose dans ces circonstances le même traitement que celui qu'on oppose à cette affection dans la pathologie humaine sans se douter toutefois de l'affinité qu'il constate ainsi.

Les médecins vétérinaires ont encore fait mention d'une affection morbide qu'ils nomment tic, mais ils ne l'ont pas tous considéré

aussi philosophiquement que MM. Hurtrel d'Arboval, de Gasparin, Gérard, etc., qui l'attribuent aux désordres des fonctions digestives et du système nerveux. L'anatomie pathologique vétérinaire a démontré cette vérité que les plus raisonnables analogies permettent déjà d'étendre jusqu'à la pathologie de l'homme. Du reste, et je dois le faire remarquer, c'est que les chevaux les moins intelligents sont assez généralement les plus exposés aussi au dépérissement de la santé physique par l'effet de ce délire organique.

Nous ne pousserons pas plus loin actuellement l'examen de ces questions, parce que nous aurons plusieurs fois l'occasion d'y revenir ailleurs, et nous terminerons par l'observation suivante : Le 3 juin 1827, à la suite d'un voyage de courte durée, pendant lequel la tête d'un callitriche, âgé de deux ans, fut constamment exposé à l'ardeur des rayons solaires depuis Marseille jusqu'à Montpellier, cet animal perdit soudainement son agilité, son appétit et sa gaieté. Il venait en outre d'être séparé d'un jeune chat qu'il aimait beaucoup. Peu de jours après son arrivée, il mordit quelques femmes jeunes et jolies et une domestique. Il présentait des hallucinations fréquentes et très-remarquables de la vue : il

croyait attrapper des insectes à la volée, etc.; mais ce qu'il y avait de particulier, c'est que jamais l'axe de la vision n'était dirigé vers le point qu'indiquaient ses mains par leurs mouvements rapides et brusques, etc. Tantôt immobile, il regardait fixement, puis une terreur subite s'emparait de tout son être, il se couchait, poussait des cris aigus, exactement comme si on le menaçait de le frapper. A ces hallucinations succédèrent celles de l'ouïe : il paraissait frappé tantôt par des sons connus, tantôt par des sons inouïs, quelquefois aimés, d'autres fois redoutés : il s'arrêtait alors spontanément, souriait ou riait aux éclats, s'approchait du lieu d'où il croyait les entendre partir, ou fuyait avec rapidité en poussant les hauts cris. Tous ces symptômes allaient sans cesse en augmentant, et il était facile de s'apercevoir que le malade éprouvait de violents vertiges, puisqu'il cherchait à se cramponner, à s'attacher à tout ce qu'il rencontrait et qu'il serrait fortement. La position qu'il prenait de préférence et pour se reposer était sur le derrière afin d'être toujours sur le qui vive ; alors il penchait sa tête en arrière, à ce point même qu'il parvenait à l'appuyer jusque sur la colonne vertébrale ou sur l'épaule. La langue était rouge, la pupille un

peu dilatée, la face allongée, grippée, douloureuse et son tissu cellulaire affaissé, comme desséché : sa coloration beaucoup moins noire, tirant sur le grisâtre, avait une expression pénible, impossible à décrire.

4. Même état : on remarque de temps à autre quelques mouvements désordonnés, que l'animal s'efforce en vain de modérer et même de ne point exécuter; il cherche encore à appuyer sa tête ou la penche en arrière : pandiculations fréquentes, il paraît avoir besoin d'agrandir la cavité thoracique; les muscles qui concourent à l'acte respiratoire sont même paralysés; il élève sans cesse les bras, avance la poitrine et repousse l'abdomen : orthopnée bien caractérisée. Les hallucinations de la vue et de l'ouïe n'existent plus, mais il y a une diminution considérable dans les fonctions de ces deux organes. (Douches d'eau froide sur le sommet de la tête). La température du crâne n'est guère plus élevée que dans l'état sain : dans l'après midi, monté sur une fenêtre, il tombe, à la renverse sur une chaise, *como un corpo morto cadde*; il reste plus de trois quarts d'heure dans cette position, sans donner le moindre signe de vie. La flaccidité des membres, l'insensibilité générale absolue, etc., me fesaient

croire à la mort, ayant omis de constater l'état de la circulation artérielle ailleurs qu'à l'avant-bras. Après cet espace de temps, il se releva, descendit seul en tremblant, avec difficulté, avec une lenteur extrême et put regagner sa couchette. (Même traitement). Toute la nuit fut horriblement agitée.

5. Même état : La langue rouge à la pointe surtout, il ne peut plus monter même sur sa cage ; lorsqu'il marche c'est tout à fait à plat ventre, le train de derrière ne fonctionne pas et paraît même le gêner : tous les efforts de la progression se passent entièrement sur le bras et l'avant-bras qui s'écartent de manière à former une base de sustentation immense. Il se plaint souvent et son cri, d'un effet tout particulier, impossible à rendre, se termine toujours par un son entièrement semblable à celui du sifflet. Il mange, ou plutôt il dévore un peu en tremblottant, tout ce qu'on lui met dans la bouche seulement. Il n'a point bu depuis qu'il est malade et lorsqu'il s'approche de son aiguière il se recule précipitamment, il chancelle, fait de vains efforts pour contenir un fruit ou toute autre chose, et lorsqu'il échappe de ses mains, il ne peut le ramasser parce qu'il ne le voit pas ; (L'œil est immobile.) il faut le remettre dans

sa bouche et l'y maintenir : il vient même plutôt y mordre en appuyant fortement ses mâchoires dessus, comme pour reposer en même temps sa tête; il a toujours une voracité étonnante et précipitée. Plusieurs personnes ont encore été mordues.

6. La vue et l'ouïe sont entièrement abolies, les convulsions sont plus fréquentes et mieux dessinées. (Même traitement; un grain d'opium toutes les heures.) Le malade semble constamment vouloir se dresser encore sur le train de derrière pour s'appuyer, pour se reposer et chaque fois il tombe à la renverse emporté par le poids de la tête : il se relève en poussant toujours ce cri particulier que nous n'avons su dépeindre; prend la même position et retombe toujours avec violence en se frappant fortement la tête contre les dalles : La répétition continuelle de cet acte prouve incontestablement qu'il était irrésistible. Il paraît insensible aux coups qu'il se donne; l'intelligence est entièrement suspendue ; l'animal est réduit à une vie purement automatique. Le professeur Lallemand se joint à moi pour le traitement, il présume un épanchement cérébral, pronostique néanmoins la guérison, je pense qu'il y a simplement lésion cérébro-rachidienne. (Même traitement.) Vers

les sept heures du soir les convulsions sont plus fortes et plus fréquentes, elles durent quinze à vingt minutes et reviennent comme par accès ; elles sont accompagnées d'écume à la bouche, de rotations du globe de l'œil et d'une forte contraction des doigts de la main gauche. (Mie de pain trempée dans de l'eau de fleur d'orange.) Le train de derrière n'a pas recouvré les fonctions qu'il avait entièrement perdues, il est comme paralysé; toute la nuit se passe dans des alternatives de calme et de convulsions épileptiformes qui se renouvellent à peu près toutes les cinq minutes ; sensibilité excessivement exaltée de tous les tissus extérieurs, on ne peut le toucher même très-légèrement sans qu'il donne des signes de la plus vive douleur. (Sulfate de quinine iij gr. dans de la gomme sucrée, du carbonate de magnésie et de l'eau de fleur d'orange : à prendre dans les intervalles par cuillerées à café).

7. Il a encore eu dans la matinée plusieurs accès épileptiformes ; vers midi, les chutes brusques et violentes ont encore lieu de la même manière à l'exception pourtant qu'au lieu de s'effectuer en arrière elles s'opèrent vivement, latéralement, constamment en tournoyant à droite et en se donnant encore

des coups on ne peut plus violents à la tête sur tout ce qu'il rencontre, sans jamais donner le plus léger signe de douleur. Ses jambes s'engagent, se pressent, se lient dans sa chaîne, il ne peut se délivrer. Ses yeux égarés, roulant fortement dans leurs orbites, n'ont pas recouvré leurs fonctions; l'agitation intellectuelle est violente; l'extrémité inférieure droite est sans mouvement, la queue n'a perdu ni sa motilité ni sa sensibilité : elle exerce ses fonctions comme à l'ordinaire, sans doute parce qu'elles se réduisent à fort peu de chose dans les singes d'Afrique. Il se plaint toujours beaucoup, il s'accroche encore indifféremment et avec vivacité à tout ce qu'il rencontre afin de ne pas tournoyer. Les facultés intellectuelles paraissent tendre à leur rétablissement. (Douches plusieurs fois par jour.) Il se place avec adresse dans un petit espace situé entre sa cage et la muraille, il y reste constamment assis sans oser en sortir et dans une immobilité complète, dans une sorte de stupéfaction. Il ne voit et n'entend encore que très-faiblement. Dès qu'on le sort de cette espèce de travail ou qu'il le quitte les tournoiements, dans le même sens, recommencent avec la même violence, sans toutefois qu'on puisse soupçonner encore aucune absence de facultés

intellectuelles, puisqu'en tournoyant et se frappant vivement il revient toujours se placer dans la position la plus avantageuse pour les prévenir; on dirait que la névrilémite générale persiste encore puisqu'il ne peut, sans crier ou se plaindre, supporter le plus léger attouchement. — Huit heures du soir : appétit vorace, elle dévore automatiquement tout ce qu'on lui présente (névrose de l'organe du goût et de celui de la digestion, comme on l'observe fréquemment chez les maniaques humains). L'intelligence paraît un peu moins obtuse quoique aussi industrieuse instinctivement qu'à l'ordinaire, mouvements brusques, irréguliers comme dans l'enfance, lorsque l'éducation du système égestif n'a point encore eu lieu. Les mouvements de la tête sont prompts et ressemblent à ceux des extrémités supérieures qui ne peuvent du reste rien retenir encore. Ses extrémités inférieures sont dans le même état.

8. La nuit a été agitée, le malade a poussé quelques plaintes qui ne se terminent plus en sifflet. A sept heures du matin les extrémités sont plus libres, le nerf optique n'est point rendu à ses fonctions; les mouvements sont encore brusques et irréguliers. Il commence à marcher un peu sans dangers, en élargissant

toujours considérablement sa base de sustentation : il marche encore à plat ventre, ayant les membres abdominaux et thoraciques aussi écartés que possible; voracité remarquable et persistante lorsqu'on lui met des fruits acides dans la bouche. Il n'a pas encore bu; la langue est toujours rouge et surtout à la pointe ; les urines sont claires et abondantes ; l'émaciation presque instantanée et considérable semble avoir disparu tout à coup. L'ouïe est rétablie, il reconnaît un peu ma voix mêlée à celle de plusieurs personnes ; il a pourtant encore de temps en temps quelques hallucinations analogues à celles dont nous avons parlé.

9. La vue est à peu près revenue ; tous les mouvements volontaires sont encore brusques et irréguliers ; la voracité persiste. Sommeil subit, long et profond, c'est le premier depuis le commencement de la maladie ; il dure toute la journée et toute la nuit. Symptômes manifestes de fureur utérine de temps à autre, tant les passions et les folies ont d'affinité. Il s'accroche et frotte constamment l'appareil génital externe aux jambes des hommes qui viennent la voir, on a de la peine à s'en débarrasser : elle a toujours l'air égaré.

10. Le délire utérin persiste seul, tous les autres symptômes disparaissent insensiblement.

14. Séjour à la campagne ; même délire ; la vue n'est pas entièrement rétablie.

24. Guérison complète ; calme général ; la vue seule est loin d'être aussi bonne qu'auparavant ; l'animal est devenu très-timide, craintif, pusillanime et très-irritable. Il est très-méchant et mord fréquemment. Ses habitudes morales et son caractère paraissent entièrement changés. Il souffre difficilement qu'on le caresse et mord indifféremment hommes et femmes. Il reprend insensiblement son embonpoint. Ses poils redeviennent luisants, ils ne sont plus couchés sur son corps. Il n'a rien conservé de ces affreuses maladies ni au moral ni au physique. Depuis lors il n'a présenté aucun désordre intellectuel, mais il a conservé une grande reconnaissance, une forte amitié pour moi et une haine insurmontable pour toutes les femmes. Renvoyée en 1831 de Paris à Montpellier, elle y est morte en 1833, après avoir présenté tous les symptômes d'une paraplégie due à des coups qui lui furent donnés pour avoir mordu une jeune personne. (M. Lallemand, à qui le cadavre fut remis, ne m'a point transmis les résultats de son inspection anatomique.)

Pour compléter cette observation de délire érotique aigu nous croyons devoir y joindre un

historique rapide antérieur à la maladie. Le 20 juin 1827, étant encore chez M. le marquis de Livron, l'animal avait présenté, d'après le rapport que m'en fit le général, à peu près les mêmes symptômes. Ils durèrent environ quatre jours et furent beaucoup moins intenses. On crut pouvoir les attribuer à un vénénicide par l'acétate de cuivre : à part les renseignements que je recueillis, la pathologie des poisons ne confirmait nullement cette présomption, et s'il eût été possible qu'un agent toxique eût produit ces divers phénomènes on leur trouverait une affinité plus juste avec ceux que déterminent les narcotico-acres, en faisant toutefois moins d'attention à leurs résultats pathologiques certains qu'à leurs propriétés probables, en sorte qu'il serait beaucoup plus naturel de penser que les symptômes observés étaient encore dus à une affection nerveuse et vitale du cerveau et de ses dépendances, en vertu même de cette sensibilité extraordinaire dont cette espèce de singe est douée et qui fait, au rapport de Leske, qu'elle meurt dans un climat dont la température est faiblement plus basse que celle de sa patrie. Cette guenon n'ayant été exposée depuis lors à aucun empoisonnement et les mêmes phénomènes ayant reparu plus fortement, on ne

peut supposer que les symptômes qu'elle présenta dans le premier cas fussent plutôt que ceux du dernier la preuve de l'introduction gastro-intestinale d'un agent vénéneux. Dès lors l'affection mentale éminemment aiguë, dont elle fut la proie, appartient à cette famille nombreuse des vésanies et des névroses. Elle annonce en même temps et d'une manière formelle l'infirmité momentanée du système nerveux cérébro-rachidien et de l'intelligence; elle prouve que chez les animaux comme chez l'homme, la plus étroite liaison unit ces deux systèmes et que le dernier est de beaucoup supérieur au premier, puisqu'il a résisté à de si violents et de si profonds ébranlements physiques, et que les maladies de ces deux ordres peuvent facilement se succéder et se remplacer. Ainsi nous avons vu tour à tour reparaître les symptômes propres à la manie, à la démence, à l'hydrophobie, à l'épilepsie, au tournis, à la nymphomanie, etc., et se succéder avec cette étonnante rapidité qui est le caractère particulier des affections nerveuses.

Cette observation, exactement semblable à celle de Buffon (insérée à l'art. Continence et Satyriasis du *Dict. des Scienc. Méd.*), prouve encore, ainsi que tant d'autres (1), que l'é-

(1) Rodet, *Doctrine phil. appliq. à la Méd. vétér.*, in-8, Paris, 1828, pag. 284.

pilepsie n'est pas aussi dangereuse pour l'intelligence qu'on le croit généralement, qu'elle s'allie très-fréquemment à la folie, ainsi que l'a démontré un Môrœgraphe moderne ; que le tournis n'est pas exclusivement causé par la présence des hydatides cérébrales, considération fort importante, ni par un ramollissement du cerveau puisque l'animal n'en est point mort, qu'il a recouvré toutes les facultés, et que comme l'avaient très-bien vu Cœlius Aurelianus, Fothergill, Vaughan, etc., le satyriasis ou la nymphomanie se compliquent on ne peut plus fréquemment d'hydrophobie, à ce point même que ces auteurs vont jusqu'à regarder cet épiphénomène comme d'un très-fâcheux pronostic. C'est précisément en partant de cette idée, qui n'est qu'un hommage involontaire à la vérité mal saisie, que les médecins proposèrent tous les moyens thérapeutiques ayant une action directe sur l'appareil générateur, pour guérir la rage : ainsi, à Strasbourg, un chirurgien célèbre, Jerôme Braunschweig, administrait intérieurement des cantharides (*Chirurg. tract. II, cap.* 14, *fol.* 38), tandis qu'un professeur de la même ville l'administrait contre la folie (Albert Schizius, 1669) ; mais notez bien que ce même traitement fut également appliqué à

la manie (Félix Plater, etc.). Mais on voit que rien ici n'a légitimé cette présomption et qu'aucune des personnes mordues ne fut atteinte de la rage, mot qui ne fut jamais prononcé.

L'affection que nous venons de décrire est donc une de celle que l'ancienne médecine désignait sous l'épithète vague de convulsive, de spasmodique, de nerveuse, etc., dénominations qui annoncent autant de formes séméïotiques particulières des lésions cérébrales ou rachidiennes dans lesquelles un système ganglionnaire complet est plutôt affecté qu'un autre, ce qui explique pourquoi chacune de ces affections diverses a pris successivement ou alternativement les formes d'une autre et donna ainsi lieu à ce chaos séméïotique inextricable par les procédés de l'ancienne philosophie médicale. Cette incohérence dans les symptômes, désignée d'une manière si limitée, si absolue, aurait très-probablement dérouté le praticien qui, dans un aussi court espace de temps, aurait successivement observé des convulsions, des hallucinations de tous les sens, des accès tétaniques ou épileptiformes, etc. Ces symptômes sont rarement l'expression de lésions organiques et c'est celle-ci qu'il serait à désirer que l'on pût reconnaître, car la thérapeutique est presque toujours im-

puissante contre les lésions vitales, circonstance qui explique très-bien l'incurabilité de la plupart des cas de folie. C'est là aussi ce qui paralysa nos indications thérapeutiques, autant peut-être que la succession rapide des phénomènes pathologiques et qui nous borna aux secours étroits de la médecine expectante.

Je ne serais pas éloigné de croire toutefois que la lésion ne fut pas simplement intellectuelle et vitale, que celle-ci quoique préexistante, a pu produire une véritable irritation moléculaire qui, dégénérant rapidement en inflammation, a pu comprimer différentes branches de nerfs et ne déterminer enfin ces diverses paralysies qu'après avoir préalablement occasionné des convulsions. Ce résultat a probablement eu lieu pour la tête et les membres inférieurs, mais la maladie a fini par être une lésion purement vitale, l'irritation n'a été que passagère, ainsi que la compression, phénomène provenant évidemment d'une véritable lésion organique. Ce qui le prouverait encore, c'est la névrilémite générale qui ne permettait pas le plus léger attouchement, c'est-à-dire qu'alors même que le malade s'était fortement serré dans la chaîne, qu'il ne pouvait plus que très-péniblement exécuter les mouvements pathologiques irrésistibles,

que les chutes involontaires étaient encore aggravées par cet accident même qui empêchait encore de le débarrasser de ce surcroît de douleur.

Dans cette observation, toute l'étendue des systèmes nerveux ganglionnaires paraît avoir été successivement la proie d'une lésion purement vitale, et l'absence du libre arbitre, le trouble des idées n'a été ni aussi profond, ni aussi long, et cela, malgré les coups violents portés si fréquemment sur toute la circonférence du crâne; car les hallucinations n'avaient évidemment point leur siége dans l'intelligence. Nous sommes peut-être obligé de nous demander si les coups multipliés que le malade avait reçus trois jours auparavant l'apparition des prodromes n'en seraient pas la cause? Si la douleur et la terreur n'ont pas dû ébranler successivement tout le système nerveux? C'est ce que nous ne pouvons décider, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que la lésion vitale a suivi dans le meilleur ordre toute la continuité des divers systèmes ganglionnaires. En serait-il donc de même dans les symptômes concomitants des diverses insanies observées chez l'homme? D'abord, on a vu les nerfs de l'ouïe et de la vue pervertis dans leur mode de vitalité, de sensibi-

lité, de fonctions, délirer complétement, c'est-à-dire produire des hallucinations qui jusqu'alors n'avaient guère été notées que dans l'espèce humaine. Quant aux symptômes qui offrirent quelque analogie avec ceux de la chorée, autre délire d'un autre système ganglionnaire, il est à remarquer qu'ils n'ont eu lieu qu'au moment où l'irritation cérébrale envahissait les couches optiques et laissait la liberté de fonctions au système nerveux qu'elle abandonnait. D'après cette circonstance, ne serait-il pas possible que la danse de St-Wieth fût le résultat d'une irritation des nerfs quadri-jumeaux ou de ses éminences même comme sembleraient le faire présumer les expériences de Rolando, et comme l'annoncerait encore cette pesanteur indiquée et présumable de la tête, constamment penchée en arrière?

Il est certain qu'une mort subite eût mieux dévoilé peut-être l'origine réelle de tous ces phénomènes bizarres, mais leur guérison n'offrait pas un moindre intérêt, et ce qui tendrait à prouver encore que tous ces symptômes étaient dus à une lésion vitale, c'est que dans les expériences entreprises, d'après le vœu de l'académie de Dijon, comme dans le cas où le *tœnia hydatigena* détruit ou comprime le cerveau des bêtes à laine, etc., dans

le même point, les animaux tournaient aussi en rond, mais du côté opposé et finissaient par mourir.

Une circonstance fort remarquable encore, c'est que l'irritation ne paraît pas avoir attaqué les nerfs récurrents, c'est-à-dire tant qu'elle a respecté les organes de la voix, tant que le cerveau ni la moëlle épinière ne furent point attaqués, le callitriche poussa des cris, qui, par leur terminaison particulière, annonçait un trouble profond dans les organes vocaux, mais dès qu'il a cessé de se plaindre, on a pu remarquer l'altération des phénomènes physiques attribués aux lésions cérébro-rachidiennes, circonstance ordinaire, et qu'on retrouve dans la pathologie humaine.

Aux hallucinations, lésion vitale et peut-être premier période de la plupart des folies et des lésions organiques, a succédé une véritable lésion des tissus plus profonde, quoique passagère, et lorsque cette même irritation se déplacait, elle se portait sur un autre centre nerveux, en affectant toutes ses parties, toutes ses branches même les plus déliées, et produisait une véritable manie. C'est alors que méconnaissant jusqu'à la main qui la carressait et qui la nourrissait, elle mordait violemment.

A cette irritation encéphalique succédait celle des plexus pulmonaires, rachidiens, etc., et enfin à l'irritation convulsive des nerfs des extrémités inférieures succédait aussi leur compression, et il se présentait alors une véritable paralysie, comme cela eut principalement lieu au moment où l'irritation allait abandonner l'encéphale, à l'exception pourtant qu'alors la paralysie fut remplacée par une mort apparente, c'est-à-dire, par une paralysie complète de la masse cérébrale, par une suspension assez longue de la vie de cet organe. Cette circonstance remarquable milite fortement contre une assertion de M. Guérin de Mammers, entr'autres, qui ne veut absolument pas reconnaître les lésions vitales, et qui ne les regarde que comme conséquence d'une lésion des tissus.

Ainsi que l'on peut en juger par l'observation entière et par l'issue de la maladie, nous avons eu d'abord lésion des propriétés vitales, et s'il y a réellement eu lésion consécutive des tissus, elle a dû être bien faible comparativement à l'appareil effrayant des symptômes qui se sont succédé. Est-ce dans ce cas la pulpe ou le névrilême qui furent affectés? Ce qu'il y a de certain, c'est que si cette maladie bizarre fut le résultat d'une lésion organique

générale, non-seulement la guérison n'aurait point eu lieu, et surtout aussi rapidement, mais encore il est plus que probable que la folie de chaque organe eût été incurable; l'animal eût porté des traces ineffaçables des autres lésions; il fût resté paralysé, et la mort eût complété le tableau.

Ce fait pourrait peut-être aider à décider une grande question : il établirait, par exemple, d'une manière incontestable l'existence purement vitale du système nerveux; mais que prouve un fait isolé? Il pourrait avoir une valeur si tous les médecins, tous les vétérinaires imitaient M. le professeur Girard et moi, c'est-à-dire, publiaient les faits observés.

Quant aux symptômes tétaniques, ils annoncent assez que le rachis a vu s'étendre l'irritation à tous ses nerfs et peut-être à son propre parenchyme, surtout vers la région lombaire. Peut-être pourrait-on dire aussi que la lésion organique existait, qu'il y avait même épanchement dans la gaîne méningienne, si l'on en juge par la durée et la gravité des symptômes propres aux extrémités inférieures; mais dans les deux hypothèses, ce qu'il y a de certain, c'est que dans tous les cas la lésion vitale aurait du moins précédé la lésion organique. Ces symptômes,

joints à l'irritation encéphalique, expliquent encore les accès épileptiformes qu'a présentés le malade. De là, l'irritation s'est portée sur l'estomac et les intestins ou plutôt sur les extrémités nerveuses de l'appareil gastro-intestinal, et nous avons eu une espèce de boulimie. Si la constipation opiniâtre, les coliques violentes, que la guenon désignait par la compression soutenue de son ventre, et que démontrait d'ailleurs la rougeur persistante de la langue, l'inappétence ou la voracité, etc., suffisent pour le constater.

Nous avons également noté l'aspect particulier de la physionomie : s'il n'était pas le résultat spécial d'une profonde douleur, puisque l'intelligence a été abolie pendant quelques instants et que les coups les plus violents ne la réveillaient pas, il faut en rechercher la cause réelle dans la lésion vitale du nerf trifacial. Certainement des phénomènes aussi intenses, dus à une lésion organique, n'eussent point disparu aussi rapidement. Quant aux phénomènes nerveux, isolés du trouble mental et revenant par accès, on sait que le propre des maladies qui tiennent à une lésion quelconque du cerveau est précisément d'avoir des rémissions, d'affecter une marche intermittente, le plus souvent même périodique : ainsi la maladie de Marseille est le

premier accès de la maladie de Montpellier.

On peut sans doute regretter que le sujet ne soit pas mort à la suite de cette affection nerveuse et mentale : on eût pu trouver peut-être une modification organique spéciale propre à jeter un très-grand jour sur l'affinité qui lie les névroses à la folie, et quelles sont les circonstances morbides des tissus dans les deux cas ; mais la Môrœgraphie humaine pourra suppléer à ce qui nous manque. On reçut à l'hospice de Charenton, dit M. Gastaldy, médecin en chef, un homme âgé de cinquante-deux ans, qui était maniaque. D'abord assez calme, il offrit bientôt les symptômes d'un violent délire. Une saignée et des remèdes évacuants furent incessamment suivis d'un soulagement très-marqué; mais peu de temps après les premiers symptômes se renouvelèrent avec fureur. En tournant longtemps sur place, le malade tomba et se fit une contusion au-dessus de l'œil gauche. Dès ce moment, assoupissement profond, qui fut suivi de mort. A l'autopsie, on remarqua une phlogose légère des intestins grêles, du cœcum et du colon. Le cerveau n'était point lésé; les vaisseaux de cet organe étaient cependant assez rempli de sang.

L'importance d'une première observation de ce genre, recueillie dans la pathologie

comparée, nous a entraîné à faire une analyse un peu trop longue, et nous pourrions pourtant y ajouter encore de nouvelles considérations puisées dans la pathologie humaine (1), tant elle nous paraît importante.

Quoi qu'il en soit, on a dû s'apercevoir que le traitement que nous avons opposé à cette maladie n'est nullement celui qu'on propose et qu'on suit ordinairement : l'insuccès dont il est presque toujours suivi, nous a conduit à penser que la théorie était encore fautive. Considérée simplement, en effet, comme une maladie nerveuse par Bienville lui-même, la nymphomanie n'a jamais été guérie, et l'on voit ce que nous avons obtenu en l'envisageant comme un délire organique réfléchi dans l'intelligence. Nous ne pouvons nous étendre sur les bienfaits probables d'une pareille théorie, et nous terminerons en disant que la cohabitation, si dangereuse et pourtant si curatrice quelquefois, a été couronné souvent du même succès chez les animaux : ainsi, M. Guillaume cite une observation de nymphomanie chez une ânesse qui n'en fut délivrée que par l'assouvissement de ses besoins.

---

(1) Clarke (James) médical report of the Hospital of Nottingham, etc., in-8°, London, 1811.

DE LA FOLIE DES ANIMAUX.

Troisième partie.

Les animaux sont affectés de toutes nos passions. GRANDCHAMP.

Tous les animaux, sans exception, sont certainement sujets à la folie.
CH. DUNNE.

A M. GUISLAIN,

à Gand.



CHAPITRE PREMIER.

DE LA MÉLANCOLIE ÉROTIQUE.

L'INSTINCT inné de la conservation porte également les animaux à l'amour, et l'on a tout simplement regardé cette circonstance impérieuse de leur vie comme le courant indifférent et inévitable d'un ruisseau qui remplit machinalement sa destinée. Pour ces observateurs matérialistes, c'était tout simplement un besoin automatique auquel on pouvait s'opposer sans crainte et sans danger, et ceux même qui paraissaient faire les plus larges concessions convenaient que tout bien considéré, il pourrait bien y avoir dans leur emportement vers ce but quelque peu d'instinct. Il suffit pourtant de considérer toute cette série de phénomènes moraux d'un peu plus près et sans prévention, pour se convaincre bientôt que c'est une véritable passion épidémique et périodique, puisqu'elle règne en même temps et despotiquement sur tous, et qu'elle est constamment accompagnée de jalousie plus ou moins furieuse, à ce

point même, qu'à l'exception des animaux qui s'accouplent rigoureusement par pair, tous les autres se battent, se détruisent même continuellement pour obtenir par la force les faveurs de l'amour, comme ces conquérants du moyen âge qui mettaient au rang des tributs dus par les vaincus un nombre indéterminé de femmes jeunes et jolies; si nous poursuivions l'étude de cette passion nous verrions qu'elle se subdivise ensuite pour s'étendre plus ou moins à la progéniture avec une fureur égale, dans tous les mammifères; aussi MM. Hurtrel d'Arboval, Vatel, etc., disent-ils positivement qu'on observe chez eux la nymphomanie et le satyriasis.

Des observations nombreuses ont clairement constaté la violence de l'amitié elle-même, de cette passion d'aimer sans intérêt et beaucoup, comme une des facultés morales propres à certains ovipares ou vivipares vertébrés. Toutes les fois que cette passion sera exagérée au point de déterminer des actes étrangers au caractère connu, à la nature morale habituelle de l'animal, il y aura indubitablement aliénation mentale. Cette passion ainsi exagérée peut même s'étendre en dehors des individus de la même espèce, et la reconnaissance en est souvent la première cause.

C'est aussi ce sentiment profond de bienfaits reçus, de soins particuliers, qui les attache le plus ordinairement au point de les plonger dans une mélancolie manifeste, dont la conséquence naturelle est souvent aussi la démence ou la mort, comme le prouveront les faits que nous avons encore à rapporter.

On cite un très-grand nombre de personnes célèbres ayant éprouvé de véritables attachements pour certains animaux : le Florentin Magliabecchi, l'homme le plus érudit qui ait jamais existé, ne recommandait qu'une chose aux curieux qui venaient consulter l'immense et précieuse bibliothèque qu'il avait formée : au moins, prenez garde à mes araignées, ne leur faites point de mal ; le spirituel Galiani, avec son angora, qui écrivait à Mme d'Epinay : Ma chatte est tombée d'une terrasse dans la cour, et est restée morte sur le carreau... Ce coup est un coup de foudre pour moi ; le baron de Trenk, rendu à la liberté après d'incroyables souffrances, pleura la souris qui, dans sa prison de Magdebourg, avait partagé son pain de douleur ; le chevalier de La Tude qui faillit perdre la raison lorsqu'un gouverneur barbare lui fit donner l'ordre de tuer les pigeons sauvages qu'il avait apprivoisés, qui s'élança sur eux lorsque son gar-

dien allait les tuer, et qui les écrasa lui-même : Ce moment, dit-il, fut le plus affreux de ma vie : je ne m'en suis jamais rappelé le souvenir qu'avec déchirement; Alfieri le Sublime, qui dit, en parlant d'un très-beau cheval sarde à manteau blanc : Je l'aimais à la fureur, et je ne m'en souviens jamais qu'avec une vive émotion : ma passion pour lui vint au point de m'ôter l'appétit et le sommeil toutes les fois qu'il avait la plus légère incommodité; Plutarque, qui, pour rien au monde, n'aurait laissé vendre un bœuf vieilli à son service, etc., sont autant de faits qui ont aussi leurs pendants chez les animaux, et que nous devons enregistrer avec beaucoup plus de détails et beaucoup plus de soins.

Madame Helvétius avait un chat sauvage qui, toujours à ses côtés, toujours prêt à la défendre, ne voulait recevoir que de sa main la nourriture et les caresses. Quand elle eut cessé d'être, il fallut repousser de son lit, il fallut éloigner le pauvre animal pour faire descendre dans la tombe ce corps inanimé. Le lendemain, le chat rentra dans l'appartement, visita le lit, la chaise, la toilette, avec un miaulement douloureux. Il cherchait, il semblait suivre encore les pas de sa maîtresse. La porte ouverte, il s'échappa soudain, mais

il rentra au bout de trois jours, maigre, efflanqué, fit les mêmes perquisitions, les mêmes plaintes, refusa toujours des aliments et désespérant de revoir celle qui l'attachait à la vie, il disparut : sans doute il mourut de sa douleur.

On lit dans les *Voyages* de Bokwel l'observation suivante, citée par mon illustre maître de Candole. Mme M.... avait un loup apprivoisé qui aimait sa maîtresse autant qu'aurait pu le faire un épagneul. Cette dame eut occasion de s'absenter de chez elle pendant quelques semaines. Le loup se montra fort affligé de son départ, et refusa de prendre aucune nourriture. Pendant toute son absence, il se montra fort affecté. A son retour, dès qu'il entendit le bruit de ses pas, il se mit à bondir dans la chambre : dans une extase de joie, il s'élança dès qu'elle parut, posa ses pattes sur ses deux épaules, mais l'instant d'après, il tomba à la renverse, et mourut au moment même. Les animaux les plus féroces, les plus indomptables sont, comme on le voit, susceptibles d'exaltations mentales avec amour et à un degré tel d'intensité qu'elles peuvent provoquer la mort. Les observations de ce genre ne sont même pas rares. On a observé surtout beaucoup de loups,

qui se rapprochent tant du chien par leurs caractères anatomiques et qui sont tous deux animaux à rage, une fois privés de leurs maîtres, en ressentir une telle douleur qu'on les a vus souvent refuser obstinément toute nourriture et mourir de faim. Gall en cite un grand nombre. Le lori-noira (*Psittacus Domicella*, Cuv.), le seul qui conserve de la gaieté dans la captivité, est également susceptible d'un attachement prompt et profond. Le noira, dit Buffon, marque à son maître de l'attachement et même de la tendresse : il le caresse avec son bec, lui passe les cheveux brin à brin avec une douceur et une familiarité surprenantes : et, en même temps, il ne peut souffrir les étrangers et les mord avec une sorte de fureur.

J'ai vu une jeune chatte, dit Grandchamp, très-aimée par une cuisinière, qui n'oubliait rien pour lui rendre la vie douce. Cet animal la payait par un retour extrême du même sentiment : elle se plaçait ordinairement sur son derrière au milieu de la cuisine ou sur une chaise, et de là suivait de la tête et de l'œil tous les mouvements de son amie exclusive ; car elle ne se laissait pas approcher bien facilement par d'autres. Cette cuisinière fut renvoyée. La chatte refusa depuis cet instant

toute nourriture, se plaça sur le lit qu'occupait cette fille, en miaulant de temps en temps; enfin, après avoir maigri, elle mourut d'inanition et de chagrin au bout du onzième jour. J'ai vu un coq d'Inde, accoutumé à coucher dans une écurie et de se placer pour dormir sur la croupe d'un mulet, qui n'y mettait aucun empêchement, mais au contraire était agité et inquiet lorsque le dinde tardait un peu à venir occuper sa place ordinaire et de prédilection. Le mulet fut vendu : le coq d'Inde refusa dès-lors et ne prit aucune nourriture, n'entra plus volontairement dans l'écurie et mourut au bout de quelques jours. On était bien éloigné dans la maison de reconnaître la cause de cette mort : ce ne fut qu'après avoir cité quelques faits analogues et qui étaient à ma connaissance qu'on resta persuadé que c'était le chagrin. J'ai pris un jour un jeune moineau, ajoute le même auteur, voltigeant dans une allée d'arbres. Il s'était caché en sautillant derrière un buisson; mais je pus adroitement le saisir et sans lui faire le moindre mal physique. Ce pauvre animal me saisit le doigt avec son bec, me le serra assez fortement et mourut dans l'instant même, sans coups, ni blessures antérieures; j'eus grand regret d'avoir, par une

curiosité déplacée, causé la mort de cet oiseau.

Une dame de distinction, déjà avancée en âge, vivait sur un petit bien aux environs de Nantes : elle y passait toute la belle saison et revenait ensuite à la ville. Cette dame aimait beaucoup les abeilles : elle en avait une très-grande quantité et prenait un plaisir infini à leur procurer toutes les petites douceurs propres à ces mouches. Dans les derniers jours de mai, une maladie la fit retourner à Nantes, où peu après elle mourut. Toutes les abeilles, par un instinct inconcevable, se sont rassemblées sur son cercueil, qu'elles n'ont abandonné qu'au moment de l'inhumation. Un voisin de la dame s'étant aperçu de l'arrivée d'un essaim, a eu quelques doutes et s'est rendu promptement à la campagne, où il a trouvé les ruches entièrement désertes.

J'ai vu à Lyon le Fox (le Phoque, *Phoca jubata*, Linn) ou veau marin, bien vivant et bien portant, dit encore le docteur Grandchamp. On le tenait dans un grand et vaste baquet, plein d'eau douce qu'on renouvelait souvent. Cet amphibie, très-gros et très-vorace, obéissait à la voix de son maître, s'approchait de lui, sortait sa belle tête de dessous l'eau pour lécher sa main et le caresser.

Un soldat de Pondichéri qui avait coutume de donner à un éléphant une certaine mesure d'arack chaque fois qu'il touchait son prêt, ayant un jour bu plus que de raison et se voyant poursuivi par la garde qui voulait le conduire en prison, se réfugia sous l'éléphant et s'y endormit. Ce fut en vain que la garde tenta de l'arracher de cet asile : l'animal reconnaissant défendit son bienfaiteur et vint à bout d'écarter les soldats : le soldat passa la nuit sous cet énorme animal, qui le laissa paisiblement dormir sans le heurter ni le fouler (1).

Le célèbre écuyer anglais Ducrow avait réuni dans son cirque, à Liverpool, l'éléphant du théâtre de Londres d'Adelphi (miss Djeck) et les animaux de M. Martin, qui avait récemment donné des représentations à Drury-Lane. On avait construit une écurie pour miss Djeck dans un bâtiment attenant au cirque. Les cages des animaux de M. Martin étaient placées sous le même hangar. Depuis plusieurs semaines toutes les espèces différentes et ennemies vivaient en bonne intelligence, grâce à leur isolement individuel, lorsqu'un jour,

---

(1) *Dictionn. encycl. in-4°*, *vol. des Anecd.*, p. 79.

avant l'introduction du public et pendant que Ducrow, à cheval dans le manége, faisait la répétition de ses exercices, un des garçons de Martin laisse échapper la lionne Fanny, qui, exaltée aussitôt par le libre exercice de ses mouvements, se mit à parcourir l'espace avec des bonds furieux et des mugissements terribles. Tous les écuyers et garçons de s'enfuir aussitôt dans les écuries dont ils referment la porte. Ducrow, poursuivi par la lionne, n'eut d'autre moyen que de faire franchir la barrière à son cheval, sans avoir besoin de grands coups d'éperon, car le cheval était suffisamment stimulé par la terreur profonde que le rugissement léonin inspire à tous les animaux. Les garçons étaient montés sur les cages de leurs animaux, qui tous et surtout les singes et les serpents eux-mêmes, étaient vivement agités à l'aspect des mouvements désordonnés de la lionne. Il ne restait d'exposé à ses attaques que le cornac de miss Djeck, qui en ce moment lui donnait à manger. Voyant la lionne se précipiter vers lui, M. Huguet eut la présence d'esprit de se réfugier entre les jambes et sous le corps de l'éléphant. C'est alors que commença une lutte effrayante : la lionne courut sur l'éléphant : celui-ci défendit courageusement son maître ;

élevant d'abord sa trompe en l'air, abaissant ses défenses et levant le pied pour broyer son ennemi, si ce dernier tentait de l'attaquer sous le ventre. L'éléphant était là comme une citadelle sur la défensive, attendant les assauts de l'ennemi et prêt à profiter de ses fautes. La lionne, irritée de la résistance et se livrant aux élans d'un courage inconsidéré, se précipita sur une des jambes de l'éléphant et s'y accrocha en lui faisant de cruelles morsures, mais aussitôt l'éléphant la saisit avec sa trompe, l'enveloppa d'une forte étreinte, lui fit ainsi lâcher prise et perdre la respiration en la faisant tournoyer en l'air, la lança à l'autre extrémité du cirque, où Fanny vint tomber sans mouvement. Ce combat, qui dura huit à dix minutes, ne fut nullement dangereux pour M. Huguet; mais on conçoit sa position cruelle et ses justes terreurs : miss Djeck parut ensuite s'applaudir de sa victoire, et témoigna surtout par les caresses qu'elle fit à son conducteur avec sa trompe, la joie qu'elle éprouvait de l'avoir arraché à un si grand danger : elle semblait vouloir s'assurer par elle-même qu'il était sain et sauf, et qu'il n'avait reçu aucune blessure. Le bruit de cette prouesse attira le lendemain au cirque un concours extraordinaire de spectateurs, empressés d'admirer

l'intelligence et le courage de miss Djeck, que les suites du combat faisaient un peu boiter, et qui n'en a pas moins exécuté tous ses exercices avec sa précision, son entente de la scène et sa logique habituelle.

Comme on le voit, la fureur aiguë non motivée peut s'emparer des animaux en esclavage, et l'amitié peut s'exalter chez eux au point d'exposer sa vie pour sauver ceux qu'ils aiment.

M[me] B., de l'Opéra, avait un cheval entier fort âgé qu'elle ne voulait point vendre : son mari s'en défit à son insu, mais on apporta, par hasard, l'argent devant elle : elle descend aussitôt à la cour, le fidèle animal y était, elle se suspend à son cou. Tous les signes possibles de tristesse, de regrets, de douleur, furent réciproques, ainsi que les larmes, et ce ne fut qu'à force de coups et de mauvais traitements qu'on parvint à emmener l'animal. Il mourut peu de temps après dans le marasme. On a vu de même des éléphants mourir de douleur après avoir tué ou vu tuer leur cornac (1). Buffon raconte que deux ours ayant été séparés pendant quelques heures pour les trans-

(1) Coste, *Leçons d'hist. nat.*, t. 1, p. 145.

porter l'un après l'autre dans de nouveaux fossés ; lorsqu'ils se retrouvèrent ensemble, se dressèrent debout pour s'embrasser avec transport. Après la mort du mâle, la femelle parut fort affligée, et ne voulut prendre de nourriture qu'au bout de plusieurs jours. Cependant, à moins que ces animaux ne soient élevés et nourris ensemble dès leur tendre jeunesse, ils ne peuvent se supporter, et lorsqu'ils y ont été habitués, celui qui survit ne veut plus en souffrir d'autres.

Un aras mâle avait été prêté à une dame qui en avait le plus grand soin, et à laquelle il s'attacha bientôt très-vivement, au point de ne pouvoir plus souffrir qu'on s'approchât d'elle. Il n'eut bientôt plus de joie, de plaisir que lorsqu'elle lui parlait, lorsqu'elle le caressait, tandis qu'il mordait toute autre personne qui aurait tenté de le flatter ou de le caresser. La colère, la fureur étaient écrites sur tout son corps dès qu'elle plaisantait ou riait en sa présence, et le moindre attouchement le mettait dans un état impossible à décrire. Il descendait de son juchoir, se ruait hardiment sur l'innocent rival, et mordait profondément lorsqu'on ne portait pas la plus grande attention à ses mouvements de jalousie. Rendu à son maître quelques mois après,

il maigrit visiblement, tomba malade et mourut.

De pauvres gens sont obligés de vendre une vache qu'ils avaient depuis douze ans et qu'ils aimaient beaucoup. En revenant du pâturage, ce malheureux animal était forcé de passer deux fois par jour devant la rue de ses anciens maîtres : il y entrait chaque fois, se dirigeait vers la maison de ses amis, et l'on ne parvenait à lui faire prendre la nouvelle route qu'à force de coups. Elle était triste, mélancolique, maigrissait à vue d'œil et ne mangeait plus. Des hommes généreux, témoins de ces mauvais traitements, en ayant appris la cause, la rachetèrent et la rendirent aux pauvres propriétaires. A l'instant même l'animal, reprit en peu de temps son embonpoint et parut avoir recouvré sa santé avec le bonheur (1).

Ces traits empruntés à l'histoire naturelle des temps modernes, que l'on pourrait confondre avec les passions, parce que les monomanies ne sont autre chose en effet que des passions chroniques, que l'on pourrait multiplier à l'infini, n'étaient pas moins fréquents dans l'antiquité et devaient même

(1) *Hist. crit. de l'âme des bêtes*, t. 1, p. 104.

l'être beaucoup plus. Sous le consulat d'Appius Junius et de P. Silius, on ne put jamais séparer un chien de son maître condamné à mort. Il l'avait suivi en prison, il l'accompagna au supplice, faisant des hurlements affreux. Lorsqu'on lui eut donné à manger, il portait les morceaux à la bouche de son maître mort; et son cadavre ayant été jeté dans le Tibre, le chien s'efforçait de le soutenir en nageant. Le chien d'Eupolis, poëte comique, se laissa mourir de faim et de douleur sur son tombeau. La chienne d'Icarius, suivant Hygin, découvrit à Erygone, par ses aboiements, l'endroit où l'on avait caché le cadavre de son maître.

Cette situation vague et profonde de l'intelligence, à laquelle on a donné la dénomination de mélancolie amoureuse, peut donc affecter aussi tous les animaux, non-seulement d'une même famille ou d'espèces différentes, mais encore de tous les êtres de l'échelle zoologique avec l'homme. L'expérience de l'antiquité joint ses immenses richesses à l'expérience des temps modernes, et quelle que soit la brièveté qui accompagne toutes les observations, et qui semble les réduire à l'étendue d'une simple note sur un accident physique ou matériel, est une circonstance qui ne dé-

truit nullement l'état de passion chronique tout à fait différent de l'amour des plantes qui confient leur pollen aux courants atmosphériques, et que le hasard fixe ensuite sur l'organe femelle. Il y a ici des épiphénomènes bien supérieurs, dans lesquels le physique n'éprouve aucune joie, où toute l'allégresse est exclusivement pour le moral; et ce sont ces accidents moraux qui, par leur intensité autant que par leur but, constituent une exaltation mentale tout à fait pathologique, ayant l'issue ordinaire de tous les troubles violents aigus ou chroniques de l'intelligence. Cette vérité avait même été parfaitement appréciée par l'antiquité; c'est à cette monomanie, en effet, qu'il faut rapporter ce que Columelle et plus tard Paulet ont dit sur ce qu'ils nomment consomption ou rage d'amour, et qui consiste le plus ordinairement en un état de marasme qui finit par tuer certaines femelles, et surtout les juments. Dans ce cas l'amour s'établit entre des individus de même espèce et quelquefois de sexe différent, mais la monomanie n'en reste pas moins identique. C'est toujours cette irrésistible attraction exagérée et souvent mortelle d'un animal, pour l'homme ou pour d'autres animaux qui la constitue, et qui naît quelquefois de soins assidus de la part

de l'un, de reconnaissance de la part de l'autre, d'habitation commune, etc. Dans ce dernier cas, il arrive souvent que l'entraînement est moins durable et cède devant d'autres connaissances nouvelles. Mes deux chevaux de voiture ne peuvent se quitter : quand il m'arrive d'en prendre un seul, celui qui reste à l'écurie est soudain plongé dans un état d'inquiétude, de désespoir, de fureur impossible à décrire; il rompt ses longes, casse les séparations en planche, etc. Dès qu'ils sont ensemble, ils s'épuisent en caresses réciproques, et autant l'un avait mis de lenteur et de difficultés à s'éloigner de l'écurie, autant il a mis de vitesse à y revenir. Envoyés à la montagne pendant quelques étés pour y prendre le vert, cette amitié s'affaiblit assez généralement, et fait place à une nouvelle liaison : chacun s'accouple avec un autre ami dont le caractère leur plaît mieux, et lorsqu'arrive le mois de septembre, ils ne se quittent qu'avec regret, maigrissent pendant quelque temps, et leur vieille amitié se renouvelant, leur embonpoint et leur gaieté reparaissent bientôt.

Le docteur Gall avait une petite chienne très-intelligente, très-caressante, très-vive : elle s'abandonna tout à coup à une morne

tristesse, dit ce médecin, et quoique je pusse faire pour l'animer elle restait couchée dans un coin. Au bout de deux ans de mélancolie, elle reprit brusquement sa première gaieté, me fit des caresses avec sa vivacité et son amabilité ordinaires. Dans le courant de la même journée, j'appris qu'un écureuil que j'avais dans la maison depuis deux ans venait d'être tué. Jamais courtisan, inquiet, vain et jaloux, ne fut navré plus profondément que l'avait été cette pauvre bête de la présence de l'animal étranger.

Nous ne rapporterons point ici l'histoire du délire d'un perroquet dont parle le P. Labbat : ce fait peut être vrai, sans doute, mais il est trop invraisemblable. Nous ne reproduirons pas non plus les exemples nombreux de mélancolie érotique dont l'issue a été funeste par le désespoir qui les compliquait : ainsi les bouvreuils, dont parle Buffon, qui ayant été forcés de quitter leur première maîtresse se sont laissés mourir de douleur, etc., ne rentreront pas non plus dans le cadre de ce chapitre. Cette variété se rattache beaucoup mieux à la monomanie suicide, et c'est ailleurs, par conséquent, que nous en parlerons; mais une circonstance que nous ne pouvons passer sous silence, dans l'étude des

faits appartenant à cette classe, c'est qu'il y a presque toujours dans les sentiments affectueux qui donnent lieu à cette mélancolie, une différence relative très-remarquable, et qui a pour unique base l'opposition des sexes. Nous ne rapporterons pas non plus d'autres exemples de mélancolie érotique dont le sujet fut l'espèce humaine. Il nous suffira de dire qu'Ælien cite les amours d'un bélier pour une musicienne, d'un geai et d'un aigle pour deux jeunes garçons; d'un éléphant pour une bouquetière d'Antioche, d'un dragon pour une bergère de Thessalie; d'un aspic pour un Egyptien : et la femelle, ajoute-t-il, en devint jalouse; de deux dauphins pour deux garçons, et d'un veau-marin pour un pécheur d'éponges, qui n'était pas beau; du cheval de l'athénien Socles pour son maître, et qui, ayant été vendu, se laissa mourir de faim. Athénée cite aussi des exemples de plusieurs animaux qui ont eu de l'amour pour des garçons ou des filles : ainsi un paon aime une jeune fille; un coq, une oie et un dauphin aiment des jeunes gens; un éléphant fut épris d'une passion si vive pour un enfant qu'il ne mangeait jamais en son absence et qu'il était continuellement occupé à chasser les mouches autour de lui et à éloigner tout ce qui

pouvait troubler son repos. Pline raconte les amours d'un oison pour un enfant d'Argos et pour une joueuse de lyre, nommée Glaucée, qui était en même temps aimée par un bélier, etc. Nous ne finirions pas si nous voulions seulement indiquer ainsi toutes les observations de ce genre.

Si l'on a souvent vu les hommes épris d'une passion innocente ou criminelle pour certains animaux, si l'antiquité comme les temps modernes nous font connaître aussi les amours d'un jeune Ephésien pour une ânesse, de Pasiphaé pour un taureau, etc., l'on se rappelle sans doute l'amour épidémique de l'Italie, au XIII[e] siècle, pour les chèvres, on ne sera probablement pas étonné de voir le même délire se développer aussi quelquefois chez les animaux, à l'égard de l'espèce humaine. Ces faits ne sont pas rares parmi les chiens, les chats, les singes, les boucs (1), les chevaux (2), etc., à ce point même qu'on a souvent vu dans les Pyrénées des chiens de berger violer des paysannes en bas âge : la même chose a eu lieu de la part de différents singes, tels que l'orang,

---

(1) Gall. *Physiol. du cerv.* t. 3, p. 470, etc.

(2) Cotte, *loco citato,* t. 1. p. 16, etc.

le mandrill, etc. On sait, dit Gall, que beaucoup d'animaux mâles, surtout les singes, les chiens, les étalons, les perroquets, déposent leur méchanceté habituelle et oublient même leur colère devant les femmes. Les animaux femelles, au contraire, paraissent avoir des préférences pour les hommes. J'ai vu les taureaux les plus furieux qui n'avaient pu être domptés ni par les chiens, ni par les hommes, céder à une servante qui accourait le fouet à la main. D'un autre côté, j'eus beaucoup de peine à sauver, un jour, de la fureur d'une vache, une dame avec laquelle je me promenais dans une prairie. Cette vache portait une haine indomptable aux femmes. Ces faits contredisent encore la note du professeur Magendie et nous rappellerons que ce fut un lion, que les larmes d'une mère attendrirent à Florence, car une femelle n'eut probablement point été sensible à ce désespoir si naturel.

Le dévouement des chiens envers leurs maîtres et leur complaisante bonté, leur inépuisable patience envers les enfants qui les battent, prouvent combien ces animaux sont susceptibles d'attachement et jusqu'à quel point d'abnégation absolue ils peuvent la pousser, pour des êtres totalement étrangers à leur nature organique. On en a vu lécher

le portrait de leurs maîtres, longtemps après leur mort. Une chienne de l'espèce dite carline, reconnut également un de mes portraits et se mit à le lécher avec les signes de la joie la plus vive. Lanzi, parlant de Cantarino, bon peintre de l'école vénitienne, dit que cet artiste imprimait à ses portraits un tel caractère de vérité, qu'en ayant fait un de Marco Dolce, lorsqu'on l'apporta dans sa maison, les chiens et les chats lui firent des fêtes et des caresses comme à leur propre maître. Les faits de ce genre sont communs et prouvent jusqu'où la peinture peut pousser l'illusion et la perfection. Quoi qu'il en soit, l'exagération de ce sentiment naturel peut souvent leur devenir funeste et elle n'est après tout que celle d'un sentiment assez rare parmi les hommes, celui de la reconnaissance et de l'amitié.

On sent combien il serait facile de multiplier les exemples de cette monomanie et qu'on pourrait peut-être nommer passion si elle avait toujours pour objet un être de la même famille, mais à coup sûr on ne peut voir qu'une véritable folie, quelquefois furieuse, dans l'amour d'un oiseau grimpeur pour une femme, par exemple, de même qu'on a justement considéré comme telles les passions dont plusieurs individus ont brûlé pour

des statues ou des tableaux. Il y a ici distinction des sexes et dès lors intelligence suffisante pour ne point errer sur leur rapport. Il n'est peut-être pas une personne qui ne connaisse quelques exemples analogues et partout où l'on a donné des compagnons à des animaux sauvages, la mort des premiers entraînait presque inévitablement celle des autres. Malgré cette multiplicité d'observations, on peut conclure que la mélancolie amoureuse offre chez les animaux les mêmes symptômes que chez l'homme et que dans les deux cas elle ne peut avoir d'autre issue que le marasme ou une mort plus ou moins prompte.

De même que l'idiotisme dans l'espèce humaine, dans certaines familles d'animaux paraît être constamment le partage des mêmes êtres, de même la mélancolie érotique paraît faire partie constituante de l'existence morale de quelques-uns d'entre eux ; mais ce n'est plus ici d'un animal à l'homme, c'est entre eux, c'est du mâle à la femelle et réciproquement. Telles sont quelques colombes (*Columba communis*, Lin.), n'importe de quelle race, de quelle espèce, les tourterelles (*Columba turtur*, Lin.), le chevreuil (*Cervus capreolus*, Lin.), le chamois (*Antilopa rupicapra*, Lin.);

la taupe (*Talpa europea*, Lin.), etc. La mort dans ces espèces est comme dans les cas dont nous venons de parler le résultat presque inévitable du veuvage ou de la mélancolie dans laquelle la perte ou l'absence de l'un a plongé l'autre : Il vit solitaire et triste jusqu'à ce que la mort, qui ne tarde guère à arriver, sous le fardeau de leur affreuse tristesse, vienne terminer une existence désormais dépouillée de tout plaisir. Ce fait a également été constaté dès la plus haute antiquité, et l'on se rappellera sans doute à ce sujet la charmante épigramme de l'Anthologie, si souvent traduite et dans laquelle un paysan invite une colombe à fuir l'oiseleur, etc.

Cependant le célèbre Darwin dit textuellement que les animaux ne peuvent être affectés de mélancolie érotique, parce qu'ils n'ont point d'idées sur le beau et que l'objet de l'amour est la beauté. Une erreur en théorie en entraîne toujours une dans la pratique. En effet, qui ignore que l'amour n'est pas toujours exclusivement l'effet de la beauté, et qui doute maintenant que les animaux puissent confondre une femelle vieille, laide et contrefaite avec une autre qui serait jeune, jolie et bien tournée, qu'ils ont enfin des idées invariables et générales sur le beau? L'aveugle et le pay-

san n'en ont certainement pas une idée plus juste, et quand même le contraire aurait lieu, rien ne prouverait encore que les animaux aimeraient indifféremment les êtres faibles, malingres, cacochymes, etc., de leur espèce, de préférence à ceux qui sont forts, robustes, bien portants et jeunes. De semblables raisonnements ne prouvent absolument rien contre les faits, et l'amour sera toujours pour l'homme et pour les animaux une impulsion irrésistible de la nature conservatrice, dont les causes morales sont très-difficiles à constater.





CHAPITRE DEUXIÈME.

DE LA PHILOPÆMANIE.

Nous avons trouvé dans la Môrœgraphie humaine(1) une passion délirante, chronique et si forte pour les enfants en général, que nous avons cru devoir la considérer comme formant aussi une affection morbide de l'intelligence et d'une nature spéciale, susceptible aussi de paraître avec d'autres simplement comme accessoire ou comme complication donnant lieu à des actes illicites d'une gravité plus ou moins grande. Assez heureux pour avoir pu en réunir quelques exemples, nous nous sommes regardé comme parfaitement fondé à l'opposer à celle que le docteur Mathey a le premier décrit sous le nom d'uiophobie et dans laquelle nous ne pouvons décidément voir qu'une manie ou que le premier degré de la monomanie infanticide avec laquelle nous l'avons dès lors confondue. Après avoir donc constaté plusieurs fois l'existence de cette

---

(1) *Môrœgraphie légale.*

folie dans l'espèce humaine, nous en avons cherché les exemples dans la Môrœgraphie comparée, où toutes les circonstances anatomiques et physiologiques propres à en favoriser le développement se trouvaient aussi réunies.

Nous ne devons sans doute point prouver ici que les animaux aiment leur progéniture, cet amour, le plus réel de tous et souvent le plus ingrat, est incontestablement une passion délirante quelquefois, mais elle est si naturelle et si douce, si générale et surtout si nécessaire, qu'il serait certainement plus philosophique de considérer la haine ou l'indifférence pour sa progéniture comme une véritable folie. Une fureur implacable est le premier sentiment qui agite la mère à laquelle on enlève ses petits; le second, lorsqu'elle a perdu tout espoir de les retrouver, c'est une mélancolie profonde qui n'a même pas échappé aux écrivains de l'antiquité la plus reculée: Lucrèce entre autres l'a décrite avec un bonheur si étonnant que nous ne pouvons résister au plaisir de le citer:

Quand un jeune taureau tombe à l'autel des Dieux,
Celle qui l'enfanta, qui déjà n'est plus mère,
S'échappe, fuit, parcourt la forêt solitaire,
Promène tristement son regard éperdu,

Réclame à chaque objet le fils qu'elle a perdu.
Les torrents, les rochers, nul lieu ne l'intimide;
Elle imprime ses pas dans la campagne humide :
Soudain elle s'arrête et son cri douloureux,
Lugubre, retentit dans les bois ténébreux ;
Souvent elle retourne à l'étable déserte,
Semble l'interroger, lui raconter sa perte ;
Le fleuve accoutumé, l'herbe épaisse, les fleurs,
Rien ne parle à ses goûts, ne distrait ses douleurs.
Près des jeunes troupeaux en vain elle s'adresse !
Aucune illusion ne saurait la toucher
Il n'est plus là le fils que son cœur vient chercher !

Quel que soit le degré de frénésie de l'amour maternel en présence des dangers, on ne peut jamais, sans blesser à la fois la morale et l'humanité, le considérer comme une maladie intellectuelle, à moins qu'il ne produise une mélancolie réelle ou toute autre espèce de folie, ou bien qu'il ne porte la mère à des actes évidemment illicites, complétement en dehors de sa nature et de ses besoins. Est-il en effet rien de plus innocent et de plus admirable à la fois que le courage d'une poule, naturellement timide, lorsqu'il s'agit de défendre ses poussins ! rien ne l'effraie alors, elle brave et attaque les animaux les plus redoutables, jusqu'à l'homme même. Le roitelet (*Motacilla regulus*, Cuv.) lutte avec les oiseaux de proie les plus grands, s'accroche à

leur plume, est emporté dans leur vol et cependant ne les abandonne qu'après avoir crevé leurs yeux. Boerhaave raconte qu'une hirondelle de cheminée (*Hirundo urbica*, Cuv.), étant allée à la provision et trouvant à son retour la maison où était son nid embrasée, se jeta au travers des flammes pour porter nourriture et secours à ses petits. Une chienne rapporte un à un ses petits qu'on avait noyés en son absence, et quand elle est au dernier elle expire en fixant son maître. M. le professeur Magendie avait une jeune chienne qui ne pouvait souffrir les approches des mâles et qui allait déterrer les petits chiens et les porter sur le fauteuil de sa maîtresse, etc., etc.

Mais ce n'est nullement de ces exaltations mentales naturelles dont nous devons nous occuper, et si nous en croyons quelques auteurs, la Môrœgraphie comparée offre la vésanie dont nous allons parler : monomanie réelle qui chez l'homme peut donner lieu à différents débats judiciaires, et la même conséquence aurait également lieu chez les animaux : chez l'homme elle se traduit souvent en enlèvement de mineurs ou en séduction, etc., et chez les animaux en entraînement de jeunes animaux. Il importe donc pour soustraire le propriétaire tout au moins à des difficultés,

à des procès, à des dommages, qu'il ne devrait réellement point encourir, que nous la fassions connaître. On conçoit encore qu'un malhonnête homme pourrait quelquefois aussi profiter de cette mélancolie particulière pour s'approprier à la fin des animaux d'un prix plus ou moins élevé.

Aristote rapporte plusieurs observations dans lesquelles la Philopæmanie paraît avoir été le résultat de la stérilité, puisque les juments dont il parle, qui entraînaient les poulains étrangers, n'en avaient jamais eu. J'ai eu plusieurs fois l'occasion d'observer cette monomanie, provenant de la même cause dans l'espèce humaine. Dans tous les cas cette affection mentale a d'ailleurs un résultat évidemment dangereux pour les jeunes nourrissons, qui peut et qui doit même la faire regarder, dans certaines circonstances, comme une folie meurtrière, puisque n'ayant point de lait la plupart du temps, ces jeunes animaux arrachés à leur mère finissent par tomber dans le marasme, si on ne leur rend à temps la saine nourriture qu'ils ont perdue.

Whit, dans son *Histoire de Salbourn*, assure avoir vu une chatte allaiter un lévraut qui la suivait partout et venait dès qu'elle l'appelait en miaulant. Buffon ayant mis dans

la cage où était une mésange bleue (*Parus cæruleus*, Cuv.) deux petites mésanges noires (*Parus major*, Cuv.) prises dans le nid, la bleue les adopta, leur tint lieu d'une tendre mère et partagea sa nourriture avec eux, ayant grand soin de leur casser elle-même les graines trop dures qui s'y trouvaient mêlées. Je doute fort, ajoute l'illustre naturaliste, qu'une pie-grièche eût fait cette bonne action et c'est probablement à moins qu'elle n'ait été fort habilement induite en erreur : on sait combien il est difficile de faire adopter par des pigeons des petits qui ne leur appartiennent point ou même les œufs des autres. Pour peu qu'on connaisse ensuite le caractère féroce des mésanges, on en sera bien plus étonné encore. Le révérend M. Sawley à Elford, près de Lichfield, avait pris les petits d'une hase, dans l'organe utérin même, parce qu'elle avait été frappée à mort par un coup de feu : ils étaient vivants ; une chatte qui venaient de perdre ses petits, les emporta pour les manger, à ce que l'on crut, mais on vit bientôt que c'était l'affection et non la faim qui la dirigeait, car elle les allaita et les éleva comme si elle eût été leur mère.

J'ai vu des chiennes, dit Gall, chercher sans cesse avec la plus inquiète anxiété leurs petits pendant des mois entiers : elles se je-

taient avec fureur sur toutes les personnes contre lesquelles elles avaient quelques soupçons de les avoir enlevés et accablaient de caresses plaintives toutes celles dont elles croyaient pouvoir attendre qu'elles les leur rendraient ; lorsque là encore elles croyaient leur espoir déçu, elles poussaient de longs hurlements. Quelques juments ont une telle passion pour les poulains qu'elles enlèvent ceux des autres et en prennent soin avec une tendresse extrême.

J'ai eu pendant plusieurs années une chienne, de l'espèce dite griffon écossais pur sang, qui ne pouvait souffrir l'approche du mâle et qui s'arrêtait partout où elle trouvait un petit chien, que ce fût dans les rues ou dans les maisons; il était impossible qu'elle suivît même avec des coups et lorsqu'elle sortait seule, ce qui lui arrivait souvent, elle rentrait quelque fois au bout de quelques heures, portant un petit chien dans sa gueule : j'étais obligé de le faire noyer pour éviter à ce petit animal la torture de l'inanition mortelle, puisque Kussme n'avait point de lait.

On m'avait apporté, dit Buffon, dans le mois de mai, une jeune alouette qui ne mangeait pas encore seule, je la fis élever et elle était à peine sevrée lorsqu'on m'apporta d'un

autre endroit, une couvée de trois ou quatre petits de la même espèce ; elle se prit d'une affection singulière pour ces nouveaux venus qui n'étaient pas beaucoup plus jeunes qu'elle : elle les soignait nuit et jour, les réchauffait sous ses ailes, leur enfonçait la nourriture dans la gorge avec le bec, rien n'était capable de la détourner de ces intéressantes fonctions ; si on l'arrachait de dessus ces petits elle revolait à eux dès qu'elle était libre, sans jamais songer à prendre sa volée, comme elle l'aurait pu cent fois. Son affection ne faisant que croître, elle oublia à la lettre le boire et le manger, elle ne vivait plus que de la becquée qu'on lui donnait en même temps qu'à ses petits adoptifs et elle mourut enfin consumée par cette espèce de passion maternelle. Aucun de ses petits ne lui survécut, ils moururent tous les uns après les autres, tant ses soins leur étaient devenus nécessaires, tant ces mêmes soins étaient non-seulement affectionnés, mais bien entendus !

Nous avons pu constater, grâce à des recherches nombreuses, que cette monomanie a surtout été fréquemment observée chez les vaches, les juments, les chiennes, les pigeons, etc., et une étude plus approfondie des animaux, sous le rapport qui nous occupe,

étendra sans doute encore nos connaissances. Plusieurs médecins distingués et M. Esquirol entre autres, ont également eu lieu d'observer cette monomanie chez différents animaux : il est à regretter qu'ils ne se soient point empressés de publier des observations aussi intéressantes.





CHAPITRE TROISIÈME.

DE L'OESTROMANIE.

Sous la dénomination d'Œstromanie, Hippocrate a classé deux affections pathologiques, isolées par les auteurs modernes, fondés sur la différence des sexes ; nommées par ceux-ci nymphomanie et satyriasis, il est suffisamment prouvé aujourd'hui que ces maladies sont plutôt des lésions intellectuelles que de simples lésions physiques ou matérielles et qu'elle ne diffèrent entre elles que par les accidents anatomiques qu'entraîne irrésistiblement la disposition matérielle des organes reproducteurs. Liant ainsi les phénomènes moraux qui caractérisent ces deux maladies, le médecin de Cos fit abstraction de ces circonstances, propres seulement à effectuer les actes déterminés par le délire. Ces deux maladies observées dans l'espèce humaine, de temps immémorial, qui lui attirèrent si souvent une mort ignominieuse, l'esclavage ou le déshonneur, se retrouvent aussi dans la Môrœgraphie comparée. M. Elias Veith, médecin vétérinaire à Vienne, admet aussi l'existence de cette

même affection mentale sous les deux dénominations modernes, et il en forme la quatrième et la cinquième espèce de sa névrologie mentale. Dans la première, par exemple, il classe les faits d'imbécillité (*stiller koller*), dans la seconde ceux de démence (*dumm koller*), dans la troisième ceux de manie (*resender koller*), puis vient le satyriasis (*samen koller*), la nymphomanie (*muter koller*) et enfin la folie par insolation (*sonnen koller*).

Nous n'irons point chercher parmi les animaux qui passent pour être d'une complexion érotique très-prononcée des exemples d'œstromanie, à moins toutefois que les effets de cette même complexion ne dégénèrent en une véritable fureur et ne constituent vraiment une maladie morale très-grave. Avant de rapporter quelques exemples, nous devons faire remarquer qu'elle ne se développe ainsi que très-rarement chez les animaux avant l'époque de la puberté, et qu'elle est quelquefois intimement liée, comme tant d'autres, à des désordres physiques qui n'ont pas du tout leur siége dans le cerveau. Dès que la puberté s'établit, naturellement ou non, une nouvelle existence physique et morale en résulte et devient par conséquent une cause prédisposante assez forte de l'œstromanie. Alors l'animal néglige ses

jeux, ne vit plus en lui, ne rapporte plus tout à son moi : il a hors de lui quelque chose qui l'attire, qui l'intéresse, qu'il désire fortement, il semble n'être plus occupé que d'une seule idée : il devient triste, mélancolique, s'il est retenu; fougueux et impétueux, s'il est libre. A peine reste-t-il sous le toit natal où il trouvait nourriture, protection et bien-être. Lorsque cette fureur dépasse les bornes voulues par la nature, l'animal cherche des femelles avec une espèce de rage, il est terrible dans sa colère ou dans son désespoir : les obstacles l'irritent davantage, le mettent hors de lui, anéantissent enfin complétement son libre arbitre, une monomanie meurtrière succède bientôt à ce délire effrayant ou paisible et en est même quelquefois une conversion commune et naturelle, ainsi que l'a très-bien fait observer M. Elias Veith.

Il est incontestable aussi que si les animaux éprouvent cette même évolution matérielle, on ne peut nécessairement point supposer qu'ils peuvent être étrangers à la révolution intellectuelle qu'elle amène inévitablement, ainsi qu'aux affections mentales qu'elle produit si fréquemment chez l'homme exposé aux mêmes circonstances organiques.

Le professeur Vatel paraît faiblement porté

aussi à admettre l'intelligence des animaux; nous n'en avons pas été surpris dès lors qu'il ne fit aucune mention de ses altérations dans ses Eléments de Pathologie Vétérinaire, mais nous n'avons nullement compris pourquoi, en parlant des phlegmasies du cerveau et de la moëlle allongée, il se borne à dire tout simplement : abolition des sens, etc., au lieu de parler de l'état moral actuel du malade. Il est vrai que sous ce rapport la majeure partie des ouvrages de médecine vétérinaire ont la plus grande analogie avec les descriptions connues des maladies des plantes. Cependant M. Hurtrel d'Arboval et M. Vatel même ont la gloire d'avoir introduit les premiers dans la pathologie comparée l'adoption des maladies mentales dont nous allons nous occuper, mais partant d'une fausse théorie ou plutôt de l'absence de toute théorie, ce dernier n'a point comme les médecins de l'antiquité et les môrœgraphes modernes, rapporté ces maladies à une lésion pure et primitive de l'intelligence. Les observations qu'il a recueillies paraissent lui avoir démontré que l'œstromanie est surtout fréquente parmi les bœufs, les chevaux, les chats et leurs femelles ; mais on regrette, dans un ouvrage aussi bien fait ainsi que dans celui de M. Hurtrel d'Arboval, de ne

pas trouver des observations bien rédigées à l'appui de chaque principe, de chaque opinion. Une clinique vétérinaire est donc un ouvrage à faire; mais la carrière de la véritable observation est ouverte depuis trop peu de temps. Ce travail pourrait être tout au plus le résultat d'un concours simultané des professeurs de toutes les écoles et de tous les praticiens de France et c'est seulement après ce travail de première nécessité, entrepris pour l'homme par les Forest, les Manget, les Morgagni, les Bonnet, etc., qu'il sera permis de fonder une bonne Môrœgraphie vétérinaire.

L'œstromanie chez les animaux comme chez l'homme, n'est pas toujours une monomanie parcourant ses diverses périodes sans autre altération, avec toute sa pureté, sa simplicité primitives.

Quelques observations tendraient à faire supposer que cette monomanie peut être intermittente, comme la plupart des autres vésanies : tel est le cas rapporté par M. Huzard, fils, concernant une jument chez laquelle les fureurs utérines ne se manifestaient que de temps en temps, après plusieurs jours. L'animal très-doux entre les accès, devenait inabordable pendant la durée de l'éréthisme qui était souvent d'un jour ou deux et quelquefois même de trois.

Souvent une autre idée délirante, quelquefois même un délire universel ou la manie la compliquent aussi. Hildenbrandt rapporte une observation on ne peut plus remarquable de cette complication. C'était, comme cela arrive toujours, avec l'hydrophobie, liaison qui sert à prouver encore l'affinité pathologique de ces deux séries de symptômes, et ce qu'il y a de plus important, l'identité de leurs causes et de leur nature. Il s'agit d'un chien en proie à un violent satyriasis, qui dans l'impossibilité de satisfaire à ses besoins impérieux, tomba dans la mélancolie hydrophobique. C'est très-probablement à la fréquence des cas de cette nature que l'on doit le préjugé thérapeutique qui fit longtemps regarder la castration comme un remède souverain contre la rage, erreur d'autant plus funeste, qu'en affaiblissant la source des passions de toute leur impétuosité, et modifiant puissamment le caractère général, elle doit souvent s'appuyer sur des succès. Une autre influence bien plus fatale encore de cette fausse théorie, c'est que ce traitement déjà si barbare fut transporté dans la pathologie humaine. Cette circonstance terrible prouve encore combien il est urgent pour l'espèce humaine de connaître enfin les lois de la Môrœgraphie comparée.

Nous avons dit quel a été le résultat des observations recueillies par les médecins vétérinaires au sujet des animaux le plus fréquemment atteints d'œstromanie ; nous avons obtenu le même résultat, et sous toutes les latitudes il paraît non-seulement que ce sont les mêmes espèces qui y sont le plus exposées, mais encore que parmi elles ce sont les femelles qui en sont atteintes de préférence. Cette observation n'avait point échappé aux hippiatres de l'antiquité; Ruel en parle d'une manière positive dans sa traduction des hippiatres grecs, et le traitement qu'il propose prouve assez que les anciens n'étaient pas plus heureux que les modernes dans le traitement de cette maladie. Théomneste, autre hippiatre grec, nous en a laissé la même description à peu de chose près, au rapport de J. Massé. Ces deux médecins disent que cette maladie est surtout commune chez les juments et les vaches. Aygalenq, qui la désigne sous le nom d'hystérie et qui la range dans la classe des névroses de l'ordre des vésanies, dit l'avoir observée sur des chiennes et des chattes. Le célèbre professeur Gohier inséra dans ses excellents Mémoires deux observations de nymphomanie recueillies par M. Morier, sur une jument de cinq ans et sur une vache du

même âge. Dans ce dernier cas le malade porte l'épithète expressive de taurelière, d'après M. Vatel qui donne à cette affection le nom d'érotomanie et qu'il classe parmi les névroses du sentiment.

De Paw rapporte qu'il vit un jour la femelle d'un singe, dans un accès d'œstromanie, s'écarter de la troupe, se faire suivre par un mâle. Un gros macou (le chef de la bande, ordinairement le plus grand) qui s'en aperçut peu de temps après, la suivit; il ne put rattraper le mâle qui se sauva à toutes jambes, mais il atteignit la femelle à laquelle il donna en présence des autres, plus de cinquante soufflets, comme pour la châtier de son incontinence. Smith raconte qu'on lui fit présent d'une femelle mandrill (*Simia maimon*, Cuv.) qui n'était âgée que de six mois et qui était déjà aussi grande à cet âge qu'un baboin adulte. Il dit encore que les mandrills marchent toujours sur deux pieds, qu'ils pleurent et qu'ils gémissent comme les hommes; qu'ils ont une violente passion pour les femmes et qu'ils ne manquent pas de les attaquer avec succès lorsqu'ils les trouvent à l'écart. Forster écrivit à Buffon qu'il avait, en 1772, une femelle de l'espèce des cannas, à la ménagerie du cap de Bonne-Espérance. Cette femelle était très-

apprivoisée, mangeaît volontiers du pain, des feuilles de choux et les prenait même dans la main. Elle était dans sa quatrième année; comme elle n'avait point de mâle et qu'elle était toujours en chaleur, elle sautait sur les antilopes et même sur une autruche qui était dans le même parc.

J'ai vu plusieurs fois, dit Gall, des métis femelles d'oiseaux qui sollicitaient avec ardeur l'amour de tous les mâles, qui construisaient leurs nids avec une activité infatigable, pondaient couvaient, avec une persévérance exemplaire et qui, lorsqu'elles voyaient leurs espérances déçues, s'abandonnaient à une profonde tristesse. Tout le monde connaît l'ardeur aussi violente que stérile du mulet. J'ai moi-même eu l'occasion d'observer souvent des exemples semblables chez les animaux domestiques, surtout parmi les chiens et les chats : le chevalier d'Obsonville en rapporte aussi plusieurs cas. A tous ceux-là, nous joindrons les deux suivants : Une chatte angora, pleine d'intelligence, de jalousie et de sensibilité, était atteinte d'œstromanie à un tel point que ses plénitudes fréquentes ne suspendaient nullement l'ardeur de ses besoins. Elle les portait même si loin, qu'à la seule vue d'un homme, elle se couchait pour implorer ses caresses et

lorsqu'elle les obtenait, elle les dirigeait avec beaucoup d'adresse et d'habileté, s'accrochait au bras, léchait la main, tombait en extase, etc., etc. Ses innombrables petits et surtout les femelles ont hérité de cette disposition organico-intellectuelle. Un cheval entier de très-petite taille, robe grisâtre, âgé d'environ douze ans, appartenant aux petites diligences de Valence à Lyon, avait toujours été à la voiture ou à l'écurie auprès de juments très-souvent en chaleur, qui même le provoquaient sans jamais l'exciter. En 1834, il cessa tout à coup d'avoir bon appétit, devint triste, maigrit et peu de temps après, cette anaphrodisie se changea en satyriasis avec priapisme; l'inappétence resta la même, mais il fut très-dangereux de l'atteler avec une jument ou de le laisser avec elle dans l'écurie; alors il brisait sa longe pour aller la rejoindre : il poursuivait même les mulles et les ânesses, on fut enfin obligé de le mettre dans une écurie à part, de ne plus l'atteler que de temps en temps et avec des chevaux, ayant soin de le surveiller s'il passait des juments sur la route.

Prouver l'existence d'une maladie dans un sexe, c'est démontrer que l'autre ne saurait en être exempt; nous rapporterons donc aussi quelques-uns des faits nombreux de satyriasis

que contiennent les archives hippiatriques : ainsi, l'âne pousse si loin quelquefois ce délire que rien ne peut ni le modérer, ni le retenir, et qu'on l'a vu s'excéder et mourir immédiatement : c'est même à cette seule folie organique que paraît se réduire la pathologie intellectuelle du cochon d'Inde (*Sus Ancæma*, F. Cuv.). La fureur vénérienne du crapaud (*Rana Bufo*, Linn.) est telle qu'il se laisse démembrer plutôt que de se détacher de sa femelle avant la fin d'un plaisir hebdomadaire.

Quelques observations particulières jointes à celles déjà rapportées, tendent à faire supposer que cette maladie se transmet héréditairement. Un chat, dont la mère était en proie à une nymphomanie des plus violentes, fut atteint de satyriasis avant l'âge de six mois, à tel point qu'il suffisait lui-même à ses désirs ou qu'il acceptait les secours d'un enfant qu'il aimait beaucoup. J'ai observé la même maladie sur un chat de gouttière, assez intelligent. Il provoquait également aussi souvent que possible le même acte de la part de toute personne du sexe, et, chose remarquable, c'est que ses caresses étaient constamment en raison directe de la beauté de celle qu'il agaçait avec tant d'amour et de gentillesse.

Les journaux quotidiens rapportèrent, il y a plusieurs années, quelques observations qui prouvent que non-seulement cette affection mentale existe, mais encore que le délire organique peut être poussé jusqu'au point de s'assouvir avec violence sur des individus d'une espèce entièrement différente. Ce furent de gros chiens, de l'espèce appelée mâtin, qui violèrent de petites filles en bas âge, abandonnées pendant quelques instants. L'une d'elles éprouva même plusieurs excoriations et un écoulement qui n'avait rien de syphilitique, comme l'a très-bien démontré M. Hurtrel d'Arboval. Il est à regretter que l'autorité locale n'ait pris alors aucune mesure pour prévenir de semblables malheurs, et que les animaux laissés libres n'aient pas même été soumis à un traitement quelconque, en sorte qu'ils ont pu faire très-librement de nouvelles victimes. Des exemples analogues ne sont malheureusement point rares, ils étaient surtout on ne peut plus fréquents dans les trois derniers siècles : on appelait alors cette cohabitation surnaturelle, communiquer avec le diable. On allait encore plus loin dans ces temps d'ignorance générale, on disait que souvent des amants, éperdument amoureux, se déguisaient ainsi pour obtenir les faveurs

des jeunes filles qui allaient au sabbat, erreur laissée par le paganisme; et de là, la conviction dans laquelle étaient ces malheureuses d'avoir eu des relations charnelles avec le démon. On ne peut plus accuser l'esprit malin de pareils désordres, et il sera bientôt tout aussi ridicule d'en accuser l'hydrophobie : on était même plus conséquent autrefois : c'est ainsi que Bodin raconte qu'il y avait dans un couvent un chien qui levait les robes des religieuses pour en abuser. Les pères directeurs l'observèrent soigneusement et finirent par découvrir que ce chien n'était qu'un démon déguisé. Wier cite encore l'observation d'un autre démon agité de la même folie qui se déguisait en chat, à Hensberg, etc.





CHAPITRE QUATRIÈME.

DE LA MONOMANIE NOSTALGIQUE, AMBITIEUSE, ET DU VOL.

A. De toutes les aliénations mentales, la plus fréquente chez les animaux est peut-être la mélancolie nommée nostalgie, et regardée par les pathologistes, pendant assez long-temps, comme une maladie physique. Chez eux comme chez l'homme, c'est aussi la plus terrible, celle qui conduit le plus directement et le plus promptement à la mort, après avoir plongé le malade dans un état de marasme remarquable. Les douceurs nombreuses de la civilisation ne remplacent point pour eux les bienfaits de la liberté. Cette maladie affreuse, née de l'esclavage ou du désir unique de revoir sa patrie, est si forte, si dominante, qu'il est plusieurs animaux que l'homme n'a jamais pu réduire en domesticité, d'autres même qu'il n'a pu amener à cet état qu'après des siècles, telle est entre autres le buffle (*Bos Bubalus*, Linn.). D'autres encore qui ont invinciblement repris leur état primitif, qui, d'une soumission parfaite aux exigences

sociales, sont revenus à l'indépendance sauvage, tel est l'éléphant d'Afrique dont les Carthaginois obtenaient jadis le même office que les Indiens tirent actuellement des leurs : d'autres enfin qui, après des siècles de domesticité, ne sont encore qu'imparfaitement soumis, tels que les chats, etc. L'animal qui habite sous le chaume ou dans un palais y reste rarement, à moins qu'il n'y soit pour ainsi dire né : ce n'est pas toujours à la personne ou aux soins qu'on a de lui que l'animal s'attache, c'est au foyer qu'il connaît. S'il était arraché du sein des bois, il périrait probablement de consomption, et s'il perdait la maison qui l'a vu naître, il reprendrait la vie sauvage dans laquelle il ne périrait pas de langueur. C'est ainsi que paraissent mourir la plupart des singes transportés en Europe. Ici, les observations s'accumulent tellement dans presque toutes les espèces élevées dans l'échelle des êtres, que nous ne sommes embarrassé que sur le choix, si l'expérience générale ne suffisait à la preuve de cette vérité.

A une distance très-éloignée de la perfection humaine, nous retrouverions, sans doute, encore cette monomanie qui amena la mort de tant de nègres à une époque où ces malheureux étaient regardés comme des ani-

maux; mais elle cesserait peut-être alors d'être utile à la Mòrœgraphie humaine. On se rappelle probablement le trait étonnant de plusieurs ruches transportées de France aux colonies, qui y furent vainement placées dans un lieu propice et qu'on retrouva peu de temps après tapissant les mâts du même navire prêt à appareiller pour la France et qui revinrent ainsi dans leur patrie. Les partisans de l'automatisme des bêtes expliquèrent cette singularité môrœgraphique par le secours de la météorologie : ils prétendirent que l'inconvenance du climat, du sol, de la végétation, etc., les avait fait fuir, de même qu'un arbuste transporté dans d'autres régions qui ne lui conviennent point décroît et périt. Mais il resterait à expliquer pourquoi d'autres y ont vécu, pourquoi celles qu'on apporta plus tard en Amérique s'y sont acclimatées : on pourrait, du reste, expliquer de même la nostalgie chez l'homme, si l'on ne savait pas, règle générale, que l'intelligence, quelque faible qu'elle soit, s'acclimate partout, et que dès lors le physique s'assouplit aux exigences des accidents atmosphériques, géologiques, etc.; ce qui n'a réellement point lieu pour le règne végétal.

Les orangs, dit le chevalier d'Obsonville,

sont extrêmement farouches, cependant il paraît qu'ils sont peu méchants et qu'ils parviennent assez promptement à entendre ce qu'on leur demande; mais bien loin de gagner dans les fers, il est reconnu que leur caractère ne peut réellement point se plier à la servitude. Ils y conservent toujours un fond d'ennui, de mélancolie profonde, qui, dégénérant en une espèce de consomption ou de marasme, doit bientôt terminer leurs jours. On peut facilement s'assurer de cette issue de la nostalgie sur une grande partie des animaux de la Ménagerie Royale, ainsi que me l'ont assuré Georges et Frédéric Cuvier, Geoffroy St-Hilaire, etc.

B. Les animaux aussi, dit Gall, sont avides de louanges et d'approbations : avec quelle ivresse le chien reçoit nos caresses, nos éloges! combien le cheval n'est-il pas sensible aux marques d'affection! quelle ardeur ne mettent-ils pas dans leurs courses à devancer leurs rivaux! etc. J'avais un singe femelle qui, toutes les fois qu'on lui donnait un mouchoir, s'en drapait et trouvait un plaisir extraordinaire à le voir traîner derrière elle en queue de robe de cour.

Les auteurs qui se sont occupés de l'intelligence des animaux ont tous rapporté cet acte

à l'effet presque automatique d'une pure imitation : ils ont encore ainsi rapetissé la nature pour l'accommoder à l'étroitesse de leurs vues : ils ont enfin restreint l'intelligence de l'animal le plus voisin de l'homme au rôle d'un véritable miroir. Nous avons démontré ailleurs ce qu'était enfin cette puissance d'imitation. Napoléon était loin de partager des idées aussi rétrécies et si peu en harmonie avec nos connaissances actuelles : il se plaisait à reconnaître au contraire qu'il existe un lien entre l'animal et la divinité. Selon lui, l'homme n'était qu'un animal plus parfait ; il raisonne mieux, disait-il, mais que savons-nous si les animaux n'ont pas un langage particulier ? Mon opinion est qu'il y a de notre part présomption à assurer le contraire, parce que nous ne les entendons pas. Un cheval a de la mémoire, de la connaissance et de l'amour. Il distingue son maître d'entre les domestiques, bien que ceux-ci soient plus constamment avec lui. J'avais un cheval qui me reconnaissait parmi tout le monde, et qui manifestait par ses sauts et sa marche hardie, lorsque j'étais sur son dos, qu'il savait porter un personnage supérieur à tous ceux dont il était entouré. Il ne voulait permettre à personne autre de le monter, excepté à un palefrenier qui en pre-

nait constamment soin, et lorsqu'il était monté par cet homme, ses mouvements étaient si différents qu'il semblait reconnaître qu'il portait un valet. Lorsque je perdais ma route, je lui jetais la bride sur le cou, et il la retrouvait toujours dans des endroits où avec toutes mon observation et une connaissance particulière des lieux, je n'aurais pu le faire (1).

(1) Nous ne saurions passer sous silence cette faculté importante, reconnue par l'empereur dans plusieurs de ses chevaux, de distinguer beaucoup mieux que lui la route suivie et de reprendre la route perdue. Cette qualité rend cet animal extrêmement précieux et il la doit à son excessive intelligence. Préoccupé de peu d'idées étrangères à ce qu'il fait, il voit parfaitement les lieux où il passe, et son excellente mémoire cultivée par un exercice continuel, étrangère à nos mille et une préoccupations, en conserve un fidèle souvenir, en sorte qu'il reconnaît aisément, sans se tromper jamais, un chemin où nous croirions pour ainsi dire n'avoir jamais passé. C'est ainsi que les ouvriers qui journellement travaillent fort avant dans la caverne St-Pierre (immense carrière de Pitersberg, montagne ou haute colline qu'on appelle aussi César, située le long de la Meuse, à plusieurs lieues au-dessus de Maëstricht, et que l'on exploite depuis plus de deux mille ans), s'appliquent fort peu à reconnaître les 120,000 rues, dont le nombre augmente journellement, et leurs détours : ils se confient à leurs chevaux ;

Est-ce de ce cheval ou de tout autre que Constant dit encore : L'empereur eut aussi pendant quelques années un cheval arabe d'un rare instinct, et qui lui plaisait beaucoup. Tout le temps qu'il attendait son cavalier, il eût été difficile de lui découvrir la moindre grâce, mais dès qu'il entendait les tambours battre aux champs, ce qui annonçait la présence de S. M., il se redressait avec fierté,

---

auxquels il suffit d'attacher en entrant une lanterne au cou pour qu'ils en ressortent d'eux-mêmes sans se tromper jamais, tandis qu'on ne pourrait dire le nombre de malheureux qui se sont perdus, quoique armés de paquets de ficelle, et qui sont morts dans ces innombrables embranchements qui s'étendent à plus de six lieues en longueur et à plus de deux en largeur. On peut affirmer que c'est réellement leur intelligence qui fait tous les frais de cet important office, puisqu'on a reconnu de tout temps l'indispensable nécessité de leur faire voir les chemins où ils passent. On ne peut pas dire que ce soit la température de la caverne puisqu'elle est toujours de 8° au-dessus de zéro en hiver, et de 12° au plus en été, à une longue distance des ouvertures. On ne peut pas dire non plus que ce soit aux courants d'air que soit dû ce résultat si heureux et si productif, puisque sur six ouvertures, ils pourraient très-souvent aller à celles qu'il ne faudrait pas et faire perdre ainsi au moins une journée de travail aux mineurs et occasionner d'immenses dommages.

agitait sa tête en tout sens, battait du pied la terre et jusqu'au moment où l'empereur en descendait, son cheval était le plus beau qu'on eût pu voir.

La monomanie ambitieuse est surtout commune chez les chevaux arabes : de même qu'il y a des maladies endémiques pour l'homme, on pourrait dire que cette vésanie est particulière aux chevaux de cette race. Si nous recherchons quelles causes la produisent, comment elle s'y développe, nous verrons que c'est toujours de la même manière et surtout par les mêmes moyens qui la font éclater chez l'homme. Les Arabes, dit le chevalier d'Obsonville, sont inépuisables sur l'excellence de leurs chevaux de bonne race. Caressés, baisés, toujours tenus extrêmement propres, ayant le plus souvent la queue et la crinière peintes d'un rouge vif, avec la feuille d'*Enna*, comme certains fats ou certaines coquettes. Ils sont d'ailleurs ornés de bijoux et surtout d'amulettes qui préservent du coup d'œil de l'envieux et de maints autres accidents. En un mot, ce sont des êtres à peu près raisonnables qui vivent en famille avec leurs maîtres et sont prêts à sacrifier leur vie pour eux. Le chevalier d'Arvieux raconte qu'un Marseillais établi à Rama, avait une

jument de la première race de chevaux de ce pays, qu'il savait sa généalogie et qu'il en justifiait tous les quartiers, à remonter jusqu'à cinq cents ans, d'après des actes publics. Sans doute ces parchemins étaient inconnus à l'animal, mais les soins exagérés, multipliés, coutumiers, dont il était constamment l'objet, ne dépassaient nullement son intelligence, et d'ailleurs, dans la plupart des régions de l'Orient, la noblesse des hommes n'est rien, celle des animaux est tout, et c'est indiquer suffisamment tous les genres de soins et d'importance dont ils peuvent être l'objet, combien ils fournissent de causes puissantes à l'exaltation de l'intelligence dans cette direction et dès lors au développement de la monomanie ambitieuse.

La majeure partie des animaux domestiques sont très-certainement susceptibles d'émulation et de jalousie, il paraît même que ce sentiment existe à l'état sauvage, où il prend quelquefois toute la vigueur d'une violente passion : elle peut enfin être portée, comme chez l'homme, jusqu'à l'état de monomanie, et même se compliquer souvent de mélancolie ou de fureur. Antipater, par exemple, parle de deux éléphants appartenant à Antiochus, et qui portaient des noms célèbres qui

influèrent, dit l'historien, sur leur caractère, de même que Tristham Shandy soutient qu'ils opèrent sur le nôtre. Un jour, Ajax, l'un d'eux, eut une défaillance d'âme ou de courage : il refusa de passer le premier une rivière dont le roi voulait connaître la profondeur : on publia que celui des éléphants qui passerait le premier serait établi chef. Il est probable que les animaux ne comprirent point la proclamation; mais tous avaient été témoins du refus, de la crainte même du chef : ils l'avaient vu triste, abattu pendant qu'on le dépouillait des insignes de son rang, après un acte de lâcheté de Patrocle, l'un d'eux sauta hardiment dans le fleuve. Antiochus le revêtit aussitôt des harnais d'argent, et Ajax déshonoré, en proie à la plus profonde mélancolie, se laissa mourir de faim. (Pline.)

Je n'aurais point rapporté cet exemple de monomanie ambitieuse, terminée par la mort, si je n'en avais rencontré plusieurs autres exemples analogues. Ne sait-on pas d'ailleurs combien les rouliers provençaux profitent de la tendance innée à cette affection mentale même chez les animaux de l'espèce cavaline? Un pas difficile, une côte rapide, doivent-ils être franchis? un surcroît de courage peut

seul fournir les forces nécessaires. Celui qui, jusqu'à présent, a donné le plus de preuves d'une grande activité, est en tête de la ligne ; il porte les barnais brillants, les grelots sonores, le panache d'honneur; il marche avec fierté, avec toute la dignité du rang qu'il occupe, il sent enfin qu'il est le premier parmi ses égaux ; mais son courage inébranlable jusque-là, vient de défaillir devant des obstacles dont il s'exagère la valeur ou la résistance, sans qu'il soit possible d'apprécier les causes physiques ou morales de ce changement subit. Il tente encore de vains efforts : le roulier parie qu'il passera, stimulant si puissant dans d'autres circonstances : on lui enlèverait le plumet d'honneur; on se priverait de son secours, s'il ne redoublait pas d'effort, et le pas difficile est franchi. Si par malheur ses forces trahissaient et ses craintes et sa volonté, il est mis à la queue ou derrière la charrette : le plus vaillant le remplace : déshonoré, il tombe soudain dans la plus profonde mélancolie, et pour peu que ce traitement, avilissant à ses propres yeux, soit prolongé, on cite une foule de cas dans lesquels la mort en devient la conséquence.

Buffon rapporte que dans l'Ukraine, chez les cosaques du Don, les chevaux sauvages ne

sont même point exempts de cette affection intellectuelle qui, d'après les théories généralement admises, semblerait ne devoir être que le produit d'un état de domesticité très-avancé et très-ancien ; car on regarde comme un fait hors de toute contestation, la non-existence de la folie chez les hommes à l'état sauvage. Quoi qu'il en soit, les animaux dont nous parlons vivent errants dans les campagnes : chacune des troupes qu'ils forment a un chef, c'est le plus hardi, le plus instruit des localités, le plus heureux. Il commande et veille toujours dans l'intérêt général. Lorsqu'il a régné quatre ou cinq ans, un ambitieux, s'apercevant qu'il faiblit au moral comme au physique, s'élance, souvent des derniers rangs de la troupe, attaque le chef vieilli, le combat, finit par le vaincre et règne sur ses frères, soumis par cette seule victoire. Si l'ancien chef ne périt pas dans le combat, il est bien rare qu'il survive à sa déchéance. La honte, la douleur ou les regrets viennent le frapper à mort. Valmont de Bomare raconte aussi, d'après l'illustre auteur que nous venons de citer, des exemples de monomanie ambitieuse observée chez les daims (*Cervus Platyceros*, Cuv.) habitant un même parc : les combats de ces élégants animaux rappel-

lent un peu les irruptions des barbares du Nord venant chercher le ciel et le sol du midi. Le comte de Forbin dit avoir observé la même altération intellectuelle chez les singes, dans son voyage à Siam : les chevaux que l'on place dans les prairies des Alpes pendant l'été l'offrent aussi ; OElien, Guer, Cotte, etc., en citent encore d'autres exemples très-remarquables.

C. Sous le titre de klopémanie, M. Mathey désigne une affection mentale particulière, dans laquelle les malades sont invinciblement portés au vol. Des faits nombreux, recueillis depuis, ont mis hors de doute l'existence de cette monomanie qu'on retrouve aussi chez les animaux. Ici, comme dans la Môrœgraphie humaine, ce n'est jamais la force irrésistible du besoin qui porte à dérober, puisque souvent cette folie assouvit ses bizarres appétits sur des objets qui ne peuvent être d'aucun secours, d'aucune utilité. La monomanie du vol paraît même affecter de préférence certaines classes d'animaux, certaines espèces particulières parmi les mammifères. Cette folie est on ne peut plus fréquente et forte chez les quadrumanes. Celui dont nous avons rapporté l'observation détaillée y était extrêmement sujet, et rien n'a pu ni le corriger,

ni l'obliger à rendre. Quelques oiseaux offrent aussi cette passion développée à ce point d'exaltation qui constitue une idée fixe, tels sont les perroquets, les corbeaux, les pies, etc. Nous nous bornerons pour le moment à constater l'existence de la klopémanie chez les animaux, puisque nous ne possédons point encore d'observations bien rédigées sur un fait aussi vulgaire, et que cet ouvrage n'a d'autre but que de les faire recueillir.

FIN DU TOME PREMIER.

